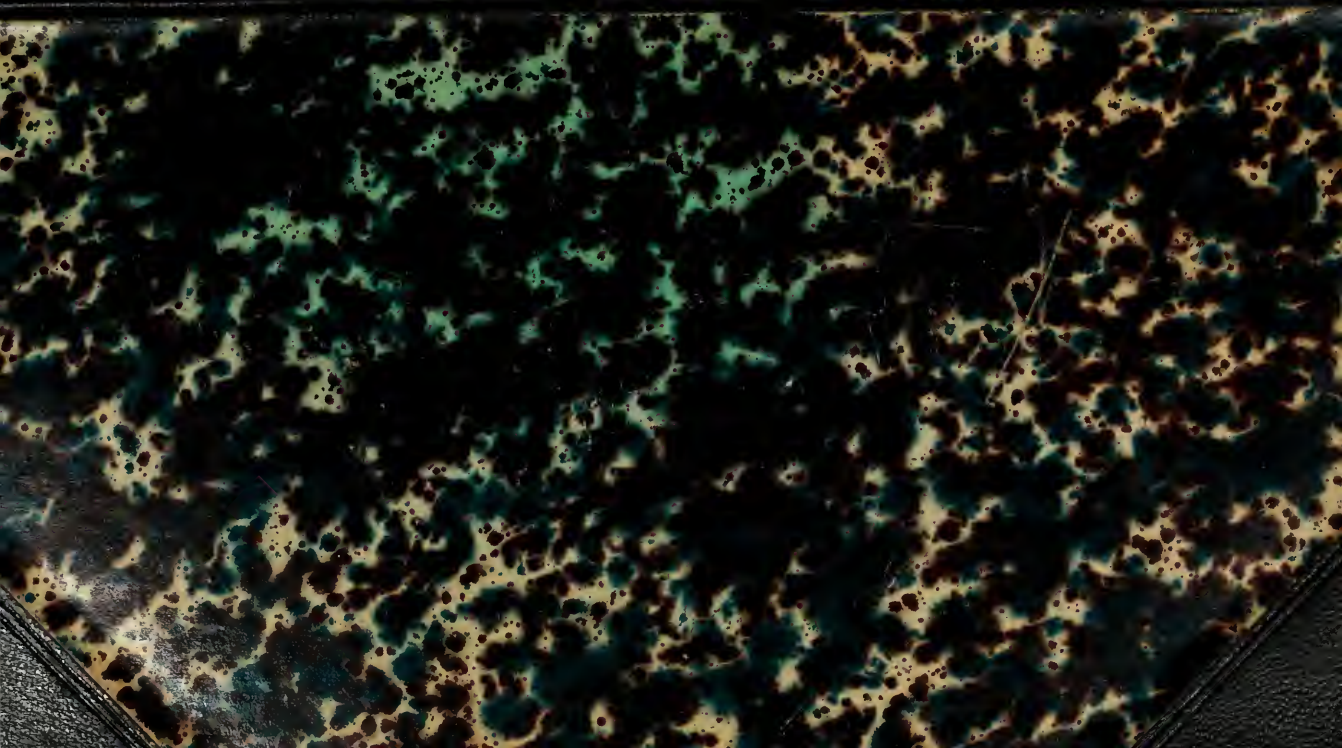
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01943334 1



P.O. BOX No 506
ST HYACINTHE. P.Q.
CANADA.

TRANSFERRED

ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

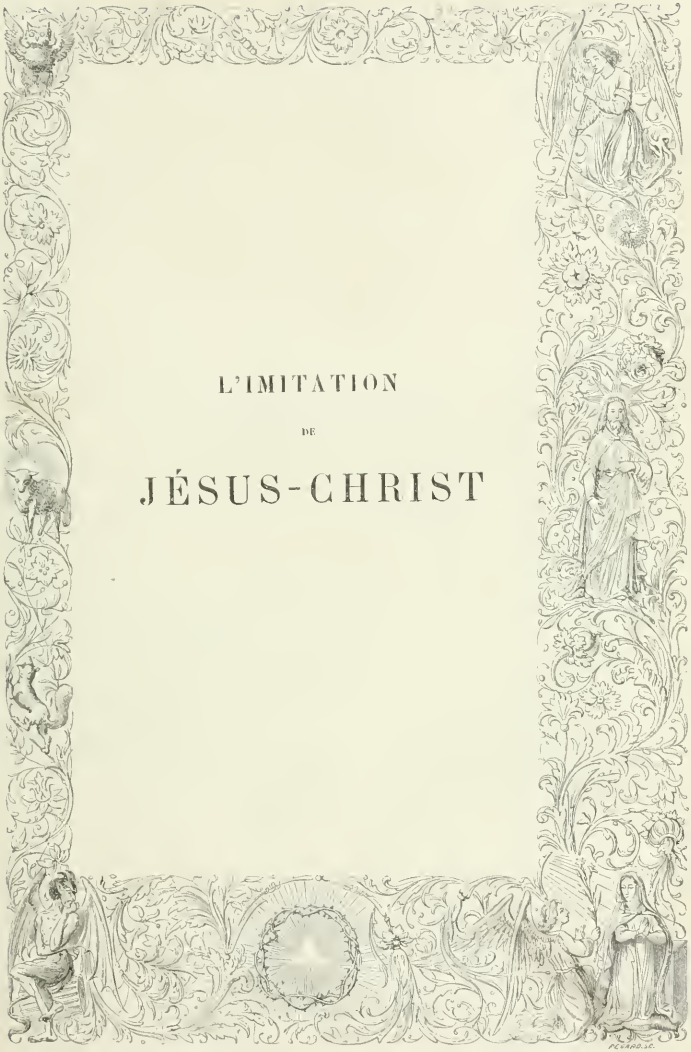
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

GIFT OF
St. Michael's College.

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/limitationdejs00imit



L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

CORBEIL, IMP. ET STÉR. DE CRÉTÉ FILS.

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE AVEC RÉFLEXIONS

Par Mgr G. DARBOY

ARCHEVÊQUE DE PARIS.

ONZIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR

PARIS

LAPLACE, SANCHEZ ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

3, rue Séguier

PRÉFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION

Après la Bible, qui vient de Dieu, l'*Imitation de Jésus-Christ* est, de tous les livres, le plus étonnant et le plus populaire : nul autre n'a pris une aussi belle place dans l'estime des hommes, ni ne semble mieux fait pour chacun de ceux qui le lisent. Ce n'est pas ici l'œuvre ingénieuse du savoir humain, quoique l'auteur connaisse à fond les voies de notre cœur et sache parler le langage de nos besoins intimes ; c'est l'effusion d'une âme éclairée d'en haut et pénétrée d'un profond sentiment des choses divines. Le style est simple, sans ornement et quelquefois incorrect ; mais la force et la majesté des pensées lui impriment une sorte de grandeur merveilleuse ; toutes les pages du livre respirent d'ailleurs une onction vraiment céleste, et l'on y sent passer comme un souffle de l'Esprit-Saint.

Les plus grands hommes de l'Église et les plus grands saints ont écrit d'admirables traités sur la vie spirituelle, sans surpasser ni même égaler l'humble auteur de l'*Imitation*. C'est vraiment un maître en sagesse divine : personne n'a mieux exposé la sublime et salutaire philosophie de la

piété ni mieux interprété les enseignements de l'Évangile sur la perfection chrétienne. Il dépeint l'état lamentable où le péché nous a réduits, et il nous presse éloquemment d'en sortir; il montre quel besoin nous avons de nous détacher de la terre et de nous-mêmes pour obtenir la paix ici-bas et le bonheur dans le ciel; il explique comment nous pouvons atteindre le but de la vie, qui est de nous rapprocher du Créateur par la prière et de nous unir intimement à lui par l'amour, en sorte que nous devenions des hommes déifiés, comme Jésus-Christ est Dieu incarné.

Ainsi, avec quelle vérité saisissante l'auteur n'a-t-il pas décrit les misères et les grandeurs de l'homme, la fragilité de nos joies terrestres et la richesse de nos immortelles espérances! Sa main, comme celle d'un médecin habile, a sondé les plaies de notre nature, blessée par le péché originel et ravagée de nouveau par nos propres crimes. Il signale les maladies et les infirmités de notre âme, les désirs qui nous agitent, la présomption qui nous aveugle, les incertitudes et les contradictions où notre esprit s'abat, les orages que le vent des passions soulève dans notre cœur, les troubles et les défaillances de notre volonté, la guerre que nous font sans cesse nos instincts pervertis. De même que sa science découvre les maux, son zèle indique les remèdes : il prend l'homme pécheur et imparfait, et le conduit par

degrés à la sublimité des plus pures vertus. Voyez comme il enseigne, dans son langage persuasif, à fuir tout ce qui enlève ou diminue l'amitié de Dieu, à corriger les mauvaises tendances et les fautes par la prière et la mortification, à reprendre sur les pas de Jésus-Christ le chemin de la vertu, à suivre la lumière qui fait naître et excite les résolutions généreuses, à ranimer en soi la force par où l'on avance et l'on se soutient dans la piété !

C'est ainsi qu'éclairé par la foi, l'auteur de l'*Imitation* nous instruit dans la science des saints, et nous trace vers la perfection un lumineux sentier. Il ouvre devant nous les horizons du monde surnaturel et les perspectives de l'éternité, et il nous invite à parcourir avec ardeur la carrière où la Providence nous appelle. Et, de peur que l'orgueil ne vienne se mêler à nos progrès pour tout corrompre, sa grave parole nous fait souvenir que l'homme n'est rien de lui-même, et que la prière partie de lèvres pures est seule capable d'incliner Dieu vers notre misère profonde et de nous mériter la participation aux dons célestes. C'est là qu'il prêche l'humilité, l'abnégation, la voie laborieuse de la croix, le renoncement aux biens terrestres, la vie intérieure et cachée, enfin tout ce qui peut fléchir le cœur de Dieu et provoquer l'effusion de ses grâces. C'est là qu'il insiste avec force sur l'obligation de supporter et de pardon-

ner les injures, de maintenir la paix en sacrifiant au bien général l'intérêt particulier et l'amour-propre, de se résigner complétement à la volonté divine dans toutes les situations et tous les événements de la vie, enfin de reproduire en soi-même, autant qu'il est possible, l'auguste image de Celui qui, souverainement parfait, n'a pas dédaigné de se nommer notre père et notre modèle.

Ces hauts enseignements sont donnés avec un mélange de noblesse et de naïveté qui impose à l'âme et la captive doucement; la vérité s'y fait entendre avec des accents pleins de suavité, de grâce et de force. L'écrivain subjugue et ravit la pensée; toutes les fibres généreuses du cœur, il les fait vibrer et leur imprime ces secousses intimes et profondes qui finissent par les larmes. Comme il pénètre loin dans les mystères du sentiment religieux, en montrant la source d'où jaillissent le repentir qui purifie, et la foi qui sauve, et l'espérance qui soutient, et la charité qui rend juste et parfait ! Comme il reproduit toutes les voix et toutes les notes de la conscience humaine, la tristesse causée par les amertumes de la vie et par les déchirements de la mort, les angoisses du pénitent qui gémit de son passé coupable pour l'effacer en le noyant dans ses pleurs, les plaintes du chrétien exilé sur cette terre et soupirant après la patrie céleste, les cantiques du juste éprouvé qui cherche dans l'Eucharistie l'aliment de son

courage et se console de ses souffrances par la grandeur de sa charité ! Comme le pieux auteur éveille et nourrit dans l'âme le sentiment des choses divines et de la bienheureuse éternité ! Comme il la transporte au-dessus des réalités grossières et périssables ! et, pareil à l'aigle qui dresse ses petits à voler, comme il l'entraîne, dans son puissant essor, vers les hauteurs des cieux, vers ce pays de lumière et d'amour où Dieu fait habiter ses élus !

A la vérité, quelques hommes, prévenus contre l'Église et plus violents que réfléchis, ont critiqué ces nobles doctrines : ils les ont durement accusées d'enchaîner le libre arbitre, d'aveugler la raison, d'affaiblir et de briser les forces de l'individu; ils ont dit que la religion chrétienne, en glorifiant la contemplation plus que l'action, en plaçant le souverain bien dans le mépris de soi-même et des choses terrestres, énerve les sociétés et tend à faire passer le gouvernement du monde aux mains des scélérats [1]. Mais les faits et le bon sens protestent contre de si injurieuses et de si fausses imputations.

Ces doctrines ont affranchi des millions d'esclaves et préparé les voies à la liberté moderne ; elles ont délivré de ses ténèbres séculaires la rai-

[1] Machiavel, *Discours sur la* 1re *décade*, liv. 1. On a répété dernièrement les accusations de Machiavel avec moins de talent et plus de passion.

son humaine, qui ne savait que marcher à tâtons sur les vérités morales et religieuses; elles ont enfanté d'innombrables miracles de résignation et de douceur, de courage et de vertu; elles ont réagi contre la fiévreuse ardeur qui précipite les hommes dans les joies sensuelles, et populari-e le spiritualisme avec ses aspirations les plus sublimes; elles ont combattu l'égoïsme et l'envieuse cupidité, en recommandant l'abnégation de soi-même et le renoncement aux biens terrestres : elles ont tout fait pour la stabilité des empires et l'honneur de la civilisation, épurant et fortifiant la conscience, élevant les devoirs et les droits à la hauteur d'un principe religieux, rappelant à tous la grande loi de la charité chrétienne, et s'efforçant de remplacer la contrainte matérielle par le respect et le dévouement.

Il faut donc le dire à ceux qui paraissent le méconnaître ou l'ignorer : la paix et la prospérité des États se lient intimement au triomphe des doctrines qui font les saints; car la gloire et la félicité du monde, c'est que les esprits se conforment au vrai, les volontés au bien, l'activité générale aux règles de l' ordre, toutes choses où l'on arrive en pratiquant les préceptes et les conseils de l'Évangile. Au contraire, de quoi souffrent aujourd'hui les sociétés, si ce n'est de la trop grande place que les intérêts matériels y ont prise au détriment des intérêts spirituels, et de ce qu'on

s'y dispute les choses du temps au lieu de rechercher celles de l'éternité ? Lorsqu'il s'occupe trop de ses sens et trop peu de son âme, lorsqu'il flatte son corps par le plaisir et trompe son intelligence par le doute et l'erreur, lorsqu'il égare et pervertit ses affections, l'homme brise l'équilibre qui doit exister entre ses forces diverses, et il est le premier à souffrir de ce renversement. Puis il fait souffrir les autres, parce qu'il les fatigue de son activité inquiète et maladive, et leur demande un repos qu'ils ne peuvent lui donner. Ses instincts, ramenés et concentrés vers la terre, se changent en convoitises grossières et pleines de violence ; n'ayant plus pour objet de ses désirs que des choses partageables, il s'y attache et les poursuit avec une âpreté égoïste qui provoque les résistances et la réaction d'autrui, et qui bientôt amène les dissensions et les querelles, puis les discordes publiques et les guerres civiles. Plus il a de rivaux dans les choses du ciel, plus le chrétien se réjouit ; mais plus il a des rivaux dans les choses de la terre, plus l'homme est défiant, et plus il lutte avec une ardeur souvent périlleuse, quelquefois criminelle et terrible.

A quoi bon se le dissimuler ? En l'absence de la vraie foi, l'exacte notion des droits et des devoirs s'altère graduellement dans la conscience des individus. Or, là où Dieu n'a plus que des droits oubliés ou trahis, l'homme n'a plus que

des devoirs problématiques ou même imaginaires; quand l'homme n'a plus que des devoirs pareils, le monde tombe en proie à toute une foule d'ambitions jalouses; et alors il ne faut plus qu'un peu de temps pour que la société, déchirée en factions, devienne de la poussière qui se détrempera dans du sang. Vainement les habiles se flattent d'échapper eux-mêmes et de se soustraire leur pays à la rigueur de ces déductions; vainement encore ils se jettent en travers avec un sceptre, un glaive et des arrêts de police pour intimider la logique, en forçant les masses à rebrousser chemin; la Providence a mis dans les choses un certain commencement de justice, une secrète énergie qui, malgré notre faiblesse et notre perversité, maintient ici-bas les lois de l'ordre moral, et protége les doctrines contre l'arbitraire des hommes. Et l'on aurait droit de s'étonner qu'il n'en fût pas ainsi; car enfin, si la vérité n'est rien, il faut que la force se montre et fasse son œuvre, et alors les masses doivent l'emporter; si la vérité est quelque chose, il faut que tout ce qui est doué d'intelligence, individu ou peuple, ne puisse pas la braver impunément, et alors les principes doivent être vengés par leurs conséquences. En d'autres termes, si vous dites à l'homme de ne croire à rien, ne lui demandez pas de respecter quoi que ce soit, car la croyance est la source du respect. Si vous intruisez l'homme

à mépriser les lois de Dieu, n'attendez pas qu'il se soumette aux vôtres : car, s'il méconnaît l'autorité du Ciel, pourquoi voulez-vous qu'il subisse votre autorité sur la terre ?

Ainsi, loin d'amoindrir et de paralyser les forces de l'État, la religion les maintient dans l'ordre et favorise leur développement régulier; il y a plus : si elle pouvait cesser un jour de les diriger et de les contenir, bientôt l'excessive prédominance de la matière sur l'esprit viendrait entraver la marche du perfectionnement social et ouvrir devant les peuples la carrière sanglante des révolutions. Mais si la société ne peut négliger impunément la religion, qui est la base profonde et le rempart des lois, c'est parce que l'individu ne peut, sans crime et sans malheur, entreprendre d'échapper à Dieu, son créateur et son maître. Tel est en effet l'empire du sentiment religieux, qu'on ne s'y dérobe pas sans créer en soi-même un triste et profond abîme que rien de terrestre ne réussit à combler. La religion seule offre un objet adorable et infini à ce besoin d'affection partagée et à ce brûlant désir de félicité qui nous tourmentent, nous agitent et nous emportent. Elle se mêle à toutes les réalités de la vie pour les expliquer, les adoucir, leur prêter des charmes et y faire éclater les plus hautes vertus. Elle revêt d'un lustre incomparable la souffrance et les larmes; elle encourage le juste par la subli-

mité de ses doctrines et la magnificence de ses promesses; elle rend la paix au coupable, en ouvrant au remords le chemin du repentir; elle tempère la naturelle horreur du tombeau par l'espérance d'une glorieuse immortalité. Est-il rien qui puisse comme elle agir sur le cœur et y répandre la modération paisible, un calme délicieux, une joie inexprimable? Elle est un parfum suave qui embaume toute l'existence; rien n'égale la sérénité de l'homme vraiment chrétien; quelque chose de doux et de pur rayonne sur tous ses traits; il ressent au fond de son âme un avant-goût du ciel qui transforme toutes les choses de la terre, et qui rend léger et presque doux le poids de l'infortune et de la douleur. Dans la religion, l'intelligence trouve sa lumière; la volonté, sa règle certaine; le droit, sa garantie authentique; le devoir, sa raison dernière et évidente; la nature humaine tout entière, son explication, son repos et son bonheur.

Au reste, si quelques esprits ignorants et frivoles censurent les doctrines chrétiennes en général et celles de l'*Imitation* en particulier, leur blâme est peu de chose en présence de l'admiration soutenue dont ce livre est l'objet. Dans son apparente bassesse, il a forcé l'estime et le respect de ceux que le monde nomme savants et sages, des philosophes, des poëtes, des princes, et souvent même des incroyants. Il a traversé qua-

tre siècles avec une renommée qui s'accroît tous les jours et une vie qui se renouvelle sans cesse. La cause de cette vogue triomphante, c'est le bien qu'il produit et l'efficacité merveilleuse avec laquelle il ramène et maintient ses lecteurs dans la vérité et la pureté du sentiment religieux, éclairant les intelligences aveuglées par les passions et les préjugés, purifiant les cœurs engagés dans la fange des plaisirs terrestres, élevant vers le ciel notre pensée et nos vœux, en un mot, nous faisant sentir et comprendre combien sont fausses et amères les choses du temps, combien réelles et douces les choses de l'éternité.

En ajoutant la présente édition à toutes les éditions de ce grand et beau livre, on a voulu faire passer dans les âmes quelques-uns des sentiments qu'il renferme, et, de la sorte, venir en aide soit aux hommes incroyants, soit aux chrétiens imparfaits et troublés. On a cru devoir l'offrir au public dans une traduction nouvelle, et plutôt avec des réflexions dogmatiques et morales qu'avec des prières et des aspirations pieuses, afin d'atteindre une certaine classe d'esprits cultivés qui sentent le besoin de réfléchir en même temps qu'ils prient, et de raisonner leurs affections et leurs pratiques de piété.

Pour la traduction, il est évident que, si l'on n'avait pas espéré la rendre au moins égale à celles qui existent déjà, on ne l'aurait pas entre-

prise. Encore que les nombreux traducteurs de l'*Imitation* aient été mus par un semblable espoir, et qu'ainsi l'on puisse s'autoriser de leur exemple, néanmoins celui qui marche aujourd'hui sur leurs traces ne se reconnaît pas tous les droits qu'ils tenaient de leur talent, et il s'excuse d'avoir osé recommencer leur œuvre. Il ne veut pas diminuer la portée de cette déclaration, en signalant les défauts qu'il a remarqués dans les traductions antérieures; mais il peut faire observer qu'en cette matière c'est toujours un avantage de venir le dernier.

Entre les diverses éditions latines de l'*Imitation*, l'édition donnée par Gence a paru la meilleure[1], et on l'a suivie de préférence, si ce n'est pour quelques passages qu'on a cru permis de lire et d'entendre autrement. On s'est proposé de mettre dans ce travail une grande concision; on a serré le texte de près et gardé l'allure de l'original, autant que le génie de la langue française n'y répugnait pas. On pouvait être tenté de faire autrement; car telle traduction passe pour onctueuse parce que le style en est lâche et vulgaire; telle autre pour brillante, quoique le véritable sens n'y soit pas toujours respecté. Mais il a semblé que c'était un vice, et l'on a tâché de se souvenir que l'onction est dans les

[1] *De Imitatione Christi*..... studio J. B. M. Gence. Paris, Treuttel et Wurtz. MDCCCXXVI.

choses et non dans l'abondance des mots, et que l'image la plus pompeuse ne vaut pas l'expression propre, surtout lorsqu'il s'agit d'un livre comme l'*Imitation*.

Dans les réflexions qui suivent tous les chapitres, on s'est inspiré de la disposition générale des esprits. Ce siècle abonde en toute sorte de sentiments vagues, mal définis et peu sûrs, mais il manque de convictions saines et fermes; il a de l'esprit et du cœur, mais il est léger, changeant et stérile en hommes de caractère; il possède une certaine science, mais il n'a pas de doctrine. La seule doctrine qui puisse donner aux intelligences un point d'appui solide et former ainsi des caractères pleins de grandeur en même temps que d'énergie, la doctrine du christianisme est odieuse à quelques-uns, injuriée par ceux-ci, ignorée de ceux-là. Ce n'est donc pas un manuel de piété qu'il faut offrir à ce siècle; il aurait plutôt besoin d'une simple et claire exposition de nos dogmes. C'est pourquoi, autant qu'il était possible de le faire, on a rattaché aux différents chapitres de l'*Imitation* les principaux points de l'enseignement catholique, avec les considérations qui leur servent de preuves et d'éclaircissements. Le sublime et pieux auteur du livre est toujours sûr de toucher; on a voulu l'aider à instruire, en montrant que ses graves et doux conseils vont bien à notre époque.

On ne croit pas devoir changer cette Préface en dissertation critique pour rechercher quel est l'auteur de l'*Imitation*, encore moins pour fournir des détails bibliographiques sur les éditions innombrables et les traductions de ce livre. Ces travaux arides ne peuvent trouver ici leur place. D'ailleurs, en ce qui touche le premier point, on n'est pas éloigné de le regarder comme insoluble. Si toutefois, dans une pareille situation d'esprit, on avait le droit d'exprimer un sentiment personnel, on dirait que l'auteur de l'*Imitation*, supposé qu'il n'y en ait qu'un seul, ne semble guère Piémontais et presque pas Flamand : les titres de Gerson ne sont pas solides, ceux de Thomas A-Kempis ne sont nullement démontrés[1]. Il y a quelque apparence que l'auteur était Français; « et je voudrais qu'il se rencontrât assez de conjectures pour former » un parti en faveur de Gerson, « et le remettre en possession d'une gloire dont il a joui assez longtemps. L'amour du pays m'y ferait volontiers donner les mains; mais il faudrait un plus habile homme et plus savant que je ne suis pour répondre aux objections que lui font les autres, qui s'accordent mieux à l'exclure qu'à remplir sa place[2]. »

[1] La dissertion récemment publiée par un écrivain belge en faveur de Thomas A-Kempis n'est pas concluante.

[2] *L'Imitation de Jésus-Christ, traduite et paraphrasée en vers français*, par P. Corneille, 1670. Préface.

Il serait long d'énumérer les éditions diverses et les traductions françaises de l'*Imitation;* mais il faut du moins nommer ici quelques-uns de ceux qui ont popularisé en France ce livre si précieux. Au commencement du dix-septième siècle, le chancelier de Marillac fit paraître une traduction que les amateurs du vieux langage ne lisent pas sans charme, et qui serait plus connue si elle avait moins vieilli [1]. Le même siècle vit la traduction de Le Maistre de Sacy, qui renferme des longueurs, et qui, sans la renommée de Port-Royal, n'aurait pas eu cent cinquante éditions, et l'œuvre de Corneille, où le génie du grand poëte, refroidi par l'âge, s'élève pourtant à une hauteur merveilleuse en quelques chapitres, et fait entendre de nobles accents. La traduction qui porte le nom de Gonnelieu, et qui n'est pas de lui, n'a que très-peu de mérite, ce qui ne l'a pas empêchée d'avoir beaucoup de vogue, par une de ces contradictions qui ne sont pas rares dans l'histoire des livres et des hommes. Les traductions du P. Lallemant et de Beauzée sont du dix-huitième siècle : la première n'est pas dénuée d'élégance; mais, n'en déplaise à certains critiques, elle manque d'âme et de hardiesse; la seconde est d'une correction sèche et froide qui n'attire pas le lecteur. La traduction de Lamennais passe pour une contrefaçon de celle du

[1] M. de Sacy vient d'en publier une nouvelle édition.

P. Lallemant [1]; le mot est dur et semble exagéré. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle n'est pas sans défauts, et qu'on peut la dire inférieure à sa réputation. On a le droit aussi de lui faire maintenant un grave reproche, c'est qu'elle scandalise ou contriste au lieu d'édifier ; sans le vouloir, on en appelle des commencements du malheureux prêtre à ses dernières années et à sa fin déplorable, et cette comparaison émeut tristement et fatigue la foi.

Après tant d'éditions et de traductions plus ou moins remarquables, celle-ci se présente en réclamant l'indulgence du public. L'auteur n'en peut dire qu'une chose : c'est qu'il a travaillé son œuvre avec amour, et qu'il souhaite qu'elle fasse du bien au lecteur.

[1] M. Barbier, *Dictionn. des ouvrages anonymes et pseudonymes*.

Paris, en la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, 6 août 1855.

L'IMITATION
DE
JÉSUS-CHRIST

LIVRE PREMIER
AVIS UTILES POUR LA VIE INTÉRIEURE

CHAPITRE PREMIER
QU'IL FAUT IMITER JÉSUS-CHRIST ET MÉPRISER TOUTES LES VANITÉS DU MONDE.

Qui *me suit ne marche pas dans les ténèbres*, dit le Seigneur [1]. C'est Jésus-Christ qui parle et nous avertit d'imiter sa vie et sa conduite, si nous voulons être véritablement éclairés et affranchis de tout aveuglement du cœur.

Que notre suprême étude soit donc de méditer la vie de Jésus-Christ.

2. La doctrine de Jésus-Christ surpasse toute

[1] Saint Jean, VIII, 12.

doctrine des saints, et, avec son esprit, on y trouverait la manne cachée.

Mais il arrive que plusieurs, accoutumés d'entendre l'Évangile, n'y ont qu'un faible goût, parce que l'esprit de Jésus-Christ leur manque.

Pour comprendre parfaitement et savourer les paroles de Jésus-Christ, travaillez à rendre toute votre vie conforme à la sienne.

3. Que vous sert de discourir profondément sur la Trinité, si, n'étant pas humble, vous déplaisez à la Trinité ?

Non vraiment, les discours relevés ne rendent pas juste et saint ; mais une vie pure rend agréable à Dieu.

J'aime mieux sentir la componction que d'en savoir la définition.

Quand vous sauriez toute la Bible et toutes les sentences des philosophes, à quoi bon, sans la grâce et l'amour de Dieu ?

Vanité des vanités, et tout est vanité [1], hors aimer et servir Dieu seul.

C'est la souveraine sagesse de mépriser le monde pour tendre au royaume du Ciel.

4. Vanité donc, d'amasser des richesses périssables et d'y mettre confiance.

Vanité encore d'aspirer aux honneurs et de vouloir monter toujours.

[1] Ecclésiaste, I, 2,

Vanité, de suivre les désirs de la chair et d'ambitionner ce qu'il faudra plus tard expier rigoureusement.

Vanité, de souhaiter une longue vie et de ne pas songer à bien vivre.

Vanité, de ne songer qu'au temps présent et de ne pas prévoir ce qui viendra ensuite.

Vanité, de chérir ce qui passe si rapidement et de ne point se hâter vers le séjour de la joie éternelle.

5. Rappelez-vous souvent cette maxime : *Ni voir ne rassasie l'œil, ni entendre n'emplit l'oreille* [1].

Tâchez donc de soustraire votre cœur à l'amour des choses visibles et de vous appliquer aux invisibles.

Car ceux qui suivent l'attrait des sens souillent leur âme et perdent la grâce de Dieu.

RÉFLEXION

Oui, tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir. J'ai été tout, et cela ne me sert de rien, disait un empereur mourant sur le trône du monde. Voilà la vanité des honneurs et du pouvoir. Le plus brillant capitaine de l'antiquité, le rapide destructeur de la monarchie persane,

[1] Ecclésiaste, I, 8.

Alexandre, devant qui la terre entière se tut [1], arrivé au terme de ses conquêtes, fut saisi d'une indicible tristesse, parce qu'il avait encore de l'ambition dans le cœur, et qu'autour de lui il n'y avait plus rien à soumettre. L'infortuné! s'écrie un ancien, il étouffait dans l'univers trop étroit. Voilà la vanité de la gloire et de ce qu'on entreprend pour y parvenir. D'autre part, le Sage nous a dépeint la vanité de toute science où Dieu n'a point sa place : l'esprit, en effet, s'y fatigue; le cœur n'en revient ni sans désenchantement ni sans remords; surtout l'âme n'y trouve pas la voie qui mène au ciel.

A l'expérience d'autrui joignons la nôtre, et à la parole du Sage, celle de Dieu lui-même. Il n'est personne qui ne connaisse, à quelque degré, ce qu'il y a d'infirme et de vain jusque dans les plus doux instants de la vie : nos joies sont comme une ombre qu'on ne peut ni saisir ni fixer; elles fuient et s'évanouissent sans nous laisser autre chose que le sentiment douloureux de leur impuissance, quand elles ne nous laissent pas le regret de les avoir poursuivies et obtenues. C'est afin de prévenir ou de dissiper toute illusion à ce sujet, que Jésus-Christ, la vérité même, nous a dévoilé le côté faible des choses

[1] Machab., XI, 52.

terrestres, en les éclairant d'une lumière supérieure et en nous apprenant à les peser au poids de l'éternité. « Que sert à l'homme, dit-il, de gagner le monde entier, s'il perd son âme [1] ? »

Ainsi ne livrons point notre cœur à la fascination des joies et des biens terrestres, mais passons à travers, comme des hommes qui doivent aller et plus haut et plus loin, et souvenons-nous qu'une seule chose importe véritablement : c'est de sauver notre âme, en travaillant à connaître, aimer et servir Dieu.

CHAPITRE DEUXIÈME

QU'IL FAUT PENSER HUMBLEMENT DE SOI-MÊME.

Tout homme désire naturellement de savoir; mais qu'est la science sans la crainte de Dieu ?

L'humble paysan qui sert Dieu l'emporte certainement sur l'orgueilleux philosophe qui se néglige pour contempler le cours des astres.

Qui se connaît bien s'estime peu et ne prend nul plaisir aux louanges humaines.

[1] Matth., XVI, 26.

Quand je saurais toutes les choses du monde, si la charité me manque, que m'en reviendrait-il devant Dieu, qui me jugera sur mes œuvres ?

2. Réprimez l'excessif désir de savoir, car il s'y trouve beaucoup de dissipation et d'illusion.

Les savants aiment beaucoup à paraître et à s'entendre nommer sages.

Que de choses dont la connaissance n'importe guère ou n'importe point à l'âme ! et s'occuper d'autres que de celles-là qui intéressent le salut, c'est être bien insensé.

Multiplier les paroles ne rassasie pas l'âme ; mais une vie sainte rafraîchit le cœur, et une conscience pure donne grande confiance auprès de Dieu.

3. Sachant mieux et davantage, vous serez plus sévèrement jugé, si vous n'en vivez plus saintement.

Ne faites donc vanité d'aucun talent ni d'aucune science : tremblez plutôt à raison des lumières que vous avez reçues.

Croyez-vous savoir beaucoup de choses et les entendre assez bien ? songez qu'il y en a beaucoup plus que vous ignorez.

N'ayez pas d'orgueilleux sentiments [1] : avouez plutôt votre ignorance.

[1] Épît. aux Rom., XI, 20.

Pourquoi vouloir vous préférer à quelqu'un, lorsqu'on en trouve aisément de plus doctes que vous et de plus instruits dans la loi de Dieu?

Si vous désirez apprendre et savoir utilement quelque chose, aimez à rester inconnu et à n'être compté pour rien.

4. Voici l'étude la plus élevée et la plus utile: c'est de se bien connaître et de se mépriser.

Se mépriser et penser toujours favorablement d'autrui, c'est grande sagesse et grande perfection.

Verriez-vous le prochain tomber ouvertement en faute, fût-ce en faute grave, n'allez pourtant pas vous croire meilleur que lui; car vous ignorez combien de temps vous persévérerez dans le bien.

Tous, nous sommes fragiles; mais pensez que personne ne l'est plus que vous.

REFLEXION

Il y a deux choses à considérer dans la science humaine pour l'estimer ce qu'elle vaut: d'abord elle est toujours peu étendue et nécessairement imparfaite; ensuite elle devient souvent stérile et même funeste.

1. Je ne sais qu'une chose, disait un sage du paganisme, c'est que je ne sais rien. Combien, en effet, la science humaine a peu de solidité et

de profondeur ! Il s'en faut qu'elle soit toujours lumineuse et ferme dans ses principes, rigoureuse et sûre dans ses déductions. Ses théories sont couvertes d'ombres, et peut-être ses affirmations d'aujourd'hui n'attendent-elles que l'expérience de demain pour recevoir le démenti le plus autorisé. Nous ne connaissons les objets que d'une façon superficielle et par quelque endroit : ni nous ne les pénétrons intimement, ni nous ne les mesurons sous toutes leurs faces. « Nous ne savons le tout de rien. » Aussi bien, pour une chose que nous connaissons un peu, mille nous échappent entièrement. Que de mystères en nous et hors de nous ! L'esprit humain trouve partout des bornes qui l'avertissent de sa faiblesse; le plus savant est celui qui les reconnaît le mieux ; il n'y a que la sottise et l'orgueil qui aient la prétention de les faire disparaître.

2. Les dangers et les malheurs de la science humaine ne sont pas moins graves que son imperfection est considérable. Quelquefois, s'élevant contre la science de Dieu, elle nous aveugle, sous le hautain prétexte de nous donner plus de lumière, et nous fait rendre un culte à nos propres conceptions, sous un faux semblant de respect pour la vérité. Quelquefois, étouffant les bonnes affections comme pour mieux nourrir

l'esprit, elle lui imprime je ne sais quelle vague et indéfinie curiosité, source d'erreurs réfléchies et d'égarements opiniâtres, ou bien elle le jette hors du droit chemin, tournant tout en excès, l'activité en empressement fébrile, le courage en fierté vaine ou en témérité présomptueuse, la constance en ridicule obstination. Il n'y a pas jusqu'à la sagesse même et à la vertu dont une telle science ne nous fasse un piége et un écueil, parce qu'elle y prend notre humilité et y brise ainsi nos forces. Quand les hommes corrompent la science, la science le leur rend.

Ce qu'il importe de nous rappeler, c'est que toute vraie science doit être pratique et vivante, que la vie consiste « à connaître Dieu et Jésus-Christ, son envoyé [1], » et que « celui-là ne saurait sans mensonge se vanter de connaître Dieu qui n'observe pas ses commandements [2]. » Il n'y a pas de plus haute science que d'être uni à Dieu, qui sait tout; et il n'y a pas d'autre voie pour s'unir à lui que la foi consommée par la charité.

[1] Saint Jean, XVII, 3. — [2] Épître de saint Jean, II, 4.

CHAPITRE TROISIÈME

DE LA DOCTRINE DE VÉRITÉ

Heureux celui que la vérité instruit par elle-même, non par figures et sons fugitifs, mais en se montrant comme elle est !

Notre esprit et notre sens voient peu et nous égarent souvent.

A quoi bon les discussions subtiles sur des matières cachées et obscures, qu'au jour du jugement on ne nous reprochera pas d'avoir ignorées !

C'est folie extrême de négliger les choses utiles et nécessaires pour s'adonner aux choses curieuses et nuisibles. Nous avons des yeux, mais sans voir.

2. Que nous importe l'école avec les genres et les espèces ?

Quand le Verbe éternel parle, on est affranchi de bien des opinions.

Tout vient de ce seul Verbe, et tout en est l'écho : *Et c'est ce principe qui se fait entendre en nous* [1].

[1] Saint Jean, VIII, 25.

Sans lui il n'y a nulle intelligence ni droit jugement.

Quiconque tient à ce seul Verbe pour toutes choses, et lui rapporte tout et voit tout en lui, peut garder un cœur ferme et rester dans la paix de Dieu.

O vérité, mon Dieu ! faites que je sois un avec vous dans une charité éternelle !

Tant lire et tant écouter m'est souvent fastidieux ; en vous il y a tout ce que je veux et désire.

Que tous les docteurs se taisent ; que toutes les créatures fassent silence devant vous ; parlez-moi vous seul.

3. Plus on est recueilli en soi-même et dégagé des créatures, plus l'esprit s'élend et s'élève avec facilité, parce qu'on reçoit d'en haut la lumière de l'intelligence.

L'âme pure, simple et ferme n'est jamais dissipée dans ses nombreuses occupations, parce qu'elle fait tout pour honorer Dieu, et qu'elle tâche de se tenir indifférente à toute recherche d'elle-même.

Qui vous empêche et vous trouble comme les affections immortifiées de votre cœur ?

L'homme bon et pieux règle d'abord au dedans les choses qu'il doit accomplir au dehors ; et, loin qu'elles l'entraînent au gré d'une inclina-

tion vicieuse, il les soumet aux lois d'une droite raison.

Quel plus rude combat que de travailler à se vaincre soi-même ?

Voilà ce qui devrait nous occuper : oui, se vaincre, et chaque jour devenir supérieur à soi-même et avancer dans le bien.

4. A toute perfection, dans cette vie, se joint quelque imperfection, et nos lumières ne sont jamais sans quelque obscurité.

L'humble connaissance de soi-même conduit plus sûrement à Dieu que les profondes recherches de la science.

Non pas qu'on doive blâmer la science ni la simple connaissance des choses, qui est bonne en soi et dans l'ordre de Dieu ; seulement il faut préférer toujours une conscience pure et une vie sainte.

Mais beaucoup s'attachent plutôt à savoir qu'à bien vivre ; aussi ils s'égarent souvent et tirent de leur travail peu de fruit, s'ils en tirent.

5. Oh ! s'ils mettaient autant d'ardeur à déraciner leurs vices et à produire des vertus qu'à soulever des questions, il n'y aurait pas tant de maux et de scandales dans le peuple, ni tant de relâchement dans les cloîtres.

Certes, au jour du jugement, on nous demandera, non ce que nous avons lu, mais ce que

nous avons fait ; ni si nous avons bien parlé, mais si nous avons vécu saintement.

Dites-moi où sont maintenant tous ces maîtres et docteurs que vous avez connus, lorsqu'ils vivaient encore et florissaient dans la science ?

Aujourd'hui leurs places sont à d'autres, qui peut-être ne songent nullement à eux. Vivants, ils semblaient être quelque chose, et maintenant personne n'en parle.

6. Oh ! que la gloire du monde passe vite ! plût à Dieu que leur conduite eût répondu à leur science ! Alors, ils auraient lu et étudié utilement.

Combien dans le siècle se perdent par une vaine science, en négligeant de servir Dieu !

Et parce qu'ils choisissent d'être grands plutôt que d'être humbles, ils s'évanouissent dans leurs pensées.

Celui-là est vraiment grand, qui a une grande charité.

Celui-là est vraiment grand, qui se reconnaît petit et tient pour néant le comble même des honneurs.

Celui-là est vraiment sage qui, *pour gagner Jésus-Christ, regarde comme de la boue toutes les choses terrestres* [1].

[1] Philipp., III, 8.

Celui-là est vraiment savant, qui fait la volonté de Dieu et renonce à la sienne.

RÉFLEXION

Nous n'avons qu'un maître, c'est Jésus-Christ. Qui ne l'a pas entendu, ne sait rien de ce qu'on ne doit pas ignorer ; qui l'a entendu, sait tout ce qu'il est indispensable de savoir.

1. Ce maître est la vérité et la parole incréées. Fils de Dieu et Dieu lui-même, engendré avant tous les temps dans les splendeurs de l'éternité, il est venu du sein du Père, sans le quitter, comme la fleur sort de sa tige sans qu'elle s'en sépare, comme le rayon émane du soleil sans qu'il s'en détache, comme le verbe humain, en tombant de nos lèvres avec la pensée, éclaire celui qui écoute, sans appauvrir celui qui parle. S'il n'a pas cessé d'habiter le sein du Père, où il voit et entend toutes choses, que pourrait donc ignorer un tel maître ! Et non-seulement il sait tout, mais il nous a tout dit. Aurait-il caché quelque chose à Pierre, en le choisissant pour le fondement de son Église ? à Jean, dont il soutint la tête sur sa poitrine la veille de sa passion, au moment même où il instituait l'Eucharistie et léguait au monde avec une inexprimable tendresse sa volonté testamentaire ? à nous tous enfin, qu'il est venu délivrer des ténèbres, de

l'erreur et du mal, en vivant et en mourant pour nous? A qui croire, si nous doutons d'un Dieu? à quoi nous fier, si nous ne sommes point rassurés par tant d'amour? et que nous faut-il, si le témoignage du sang ne nous suffit pas? Non, non, « il n'y a pas de maître à attendre après Jésus-Christ, dit Tertullien, ni d'oracles à consulter après l'Évangile [1]. » Aussi « je vous ai manifesté, dit le Maître lui-même, tout ce que j'ai appris de mon Père [2]; » et ailleurs : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, une vie surabondante [3]. »

2. Car la parole de ce Maître est la doctrine de vérité qui fait vivre les âmes. Chaque être, en effet, se nourrit d'une manière qui lui est propre : le corps développe et maintient ses forces par le moyen d'aliments matériels ; de même l'âme, substance invisible, trouve sa vie dans un genre d'aliments qu'on ne voit ni qu'on ne touche pas, mais qui est réel et puissant, je veux dire dans la vérité. En un mot, le corps vit de ce qu'il mange et l'esprit de ce qu'il connaît. Écoute donc la doctrine de vérité et viens vivre d'un tel aliment, ô âme intelligente ! Tu aimerais cette doctrine, si tu la connaissais ; car elle révèle tout ce qui est beau et donne tout ce qui est bon, elle est elle-même une ravissante

[1] Prescript., 8. — [2] S. Jean, xv, 15. — [3] S. Jean, x, 10.

beauté et un trésor inappréciable. Aussi elle s'attache victorieusement tous ceux qui la cherchent et la trouvent, car il y a dans les oracles divins une force et une splendeur qui commandent aux esprits, un doux empire et un incroyable attrait qui séduisent et captivent les cœurs : oui, par un mystère plein de l'amour de Dieu, croire devient un bonheur, et la foi est la plus suave de toutes les jouissances, comme elle est le plus énergique de tous les sentiments.

CHAPITRE QUATRIÈME

DE LA PRUDENCE DANS LES ACTIONS.

Ne vous fiez pas à toute parole ni à toute impression, mais pesez chaque chose devant Dieu avec prudence et maturité.

Hélas! souvent on croit et l'on dit des autres le mal plus facilement que le bien, tant nous sommes faibles !

Mais l'homme parfait n'accueille pas légèrement tous les rapports ; car il sait que l'humaine fragilité est portée au mal et peu discrète en paroles.

2. C'est grande sagesse de n'être ni précipité

dans ses actions, ni obstinément attaché à son propre sens.

C'est sage aussi de ne point accepter toute parole, et de ne pas redire aussitôt ce qu'on vient d'entendre ou ce qu'on croit.

Prenez l'avis d'un homme sage et consciencieux, et cherchez des lumières au-dessus de vous plutôt que de suivre vos imaginations.

Une vie sainte rend l'homme sage selon Dieu et lui donne beaucoup d'expérience.

Plus on est humble et soumis à Dieu, plus on a de prudence et de calme en toutes choses.

RÉFLEXION

Ne pas croire aisément au mal qu'on entend dire d'autrui, surtout craindre de parler et d'agir d'après de tels rapports, c'est le conseil de la sagesse et la loi de la charité.

1. Celui qui parle mal d'autrui ne parle-t-il qu'en raison d'une certaine opinion qu'il s'est formée? Mais il se connaît à peine; comment prétend-il connaître les autres? Il n'a pu voir que les dehors; pourquoi juge-t-il le dedans? D'ailleurs, souvent ce qui lui déplaît dans les autres, c'est un bien, un avantage, une qualité dont il est lui-même dépourvu. Enfin, ceux dont il se plaint ne sont pas impeccables, c'est vrai; mais n'est-il pas aussi passionné et faillible? Qui

donc a tort : eux ou lui ? Je ne sais s'il a de bons motifs pour parler ; mais je vois qu'il en aurait d'excellents pour se taire.

Parle-t-il d'après la rumeur publique et l'opinion ? Mais l'opinion est légère, capricieuse, partiale, injuste ; il y a des hommes qu'elle glorifie on ne sait pourquoi ; il y en a qu'elle étouffe ou insulte, au mépris de tous les principes. Elle a un poids et une mesure pour les puissants qui la flattent, un poids et une mesure pour les petits qui lui résistent ou la dédaignent. Est-ce qu'on peut invoquer la rumeur publique et l'opinion comme une règle sûre de jugements équitables ?

2. Mais s'il ne faut point ajouter foi aux rapports fâcheux, à plus forte raison faut-il mettre de la discrétion à s'en servir. Assurément, on aurait grand tort de se laisser aller, dans cette occasion, au trouble, à l'émotion et à l'emportement, le prochain fût-il coupable ; car ce serait d'abord se punir soi-même du mal qu'il a commis et ajouter une faute à la sienne ; ce serait, en outre, ôter toute valeur morale à la correction qu'on lui adresserait dans la colère. Ne vous emportez donc jamais contre un homme qui a moins d'esprit et de vertu que vous, et, si vous le reprenez, que ce soit avec indulgence, douceur et charité.

CHAPITRE CINQUIÈME

DE LA LECTURE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

C'est la vérité et non l'éloquence qu'il faut chercher dans les saintes Lettres.

Toute l'Écriture doit être lue dans le même esprit qui l'a dictée.

Il y faut chercher l'utilité plutôt que la délicatesse du langage.

On doit lire aussi volontiers les livres simples et pieux que les livres relevés et profonds.

Ne vous arrêtez pas au mérite de l'écrivain ni à sa grande ou médiocre science ; mais que l'amour de la seule vérité vous porte à lire.

Ne demandez pas qui parle, mais pesez ce qu'on dit.

2. Les hommes passent, mais *la vérité du Seigneur reste éternellement* [1].

Dieu nous parle en diverses manières, sans acception de personnes.

Souvent la curiosité nous embarrasse dans la lecture des saintes Lettres ; on prétend discuter

[1] Psaume CXVI, 2.

et comprendre, lorsqu'il faudrait passer simplement.

Pour lire utilement, lisez avec humilité, simplicité et foi, et n'aspirez jamais au renom de savant.

Interrogez volontiers ; écoutez en silence les paroles des saints ; ne méprisez pas les maximes des anciens, car elles ne sont pas citées sans raison.

RÉFLEXION

C'est avec une humble foi et pour devenir meilleur qu'il faut lire la sainte Écriture.

1. L'homme se croit très-raisonnable quand il dispute contre la parole de Dieu et qu'il y résiste, et c'est alors assurément qu'il est le plus insensé. Car enfin Dieu met son esprit dans sa parole, comme nous mettons notre esprit dans la nôtre ; par conséquent, c'est l'esprit ou la raison de Dieu que nous trouvons dans les Écritures. Mais autant Dieu est au-dessus de nous, autant sa raison dépasse notre raison. Si donc il y a dans les vérités qu'il nous révèle quelque chose de mystérieux et de supérieur à l'intelligence humaine, nous ne devons pas en être surpris ni révoltés ; il est, au contraire, impossible que Dieu nous parle de ses perfections infinies, sans que sa parole échappe par quelque endroit

à notre force de comprendre. Or, n'est-il pas insensé de vouloir atteindre par la raison ce qui nécessairement surpasse la raison? Au contraire, y a-t-il rien de plus raisonnable que d'adhérer avec respect à ce que Dieu daigne nous dire? En vérité, c'est folie de prétendre que tout doit se réduire aux proportions de notre esprit borné ; c'est folie d'avoir tant de confiance en soi et d'en avoir si peu en Dieu; c'est folie de croire en enfant à la parole humaine et de se débattre orgueilleusement contre la parole divine!

2. Ayez aussi, dans vos lectures, le désir de devenir meilleur. La science n'est pas un but, mais un moyen; si l'intelligence est appelée à connaître, c'est pour donner aux affections une règle et aux actes un motif. Que les sciences humaines restent dans notre esprit sans influer sur notre conduite, c'est possible, et il faut voir en cela même une preuve de leur vanité ; mais la lumière divine s'impose à toutes nos facultés à la fois: en même temps qu'elle demande à l'esprit de croire ce qui est vrai, elle demande au cœur d'aimer ce qui est bien, et à notre activité de produire ce qui est bon. En un mot, Jésus-Christ est la lumière ; mais il est venu pour qu'on le suive, et non pour qu'on se borne à le regarder.

CHAPITRE SIXIÈME

DES AFFECTIONS DÉSORDONNÉES.

Aussitôt qu'on forme quelque désir déréglé, on devient inquiet en soi-même.

L'orgueilleux et l'avare n'ont nul repos; le pauvre et l'humble d'esprit vivent dans une paix profonde.

Quiconque n'est pas encore parfaitement mort à lui-même est facile à tenter, et il succombe dans les moindres choses.

Un esprit infirme, encore charnel et incliné vers les choses sensibles, ne peut qu'à grand' peine se détacher entièrement des désirs terrestres.

Aussi, quand il s'y dérobe, souvent il en devient triste; il perd même patience, quand on lui résiste.

2. A-t-il obtenu ce qu'il convoitait, aussitôt les reproches de sa conscience l'accablent, parce qu'il a suivi sa passion, où n'est point la paix qu'il cherchait.

C'est donc en résistant aux passions, et non en y cédant, qu'on trouve la véritable paix.

Ainsi la paix n'est pas pour le cœur de l'homme

charnel, de l'homme adonné aux choses extérieures, mais pour l'homme fervent et spirituel.

RÉFLEXION

Le cœur de l'homme est un profond abîme. Tout ce qu'on y jette de périssable et de fini le trouble et l'agite, mais ne le remplit pas; au contraire, il semble se creuser et s'élargir à mesure qu'on lui donne à dévorer cette proie chétive. En effet, notre cœur est toujours plus pauvre et tourmenté de ce qu'il désire, que riche et satisfait de ce qu'il possède. Par où l'on voit que le moyen de l'apaiser n'est pas d'obéir à ses caprices en lui apportant du dehors sa pâture, mais plutôt de l'attaquer et de le combattre dans ses penchants intimes, pour les vaincre et les discipliner. La raison de cette loi, qui semble étrange, c'est que le cœur de l'homme a été créé pour Dieu; de là vient qu'en le dirigeant vers un autre but, on le trompe et l'on ne peut que le faire souffrir, lors même qu'en apparence on l'enivrerait de joies. Notre bonheur réel et vrai, c'est de tendre à Dieu, qui est notre fin suprême, fût-ce à travers des douleurs nombreuses et cruelles; par conséquent, y ramener notre cœur, s'il s'en éloigne par ses convoitises, et pour cela le contredire, lui résister et le vaincre, c'est en définitive un bien et la source d'une paix délicieuse que rien n'égale ni

ne remplace. Voilà ce qui semble étrange, mais ce qui est en réalité ordre et sagesse. Pourquoi donc vous abuser en essayant de vous dérober à cette loi? et que cherchez-vous en donnant satisfaction à vos penchants? Vous serez plutôt maître d'eux pour les régler, que du monde entier pour les assouvir; encore vous ne les assouvirez pas. Et puis, il est impossible qu'il y ait plus de bonheur réel dans le vice que dans la vertu; car le vice, c'est nous avec notre indigence, à laquelle nous cherchons un remède dans le péché, tandis que la vertu, c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu où se trouve toute richesse et d'où vient toute félicité.

CHAPITRE SEPTIÈME

QU'IL FAUT FUIR L'ORGUEIL ET LES VAINES ESPÉRANCES.

Insensé qui met son espérance dans les hommes ou dans les créatures.

Ne rougissez pas de servir les autres pour l'amour de Jésus-Christ, et de paraître pauvre en ce monde.

Ne vous reposez pas sur vous-même, mais espérez en Dieu.

Faites ce qui est en vous, et Dieu aidera votre bonne volonté.

Ne comptez ni sur votre science ni sur l'habileté d'aucun mortel, mais plutôt sur la grâce de Dieu, qui secourt les humbles et humilie les présompteux.

2. Mettez votre gloire, non dans les richesses si vous en avez, ni dans vos amis parce qu'ils sont puissants, mais en Dieu, qui donne tout et désire se donner lui-même par-dessus tout.

Ne soyez pas fier de la force ou de la beauté de votre corps, qu'une légère infirmité brise et enlaidit.

Ne vous admirez pas dans votre talent et votre habileté, pour ne point déplaire à Dieu, de qui viennent tous vos avantages naturels.

3. Ne vous croyez pas meilleur que les autres, de peur d'être trouvé pire devant Dieu, qui sait ce qu'il y a dans l'homme.

Ne vous enorgueillissez pas de vos bonnes œuvres, car Dieu juge autrement que les hommes: ce qui plaît aux hommes souvent lui déplaît.

Y a-t-il en vous quelque bien? croyez que les autres valent encore mieux, afin de conserver l'humilité.

Vous ne perdez rien à vous mettre au-dessous de tous; vous perdez beaucoup à vous préférer même à un seul.

A l'humble une paix inaltérable; dans l'âme du superbe souvent l'envie et la colère.

RÉFLEXION

L'orgueil et la vaine espérance se tiennent par la main et s'entendent pour nous aveugler et nous perdre. Rien de plus inconsidéré ni de plus pernicieux que l'orgueil ; rien de plus charmant ni de plus trompeur que l'espérance humaine.

1. Voyez comment l'espérance qui n'est pas selon Dieu se joue de l'homme. Elle le nourrit de chimères ; elle le porte à s'appuyer sur sa jeunesse, sa fortune, son courage et son génie, toutes choses dont souvent il n'a que les apparences illusoires ; elle l'élève sur ces brouillards qu'elle soutient et consolide un moment par sa propre magie ; de ces hauteurs elle lui montre, dans un vague lointain, je ne sais quel brillant et fastueux avenir ; elle le berce dans des projets indéfinis et le fascine tellement par la douceur des ses incantations qu'il oublie toute amertume, sent renaître chaque jour sa vaine confiance et abandonne même la réalité pour l'ombre, ce qui est pour ce qui promet d'être. Mais un jour l'expérience, de sa main sèche et froide, saisit cet heureux qui songeait tout éveillé et le met aux prises avec des difficultés qui déconcertent ses plans : hommes et choses, tout lui résiste et le brave, et bientôt il ne trouve plus nulle part cette haute fortune dont il embrassait si avidement l'image. Ainsi

est rompu le charme sous lequel le retenait sa folle espérance. Ne livrez donc pas votre cœur à ces rêves qui n'apportent pas toujours ce qu'ils promettent, et qui n'assurent jamais ce qu'ils donnent.

2. Fuyez également l'orgueil, soit l'orgueil du dedans par où l'on s'admire et l'on se complaît au spectacle de sa propre supériorité, soit l'orgueil du dehors qui éclate dans les paroles, dans les œuvres et dans toute la conduite. De quoi sommes-nous fiers, après tout? de notre intelligence? Mais un faible bruit la tient en échec, une légère maladie la paralyse; de notre corps? Mais il n'a qu'une force et une beauté périssables, et il est promis aux vers du tombeau; des honneurs et des éclats qui nous entourent? Mais tout cela n'est pas nous et ne peut vraiment nous grandir. Souvent puéril, toujours dénué de motifs valables, l'orgueil est en outre le fléau de la vie et la perte de l'âme. Il aveugle, tourmente, attriste ses victimes : il leur ôte la rectitude du jugement et la paix du cœur; il les jette dans le trouble et les angoisses par mille ambitieux desseins et par le poison de la sombre envie. Ce qu'elles peuvent d'ailleurs faire de bien, il l'altère et le détruit, en le tirant de leur main pour s'en nourrir et empêcher ainsi que Dieu n'y trouve sa gloire, et rien n'est plus funeste à l'homme : car

celui qui s'élève par orgueil, Dieu l'abaissera par justice.

CHAPITRE HUITIÈME

QU'IL FAUT ÉVITER LA TROP GRANDE FAMILIARITÉ.

N'OUVREZ *pas votre cœur à toute personne* [1], mais confiez-vous à l'homme sage et craignant Dieu.

Voyez rarement les jeunes gens et les gens du monde.

Ne flattez pas les riches, et n'aimez point à paraître devant les grands.

Recherchez les humbles et les simples, les hommes pieux et de bonnes mœurs, et parlez de choses édifiantes.

Ne soyez familier avec aucune femme, mais recommandez généralement à Dieu toutes les femmes vertueuses.

Ne souhaitez d'être familier qu'avec Dieu et ses anges, et craignez d'être connu du monde.

2. Il faut avoir de la charité pour tous, mais la familiarité ne vaut rien.

Souvent tel brille de loin par sa bonne renommée, qui perd beaucoup à être vu de près.

[1] Ecclésiaste, VIII, 22.

Nous pensons quelquefois plaire aux autres par notre commerce, et voici plutôt que nous leur déplaisons par les défauts qu'ils observent en nous.

RÉFLEXION

Deux inconvénients s'attachent d'ordinaire à la familiarité : le premier, c'est qu'en donnant trop aux créatures, on ne donne pas assez au Créateur ; le second, c'est que la familiarité nous enlève autant d'estime qu'elle semble nous concilier d'affection.

1. L'intimité, qui devrait, ce semble, garantir l'indépendance, la fait, au contraire, quelquefois disparaître. A force de se communiquer, on se livre, et, à force de se livrer, on cesse de s'appartenir. Nos amis deviennent nos maîtres, non pas qu'ils prétendent exercer sur nous une domination impérieuse, mais c'est que, pour le charme de nos bons rapports, nous évitons instinctivement de leur déplaire, loin de songer à quelque résistance ; et c'est bien, s'ils sont vertueux. Mais c'est mal s'ils ne le sont pas ; car alors, l'homme ayant pris sur nous une part trop forte, Dieu n'a pas celle qu'il devrait avoir, et la preuve, c'est qu'à la première occasion nous serons pour l'amitié qui nous captive agréablement, contre la justice et la vérité qui nous commandent et

nous gênent. Ayons quelques amis, si nous sommes plus heureux que ce sage qui n'avait pu même en trouver un seul ; mais sachons les choisir, de peur qu'ils ne s'accordent avec notre amour-propre et nos défauts, et ne nous perdent par la flatterie, au lieu de nous sauver par la sincérité ; car il n'y a d'amis véritables que ceux qui nous aident à devenir meilleurs.

2. Beaucoup d'hommes gagnent à être ignorés, quelques-uns à être connus ; il n'y en a point qui gagne à être vu trop souvent ou de trop près. La familiarité, en excluant le respect, fait souvent perdre la réserve et la discrétion ; elle amène ainsi sur les lèvres tout le fond de la conscience, non point avec la dignité de la franchise, mais avec une méprisable effusion de paroles. Le mal n'est pas qu'on nous connaisse tels que nous sommes ; le mal est de mettre à nu sa conscience avec une facilité puérile et comme en se jouant : l'âme a sa pudeur, ainsi que le corps, et il ne lui est pas permis de s'insulter elle-même. En tous cas, et c'est précisément ce qu'il importe de rappeler ici, celui-là se trompe qui croit mériter et obtenir l'affection par les ressources vulgaires de la familiarité ; son âme frivole ne recueillera que le mépris. Heureux même s'il n'a pas à regretter cruellement un jour l'abondance et le caractère de ses paroles irréfléchies, et à sentir que tout

n'est pas faux dans cette recommandation pourtant si exagérée d'un ancien : « Traitez vos amis comme s'ils devaient plus tard être vos ennemis ! »

CHAPITRE NEUVIÈME

QU'IL FAUT OBÉIR ET SE DÉTACHER DE SON PROPRE SENS.

C'est une très-grande chose de vivre dans la dépendance, sous un supérieur, et de ne plus s'appartenir.

Il est bien plus sûr d'obéir que de commander.

Beaucoup obéissent plutôt par nécessité que par amour ; ils souffrent et sont portés au murmure. Ils n'obtiendront la liberté d'esprit qu'en se soumettant de tout leur cœur, en vue de Dieu.

Allez près ou loin, vous ne trouverez le repos que dans une humble dépendance, sous la conduite d'un supérieur.

Changer de lieux, imaginant qu'on y gagne, ça été l'illusion d'un grand nombre.

2. Il est vrai, l'homme suit volontiers son sens, et a plus d'inclination pour ceux qui s'y rangent.

Mais si Dieu est parmi nous, il faudra quelquefois abandonner notre sentiment, pour le bien de la paix.

Qui est si éclairé qu'il sache tout parfaitement ?

N'ayez donc pas trop de confiance en votre opinion, mais écoutez volontiers celle d'autrui.

Si votre avis est bon, et qu'à cause de Dieu vous y renonciez pour en suivre un autre, vous y gagnerez.

3. Car j'ai souvent ouï dire qu'il est plus sûr de recevoir un conseil que de le donner.

Il se peut que le sentiment de chacun soit bon ; mais ne pas vouloir céder aux autres, quand la raison ou l'occasion y invite, c'est une marque d'orgueil et d'opiniâtreté.

RÉFLEXION

L'HOMME est tenu d'obéir, parce qu'il existe au-dessus de lui un maître souverain qui a droit de commander. Dieu est ce maître souverain ; de lui découle toute autorité avec toute paternité ; à son droit se rattachent tous les droits qui sont le fondement et la force de la famille et de la société ; par conséquent, les désobéissances aux légitimes prescriptions de la famille et de la société se résolvent définitivement en désobéissance à la volonté de Dieu, auteur et premier législateur de l'une et de l'autre.

D'ailleurs, ou bien l'homme est tenu d'obéir, ou bien il faut prétendre que, nul absolument

n'ayant droit de commander, toutes choses ici-bas sont abandonnées aux caprices de la force, seule et aveugle maîtresse du monde : alors on constitue l'insolence et le despotisme en haut, la souffrance et l'avilissement en bas, la honte et l'anarchie partout. Mais si l'on recule avec horreur devant un système si absurde et si désastreux, c'est donc qu'il y a sur terre des droits et par là même des devoirs, et qu'ainsi l'homme n'est point indépendant.

Au surplus, les lois étant calculées pour diriger l'activité des hommes et la protéger dans son exercice, il est impossible d'obéir sans qu'il en résulte un avantage réel, et de désobéir sans qu'il en résulte de graves inconvénients. La soumission porte donc en elle-même son prix : quiconque se dérobe à ses devoirs se trouve par là même affaibli dans ses droits ; les principes méconnus se retournent contre celui qui les insulte pour le bafouer à leur tour et le livrer en proie à la force brutale. Obéissez donc, si vous voulez que votre commandement ne soit pas un jour méprisé, et respectez la loi, si vous voulez qu'elle vous protége efficacement.

CHAPITRE DIXIEME

QU'IL FAUT ÉVITER LES ENTRETIENS INUTILES.

Fuyez, autant que possible, le tumulte du siècle, car on risque beaucoup à s'occuper des choses du monde, même avec simplicité d'intention.

Bientôt la vanité nous souille et nous captive.

Je voudrais souvent m'être tu n'avoir pas été parmi les hommes.

Et pourquoi tant aimer les paroles et les vains discours, lorsqu'il est rare qu'on revienne au silence avec une conscience sans reproche ?

C'est qu'on veut se consoler l'un l'autre dans ces épanchements mutuels, et soulager un cœur fatigué de pensées diverses.

Il plaît extrêmement de répandre ses paroles et ses pensées sur ce qu'on aime et désire, ou sur ce qui contrarie.

2. Mais, hélas ! souvent bien en vain : car cette consolation extérieure n'est pas un faible obstacle aux consolations intérieures et divines.

Il faut donc veiller et prier, afin que le temps ne s'écoule pas perdu.

S'il est permis et convenable de parler, dites des choses édifiantes.

On garde mal sa langue par mauvaise habitude et parce qu'on néglige son avancement.

Toutefois de dévots entretiens sur les choses spirituelles aident beaucoup au progrès dans la piété, surtout entre personnes unies en Dieu par l'esprit et le cœur.

RÉFLEXION

Les entretiens sont inutiles quand ils ne servent ni à celui qui parle ni à celui qui écoute ; et combien il y en a de cette sorte ! Car souvent on parle et l'on écoute par inquiétude et légèreté d'esprit, par vanité puérile et curiosité indiscrète, par une certaine paresse et pauvreté de l'âme, qui n'a pas en elle-même et qui cherche au dehors de quoi remédier à son propre affadissement et tromper je ne sais quel vague et douloureux ennui. Or, on ne sert par là ni soi ni les autres, mais on flatte et l'on nourrit des passions qui entraîneront bientôt la parole plus loin qu'elle ne voulait aller, et qui la précipiteront dans la médisance et la calomnie. Un philosophe païen voulait que ses disciples sussent se taire longtemps pour apprendre à parler un peu ; ce n'est pas trop de demander la même chose aux disciples de l'Évangile. Cette règle était imposée

comme mesure nécessaire à des esprits cultivés et à des sages ; ce n'est pas trop de la conseiller à qui n'est souvent ni l'un ni l'autre. C'est pourquoi ne débordons jamais en paroles : il y a le temps de parler et le temps de se taire ; croyons volontiers que celui-ci est venu. Soyons toujours vrais et simples, retenus sans froideur, circonspects sans morgue ni rudesse. Évitons tout à fait l'abandon calculé et les fines dissimulations en usage parmi les gens du monde qui font les habiles ; ils appellent cela prudence, mais la ruse y a trop de part.

CHAPITRE ONZIÈME.

DES MOYENS D'ACQUÉRIR LA PAIX ET DU SOIN D'AVANCER DANS LE BIEN.

Nous pourrions avoir une paix profonde, en ne nous mêlant pas de ce que disent et font les autres quand cela ne nous regarde point.

Comment rester longtemps en paix, lorsqu'on s'embarrasse des affaires d'autrui, qu'on cherche à se répandre, qu'on est rarement ou peu recueilli en soi-même ?

Heureux les simples ! car ils jouiront d'une grande paix.

2. Pourquoi plusieurs saints sont-ils parvenus si haut dans la vertu et la contemplation ?

C'est qu'ayant tâché de mourir entièrement à tout désir terrestre, ils ont pu ainsi s'attacher à Dieu du fond de leur âme et s'occuper d'eux-mêmes avec liberté.

Mais nous, trop occupés de nos passions, ce qui passe nous retient trop.

Rarement nous surmontons tout à fait un seul vice, l'ardeur nous manque pour accomplir chaque jour un progrès ; ainsi nous demeurons tièdes et froids.

3. Si nous étions parfaitement morts à nous-mêmes et dégagés d'affections terrestres, alors nous pourrions goûter les choses divines et ressentir quelque effet de la contemplation céleste.

Le plus grand et l'unique obstacle, c'est que, dominés par nos passions et nos convoitises, nous ne tâchons nullement d'entrer dans la voie parfaite des saints.

D'ailleurs, nous arrive-t-il une légère adversité ? nous sommes aussitôt abattus et tournés vers les consolations humaines.

4. Restons, en gens de cœur, fermes au combat, et assurément le secours de Dieu descendra du ciel sur nous.

Car il est prêt à soutenir qui lutte en espérant

dans sa grâce, et c'est pour nous faire vaincre qu'il nous donne l'occasion de combattre.

Si nous plaçons le progrès spirituel seulement dans les pratiques extérieures, notre dévotion passera bien vite.

Mettons la cognée à la racine de l'arbre, afin que, délivrés des passions, nous ayons l'âme en paix.

5. Si chaque année nous déracinions un vice, bientôt nous serions parfaits.

Mais souvent, au contraire, il se trouve que nous étions meilleurs et plus purs au commencement de notre conversion qu'après plusieurs années de profession.

Notre ferveur et nos progrès devraient croître chaque jour ; et, maintenant, c'est beaucoup d'avoir conservé une partie de sa première ardeur.

Si l'on s'imposait d'abord quelque contrainte, on pourrait tout faire ensuite avec facilité et joie.

6. C'est dur de quitter ses habitudes ; mais c'est plus dur encore de contrarier sa volonté propre.

Cependant, si vous ne triomphez pas des obstacles légers et faibles, quand vaincrez-vous les plus difficiles ?

Résistez dès l'origine à votre inclination, et rompez la mauvaise habitude, de peur qu'insensiblement elle ne vous engage dans des liens plus forts.

Oh ! si vous considériez ce qu'une bonne conduite donnerait de paix à vous-même et de joie aux autres, vous auriez, je crois, plus à cœur votre avancement spirituel.

RÉFLEXION

La paix n'habite pas dans le désordre ; elle est au contraire le paix inestimable et le résultat de l'ordre. On la perd en obéissant au caprice des passions, et on la trouve dans la vertu, c'est-à-dire dans la justice, qui consiste précisément à tout laisser ou tout remettre dans son rang naturel. « La justice et la paix se tiennent embrassées, » dit le Prophète [1]. Aussi est-il vrai que la paix est sortie du monde par le péché du premier homme, et qu'elle y est rentrée par Jésus-Christ mourant pour effacer le péché, en replaçant l'humanité dans la justice. Seulement, si nous voulons jouir du bénéfice de la paix rendue au monde par le divin Médiateur, il faut remplir les conditions qu'il y a mises, c'est-à-dire soumettre les sens à l'esprit, la raison à la foi et l'âme à Dieu. C'est là sans doute un travail long et pénible ; mais il y a de la grandeur à s'y soumettre et de la lâcheté à s'y soustraire ; on ne le fuit que pour tomber dans la dure et humi-

[1] Psaume LXXXIV, 2.

liante servitude des passions, et on ne l'affronte pas sans y gagner la paix, le plus précieux de tous les biens terrestres. En présence d'une semblable alternative, quel homme de cœur peut hésiter dans son choix ?

CHAPITRE DOUZIÈME

DES AVANTAGES DE L'ADVERSITÉ.

Il nous est bon d'avoir quelquefois des peines et des traverses; car souvent elles rappellent l'homme à son cœur, pour qu'il se sente en exil et ne place son espérance en aucune chose du monde.

Il nous est bon d'avoir quelquefois des contradicteurs et qu'on pense mal ou peu favorablement de nous, quoique nos actions et nos vues soient pures. Cela sert souvent à l'humilité, et nous garde de la vaine gloire.

Car nous cherchons mieux le témoin du dedans qui est Dieu, lorsque au dehors les hommes nous rabaissent et jugent mal de nous.

2. On devrait donc s'affermir tellement en Dieu qu'on n'eût point à demander tant de consolations humaines.

Quand l'homme d'un cœur droit est affligé, tenté ou fatigué de mauvaises pensées, alors il comprend qu'il a besoin de Dieu, se voyant incapable d'aucun bien sans lui.

Alors il s'attriste, gémit et prie à cause des maux qu'il endure.

Alors il s'ennuie de vivre plus longtemps, et souhaite que la mort vienne rompre ses fers et l'unir à Jésus-Christ.

Alors aussi il sent bien qu'il ne peut y avoir ici-bas pleine sécurité ni paix parfaite.

RÉFLEXION

L'homme s'indigne quand on lui rappelle, au nom de l'Évangile, la loi de la souffrance ; au nom du progrès, il prétend bien y échapper lui-même, en attendant qu'il la supprime tout à fait. C'est la particulière illusion de ce temps; illusion chère, mais étrange! car le travail, et la douleur qui s'y attache, sortiront-ils de ce monde parce que les hommes n'en veulent plus? La nature n'a-t-elle pas ses inévitables infirmités, le monde ses injustices incorrigibles, la vie entière ses déchirements et ses angoisses? A défaut des hommes et des choses, ne sommes-nous pas nos propres bourreaux? et, à défaut du travail qui fatigue les membres, n'avons-nous pas la douleur qui pénètre dans l'esprit sous toutes

les formes, par l'ambition, le souci des affaires, la crainte et la cupidité, par l'espérance même et par le plaisir ?

La souffrance joue donc un grand rôle dans le monde, non-seulement parce qu'elle s'en est emparée entièrement et qu'elle y règne d'une façon inexorable, mais encore parce qu'elle n'a d'autre mission que de marquer pour une gloire définitive les choses qu'elle touche et flétrit en passant. Dieu, qui est bonté par essence, ne permettrait pas à la douleur de vivre un seul jour, si elle ne devait que nous faire souffrir. Elle est donc un moyen, et non pas un but. Le but où elle tend, sous la main et dans le plan de la Providence, c'est d'abattre l'orgueil de l'esprit et d'amollir la dureté du cœur : c'est de fortifier les volontés débiles, en les nourrissant d'un pain amer, et en tirant de l'âme des ressources et une énergie qu'elle ne se connaissait pas. La douleur est donc féconde, et, quand l'humanité souffre et jette des cris plaintifs, c'est que ses flancs se déchirent pour enfanter sa gloire.

C'est pourquoi il faut souffrir avec résignation et même, s'il se peut, avec joie ; ce serait là le correctif de notre égoïsme, l'apaisement de nos jalousies, le secret de la modération et du courage, notre mérite sur la terre et le principe de notre bonheur dans le ciel.

CHAPITRE TREIZIEME

QU'IL FAUT RÉSISTER AUX TENTATIONS.

Tant que nous vivons ici-bas, nous ne pouvons être sans afflictions ni épreuves.

Aussi est-il écrit dans Job : *C'est un combat que la vie de l'homme sur terre* [1].

Chacun devrait donc être en garde contre ses tentations, et veiller en priant, afin d'échapper aux surprises du démon, qui ne sommeille jamais et qui *rôde toujours cherchant quelqu'un à dévorer* [2].

Nul n'est si parfait et si saint qu'il n'éprouve quelquefois des tentations, et nous n'en pouvons être totalement affranchis.

2. Cependant les tentations, bien qu'importunes et pénibles, deviennent souvent très-utiles à l'homme, parce qu'il y est humilié, purifié, instruit.

C'est à travers beaucoup de souffrances et de tentations que tous les saints ont vécu et avancé.

Et ceux qui n'ont pu soutenir l'épreuve ont été rejetés et perdus.

[1] Job, VII, 1. — [2] Ire Épître de saint Pierre, V, 8.

Il n'est ordre si saint ni lieu si secret où ne se rencontrent des tentations et des peines.

3. Tant qu'il vit, l'homme n'est pas absolument affranchi des tentations, parce que nous en portons le principe en nous, à cause de la concupiscence originelle.

Qu'une peine, une tentation s'éloigne, une autre survient; et toujours nous aurons à souffrir, ayant perdu le trésor de la félicité primitive.

Plusieurs cherchent à fuir les tentations, et ils y tombent plus dangereusement.

La fuite seule ne fait pas vaincre, mais la patience et la véritable humilité nous rendent plus forts que tous nos ennemis.

4. Qui n'évite le mal qu'au dehors, sans en arracher le germe, avancera peu; au contraire, les tentations reviendront plus promptement, et plus redoutables.

Peu à peu et par une patience courageuse, vous triompherez plutôt, Dieu aidant, que par la violence et l'inquiétude.

Prenez souvent conseil dans les tentations, et ne traitez pas durement l'homme tenté; mais consolez-le, comme vous aimeriez qu'on fît pour vous.

5. L'origine de toute tentation, c'est l'inconstance de l'âme et le peu de confiance en Dieu.

Car, ainsi qu'un navire sans gouvernail est poussé çà et là par les flots, l'homme qui abandonne ses résolutions est tourmenté de tentations diverses.

Le feu éprouve le fer, et la tentation l'homme juste.

Nous ne savons souvent ce que nous pouvons, mais la tentation révèle ce que nous sommes.

Toutefois il faut veiller, surtout au commencement de la tentation; car l'ennemi est plus facilement vaincu lorsqu'on l'empêche d'entrer dans l'âme et qu'on va le combattre au dehors dès qu'il se présente.

De là vient qu'on a dit : « Attaquez le mal à son origine, c'est trop tard d'y porter remède quand il s'est accru par de longs délais. »

D'abord une simple pensée vient à l'esprit, puis une imagination forte, ensuite le plaisir, et le mouvement déréglé et le consentement.

Ainsi peu à peu l'ennemi saisit entièrement l'âme qui ne lui résiste pas dès le principe.

Et plus on est lent et mou à combattre, plus on s'affaiblit chaque jour, et plus l'ennemi devient puissant.

6. Tels essuient des tentations plus rudes au commencement de leur conversion, tels à la fin; d'autres souffrent presque toute leur vie.

Plusieurs sont faiblement tentés, selon l'ordre

de la sagesse et de la justice divine, qui apprécie l'état et les mérites des hommes et règle tout pour le salut des élus.

7. Ainsi nous ne devons pas perdre courage lorsque nous sommes tentés, mais prier Dieu avec plus de ferveur, afin qu'il daigne nous secourir dans nos épreuves; car, selon le mot de l'Apôtre, *il nous fera tirer profit de la tentation en nous aidant à la surmonter* [1].

Humilions donc nos âmes sous la main de Dieu, en toute tribulation et toute peine; car *il sauvera les humbles d'esprit* [2] et les élèvera.

8. Dans les tentations et les traverses, on voit quels sont les progrès d'un homme; là, le mérite s'accroît et la vertu paraît davantage.

Ce n'est pas malaisé d'être pieux et fervent, lorsqu'on n'éprouve aucune peine; mais qui se comporte avec patience dans l'adversité, fait espérer qu'il avancera beaucoup.

Plusieurs résistent aux grandes tentations et succombent chaque jour aux petites, afin qu'humiliés, jamais ils ne présument d'eux-mêmes dans les grandes, eux si faibles dans les petites.

RÉFLEXION

La vie de l'homme est une lutte de tous les jours. Quand les tentations ne trouvent pas au

[1] Corinth., x, 13. — Psaume XXXIII, 19.

dedans de nous leur principale cause, elles y rencontrent un stimulant énergique ou du moins un appui et une complicité funeste. Nous sommes en effet vulnérables par tous les endroits et faibles de tout point. Notre esprit ne voit les choses qu'à travers une certaine obscurité : impressionnable, mobile et borné qu'il est, l'imperfection de ses vues le jette en de fréquentes incertitudes : on le dirait quelquefois abusé par des chimères railleuses qui se le passent tour à tour comme un vain jouet. Notre cœur est assailli de toutes sortes d'affections, et, pour ainsi dire, battu d'une continuelle tempête : l'espoir l'enchante, la crainte l'abat, l'orgueil l'enfle, l'ambition l'agite; le plaisir l'attire, l'entraine, l'égare, le réjouit, le captive et le bafoue. Pour nos sens, ils élèvent sans cesse la voix de leur convoitise inassouvie, ne faisant qu'appeler les créatures et y répondre. Toutes ces tendances et ces infirmités nous créent de nombreux et effrayants périls, hélas! et nous rendent aisément dupes de nous-mêmes, du monde et de ce tentateur invisible qui a gardé, comme débris de son naufrage, dit Bossuet, une intelligence perçante et sublime, une grande force de volonté à mouvoir les corps et un redoutable empire sur la nature humaine.

Or, la tentation est une épreuve; si elle est

envoyée à l'homme, c'est pour qu'il y fasse connaître sa force d'âme et sa vertu, comme la bataille est pour le soldat l'occasion de montrer son courage. Sans doute n'essuyer pas de tentations serait plus commode et plus sûr, mais c'est impossible ; en avoir et y succomber, c'est funeste ; en avoir et les surmonter, voilà le mérite et la gloire. Ne les cherchez pas, fuyez-les plutôt, autant qu'il est possible, et demandez à Dieu qu'il vous en délivre ; mais, si elles vous atteignent et vous pressent, résistez ; si elles attaquent, répondez ; si elles combattent, frappez ; n'ayez qu'un souci, c'est de les empêcher de vaincre.

CHAPITRE QUATORZIÈME

QU'IL FAUT ÉVITER LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES.

Tournez les yeux sur vous-mêmes, et gardez-vous de juger les actions d'autrui.

En jugeant les autres, l'homme se fatigue en vain, s'abuse très-souvent et commet bien des fautes ; mais qui s'examine et se juge lui-même, travaille toujours avec fruit.

Nous estimons volontiers les choses d'après

l'inclination de notre cœur, car aisément l'amour-propre fausse notre jugement.

Si notre cœur n'aspirait jamais qu'à Dieu seul, nous serions moins troublés quand on résiste à notre sens.

2. Mais d'ordinaire c'est quelque attrait du dehors ou quelque secret du dedans qui nous entraîne.

Plusieurs se recherchent sourdement eux-mêmes dans leurs actions, sans le savoir.

Ils semblent établis dans la paix quand tout va comme ils le veulent et l'entendent; mais s'il en est autrement, bientôt ils s'émeuvent et s'attristent.

La diversité des sentiments et des pensées produit souvent des dissensions entre les amis, les citoyens, les religieux, les personnes pieuses.

3. Les vieilles habitudes se quittent difficilement, et nul n'aime être mené plus loin qu'il ne voit.

Si vous avez foi en votre raison et en votre sagacité plus qu'en la vertu toute-puissante de Jésus-Christ, vous ne serez éclairés que faiblement et bien tard; car Dieu veut qu'on lui soit parfaitement soumis, et qu'on s'élève au-dessus de toute raison par un ardent amour.

RÉFLEXION

Plusieurs vices accompagnent le jugement téméraire : l'orgueil s'y rencontre avec la curiosité maligne, avec l'injustice, la médisance et souvent la calomnie.

1. L'orgueil. Si nous sommes prompts et durs à juger le prochain, c'est parce que nous croyons valoir mieux que lui. Un sentiment naturel de pudeur et d'équité nous porterait à l'indulgence et au pardon, si notre conscience se rendait justice et s'avouait coupable de fautes pareilles à celles qui provoquent l'amertume et la sévérité de nos critiques. Les pharisiens n'osèrent émettre une sentence de condamnation, lorsque, ayant accusé la femme adultère, ils entendirent ce mot du Divin Sauveur : « Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première pierre [1]. » Ils se retirèrent en silence, dit l'Écriture. Ainsi ferions-nous souvent si nous songions à nos propres infirmités, autant du moins qu'à celles d'autrui.

2. La curiosité. Qui aime à dire, a besoin de savoir ; qui ne sait pas, cherche ; qui cherche, veut trouver, et qui ne trouve pas, invente plutôt que de se taire. Peut-être a-t-il découvert

[1] Saint Jean, VIII, 7.

une paille dans l'œil d'autrui; il y regarde de plus près, afin de se convaincre de ce qu'il désire et d'y apercevoir ce qu'il imagine. Il exagérera; et si l'œil est absolument pur, il y mettra plutôt quelque chose que de reconnaître qu'il n'y a rien. C'est ainsi malheureusement que la vie du prochain, qui devrait être murée, se trouve, au contraire, envahie par des regards indiscrets et livrée en proie aux langues sans retenue.

3. L'injustice. Le jugement appartient en principe à Dieu seul, qui a créé tous les êtres en leur fixant un but convenable, et qui apprécie infailliblement la fidélité qu'ils mettent à suivre leurs voies. Quand donc nous prétendons juger nos frères, sans y être autorisés de Dieu, nous prenons indûment à leur égard le rôle de supérieurs, en les citant à notre tribunal, et nous affectons de nous égaler à Dieu, notre supérieur à tous. On viole ainsi par un même attentat et les lois de la société et l'autorité du Créateur.

4. La médisance et la calomnie suivent presque toujours le jugement téméraire; car, comme nous ne jugeons mal nos frères que par envie et par orgueil, notre passion serait peu satisfaite si d'autres ne la partageaient; et c'est pour cela que notre langue s'emporte à déchirer le prochain par des vérités hors de propos, et même par le mensonge.

Ne jugeons point, afin que nous ne soyons pas jugés [1]. Si quelque scandale se manifeste, reconnaissons qu'à la place du coupable nous aurions peut-être été pires, et prions Dieu de lui pardonner une faute dont nous avons été préservés.

CHAPITRE QUINZIÈME

DE LA CHARITÉ DANS LES ŒUVRES.

Pour rien au monde ni pour l'amour de personne, il ne faut faire le moindre mal ; mais on peut quelquefois, pour l'utilité et le besoin d'autrui, différer une bonne œuvre ou la remplacer par une meilleure.

Car ainsi le bien n'est pas détruit, mais il cède au mieux.

Sans charité, l'œuvre extérieure est vaine ; mais tout ce qui se fait avec charité, si petit et vil qu'il soit, tourne entièrement à profit.

Car Dieu regarde plus à nos motifs qu'à nos œuvres.

2. C'est faire beaucoup que d'aimer beaucoup.

[1] Saint Matthieu, VII, 1.

C'est faire beaucoup que de faire bien les choses.

On fait bien lorsqu'on préfère à son agrément l'utilité commune.

Souvent ce qu'on croit charité est plutôt convoitise; car l'inclination naturelle, la volonté propre, l'espoir de la récompense, le désir de quelque avantage, rarement veulent nous quitter.

3. Qui possède la charité véritable et parfaite ne se recherche en rien, mais désire uniquement que Dieu soit glorifié en toutes choses.

Il ne porte envie à personne, car il ne souhaite aucune faveur particulière, ne se réjouit pas en lui-même, et ne veut mettre qu'en Dieu son souverain bonheur.

Il n'attribue aucun bien aux créatures, mais rapporte tout à Dieu, source d'où tous les biens découlent, fin suprême où tous les saints viennent se reposer et jouir.

Oh! qui aurait une étincelle de vraie charité, que toutes choses terrestres lui paraîtraient vaines.

RÉFLEXION

La raison d'aimer Dieu, c'est Dieu même, et la manière de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure [1].

[1] Saint Bernard, *Tract. de dilig. Deo*, cap. I.

1. L'amour que nous devons à Dieu est fondé sur ses perfections adorables. Non pas que nous puissions voir ici-bas son éclatante beauté ; mais ce qui nous en est manifesté dans les œuvres de la nature et de la grâce ravit d'aise quiconque y fixe un regard pur et attentif. Les langues de la terre ne peuvent exprimer la gloire de notre grand Dieu. Il a été, il est, il sera. Monarque des siècles et des mondes, son trône, c'est lui-même ; sa couronne, c'est lui, et sa félicité, c'est encore lui. Les créatures portent quelque empreinte de ses attributs et les célèbrent à leur manière : toutes choses belles sont de Dieu qui les a faites en la force de son bras ; toutes choses belles ont leur image immortelle en Dieu qui les a faites dans la sagesse de ses conseils ; toutes choses belles doivent nous ramener à Dieu qui les a faites par amour et bonté. C'est ce qui paraît mieux encore dans les choses de la religion où Dieu s'unit à l'homme, dès cette vie, dans un doux sacrement, et lui promet, après la mort, un royaume qui a la vérité pour reine, la charité pour loi, l'éternité pour mesure de la durée et du bonheur.

2. Or, Dieu étant si grand et si bon, y a-t-il à craindre de l'aimer trop ? La vérité, la justice et la reconnaissance nous obligent donc à l'aimer de toute la force de notre âme, à le rechercher de

toute la vivacité de nos désirs, à souffrir pour lui de toute la constance de notre courage, à le servir de toute l'ardeur de notre dévouement, à suivre sa loi de toute l'énergie de notre activité. La foi mourra, l'espérance aussi ; mais la charité leur survivra, pour récompenser au ciel ce que nous aurons fait par elle sur la terre. Il faut donc aimer Dieu en ce monde, si nous désirons le posséder en l'autre ; il faut nous donner à lui par la charité, si nous voulons qu'il se donne à nous dans sa gloire. Seulement souvenons-nous bien que nous donner à Dieu, c'est sortir de nous-mêmes et nous sacrifier, en apportant chaque jour devant sa volonté sainte la généreuse abdication de notre volonté propre.

CHAPITRE SEIZIÈME

QU'IL FAUT SUPPORTER LES DÉFAUTS D'AUTRUI.

Ce qu'on ne peut corriger en soi ou dans autrui, on doit le supporter avec patience jusqu'à ce que Dieu en ordonne différemment.

Songez que c'est peut-être le meilleur moyen d'éprouver votre patience ; sans la patience, nos mérites pèsent peu.

Toutefois il faut demander, dans ces épreuves,

que Dieu vous aide et que vous puissiez les supporter avec douceur.

2. Si quelqu'un, averti une ou deux fois, résiste encore, ne contestez point avec lui ; mais remettez tout à Dieu, qui sait tourner le mal en bien, afin que sa volonté s'accomplisse et qu'il soit glorifié dans tous ses serviteurs.

Appliquez-vous à supporter patiemment les défauts et toutes les infirmités d'autrui, car vous avez aussi bien des choses qu'on est obligé de supporter.

Si vous ne pouvez vous rendre tel que vous souhaitez, comment pourrez-vous réformer les autres à votre gré ?

Nous aimons que les autres soient parfaits, et nous ne corrigeons point nos défauts.

3. Nous voulons que les autres soient repris sévèrement, et nous ne voulons pas qu'on nous reprenne.

Trop de liberté nous déplaît en eux, et nous prétendons qu'on ne doit rien nous refuser.

Nous voulons que des règles les retiennent, et nous ne souffrons pas la moindre contrainte.

Cela montre combien il est rare qu'on traite le prochain comme soi-même.

Si tous étaient parfaits, qu'aurions-nous de leur part à souffrir pour Dieu ?

4. Or, Dieu l'a réglé ainsi, pour que nous sa-

chions *porter le fardeau les uns des autres* [1].

Car personne n'est sans défaut, personne sans fardeau; nul ne se suffit, nul n'est assez sage pour soi; mais il faut se supporter, se consoler mutuellement, s'aider, s'instruire et s'avertir les uns les autres.

Ce que chacun a de vertu, on le voit surtout dans l'adversité.

Car les occasions ne rendent pas l'homme fragile, mais elles montrent ce qu'il est.

REFLEXION

Si les hommes ne se touchaient que par leurs bonnes qualités, la paix pourrait habiter parmi eux. Mais, quand ils se touchent par leurs défauts, ils deviennent l'un pour l'autre une épreuve, et ceci arrive souvent; car ils ont de nombreuses imperfections, et d'ailleurs la différence des esprits, des intérêts, des caractères et des passions les divise et les met en lutte plus ou moins ouverte.

En effet, tous les esprits ne voient ni également loin ni également bien; de là des dissentiments quelquefois très-prononcés et très-vifs, même en des questions abandonnées à un libre examen. Il y a aussi dans les intérêts une source féconde et

[1] Épître aux Galates, VI, 2.

permanente d'antagonisme ; car, comme ils sont représentés par des choses matérielles et partageables, il en résulte que nous avons d'autant moins que notre voisin a davantage, et réciproquement ; de là une sorte de guerre perpétuelle pour faire passer des mains de l'un dans ce les de l'autre l'objet d'une commune convoitise. Ensuite, qui ignore les oppositions de caractères et les querelles qui s'y rattachent ? Les antipathies instinctives et les répugnances d'humeurs tiennent une grande place dans les mutuelles relations des hommes, et souvent elles y répandent les mécomptes, les froideurs et les haines. A tout cela joignez les fiévreux emportements des passions qui provoquent toutes sortes d'injustices et de désordres, et vous comprendrez comment les hommes, chacun de son côté, méconnaissent leur devoir, dépassent leurs droits et deviennent embarrassants l'un pour l'autre.

Or, il ne nous est pas donné de détruire ni même de changer sensiblement cet état de choses. Par conséquent il faut nous y faire et en tirer le meilleur parti possible. Nous y parviendrons en nous souvenant que, dans cette mêlée de personnalités ardentes et jalouses, nous ne sommes ni les plus clairvoyants, ni les plus désintéressés, ni les moins passionnés, ni les moins fâcheux. En effet, puisque nos imperfections trop avérées font

souffrir autrui, n'est-il pas juste que nous soyons indulgents pour ses torts présumés? Pardonnons, afin que le pardon nous soit un jour accordé; montrons-nous miséricordieux, si nous voulons obtenir miséricorde; soyons doux et humbles de cœur, pour gagner par la mansuétude le cœur des hommes et par l'humilité le cœur de Dieu.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

DE LA VIE RELIGIEUSE.

Il faut apprendre à vous briser en bien des choses, pour garder avec autrui la paix et la concorde.

Ce n'est pas petite chose d'être dans un monastère ou une communauté, d'y vivre irréprochable et d'y persévérer fidèlement jusqu'à la mort.

Heureux celui dont la vie s'y passe bien et s'y consomme saintement!

Voulez-vous rester ferme et croître dans la vertu: regardez-vous comme un banni, étranger sur la terre.

Il faut, pour Jésus-Christ, devenir insensé selon le monde, si vous voulez mener la vie religieuse

2. L'habit et la tonsure servent peu; c'est le changement des mœurs et la mortification com-

plète des passions qui font le vrai religieux.

Qui cherche autre chose que Dieu seul et le salut de son âme, trouvera seulement douleur et angoisses.

Celui-là même ne peut demeurer longtemps en paix, qui ne s'efforce pas d'être le dernier et le serviteur de tous.

3. Vous êtes venu pour servir et non pour gouverner; sachez que votre vocation est de souffrir et de travailler, et non d'être oisif ou de discourir.

Ici donc les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise.

Ici nul ne peut tenir, s'il ne veut de tout son cœur s'humilier à cause de Dieu.

RÉFLEXION

Ce qu'on exige des religieux ne leur est pas tellement propre, qu'il ne doive se trouver à quelque degré dans tous les chrétiens; car, si on veut bien l'entendre, le véritable disciple de l'Evangile est moine par l'esprit, c'est-à-dire qu'il doit détacher ses affections de toute entrave terrestre, et, créant dans son cœur une sorte de mystérieuse solitude, s'exercer à une connaissance parfaite et à un généreux amour de Dieu.

1. Tout chrétien, dans la famille et dans les relations sociales, comme tout religieux au sein

d'un monastère, doit vaincre son humeur et la discipliner. Les gens du monde sont quelquefois doux dans leur intérieur et faciles à vivre, parce que, prenant largement leurs aises au dehors, ils rapportent au dedans une humeur satisfaite et y subissent assez pacifiquement de petites gênes. Les hommes religieux, au contraire, reviennent souvent de leurs luttes héroïques contre les fortes passions avec une âme blessée et souffrante ; mais plus ils ont mis là de courage, plus ils peuvent donner ailleurs une attention efficace et faire que leur commerce intime reste exempt de toute aspérité. Oui, tâchons de dompter et d'adoucir notre caractère ; prenons garde que la nature, vaincue dans les grandes choses, ne se réfugie dans les petites, et qu'on ne croie que nous voulons nous venger sur les hommes des sacrifices que nous avons faits à Dieu.

2. Tout chrétien, comme tout religieux, doit se rappeler qu'il ne suffit pas d'appartenir extérieurement à Jésus-Christ, mais qu'il faut encore lui être uni par le lien intérieur de la foi et de la charité. Détruire en soi le péché et ses suites funestes ; soumettre les instincts mauvais qui s'agitent en nous et qui se débattent contre la loi de Dieu ; vivifier et rendre plus fortes de jour en jour les tendances pures et saintes que la grâce a fait naître dans nos cœurs ; opposer la

chasteté et la tempérance aux convoitises sensuelles, le mépris des honneurs et de la gloire mondaine et le détachement des biens terrestres à la concupiscence des yeux, comme parle l'Écriture ; corriger l'orgueil de la vie par l'obéissance, par l'oubli de soi-même et l'aveu de ses fautes, par l'étude et la méditation de cette vérité que nous ne sommes rien, et que nous devons mettre en Dieu notre suprême espérance, comme notre premier et dernier amour : voilà les caractères de toute vie conforme à l'Évangile et les traits qui distinguent non-seulement le religieux fidèle à sa règle sévère, mais encore, quoique dans une mesure différente, le chrétien fidèle à sa haute vocation.

CHAPITRE DIX-HUITIEME

DE L'EXEMPLE DES SAINTS.

Considérez les beaux exemples des saints Pères, en qui reluisaient la vraie perfection et la piété, et vous verrez que nous faisons peu et presque rien.

Hélas ! qu'est-ce que notre vie, comparée à leur vie ?

Les saints et les amis de Jésus-Christ ont servi

Dieu *dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité, dans le travail et la fatigue, dans les veilles et les jeûnes*[1], dans les prières et les saintes méditations, dans des opprobres et des persécutions sans nombre.

2. Oh! combien de rudes tribulations ont endurées les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges et tous ceux qui ont voulu suivre les traces de Jésus-Christ!

Car ils ont haï leur âme en ce monde, pour la posséder dans l'éternité[2].

Oh! quelle vie d'abnégation et d'austérités les saints Pères ont menée dans la solitude! quelles longues et violentes tentations ils ont supportées! qu'ils ont été souvent tourmentés par l'ennemi! quelles assidues et ferventes prières ils ont offertes à Dieu! quelles rigoureuses abstinences ils ont pratiquées! quel zèle et quelle ardeur dans la piété! quels grands combats contre leurs passions! quelle intention droite et pure pour aller à Dieu!

Ils travaillaient le jour et passaient les nuits en prière; encore dans le travail leur esprit était-il toujours à la prière.

3. Tout leur temps était employé utilement. Toute heure donnée à Dieu leur semblait courte;

[1] II Corinth, xi, 27. — [2] Saint Jean, xii, 25.

et l'extrême douceur de la contemplation leur faisait oublier les besoins du corps.

Richesses, dignités, honneurs, amis et parents, ils renonçaient à tout; du monde, ils ne voulaient rien; ce qui était nécessaire à la vie, à peine le prenaient-ils; s'occuper du corps, même dans la nécessité, leur était douloureux.

Ils étaient pauvres des biens de la terre, mais très-riches en grâce et en vertus.

Au dehors, tout leur manquait; mais, au dedans, Dieu les fortifiait par sa grâce et ses consolations.

4. Étrangers au monde, ils étaient proches de Dieu et ses amis familiers.

Ils s'estimaient un pur néant, et le monde les méprisait; mais Dieu les tenait pour précieux et chers.

Leur humilité était sincère, leur obéissance simple, ils marchaient dans la charité et la patience, devenant ainsi chaque jour meilleurs et plus agréables à Dieu.

Ils ont été donnés en exemple à tous les religieux, et ils doivent nous exciter plus à notre avancement que la foule des tièdes ne nous porte au relâchement.

5. Oh! quelle ferveur en tous les religieux, au commencement de leur sainte institution!

Quelle ardente prière! quelle émulation de

vertu ! quelle exacte discipline ! que de soumission et de respect pour la règle de leur maître !

Leurs traces illustres montrent encore combien étaient saints et parfaits ces hommes qui, luttant généreusement, foulèrent le monde aux pieds.

Aujourd'hui on admire un religieux s'il ne viole point sa règle, et porte patiemment le fardeau qu'il s'est imposé.

6. O tiédeur ! ô négligence de notre état qui a fait dégénérer si vite l'ancienne ferveur, et qui nous rend la vie fastidieuse par abattement et lâcheté !

Dieu veuille que le désir d'être meilleur ne sommeille pas complétement en vous, qui avez vu souvent les exemples d'hommes pieux !

RÉFLEXION

Rien n'est puissant et efficace comme l'exemple. Voilà pourquoi Jésus-Christ a voulu pratiquer sa doctrine avant de nous l'enseigner ; c'est la remarque de l'Évangile. Voilà pourquoi encore il nous prémunit fortement contre le scandale, et nous excite à rendre notre vie si éclatante en sainteté que les hommes puissent la voir avec édification et glorifier Dieu. Aussi cet enseignement de l'exemple n'a-t-il jamais fait défaut dans l'Église : la vie des anciens solitaires, non moins que la mort des martyrs, en est une preuve hé-

roïque et touchante. Si donc votre cœur languit et défaille dans le chemin de la vertu; si votre âme a ses ennuis, votre corps ses abattements et ses résistances, ne posez point les armes comme un homme vaincu; voyez plutôt et imitez ceux qui, avant vous, ont subi les mêmes épreuves et s'y sont montrés supérieurs. Ce fut un beau spectacle donné à la primitive Église que la vie de ces pénitentes illustres qui peuplaient les solitudes de l'Égypte, de la Palestine et de l'Orient, et qui, parmi les mortifications et dans la pénitence, passaient sur terre comme des anges et jouissaient de la douce familiarité de Dieu.

Mais leur vie était sainte, parce qu'elle était laborieuse, souffrante et remplie de sacrifices. Par conséquent, ce qui vous effleure les a frappés, ce qui vous atteint les a déchirés; mais ce qui vous abat, ils l'ont vaincu, et où votre faiblesse se trahit, leur courage a éclaté. La sueur a coulé de leur front, leurs bras se sont fatigués dans le travail, leur corps s'est flétri et brisé dans les jeûnes et les austérités; leur cœur a connu les tentations de l'orgueil et de la volupté, les peines intimes, les aridités de la prière, les angoisses des combats livrés pour la vertu. Au lieu de fléchir sous le poids de tous ces maux, ils ont marché vers le ciel d'un pas ferme et y sont parvenus en triomphe.

Également faibles contre la douleur, faibles contre le plaisir, accessibles à la crainte et aux vaines espérances, jouets de l'illusion et de l'erreur, qu'êtes-vous donc qu'ils n'aient été? et qu'ont-ils fait que vous ne puissiez faire? Comme eux on vous appelle, non à la paix, mais à la guerre; non à vous reposer dans les délices, mais à souffrir dans la lutte; non à la satisfaction de vos penchants, mais à l'abnégation de votre volonté propre. Comme eux, sachez vous vaincre, car vous êtes votre grand ennemi; sachez résister aux séductions du monde et du démon, car le chemin où ils vous attirent avec douceur mène à de profonds abîmes; sachez endurer quelques maux ici-bas, car la patience vous méritera des grâces et vous ouvrira la porte du ciel.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

DES EXERCICES D'UN BON RELIGIEUX.

La vie d'un bon religieux doit être riche de toutes vertus, afin qu'il soit tel intérieurement qu'on le voit à l'extérieur. Et même il doit être bien meilleur au dedans qu'il ne paraît au dehors, parce que Dieu nous regarde, et que, partout où nous sommes, il faut le révérer profondément

et marcher devant lui purs comme des anges.

Il faut chaque jour renouveler notre résolution, puis, comme si notre conversion datait seulement d'aujourd'hui, nous exciter à la ferveur et dire :

Aidez-moi, Seigneur, dans mes bons desseins et dans votre service; et donnez-moi de bien commencer maintenant, car je n'ai rien fait jusqu'ici.

2. Telles nos résolutions, tels nos progrès; il faut beaucoup d'ardeur à qui veut avancer.

Si celui qui prend de fortes résolutions y manque souvent, que sera-ce si l'on n'en forme que de rares ou d'assez faibles?

Il y a diverses manières d'abandonner nos desseins, et une légère omission dans nos exercices devient presque toujours funeste.

Les justes fondent leurs résolutions plutôt sur la grâce de Dieu que sur leur propre sagesse, et, quoi qu'ils entreprennent, c'est toujours en lui qu'ils mettent leur confiance.

Car l'homme propose, mais Dieu dispose [1], *et la voie de l'homme n'est pas en lui* [2].

3. Si par motif pieux, ou pour l'utilité du prochain, nous omettons quelquefois nos exercices ordinaires, il nous sera facile ensuite d'y suppléer.

[1] Proverb., XVI, 19. — [2] Jérém., X, 23.

Mais si nous les quittons inconsidérément par négligence ou dégoût, c'est faute grave, et nous en souffrirons.

Faisons tous les efforts possibles ; encore manquerons-nous en bien des choses.

Cependant il faut toujours nous proposer un but fixe et combattre surtout les obstacles qui nous retardent le plus.

On doit examiner et régler également l'extérieur et l'intérieur ; car l'un et l'autre intéressent nos progrès.

4. Si vous ne pouvez être continuellement recueilli, soyez-le de temps en temps, par exemple le matin et le soir.

Le matin, formez vos résolutions ; le soir, examinez votre conduite, ce qu'ont été vos paroles, vos actions et vos pensées ; car peut-être y avez-vous souvent offensé Dieu et le prochain.

Armez-vous avec courage contre les artifices du démon.

Réprimez l'intempérance, et vous réprimerez plus facilement tous les appétits de la chair.

Ne soyez jamais oisif ; mais lisez ou écrivez, priez ou méditez, ou faites quelque chose pour le bien commun.

Cependant les exercices corporels demandent de la discrétion, et ils ne conviennent pas à tous également.

5. Ce qui n'est point pratique commune ne doit point paraître au dehors; il vaut mieux remplir en secret les exercices particuliers.

Ne soyez toutefois ni lâche aux dévotions ordinaires, ni trop ardent aux vôtres; mais après avoir pleinement et fidèlement accompli les devoirs imposés, s'il vous reste du temps, rendez-vous à vous-même, selon l'attrait de votre piété.

Tous ne peuvent s'attacher aux mêmes pratiques : l'un gagne plus à celle-ci, l'autre à celle-là.

On peut même les diversifier selon les temps; telles plaisent davantage aux jours de fêtes, et telles aux jours ordinaires.

Des unes nous avons besoin dans la tentation; des autres, dans la paix et le repos.

Certaines pensées plaisent quand on est triste, et d'autres, quand on goûte les joies de Dieu.

6. Il faut, au retour des grandes fêtes, renouveler nos pieux exercices, et implorer avec plus de ferveur les suffrages des saints.

Disposons-nous, d'une fête à l'autre, comme si nous devions sortir alors de ce monde pour entrer dans l'éternelle fête.

Aussi faut-il nous préparer avec soin dans ces saints temps, vivre plus pieusement, et mieux observer la règle, comme devant bientôt recevoir de Dieu le prix de notre travail.

7. Et si cela tarde, croyons que nous ne sommes pas encore bien préparés, ni dignes de la gloire infinie *qui nous sera manifestée* [1], au temps marqué, et faisons effort pour nous mieux disposer à ce passage.

Heureux, dit saint Luc, *le serviteur que le Maître, à son arrivée, trouvera veillant. Je vous dis, en vérité, qu'il l'établira sur tous ses biens* [2].

RÉFLEXION

La vie monastique, c'est-à-dire la vie religieuse dans sa forme la plus relevée et la plus sévère, répond aux plus nobles besoins de l'humanité. Il y a des moines, parce qu'il y a des hommes aimant à méditer profondément sur les choses de Dieu et à lui offrir des expiations inaccoutumées.

1. Ce que le religieux cherche et trouve dans ses méditations, c'est Dieu, exemplaire éternel du vrai, du beau et du bien, ou plutôt vérité essentielle, beauté incorruptible, bonté infinie. Les adorables perfections de Dieu, son amour pour ses créatures, et principalement cette charité sans bornes qui a réparé le monde, les voies merveilleuses par lesquelles la Providence

[1] Épît. aux Rom., VIII, 18. — [2] Saint Luc, XII, 10.

dirige les élus et rend le salut possible à tous, la valeur infinie de la grâce qui nous est accordée sur terre et les charmes de la gloire qui nous attend au ciel: tels sont les secrets que le religieux s'applique à sonder avec une foi respectueuse et avec une pure et ingénue charité. Ce qu'il veut obtenir comme résultat de ses recherches, c'est son changement et sa perfection. Sa science n'est pas une stérile curiosité : il ne se contente pas d'atteindre et de saisir le sens profond, l'esprit des choses saintes ; s'il tâche de s'élever vers Dieu par un sublime élan, c'est pour s'unir à lui dans un sentiment de charité parfaite, c'est pour l'adorer par un culte sincère et pleinement spirituel, c'est pour lui devenir semblable, autant qu'il est permis à la créature d'aspirer à un si noble but et autant qu'elle y est portée par sa vocation particulière. Car Jésus-Christ n'a revêtu la faiblesse de notre chair que pour nous communiquer la force de son esprit, et c'est lui-même qui nous a proposé pour modèle notre Père céleste. Il est donc possible et il arrive en effet que le religieux purifié et exempt de toute faute, supérieur à toute imagination et à tout désir terrestre, recule chaque jour les bornes de sa sainteté, multiplie ses forces spirituelles et puise dans son commerce avec Dieu cette science profonde de cet invincible amour

de la vérité par où la créature se rapproche du Créateur et lui devient glorieusement conforme.

2. Le monde, qui juge toutes choses d'après l'utilité matérielle qu'il en tire, demande à quoi peuvent lui servir les religieux avec leurs mortifications et leurs exercices de piété. Le monde est bien oublieux et bien ingrat. Dans le passé, les religieux ont servi à défricher le sol de l'Europe et à réhabiliter l'agriculture, en apprenant aux hordes barbares à échanger le glaive et la massue contre le soc et la bêche, et à chercher dans un travail fécondé par leurs propres sueurs la nourriture qu'elles avaient jusqu'alors cherchée dans la guerre avec des mains teintes du sang d'autrui. Ils ont servi à sauver les lettres, les sciences et les arts, en recueillant les débris du vieux monde, en rassemblant et transcrivant tous les ouvrages anciens qu'ils purent trouver après les invasions, l'incendie et le pillage. Ils ont servi surtout à civiliser l'univers par la prédication de l'Évangile, par la puissance et les miracles de leur foi et de leur charité, par la substitution des mœurs et des lois chrétiennes aux débordements et aux institutions avilissantes du paganisme. Aujourd'hui comme alors, les religieux font le bien partout où il leur est donné d'exister ; là où ils ne sont pas, se trouve un vide ensuite comblé par des hommes qui font le mal.

La prière du religieux porte au Créateur l'hommage du genre humain, et remplit pour tous une obligation à laquelle beaucoup se dérobent. Les vertus du religieux forment un contre-poids aux crimes de la terre et opposent à la colère divine cette innocence qui suffit à éteindre le feu du ciel et à sauver tout un peuple coupable. Les rudes expiations du religieux, son dénûment et ses austérités sont un exemple utile en un siècle comme le nôtre, où l'on a tristement élevé le désir du bien-être à la hauteur d'une religion, et où la foule empressée court, la menace aux lèvres et le fer à la main, vers les joies de ce culte hideux qui commence dans la boue et finit dans le sang.

Ainsi donc, quoi qu'en pensent les esprits légers et vains, les cœurs malades ou égarés par d'injustes préventions, ce religieux qui chante le psautier, qui prie et médite nuit et jour, pour la gloire de Dieu et le salut de l'Église, honore l'humanité et contribue au repos du monde. Il rappelle à tous qu'il y a un Dieu et une éternité ; il montre comment on pourrait maintenir l'ordre dans la rue en la maintenant d'abord dans les consciences; il place à côté de vous un homme qui souffre et qui prie, au lieu d'un homme qui aurait pu comme d'autres aspirer à jouir, et qui, pour y arriver, aurait orga-

nisé des intrigues et des luttes, aurait corrompu, maudit et tué.

CHAPITRE VINGTIEME

DE L'AMOUR DE LA SOLITUDE ET DU SILENCE.

Cherchez un temps convenable pour songer à vous-même, et réfléchissez souvent aux bienfaits de Dieu.

Laissez les lectures curieuses. Préférez celles qui touchent le cœur à celles qui occupent l'esprit.

En échappant aux entretiens superflus, aux courses inutiles, aux vains bruits du monde, vous trouverez assez de temps pour les méditations pieuses.

Les plus grands saints évitaient, autant que possible, le commerce des hommes, et préféraient vivre seuls avec Dieu.

2. Un ancien a dit : « Je n'ai jamais été parmi les hommes sans en revenir moins homme [1]. »

C'est ce que nous éprouvons souvent, après de longs entretiens.

Il est plus aisé de se taire que de ne point parler trop.

[1] Sénèque, Épit. VII.

Il est plus aisé de se tenir renfermé chez soi que de se bien garder au dehors.

Ainsi, qui veut devenir intérieur et spirituel doit, avec Jésus, s'éloigner de la foule.

Nul ne se produit sûrement, s'il n'aime à demeurer caché.

Nul ne parle sûrement, s'il n'aime à se taire.

Nul ne préside sûrement, s'il n'aime à se soumettre.

Nul ne commande sûrement, s'il ne sait bien obéir.

3. Nul ne se réjouit sûrement, s'il ne porte en lui-même le témoignage d'une bonne conscience.

Cependant à l'assurance des saints s'alliait toujours la crainte de Dieu ; resplendissants de grâce et de vertus, ils n'en étaient ni moins vigilants ni moins humbles.

L'assurance des méchants, au contraire, vient de l'orgueil et de la présomption, et n'aboutit qu'à l'aveuglement.

Ne vous croyez jamais sûr en cette vie, quoique vous sembliez être un pieux cénobite ou un saint anachorète.

4. Souvent ceux qu'on réputait les meilleurs ont couru les plus grands dangers par l'excès de leur confiance.

Il vaut donc mieux pour plusieurs n'être pas

tout à fait exempts des tentations, mais en être souvent assaillis, de peur que, trop confiants, ils ne s'enflent d'orgueil, ou ne s'abandonnent indiscrètement aux consolations du dehors.

Oh ! qui n'aspirerait jamais aux joies passagères, et ne s'occuperait jamais du monde, quelle serait sa pureté de conscience !

Oh ! qui retrancherait toute vaine sollicitude, ne songeant qu'au salut et au ciel, et ne mettant son espérance qu'en Dieu, quels seraient sa paix et son repos !

5. Nul n'est digne des consolations célestes s'il ne s'est soigneusement exercé dans la sainte componction.

Désirez-vous que ce sentiment perce votre cœur : entrez dans votre cellule, et écartez-en le tumulte du monde, ainsi qu'il est écrit : *Même sur votre couche, que la componction vous pénètre* [1].

Vous trouverez en votre cellule ce que souvent vous perdrez au dehors.

A s'y tenir, la cellule devient douce ; à la garder mal, fastidieuse.

Si vous êtes fidèle à la garder dès le commencement de votre conversion, elle vous sera en suite une amie chère et une très-douce consolation.

[1] Psaume IV, 4 et 5.

6. Dans le silence et le repos, l'âme pieuse profite et découvre le sens caché des Écritures.

Là, elle trouve les flots de larmes dont elle se lave et se purifie toutes les nuits, afin de s'unir d'autant plus familièrement à son Créateur, qu'elle vit plus éloignée des agitations du siècle.

Si donc l'homme s'éloigne de ses connaissances et de ses amis, Dieu s'approchera de lui avec les saints anges.

Il vaut mieux vivre caché, en s'occupant de son âme, que de faire des miracles, en se négligeant.

C'est louable qu'un religieux sorte rarement, et craigne d'être vu des hommes, et de les voir.

7. Pourquoi désirer voir ce qu'il n'est pas permis d'avoir?

Le monde passe, et sa concupiscence [1].

Les désirs des sens entraînent dehors ; mais, au retour, que rapportez-vous, sinon une conscience gênée et un cœur dissipé ?

Parce qu'on est sorti joyeux, souvent on revient triste, et la joie du soir attriste le matin.

Ainsi tout plaisir sensuel s'insinue agréablement, mais à la fin il mord et tue.

8. Que pouvez-vous voir ailleurs qui ne soit ici? Voilà le ciel, la terre, les divers éléments ; or, c'est de quoi tout est fait.

[1] Ire Épître de saint Jean, II, 17.

Verrez-vous, n'importe où, rien de stable sous le soleil?

Vous croyez vous rassasier peut-être; mais vous n'y parviendrez pas.

Quand tout vous apparaîtrait à la fois, que serait-ce qu'une vision vaine?

Levez les regards en haut vers Dieu, et priez pour vos péchés et vos négligences.

Laissez les vanités aux âmes vaines; vous, écoutez ce que Dieu vous commande.

Fermez sur vous votre porte, et appelez à vous Jésus, votre bien-aimé.

Demeurez avec lui dans votre cellule, car vous y trouverez plus de paix qu'ailleurs.

Si vous n'étiez pas sorti, et n'aviez rien ouï dire du monde, vous eussiez conservé la douce paix; mais, puisqu'il vous plaît d'entendre quelquefois des nouvelles, il est inévitable que votre cœur en soit troublé.

RÉFLEXION

La retraite et le silence sont des conditions où doit se placer quiconque désire entendre la voix de Dieu et n'être pas empêché de la suivre.

1. On demande aux religieux un grand esprit de retraite, car la solitude serait peu de chose si le cœur restait dans le monde. La retraite ex-

térieure ne suffit donc pas, il y faut joindre la solitude intérieure. Mais si cela est nécessaire aux religieux pour leur perfection, quelque chose d'analogue n'est-il pas nécessaire aux simples chrétiens pour leur bien spirituel et leur progrès dans la vertu? car enfin, puisque l'homme de la religion n'est pas toujours assez sauvegardé par l'isolement corporel, attendu qu'on traîne partout avec soi ses propres misères, comment l'homme du monde, non moins faible au dedans, plus menacé au dehors, peut-il impunément négliger des précautions qui se trouvent quelquefois insuffisantes au milieu d'un cloître? « Si le bois vert n'est pas épargné, dit l'Écriture, que sera-ce donc du bois sec? » C'est pourquoi ne soyez pas étonné si l'on vous convie à la retraite et au recueillement, c'est-à-dire à ramasser en vous toutes les forces de votre âme pour la rendre plus énergique, plus maîtresse d'elle-même et du corps qu'elle gouverne.

2. Mais ce n'est pas assez que la créature se retire en soi; il faut qu'elle se taise et qu'elle laisse Dieu parler. Faites donc taire vos pensées et donnez la parole à la vérité éternelle; faites taire vos affections déréglées, et prenez conseil des inspirations de la grâce. Ne vous étourdissez pas vous-même par la dissipation de votre esprit, par l'émotion de vos sentiments, par l'abon-

dance et l'irréflexion de vos discours; car si vous parlez sans cesse, vous n'écouterez jamais, et si vous n'écoutez point, c'est vainement que la voix de Dieu frappera votre oreille. Il n'est pas impossible, mais il est très-rare que Dieu visite et dompte les cœurs au milieu des joies bruyantes et dans le tumulte d'une journée distraite et mondaine, comme il arrêta le persécuteur Saul sur le chemin de Damas. Écoutez donc le maître qui parle au dedans et restez en silence sous l'action de sa parole. Alors la lumière de Dieu se réfléchira dans votre conscience calme et pure, et vous verrez la vérité; la grâce descendra dans votre cœur et y répandra la paix avec la charité.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

DE LA COMPONCTION DU CŒUR.

Voulez-vous faire quelque progrès : restez dans la crainte de Dieu, et ne soyez pas jaloux d'indépendance ; tenez tous vos sens sous la discipline, et défendez-vous des joies insensées.

Excitez votre cœur à la componction, et vous trouverez la piété.

La componction procure beaucoup de biens que la dissipation fait perdre promptement.

C'est étrange qu'un homme puisse se réjouir pleinement en cette vie, quand il considère son exil et tant de périls où son âme est engagée!

2. Par légèreté de cœur et par oubli de nos défauts, nous ne sentons pas les maux de notre âme, et souvent nous rions puérilement, quand plutôt il nous faudrait pleurer.

Il n'y a ni vraie liberté ni joie parfaite que dans la crainte de Dieu et la bonne conscience.

Heureux qui peut bannir toute distraction gênante, et se recueillir dans une sainte componction!

Heureux qui rejette toute chose pouvant souiller ou charger sa conscience!

Combattez vaillamment; l'habitude triomphe de l'habitude.

Si vous laissez là les hommes, eux-mêmes vous laisseront agir à votre gré.

3. Ne n'attirez à vous les affaires d'autrui, ni ne vous engagez dans celles des grands.

Ouvrez toujours l'œil sur vous d'abord, et reprenez-vous personnellement, avant de reprendre vos amis.

Si la faveur des hommes vous manque, n'en soyez nullement triste; mais soyez triste de ne pas vivre avec la régularité et la circonspection

d'un serviteur de Dieu et d'un religieux fervent.

Il est souvent plus utile et plus sûr de n'avoir pas en cette vie beaucoup de consolations, surtout de consolations sensibles.

Toutefois, si celles d'en haut nous sont refusées, ou rarement accordées, la faute en est à nous qui ne cherchons point la componction du cœur et ne rejetons pas absolument les vaines joies du dehors.

4. Reconnaissez-vous indigne des consolations célestes, et digne plutôt de grandes tribulations.

Quand l'homme est touché d'une componction profonde, alors le monde entier lui devient pesant et amer.

Le juste trouve toujours matière aux gémissements et aux larmes.

Car, qu'il se considère ou songe au prochain, il sait que personne ici-bas n'est sans tribulation ; et plus il s'examine attentivement, plus il s'afflige.

C'est un juste sujet de tristesse et de componction que nos péchés et nos vices, où nous sommes si ensevelis que rarement pouvons-nous contempler les choses célestes.

5. Si vous pensiez plus souvent à votre mort qu'à la longueur de la vie, sans doute vous mettriez plus d'ardeur à vous corriger.

Et si vous songiez vivement aux peines de

l'enfer ou du purgatoire, vous supporteriez volontiers, je crois, le travail et la douleur, et mille austérité ne vous épouvanterait.

Mais parce que ces vérités n'atteignent pas jusqu'au cœur, et qu'on aime encore ce qui flatte, on demeure froid et sans courage.

6. Souvent c'est défaillance de l'âme, si notre misérable corps se plaint si aisément.

Priez donc humblement le Seigneur de vous donner l'esprit de componction, et dites avec le prophète : *Nourrissez-moi, Seigneur, du pain des larmes, et faites-moi boire des pleurs en abondance*[1].

RÉFLEXION

C'est vrai : il y a toujours matière aux gémissements et aux larmes, et la joie sur terre s'explique difficilement. L'humanité ne marche que par un chemin détrempé de sueurs, de larmes et de sang. Déjà soixante siècles y ont passé, et ils sont morts à la peine. Le nôtre court les rejoindre en gémissant, et attendre, à côté d'eux, le dénoûment de cette tragédie prodigieuse qui remplit la vie et où tous les acteurs ont pour rôle de travailler, de pleurer et de mourir. Penchez l'oreille vers ce bruit qu'on nomme l'histoire, et entendez le concert de cris, de sau-

[1] Psaume LXXIX, 6.

glots, de malédictions, de plaintes et de menaces que le passé vous envoie. Monarques et peuples, riches et pauvres, bourreaux et victimes, despotes et anarchistes, hommes libres se débattant les uns contre les autres, esclaves fendant le marbre pour le palais de leurs tyrans, serfs déchirant la glèbe pour en tirer un peu de pain noir, ouvriers amollissant de leurs sueurs le granit des montagnes pour y tracer une route plus directe à l'industrie haletante et fatiguée, cœurs de volcan que les passions font éclater, génies puissants et terribles que la soif du pouvoir brûle et précipite dans le hasard des révolutions et sur les champs de bataille : il sort de toutes ces poitrines une voix qui émeut et fait trembler, une voix lamentable qui porte la douleur de six mille ans. D'ailleurs, sondez votre propre conscience; vous avez peut-être fait bien des efforts pour échapper à la peine et vous créer un peu de félicité dans ce monde; mais la douleur continue à vous braver : chassée par un côté de votre âme, elle y rentre de l'autre, en menaçant de son éternité vos joies qui s'épouvantent et qui fuient.

Vous voyez bien que la douleur est un problème posé par la force des choses. Posé, il faut le résoudre ; résolu, il doit donner une direction à la vie. Quel homme êtes-vous donc, si vous ne

connaissez pas la douleur, ou si, la connaissant, vous ne la forcez pas à s'expliquer, ou si, l'ayant expliquée, vous ne savez que la maudire ? Tous la ressentent, encore bien que tous ne la comprennent pas; mais tous en seraient-ils atteints, si elle n'était la condition actuellement nécessaire, la loi inflexible de l'humanité ? Dieu n'est-il pas bonté, et permettrait-il à la douleur de vivre un seul jour, si elle n'avait d'autre but que de nous faire souffrir? Ne vous trompez donc pas sur le caractère de la douleur, qui est inévitable, mais qui est méritoire, ni sur le caractère de la vie, qui est une expiation et une épreuve, d'où votre gloire et votre bonheur, si vous le voulez, sortiront un jour.

Ce qui doit dominer, en conséquence, dans le cœur de l'homme déchu, ce n'est pas la joie, c'est ce sentiment doux et triste qui a nom le repentir et qui s'est élevé sur les ruines de notre innocence perdue, comme ces fleurs mélancoliques qui poussent sur les tombeaux. Il a été envoyé dans le monde pour dévorer les fruits de réprobation que la liberté humaine laisse derrière elle. Si donc vous avez des joies, tempérez-les par le souvenir de vos fautes et la pensée de vos misères, si vous avez des afflictions et des revers, donnez-leur pour contre-poids vos immortelles espérances ; en toute rencontre, jetez les yeux

sur l'auteur et le consommateur de notre foi, qui a sauvé le monde par la douleur, et ne croyez pas pouvoir vous sauver vous-même par un autre moyen.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

DE LA CONSIDÉRATION DE L'HUMAINE MISÈRE.

On est misérable n'importe où l'on aille, où l'on se tourne, si l'on ne revient à Dieu.

Pourquoi vous troubler de ce que rien n'arrive selon votre volonté et vos désirs? Qui voit tout réussir à son gré? Ni vous, ni moi, ni aucun homme sur terre.

Personne au monde n'est exempt de tribulations et d'angoisses, fût-on roi ou pape.

Qui donc a meilleure part? Celui-là, certes, qui peut souffrir quelque chose pour Dieu.

2. Des âmes débiles et imparfaites s'écrient : Que cet homme mène heureuse vie! Qu'il est riche, grand, puissant, élevé !

Mais considérez les biens célestes, et vous verrez que tous ces biens temporels sont néant, très-incertains, onéreux, parce qu'on ne les possède jamais sans inquiétude et sans crainte.

La félicité de l'homme n'est pas d'avoir en abondance les biens du temps : la médiocrité lui suffit.

C'est vraiment une grande misère de vivre sur la terre.

Plus on s'attache aux choses spirituelles, plus la vie présente devient amère, parce qu'on sent et qu'on voit mieux les infirmités et la corruption humaines.

Car manger, boire, veiller, dormir, se reposer, travailler, être soumis à toutes les nécessités de la nature, c'est réellement misère et affliction profonde pour l'homme pieux, qui voudrait être affranchi et délivré de tout péché.

3. En effet, les nécessités du corps, ici-bas, pèsent beaucoup à l'homme intérieur.

Aussi le prophète demande avec ardeur d'en être dégagé, lorsqu'il s'écrie : *Seigneur, délivrez-moi de mes nécessités* [1].

Mais malheur à qui ne connaît point sa misère ! et malheur encore plus à qui aime cette vie misérable et corruptible !

Car plusieurs l'embrassent si fortement, que, trouvant à peine le nécessaire dans le travail ou l'aumône, ils n'auraient nul souci du royaume de Dieu, s'ils pouvaient toujours vivre ici-bas.

[1] Psaume XXIV, 17.

4. O cœurs insensés et infidèles, tellement ensevelis dans les choses terrestres, qu'ils goûtent seulement ce qui est charnel !

Les malheureux ! ils sentiront péniblement, un jour, combien était vil et néant ce qu'ils ont aimé.

Mais les saints de Dieu, les dévoués amis de Jésus-Christ, ont dédaigné ce qui flatte la chair et brille dans le temps ; toutes leurs espérances et leurs pensées aspiraient aux biens éternels.

Tout leur désir montait vers les choses invisibles et durables, de peur qu'ils ne fussent attirés en bas par l'amour des choses visibles.

5. Mon frère, ne perdez pas l'espoir d'avancer dans la vie spirituelle : vous en avez encore le temps.

Pourquoi renvoyer au lendemain vos bons projets? Levez-vous, commencez à l'instant, et dites : Voici le temps d'agir, voici le temps de combattre, voici le temps de me corriger.

Quand la douleur et l'affliction vous accablent, c'est alors le temps de mériter.

Il faut *passer par le feu et l'eau*, avant d'arriver *au lieu de rafraîchissement* [1].

Ce n'est qu'en se faisant violence qu'on triomphera du vice.

[1] Psaume LXV, 12.

Tant que nous portons ce corps fragile, nous ne saurions être sans péché, sans ennui, sans douleur.

Il nous plairait d'être affranchis de toute misère ; mais le péché nous a ravi l'innocence, et avec elle la vraie félicité.

Il faut donc prendre patience et attendre la miséricorde de Dieu, *jusqu'à ce que l'iniquité passe et que notre mortalité soit absorbée par la vie* [1].

6. Oh ! combien grande est la fragilité humaine, qui toujours incline au mal !

Aujourd'hui vous confessez vos péchés, et demain vous y retombez.

Vous résolvez d'être sur vos gardes, et, une heure après, vous agissez comme n'ayant rien résolu.

Il faut donc nous humilier et ne jamais penser fièrement de nous-mêmes, étant si fragiles et si inconstants.

On peut perdre en un moment, par négligence, ce qu'on avait acquis par la grâce avec beaucoup de travail.

7. Que serons-nous sur le soir, puisque nous sommes si lâches dès le matin ?

Malheur à nous qui voulons goûter le repos,

[1] Psaume LVI ; II Corinth., v, 4.

comme s'il y avait déjà paix et sécurité, tandis que notre vie n'offre encore aucune trace de sainteté véritable!

Il serait expédient qu'on se remît à nous former au bien, comme de simples novices, pour voir s'il reste espérance de nous corriger et de nous faire avancer dans la vertu.

RÉFLEXION

Notre misère est grande; l'expérience que nous en faisons, douloureuse; le remède que les créatures y apportent, impuissant. « O Dieu! nous sommes faits pour vous, et notre cœur reste inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. » Ce sentiment de l'infini, le souvenir que nous avons emporté de l'Éden, nos aspirations vers une destinée meilleure, tout cela compose en nous une tristesse mystérieuse qui nous suit du berceau jusqu'à la tombe, en corrigeant le malheur par l'espérance, et en tempérant le bonheur par je ne sais quel vague commencement d'angoisses. On sent que le cœur humain a été déchiré dès l'origine, et qu'en passant par cette blessure profonde, toutes nos joies se revêtent d'amertume et d'ennui. Il y a en nous des abîmes creusés par quelque affreux désastre ; si notre œil les sonde, ce n'est jamais qu'à travers ses larmes, et s'il y aperçoit des vestiges de grandeur qui inspirent

la fierté, c'est à côté de misères qui humilient et affligent. Chose étrange! il y a partout, dans la nature et dans la conscience, il nous vient de toutes parts, du ciel et de la terre, une voix qui parle de repos et de bonheur sur un mode plaintif et désolé, et qui convie notre âme à sortir de cette terre d'exil où elle est retenue par les devoirs de l'existence et la volonté du Créateur, mais où elle étouffe sous le poids des choses matérielles. Au bruit de cette voix descendue des sphères supérieures, l'homme incroyant lui-même prête l'oreille et reste ému ; l'homme de foi sent s'élever dans son cœur des gémissements inconsolables ; il reconnaît la langue que notre premier aïeul a parlée dans le paradis terrestre, il y répond en ramenant vers le ciel perdu sa pensée et ses vœux : semblable à ces captifs qui habitent une contrée étrangère, et qui, trouvant un jour l'idiome national sur les lèvres d'un visiteur inattendu, se prennent à pleurer, comme si l'image de la patrie absente leur était apparue. Aussi toutes les fois que, par les grands spectacles de la nature et surtout par les enseignements et les fêtes de la religion, l'homme se trouve élevé au-dessus des réalités grossières, il perçoit ces accents doux et tristes qui l'entretiennent de Dieu, de la vanité du présent, des espérances d'un immortel avenir.

Ne cherchons point à comprimer en nous ce sentiment habituel et pénétrant par où toute existence humaine est rendue triste et amère ; loin de là, tâchons de le développer et de l'entretenir, afin qu'il empêche notre cœur de s'abattre et de se fixer sur terre. Ne changeons pas le caractère de la vie, qui n'est qu'un apprentissage de la mort : vivons méritoirement, puisqu'on vit si douloureusement, afin de bien mourir, puisqu'on ne meurt qu'une fois.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

DE LA MÉDITATION DE LA MORT.

Bientôt ce sera fait de vous ici-bas ; voyez ce que vous deviendrez ailleurs.

L'homme est aujourd'hui, et disparaît demain ; et, quand il n'est plus sous les yeux, il s'efface vite de l'esprit.

O stupidité et dureté du cœur humain, qui ne rêve qu'au présent et ne prévoit pas l'avenir !

En toute action et toute pensée, il faudrait vous conduire comme si vous alliez mourir aujourd'hui.

Si votre conscience était pure, vous craindriez peu la mort.

Mieux vaudrait éviter le péché que fuir la mort.

Si vous n'êtes pas prêt aujourd'hui, comment le serez-vous demain?

Demain est un jour incertain, et savez-vous s'il vous sera donné?

2. Que sert-il de vivre longtemps quand on se corrige si peu?

Ah! une longue vie ne corrige pas toujours; souvent elle augmente plutôt les fautes.

Plût à Dieu que nous eussions bien vécu en ce monde, seulement un jour!

Plusieurs comptent des années depuis leur conversion, mais faible est souvent l'amendement qui a suivi.

S'il est terrible de mourir, peut-être sera-t-il plus funeste de vivre longtemps.

Heureux qui, ne perdant jamais de vue l'heure de sa mort, chaque jour se prépare à mourir!

Si jamais vous avez vu quelqu'un mourir, songez que vous aussi passerez par cette voie.

3. Le matin, croyez que vous n'irez pas au soir; le soir, ne vous flattez pas d'arriver au matin.

Soyez donc toujours prêt, et vivez de manière à n'être point surpris par la mort.

Plusieurs finissent par une mort soudaine et

imprévue; car, *à l'heure qu'on n'y pense pas, le Fils de l'homme doit venir* [1].

Lorsque viendra cette heure suprême, vous verrez d'un tout autre œil votre vie écoulée, et déplorerez avec amertume d'avoir été si négligent et si lâche.

4. Qu'heureux et sage est celui qui s'efforce d'être tel dans la vie, qu'il souhaite d'être à la mort!

Car ce qui donnera grande confiance de mourir heureusement, c'est le parfait mépris du monde, l'ardent désir d'avancer dans la vertu, l'amour de la régularité, le travail de la pénitence, la promptitude à obéir, le renoncement à soi-même et le courage à supporter toute affliction pour l'amour de Jésus-Christ.

Vous pouvez faire beaucoup de bien en santé, mais je ne sais ce que vous pourrez, malade.

Peu deviennent meilleurs dans la maladie, comme il est rare qu'on se sanctifie par de fréquents pèlerinages.

5. Ne comptez pas sur des amis et des proches, et ne remettez point votre salut à l'avenir, car les hommes vous oublieront plus vite que vous ne l'imaginez.

Il vaut mieux y pourvoir en temps opportun,

[1] Saint Luc, XII, 40.

et envoyer devant soi quelque bien, que d'espérer dans le secours d'autrui.

Si vous n'avez aujourd'hui nul souci de vous-même, qui s'en occupera dans l'avenir?

Le temps est bien précieux. *Voici maintenant les jours de salut, voici le temps propice*[1].

Mais quelle douleur que vous n'employiez pas mieux ce qui peut vous servir à mériter de vivre éternellement.

Viendra le temps où vous souhaiterez seulement un jour, une heure pour vous corriger, et je ne sais si vous l'obtiendrez.

6. Ah! mon frère, quels périls, quelles frayeurs vous pourriez vous épargner, en conservant toujours la crainte et la défiance de la mort!

Travaillez, maintenant, à vivre de telle sorte qu'à l'heure de la mort vous ayez moins à trembler qu'à vous réjouir.

Apprenez maintenant à mourir au monde, pour commencer alors à vivre avec Jésus-Christ.

Sachez maintenant tout mépriser, pour qu'alors vous puissiez aller librement à Jésus-Christ.

Affligez maintenant votre corps par la pénitence, pour qu'alors vous puissiez avoir une ferme confiance.

7. Hélas! insensé, pourquoi comptez-vous vivre

[1] II Corinth., VI, 2.

longtemps puisque vous n'avez pas un seul jour d'assuré ?

Combien ont été déçus et inopinément arrachés de leur corps !

Combien de fois avez-vous ouï dire : Cet homme est mort d'un coup d'épée, cet autre s'est noyé, celui-ci s'est brisé en tombant de haut, celui-là s'est éteint en mangeant, tel autre en jouant, l'un a péri par le feu, l'autre par le fer, l'un par la peste, l'autre par la main des voleurs ?

Ainsi la fin de tout est la mort, et *la vie des hommes passe comme l'ombre* [1].

8. Qui se souviendra de vous mort, et qui priera pour vous ?

Faites, faites maintenant, mon frère, tous vos efforts; car vous ne savez quand la mort viendra, ni ce qu'elle amènera pour vous.

Tandis qu'il en est temps, amassez des richesses immortelles.

Ne pensez qu'à votre salut, n'ayez souci que des choses de Dieu.

Faites-vous maintenant des amis, honorant les saints du ciel et imitant leurs œuvres, *afin que, votre vie achevée, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels* [2].

[1] Job, XIV, 10; Psaume CXLIII, 4. — [2] Saint Luc, XVI, 9.

9. Soyez sur terre comme un voyageur et un étranger que les affaires du monde ne regardent point.

Tenez votre cœur libre et élevé vers Dieu, car *vous n'avez point ici-bas de cité permanente* [1].

Faites monter là, chaque jour, des prières, des gémissements, des larmes, afin qu'après la mort votre âme mérite de passer heureusement au Seigneur.

RÉFLEXION

La mort est la solde du péché. Tous ont péché en Adam, donc tous mourront. Le châtiment est inévitable, n'importe la forme sous laquelle il nous attend. Dès que nous arrivons au monde avec ce corps périssable, nous commençons à mourir, et nous ne finissons de mourir qu'en finissant de vivre. Il y a un peut-être à côté de tous les événements qui composent la vie ; la mort seule marche sans que rien l'arrête jamais. La vie s'en va sans qu'on puisse la retenir, la mort s'avance sans qu'on puisse l'en empêcher. Mais autant la mort est certaine, autant l'heure en est imprévue. Souvent l'homme succombe à l'instant où il était le plus sûr de lui-même et le

[1] Épître aux Hébreux, XIII, 14.

plus fier de ses forces ; il se rapproche quelquefois du terme par les efforts qu'il fait pour s'en éloigner. Si donc la mort nous attend partout, il est sage et bon pour nous de l'attendre toujours. Notre heure est différée pour donner du temps au repentir; mais elle est incertaine pour ne pas nous donner de présomption. Car si l'homme savait quand il mourra, jamais il ne consentirait à s'y disposer d'avance; mais, ne le sachant pas, il se prépare plus volontiers à ce qu'il ne peut nullement prévoir. Au fond, la mort n'est pas moins redoutable pour chacun de nous que la ruine de l'univers pour ceux qui la verront; car l'état où nous serons surpris par la dernière heure, c'est l'état où nous serons aussi présentés au dernier jugement. Par suite, il faut dire en vue de la mort ce que le Seigneur a dit en vue de la fin du monde : « Veillez, car vous ne savez quand le Fils de l'homme viendra. Faites en sorte qu'il ne vous trouve pas endormis. » Craignez donc la mort, non pas pour l'éviter, puisque vous ne sauriez y réussir, mais pour vous y préparer par une vie pure et sainte, puisque c'est là ce que vous pouvez et devez faire.

Songez, en effet, que la mort du corps n'est vraiment à redouter qu'autant qu'elle est accompagnée d'une autre mort moins sensible aux yeux de la chair, mais plus effroyable aux yeux

de la foi. La mort du corps est souvent un malheur, mais d'ordinaire elle n'est point un crime : la mort de l'âme, au contraire, qui est toujours un crime, est toujours aussi le plus grand de tous les malheurs. La vie de l'âme, c'est de s'attacher à Dieu par l'innocence ; sa mort, c'est de se détourner de lui par le péché. La mort du corps se trahit d'elle-même par le silence et l'immobilité, par la prompte et repoussante altération du cadavre ; tout le monde la voit, la pleure et se désespère. Mais la mort de l'âme s'accomplit souvent à l'insu de nos frères, sans que personne y compatisse ou s'en inquiète ; elle se cache hypocritement sous une fausse apparence de vie : l'esprit continue à penser, le cœur à se réjouir, l'activité à s'exercer, et parce qu'il n'est pas mort pour les choses du temps, l'homme oublie qu'il est vraiment mort pour les choses de l'éternité. La mort du corps, Dieu la fera finir sans nous : au seul son de sa voix, les ossements des tombeaux s'ébranleront, ils se revêtiront de chair, et l'édifice de notre corps se relèvera dans les proportions et la beauté de son ancien plan. Mais la mort de l'âme ne cesse qu'avec notre concours, et nous ne le donnons pas toujours, soit que le temps ou le courage nous fasse défaut ; car Dieu, qui a promis le pardon au pénitent, n'a pas promis le repentir au coupable. C'est donc la mort

de l'âme qu'il faut prévenir et éviter, et c'est seulement en vue de celle-là qu'il faut craindre l'autre et s'y préparer. Quant à redouter pour elle-même la mort du corps, on ne le doit pas, et l'on ne s'y porte que par un affaiblissement de la foi, car l'homme d'une foi énergique dit avec saint Paul : « Jésus-Christ est ma vie, et alors mourir m'est un gain. » En ce cas, ou bien vivons saintement pour ne plus craindre la mort, ou bien craignons la mort de manière à revenir et à rester dans la vertu.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

DU JUGEMENT ET DES PEINES DES PÉCHEURS.

En tout, considérez la fin et comment vous paraîtrez devant le juge sévère à qui rien n'est caché, qu'on n'apaise point par des présents, qui ne reçoit point d'excuses, mais qui jugera selon la justice.

Misérable et insensé pécheur ! que répondrez-vous à Dieu qui connaît tous vos crimes, vous qui tremblez quelquefois au regard d'un homme irrité ?

Pourquoi marchez-vous en aveugle vers ce jour

du jugement, où personne ne pourra s'excuser ni se défendre par autrui, et où chacun sera pour soi-même un assez lourd fardeau ?

Maintenant votre travail est utile ; vos larmes sont agréées, vos gémissements entendus ; vos douleurs sont une expiation et vous purifient.

2. Il fait un grand et salutaire purgatoire, l'homme patient qui, chargé d'outrages, s'afflige plus de la malice d'autrui que de sa propre injure, qui prie volontiers pour ses ennemis et leur pardonne de bon cœur, qui n'hésite pas à demander pardon aux autres, qui s'émeut plutôt de compassion que de colère, qui se fait souvent violence à lui-même et s'efforce d'assujettir entièrement la chair à l'esprit.

Il vaut mieux effacer maintenant ses péchés et retrancher ses vices que d'attendre l'autre vie pour les expier.

Vraiment, l'homme s'abuse lui-même par l'amour désordonné qu'il porte à sa chair.

3. Que dévorera le feu vengeur, sinon vos péchés ?

Plus vous écoutez la chair, en vous épargnant aujourd'hui, plus ensuite votre supplice sera terrible, plus vous amassez d'aliment pour le feu.

Dans les choses où l'homme a plus péché, il sera plus rigoureusement puni.

Là les paresseux seront pressés d'aiguillons

brûlants, et les intempérants tourmentés d'une soif et d'une faim dévorantes.

Là les impudiques et les voluptueux seront précipités dans une poix ardente et dans un soufre fétide ; et, comme des chiens furieux, les envieux hurleront de douleur.

4. Tout vice aura son propre châtiment.

Là les superbes seront remplis de confusion, et les avares souffriront les angoisses d'une extrême indigence.

Là, une heure sera plus insupportable dans la punition qu'un siècle ici dans la plus rude pénitence.

Là, nul repos, nulle consolation pour les damnés, tandis qu'ici le travail cesse quelquefois et l'on se console dans l'amitié.

Soyez donc maintenant inquiet et affligé de vos fautes, afin de partager, au jour du jugement, la sécurité des bienheureux.

Car *alors les justes s'élèveront avec grande assurance contre ceux qui les auront opprimés* [1] et méprisés.

Alors se lèvera, pour juger, celui qui maintenant accepte avec humilité les jugements des hommes.

Alors le pauvre et l'humble auront grande

[1] Sagesse, v, 2.

confiance, et tout viendra consterner le superbe.

5. Alors on reconnaîtra qu'il était sage en ce monde d'apprendre à être insensé et méprisé pour Jésus-Christ.

Alors toute tribulation patiemment endurée fera plaisir, *et toute iniquité fermera sa bouche* [1].

Alors le juste sera dans l'allégresse et l'impie dans l'affliction.

Alors la chair sera plus glorieuse d'avoir souffert que d'avoir toujours vécu dans les délices.

Alors resplendiront les vêtements grossiers et s'évanouira l'éclat des habits somptueux.

Alors la pauvre petite chaumière vaudra plus qu'un palais brillant d'or.

Alors une patience éprouvée servira plus que toute la puissance du monde.

Alors une obéissance simple sera plus estimée que toute la prudence du siècle.

6. Alors une conscience droite et pure donnera plus de joie qu'une docte philosophie.

Alors le mépris des richesses pèsera plus que tous les trésors de la terre.

Alors la ferveur d'une prière vous consolera mieux que la délicatesse d'un festin.

Alors le silence gardé vous réjouira plus que les longs entretiens.

[1] Psaume cvi, 42.

Alors les œuvres saintes seront supérieures aux beaux discours.

Alors une vie austère et pénitente paraîtra préférable à tous les plaisirs de la terre.

Apprenez maintenant à souffrir de légers maux, pour échapper alors à de plus grands.

Essayez d'abord ici ce que vous pourrez ensuite.

Si maintenant vous ne pouvez presque rien endurer, comment supporterez-vous les tourments éternels?

Si maintenant une faible douleur vous semble intolérable, que sera-ce des peines de l'enfer?

Voyez, vous ne réunirez pas deux joies incompatibles : goûter d'abord les délices du monde et régner ensuite avec Jésus-Christ.

7. Eussiez-vous jusqu'alors vécu toujours dans les honneurs et les voluptés, que servirait tout cela, s'il fallait mourir à l'instant?

Tout est donc vanité [1], hors aimer et servir Dieu seul.

Car qui aime Dieu de tout son cœur ne craint ni la mort ni les supplices, ni le jugement ni l'enfer, parce que l'amour parfait donne un sûr accès auprès de Dieu.

8. Mais si l'on aime encore le péché, ce n'est

[1] Ecclésiaste, I, 2.

pas surprenant que la mort et le jugement épouvantent.

Il est bon toutefois, si l'amour ne détourne pas encore du mal, qu'au moins la crainte de l'enfer arrête.

Qui n'a pas la crainte de Dieu ne pourra persévérer longtemps dans la vertu, mais tombera bientôt dans les piéges du démon.

RÉFLEXION

Le sentiment du devoir accompli forme la première récompense de la vertu, et cette récompense est grande si on la compare au douloureux sentiment du remords qui venge la loi méconnue et le devoir trahi. Car, si l'orgueil n'empêchait pas les hommes vicieux d'apercevoir et d'avouer la misère réelle qui les atteint au milieu de leurs joies trompeuses, leur bouche nous dirait des choses effroyables. Les pénitents les plus illustres et les martyrs du christianisme ont déclaré, au contraire, que leur âme débordait de consolations inouïes au milieu des supplices les plus cruels : néanmoins, ni la joie d'une bonne conscience ni les tourments du remords ne suffisent à récompenser la vertu et à punir le vice ; un temps viendra où la Providence appréciera rigoureusement tous nos actes, bons et mauvais,

et leur appliquera la récompense et le châtiment d'une manière complète et définitive.

Un jour, Dieu ayant brisé le monde et désassemblé la nature, comme s'il prenait plaisir, dit Tertullien, à désoler la confiance et l'affection que les pécheurs avaient mises dans ces vanités lamentables, nous apparaîtrons devant lui sans aucune des forces ou des faiblesses que nous tenions autrefois des institutions humaines ; nous serons seuls, tout seuls avec nos œuvres. Heureux qui ne traînera pas après soi une longue chaîne de crimes ! Heureux qui aura quelques bonnes actions pour se couvrir et se protéger ! Avec quelle clarté la lumière se fera dans toutes les consciences ! De quel poids la vérité tombera sur les coupables ! Quel accusateur, quel témoin et quel juge ! A ceux qui font aujourd'hui les braves contre Dieu et son Église les hommes de foi donnent rendez-vous, pour ce jour-là, sur le seuil de l'éternité.

Plusieurs affectent de dire, pour chasser leurs inquiétudes : Oh ! Dieu est bon, il ne punira pas à jamais. D'abord, ils pourraient dire avec autant de raison : Dieu est juste, et il ne saurait pardonner sans fin. Ensuite il n'y a que deux manières d'expier : l'une volontaire et l'autre forcée. Celui qui souffre la peine volontairement et avec repentir donne de l'efficacité à ses dou-

leurs et efface véritablement ses fautes. Celui qui subit la douleur sans l'accepter et s'y soumettre expie son crime, mais ne l'efface pas; car ce n'est qu'avec le repentir que l'homme peut rentrer dans l'innocence perdue par le péché. Quand donc il y a une situation, comme celle des réprouvés, où le repentir manque éternellement, la souffrance pourrait exister toujours, sans jamais rien effacer.

Dieu ne trouble ni n'altère en les gouvernant les créatures qu'il a produites; mais il les régit selon les exigences et les besoins dont elles sont pourvues. Il répand ses bienfaits partout avec libéralité, toujours en des proportions convenables à la nature des êtres. Les aveugles soleils qui peuplent les cieux vont où son pouvoir les porte; mais les hommes sont appelés de manière à garder la force de ne pas répondre. Parce que nous sommes libres, nous avons, non point le droit, mais le pouvoir de méconnaître l'ordre; parce que nous pouvons le respecter, nous sommes inexcusables de l'enfreindre. Ce ne fut pas un mal de nous armer de la liberté; ce n'est point une injustice de nous punir ni de faire vivre le châtiment aussi longtemps que durent les fautes.

Évitez donc le mal et faites le bien par amour de Dieu; mais si cet amour n'est pas assez fort en

votre cœur, ajoutez-y la pensée du jugement et la crainte de l'enfer. La crainte a pour mission de ramener à la sagesse ceux qui ne se laissent point retenir et captiver par les attraits de la vertu.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

QU'IL FAUT TRAVAILLER AVEC FERVEUR A L'AMENDEMENT DE SA VIE.

Soyez vigilant et zélé dans le service de Dieu, et demandez-vous souvent : Qu'es-tu venu faire ici, et pourquoi as-tu quitté le siècle?

N'est-ce pas afin de vivre pour Dieu et d'être homme intérieur?

Brûlez donc d'avancer, parce que bientôt vous recevrez le prix de vos peines, et qu'alors il n'y aura plus ni crainte ni douleur.

Un peu de travail maintenant, puis un grand repos, ou mieux, une éternelle joie.

Si vous demeurez fidèle et fervent dans vos œuvres, assurément Dieu sera fidèle et magnifique dans ses récompenses.

Il faut nourrir la ferme espérance de parvenir au ciel; mais ne vous en croyez pas assuré, de

peur que vous n'en deveniez lâche ou présomptueux.

2. Un homme flottait souvent avec anxiété entre la crainte et l'espérance ; un jour, accablé de tristesse, il entra dans une église ; là, prosternédevant un autel pour prier, il dit et répéta : Oh ! si je savais que je dusse persévérer ! Aussitôt il entendit intérieurement cette divine réponse : Si vous le saviez, que voudriez-vous faire ? Faites maintenant ce que vous feriez alors, et vous serez pleinement tranquille.

A l'instant, consolé et fortifié, il s'abandonna à la volonté de Dieu, et son inquiétude s'évanouit.

Il ne voulut plus rechercher curieusement son avenir, mais il s'appliqua mieux à connaître la volonté et le bon plaisir de Dieu, afin de commencer et d'achever le bien en toutes choses.

3. *Espérez en Dieu et faites de bonnes œuvres*, dit le Prophète, *vous habiterez la terre et serez nourri de ses richesses* [1].

Une chose empêche quelques hommes de se corriger et d'avancer ardemment : la crainte des difficultés ou la fatigue du combat.

En effet, ceux-là dépassent les autres dans la piété, qui s'efforcent le plus généreusement de

[1] Psaume XXXVI, 3.

vaincre ce qui leur coûte ou leur répugne davantage.

Car l'homme fait des progrès et mérite des grâces d'autant plus considérables, qu'il sait mieux se dominer et se mortifier.

4. Il est vrai, tous n'ont pas à se vaincre et à souffrir également.

Toutefois, l'homme d'un zèle ardent, eût-il des passions nombreuses, arrivera plus rapidement qu'un autre disposé, mais plus tiède.

Deux choses surtout aident à devenir meilleur : s'arracher violemment aux inclinations vicieuses de la nature, et poursuivre avec ferveur la vertu dont on a le plus besoin.

Travaillez aussi davantage à vous défaire de ce qui vous déplaît le plus dans autrui.

5. Profitez de tout pour avancer; si de bons exemples vous frappent l'œil ou l'oreille, animez-vous à les suivre.

Voyez-vous, au contraire, des choses répréhensibles : gardez-vous de les faire, ou, si cela vous est arrivé quelquefois, tâchez de vous corriger promptement.

Comme votre œil observe les autres, les autres aussi vous observent.

Qu'il est agréable et doux de voir des religieux fervents, pieux, pleins d'exactitude et de régularité !

Qu'il est triste et pénible d'en voir qui vivent sans règle et négligent les obligations de leur état!

Quel malheur d'oublier le but de sa vocation, pour s'occuper de choses dont on n'est point chargé!

6. Souvenez-vous des engagements pris, et regardez Jésus crucifié.

Certes, il faut rougir, en considérant la vie de Jésus-Christ, de n'avoir pas mieux tâché d'y conformer la vôtre, quoique engagé depuis si longtemps dans la voie de Dieu!

Un religieux qui s'applique à méditer avec attention et piété la vie très-sainte et la passion du Seigneur, y trouve abondamment tout ce qui lui est utile et nécessaire, et n'a pas besoin de chercher hors de Jésus rien de meilleur.

Oh! si Jésus crucifié venait habiter notre cœur, que nous serions bientôt et suffisamment instruits!

7. Le religieux fervent accueille et exécute avec joie tout ce qu'on lui commande.

Le religieux négligent et tiède essuie tribulation sur tribulation, et de toutes parts les peines le pressent, parce qu'il manque de consolations intérieures et qu'il lui est interdit d'en chercher au dehors.

Le religieux qui échappe à sa règle est exposé à de grandes chutes.

Celui qui cherche le relâchement et la mollesse sera toujours en angoisses ; car toujours quelque chose lui déplaira.

8. Comment font tant d'autres religieux qui suivent, dans le cloître, une discipline austère ? Ils sortent rarement, vivent retirés, se nourrissent très-pauvrement, sont grossièrement vêtus, travaillent beaucoup, parlent peu, veillent longtemps, se lèvent matin, prolongent leurs prières, font de fréquentes lectures, et gardent la plus complète régularité.

Voyez les chartreux, les moines de Cîteaux, les religieux et religieuses de différents ordres, qui se lèvent chaque nuit pour chanter les louanges de Dieu.

Ce serait donc une honte de vous montrer paresseux dans un si saint exercice, à l'heure où tant d'autres frères s'y portent avec allégresse.

9. Oh ! si vous n'aviez autre chose à faire qu'à louer de cœur et de bouche le Seigneur notre Dieu !

Oh ! si vous n'aviez jamais besoin de manger, de boire, de dormir, mais que vous pussiez bénir Dieu et ne vous livrer qu'aux exercices spirituels, vous seriez bien plus heureux qu'à présent, où toutes les nécessités du corps vous asservissent !

Plût à Dieu qu'affranchi de telles nécessités, on

n'eût qu'à nourrir l'âme de ces aliments spirituels qu'on goûte, hélas! si rarement!

10. Quand l'homme consent à ne chercher sa consolation dans aucune créature, il commence alors à savourer Dieu parfaitement, et, quoi qu'il arrive, il est satisfait.

Alors ni l'abondance ne le réjouit, ni la médiocrité ne l'afflige; mais il s'abandonne avec pleine confiance à Dieu, qui lui est tout en toutes choses; pour qui rien ne périt ni ne meurt, pour qui, au contraire, tout vit, et à qui tout obéit sans délai.

11. Souvenez-vous toujours de votre fin, et que le temps perdu ne revient pas.

Vous n'acquerrez les vertus qu'avec beaucoup de soins et d'efforts.

Si vous commencez à devenir tiède, vous en souffrirez bientôt.

Mais, si vous devenez fervent, vous jouirez d'une grande paix et sentirez que la grâce de Dieu et l'amour de la vertu rendent le travail plus léger.

L'homme zélé et fervent est prêt à tout.

Il est plus dur de résister aux vices et aux passions que de supporter les fatigues du corps.

Qui n'évite pas les petites fautes, peu à peu tombera dans les grandes [1].

[1] Ecclésiast., XIX, 1.

Vous serez toujours joyeux à la fin d'un jour utilement employé.

Veillez sur vous, excitez et avertissez-vous, et, quoi qu'il en soit d'autrui, ne vous négligez pas vous-même.

On n'avance qu'autant qu'on se fait violence.

REFLEXION

Combien le monde a besoin qu'on le rappelle à la connaissance et à la pratique du christianisme! Il vit en général sous l'empire d'une illusion déplorable : que de choses lui jettent sur les yeux comme un épais bandeau! il est absorbé par le tumulte des affaires, séduit par des rêves de fortune, entraîné par l'infatuation du plaisir. Voyez-le : il consent à être dupe de lui-même, il se berce dans ses propres chimères, il ouvre une oreille avide, au récit de fictions plus ou moins ingénieuses, à de molles et sensuelles harmonies qui éveillent des émotions d'un jour, et il fuit ou dédaigne la seule voix qui l'entretienne de choses durables et d'intérêts éternels, la voix de la religion.

Cependant il est des entraînements contre lesquels on ne peut trop se prémunir : l'esprit a ses ténèbres et ses incertitudes, le cœur ses agitations tumultueuses et ses tristesses pleines d'angoisses, l'activité humaine, en un mot, ses

déréglements et ses défaillances. Or, à qui toutes ces causes de désordre peuvent-elles profiter? Ni à la société ni à la religion, ni aux corps ni aux âmes, ni aux méchants ni aux bons. Alors pourquoi les laisser follement agir et ne pas les combattre? et si l'Évangile nous enseigne à les combattre, pourquoi résister à l'Évangile?

Ayons donc le courage de nous tenir en garde contre les exemples et les maximes du monde, contre nos propres faiblesses et nos passions indomptées, et luttons avec énergie pour introduire dans notre conduite les réformes que le christianisme exige ou conseille. C'est difficile, dit-on. Assurément; car il s'agit de s'attaquer et de se vaincre soi-même, par une guerre de chaque jour, et par une foule de légers sacrifices où l'œil des hommes n'exalte pas notre courage et où notre amour-propre ne trouve aucune pâture. C'est donc difficile, mais non pas sans joie : Dieu adoucit les plus rudes labeurs par un charme secret; et puis, agréable ou pénible, c'est un devoir, après tout, et le bonheur n'est qu'à ce prix.

LIVRE DEUXIÈME

AVIS POUR AVANCER DANS LA VIE INTÉRIEURE

CHAPITRE PREMIER

DES DISPOSITIONS INTÉRIEURES.

Le *royaume de Dieu est au dedans de vous*[1], dit le Seigneur.

Revenez à Dieu de tout votre cœur, laissez ce misérable monde, et votre âme trouvera le repos.

Sachez mépriser les choses extérieures pour vous ramener aux intérieures, et vous verrez le royaume de Dieu venir en vous.

Car *le royaume de Dieu est paix et joie dans l'Esprit-Saint*[2], ce qui n'est pas accordé aux impies.

Jésus-Christ viendra, vous apportant ses consolations, si vous lui préparez en votre intérieur une demeure convenable.

Au dedans est toute sa gloire et sa beauté, et c'est là qu'il se complaît.

[1] Saint Luc, XVII, 21. — [2] Épît. aux Rom., XIV, 17.

Il visite souvent l'homme intérieur; ses entretiens sont doux, ses consolations suaves, sa paix abondante, sa familiarité merveilleuse.

2. Courage ! âme fidèle; préparez votre cœur pour cet époux, afin qu'il daigne y venir et l'habiter.

Car il a dit : *Qui m'aime gardera ma parole, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure* [1].

Faites donc place à Jésus-Christ, et renvoyez tout le reste.

En possédant Jésus-Christ, vous êtes riche, et lui seul vous suffit. Il saura veiller et fidèlement pourvoir à tout, de sorte que vous n'aurez pas besoin d'attendre rien des hommes.

Car les hommes changent vite et défaillent bientôt ; mais Jésus-Christ demeure éternellement, et jusqu'au bout son assistance est inébranlable.

3. Il ne faut ni compter beaucoup sur un homme fragile et mortel, bien qu'il soit utile et cher, ni s'attrister beaucoup s'il résiste ensuite et contredit.

L'ami du jour peut être l'ennemi du lendemain, et réciproquement : les hommes tournent comme le vent.

[1] Saint Jean, XIV, 23.

Placez en Dieu toute votre confiance ; qu'il soit votre crainte et votre amour ; il répondra pour vous et fera ce qui vaut le mieux.

Vous n'avez point ici de cité permanente[1] : n'importe où, vous êtes étranger et voyageur, et n'aurez jamais de repos, à moins d'être intimement uni à Jésus-Christ.

4. Pourquoi chercher autour de vous, puisqu'ici n'est point le lieu de votre repos ?

Votre demeure doit être au ciel, et c'est comme en passant qu'il faut regarder toutes les choses terrestres.

Toutes passent, et vous avec elles.

Prenez garde de vous y attacher, de peur d'y être pris et d'y périr.

Donnez votre pensée au Très-Haut, votre prière s'élevant sans cesse vers Jésus-Christ.

Si vous ne savez atteindre aux contemplations célestes, reposez-vous dans la passion de Jésus-Christ, et habitez volontiers ses plaies sacrées.

Car, si vous cherchez pieusement refuge dans ces plaies et ces précieux stigmates, vous serez grandement fortifié contre les tribulations, et, peu sensible au mépris des hommes, vous supporterez facilement les paroles médisantes.

5. Jésus-Christ, en ce monde, a lui-même été

[1] Épître aux Hébreux, XIII, 14.

méprisé des hommes, et, dans une suprême angoisse, abandonné de ses amis et de ses proches au milieu des opprobres.

Jésus-Christ a voulu souffrir et être méprisé, et vous osez vous plaindre !

Jésus-Christ a trouvé des ennemis et des calomniateurs, et vous prétendez n'avoir que des amis et des bienfaiteurs !

Pourquoi votre patience sera-t-elle couronnée, s'il ne vous arrive aucune adversité ?

Si vous ne voulez rien souffrir, comment serez-vous l'ami de Jésus-Christ ?

Souffrez avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, afin de régner avec Jésus-Christ.

6. Si vous eussiez une fois pénétré dans le cœur de Jésus et un peu goûté son ardent amour, vous n'auriez aucun souci de ce qui vous accommode ou vous incommode, heureux plutôt d'essuyer quelque outrage, car l'amour de Jésus fait que l'homme se méprise lui-même.

Qui aime Jésus et la vérité, l'homme vraiment intérieur et libre d'affections déréglées, peut aisément se donner à Dieu, s'élever en esprit au-dessus de lui-même, et là se reposer et jouir.

7. Qui estime les choses pour ce qu'elles sont, et non d'après les discours ou l'opinion d'autrui, est vraiment sage et plutôt disciple de Dieu que des hommes.

A qui vit en dedans et s'inquiète peu des choses du dehors, tous les lieux et les temps sont bons pour remplir ses pieux exercices.

L'homme intérieur se recueille vite, parce qu'il ne se répand jamais tout entier au dehors.

Les travaux extérieurs, les occupations inévitables et momentanées ne l'arrêtent pas ; mais comme les choses arrivent, il s'y prête.

A celui dont l'intérieur est disposé dans l'ordre, qu'importe ce que les hommes font d'éclatant ou de pervers ?

On n'est empêché et distrait qu'autant qu'on attire d'affaires à soi.

8. Si vous étiez ce qu'il faut et entièrement purifié, tout deviendrait avantage et progrès pour vous.

Beaucoup de choses vous déplaisent et souvent vous troublent, parce que vous n'êtes pas encore bien mort à vous-même ni dégagé des soucis terrestres.

Rien n'embarrasse et ne souille le cœur humain comme l'impur amour des créatures.

En renonçant aux consolations extérieures, vous pourrez contempler les choses célestes, et ressentir souvent la joie intérieure.

RÉFLEXION

L'œil du corps voit le monde extérieur et les

choses qui s'y trouvent ; l'œil de l'esprit voit l'âme et les choses de l'âme ; mais il y a un œil intérieur et profond qui voit Dieu comme on peut le voir ici-bas, et qui en Dieu voit tout ce qu'il faut connaître pour arriver à la perfection. Cet œil intérieur, c'est l'attention ramenée au dedans de nous-mêmes et soutenue par un vif désir d'étudier et de faire, avec la grâce, la volonté de Dieu. Or, pour qu'on puisse regarder ce désir comme sincère et efficace, et pour que cette attention porte ses fruits et nous conduise à la vraie lumière, il faut :

1° Nous dégager du monde et du péché. Le péché et les traces funestes qu'il a laissées en nous font l'effet d'un voile placé devant les yeux de notre âme et par où elle se trouve aveuglée ; d'une rouille adhérant à l'or de notre nature autrefois si pur et si beau, et maintenant obscurci comme un vil plomb ; d'un lourd et épais brouillard appesantissant les ailes de notre esprit et l'empêchant de s'élever vers les régions de la lumière. De là vient que nous sommes inclinés vers la terre et déchus de la science et de l'amour de Dieu. C'est pourquoi l'homme doit vaincre et briser ces liens qui le retiennent en bas, s'arracher aux créatures et à leurs séductions funestes, affranchir de toute entrave les tendances nobles et saintes qui sont comme ensevelies sous les

débris de sa nature foudroyée, et remonter enfin libre et pur dans les profondeurs du firmament spirituel et dans les clartés de Dieu. L'âme ressemble ainsi à ces hardis vaisseaux où la science moderne s'embarque pour parcourir et explorer l'air, vaste océan qui pèse sur nos têtes. Voyez-les se débattre, et, en vertu de leur légèreté même, tendre avec effort à rompre les liens par où ils se trouvent retenus, puis, quand les liens sont brisés, fuir d'un vol rapide au-dessus de la région des orages, et, loin de nos atteintes, naviguer en triomphe dans l'espace. Telle est l'âme dégagée des créatures.

2° Demeurer attentifs à la voix de Jésus-Christ qui parle en nous. Jésus-Christ est la parole sortant du sein de l'éternité pour opérer le salut des hommes; il est la source de lumière qui donne la vie aux esprits en leur donnant la connaissance de la vérité. Il est venu pour nous ouvrir l'intelligence et nous révéler ses secrets; sans lui, nous serions ignorance et ténèbres. Les hommes qui s'instruisent l'un l'autre ne peuvent que frapper l'oreille par un son matériel; il n'y a que Jésus-Christ qui se fasse entendre de l'oreille intérieure de l'âme et qui y porte des paroles de vie éternelle. Les hommes ne savent et ne disent la vérité qu'à demi : leur esprit est trop faible pour l'embrasser dans un large et puissant

coup d'œil, et leurs langues ne sont pas assez transparentes pour la donner même telle que leur esprit la voit; en sorte qu'il n'y a que Jésus-Christ qui soit réellement et doive être appelé notre Maître, car seul il sait tout et peut tout dire.

Faites donc taire nos passions, ô Jésus-Christ, et parlez à notre cœur.

CHAPITRE DEUXIÈME

DE L'HUMBLE SOUMISSION.

Il importe peu qu'on soit pour vous ou contre vous; seulement, tâchez que Dieu soit avec vous en toutes vos actions.

Ayez la conscience pure, et Dieu vous défendra.

Quand Dieu protége, la malice d'aucun homme ne peut nuire.

Sachez vous taire et souffrir, vous recevrez certainement l'aide du Seigneur.

Il sait le temps et la manière de vous délivrer; abandonnez-vous donc à lui.

C'est Dieu qui secourt et sauve de toute confusion.

Souvent il est très-utile, pour nous rendre plus humbles, que les autres connaissent et reprennent nos défauts.

2. L'homme qui s'humilie de ses défauts, apaise facilement les autres et satisfait sans peine ceux qui sont irrités contre lui.

Dieu protége l'humble et le délivre, il aime l'humble et le console, il s'incline vers l'humble, l'enrichit de grâces, et, après l'abaissement, l'élève à la gloire.

A l'humble il révèle ses secrets; il l'invite et l'attire doucement à lui.

Chargé d'affronts, l'humble garde encore la paix, parce qu'il s'appuie sur Dieu et non sur le monde.

N'estimez pas avoir fait aucun progrès, si vous ne vous croyez inférieur à tous.

RÉFLEXION

Il y a plus de rapport et d'intimité qu'on ne le croit d'ordinaire entre l'humilité chrétienne et le vrai courage. Qui est humble se défie de soi et apprend à se confier en Dieu; qui s'appuie sur Dieu est plus fort que tout le monde, le sent très-bien, et, au besoin, le fait sentir.

C'est de l'humilité et de la confiance en Dieu que le chrétien tire sa force, sa vertu, la garantie de son mérite et l'espoir d'une immortelle

récompense. Il cherche et trouve uniquement en Dieu tout appui et toute gloire. Son âme, battue par les adversités et la tempête insultante des passions, ne cède ni à la violence des unes ni à la trompeuse douceur des autres. Il voit les maux fondre sur lui, et il y résiste; il est atteint par les injures, et il les souffre; l'extrême violence des persécutions le frappe sans l'abattre; on peut le tuer, mais non pas le vaincre. Au milieu de cette force et de cette vertu qui le rendent supérieur à tout, l'humilité le rend supérieur à lui-même et l'empêche de faire évanouir en orgueil le fruit de toutes ses victoires; car son but n'est pas de recevoir des louanges, il s'occupe seulement de les mériter; encore ne songe-t-il point à celles des hommes, mais seulement à celles de Dieu. De là vient qu'il passe à travers les choses du temps, comme n'y faisant aucun fonds : il est d'origine plus noble et va plus loin qu'elles; il peut monter aux plus élevées sans objection, et descendre aux plus humbles sans arrière-pensée. Il se trouve partout à sa place, parce qu'ayant Dieu dans le cœur, il a ramené le ciel sur la terre, et qu'il n'y a plus pour lui ni haut ni bas. Tels ont été les martyrs lorsque, bravant les outrages, la prison, les tortures, les supplices et la mort, ils se montraient plus patients que leurs bourreaux n'étaient cruels, plus joyeux dans la souffrance qu'on

n'était ardent à les tourmenter, plus humbles dans un si beau triomphe qu'on n'était vain et insensé en les persécutant. Dieu était leur soutien, parce qu'il était leur but.

Voulons-nous donc être assez forts pour mépriser ce que le monde estime, pour regarder comme chose de rien ce qu'il regarde comme chose d'un grand prix, pour affronter ce qu'il fuit lâchement, et ne pas appréhender ce qu'il redoute, pour ne point nous incliner devant ses maximes, ses vices et ses menaces? En ce cas, que Dieu seul soit notre espérance, notre gloire et notre sécurité; ne comptons pas sur nous-mêmes : nous ne pouvons résister victorieusement à nos passions et vaincre les ennemis de notre âme qu'en nous appuyant sur Dieu.

CHAPITRE TROISIÈME

DE L'HOMME PACIFIQUE ET BON.

Maintenez-vous d'abord en paix, et vous pourrez ensuite y mettre les autres.

L'homme pacifique est plus utile que les avant.

L'homme passionné tourne le bien en mal et croit le mal aisément.

L'homme pacifique et bon ramène tout au bien.

Qui est bien en paix n'a de soupçon sur personne; l'homme mécontent et inquiet nourrit divers soupçons, et, n'étant point en repos, n'y laisse pas les autres.

Il dit souvent ce qu'il ne devrait pas dire, et ne fait pas ce qu'il devrait faire.

L'œil sur les obligations d'autrui, il néglige les siennes.

Soyez donc zélé d'abord pour vous-même, et ensuite vous pourrez justement l'être pour votre prochain.

2. Vous savez bien colorer et excuser vos actes, et vous ne voulez pas recevoir les excuses d'autrui.

Il serait plus juste de vous accuser et d'excuser votre frère.

Si vous voulez être supporté, supportez aussi les autres.

Voyez combien vous êtes loin encore de la vraie charité et de l'humilité, qui s'irrite et s'indigne seulement contre elle-même.

Ce n'est pas beaucoup de vivre avec des caractères doux et bons; car cela plaît naturellement à tout le monde : chacun aime son repos et préfère quiconque partage ses sentiments.

Mais vivre en paix avec des hommes durs, pervers, sans règle, ou qui nous contrarient,

c'est une grande grâce, un acte courageux et très-louable.

3. Tels restent en paix avec eux-mêmes et avec autrui.

Tels ne sont point en paix et n'y laissent personne, à charge aux autres, plus à charge encore à eux-mêmes.

Tels enfin demeurent eux-mêmes dans la paix et tâchent d'y amener les autres.

Toutefois notre paix, en cette misérable vie, consiste plutôt à souffrir humblement qu'à n'éprouver aucune contrariété.

Qui sait le mieux souffrir jouira d'une plus grande paix : il est vainqueur de lui-même et maître du monde, ami de Jésus-Christ et héritier du ciel.

RÉFLEXION

Heureux, disent les Écritures, heureux qui vit dans l'innocence et ne s'arrête point dans la voie des pécheurs, mais qui craint Dieu et met son plaisir dans la connaissance et la pratique de ses commandements ! Cet homme sera semblable à un arbre planté le long des eaux courantes, qui produit son fruit en sa saison, et qui, ne se dépouillant jamais de ses feuilles, conserve toujours sa vigueur et sa verdure. Dieu le comblera

de ses bénédictions; rien n'ébranlera ce sage, et sa mémoire vivra dans l'éternité. Tout ce qu'on peut souhaiter ne mérite pas d'entrer en comparaison avec la sagesse : elle tient dans sa main droite la longue vie, et dans sa main gauche les richesses et la gloire. Ses voies sont agréables, on trouve la paix dans ses sentiers. Elle est un arbre de vie pour qui l'embrasse; s'y tenir uni, c'est le bonheur. Mettez vos pieds dans ses fers et votre tête sous son joug. Baissez votre épaule et recevez son fardeau. Ne vous lassez pas de porter ses chaînes. Appliquez-vous donc à faire le bien et conservez-vous dans l'innocence [1].

Ainsi la paix est le résultat de la justice et le fruit de la vertu, comme le trouble et la guerre sont le résultat du crime et le fruit de l'iniquité. Mais, puisque nous soutenons des rapports avec Dieu, avec nos semblables et avec nous-mêmes, la paix et la guerre peuvent nous venir du dehors et du dedans, du Créateur et des créatures, selon que ces divers rapports seront respectés ou méconnus. Ensuite, parce que c'est Jésus-Christ qui nous a rétablis et qui peut nous maintenir dans la justice, c'est de lui que nous vient la paix véritable. Il nous a réconciliés avec Dieu, en effaçant nos péchés dans son sang; avec nos sem-

[1] Psaume I, CXI, CXVIII; Ecclésiast., I, VI, XIII; Proverb., IV.

blables, en répandant la charité dans les cœurs ; avec nous-mêmes, en purifiant nos consciences. « Je vous laisse ma paix, dit-il, je vous donne ma paix [1]. » Et cette paix, intérieure et stable, diffère essentiellement de celle que l'on cherche quelquefois au sein des plaisirs et qui n'est jamais que superficielle et trompeuse. La paix n'est pas nécessairement où nous la cherchons; elle est seulement où Dieu l'a mise, et il l'a mise dans une conversion entière et une persévérance soutenue.

CHAPITRE QUATRIÈME

DE LA PURETÉ DU CŒUR ET DE LA DROITURE D'INTENTION.

Deux ailes soulèvent l'homme au-dessus de la terre : la simplicité et la pureté.

La simplicité doit être dans l'intention, la pureté dans l'affection.

La simplicité tend à Dieu, la pureté l'atteint et le goûte.

Nulle bonne œuvre ne vous coûtera, si vous êtes intérieurement affranchi de toute affection déréglée.

[1] Saint Jean, XIV, 27.

Ne désirez et ne cherchez que la volonté de Dieu et l'utilité du prochain, et vous aurez la liberté intérieure.

Si votre cœur était droit, alors toute créature vous serait un miroir de vie et un livre de sainte doctrine.

Il n'est créature si petite et si vile qui ne rappelle la bonté de Dieu.

2. Soyez intérieurement pur et bon, vous verrez et saisirez tout sans obstacle. Un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer.

Par ce qu'on est au dedans, on juge du dehors.

S'il y a quelque joie au monde, c'est assurément pour le cœur pur.

Et, s'il y a des tribulations et des angoisses, c'est surtout pour la mauvaise conscience.

Le fer mis au feu perd sa rouille et devient tout étincelant ; ainsi quiconque se donne entièrement à Dieu, dépouille sa tiédeur et devient un homme nouveau.

3. Quand on commence à s'attiédir, alors on appréhende la moindre peine et l'on reçoit volontiers les consolations extérieures.

Mais quand on commence à se vaincre parfaitement et à marcher avec courage dans les voies de Dieu, alors on compte pour rien ce qu'on trouvait pénible auparavant.

RÉFLEXION

L'esprit se simplifie, comme parlent les maîtres de la vie spirituelle, quand il s'éloigne et se sépare des choses sensibles et temporelles pour s'attacher exclusivement et adhérer au seul et souverain bien, c'est-à-dire à Dieu, père, rédempteur, époux et ami de sa créature. Le cœur a de la droiture et de la pureté, quand il se dirige vers Dieu à travers et par-dessus tout, voulant ce que Dieu veut et comme il veut, et non pas autre chose ni autrement. A ces deux conditions, l'âme éprouve et goûte combien il y a de douceur en Dieu.

1. Il faut avoir la simplicité; car Jésus-Christ nous y exhorte, et il veut que nous devenions petits enfants pour entrer dans le royaume du ciel [1]. Avec un œil simple, on découvre aisément en soi et autour de soi la volonté divine : toutes les créatures, en effet, prennent alors comme un mystérieux langage pour nous entretenir de Dieu; tous les événements, empreints de sa puissance, passent devant nous comme une autorité sacrée, et nous commandent tour à tour, selon leur caractère, la sympathie, la résistance ou la résignation, la sagesse qui use de la prospérité

[1] Saint Matthieu, x, 16; et xviii, 2-5.

sans orgueil, ou le courage qui lutte sans faiblesse contre le crime ou l'adversité. Avec un œil simple, on découvre aisément dans la conduite d'autrui ce qui peut l'absoudre ou du moins l'excuser : qui est ingénu ne suppose pas la duplicité dans les autres ; ses jugements sont plus charitables, ses paroles plus mesurées, ses sentiments plus fraternels.

2. Il faut avoir une grande pureté de cœur, car Jésus-Christ l'ordonne[1]. Sans la pureté du cœur, nos œuvres ne sont pas dignes de Dieu et ne peuvent nous faire arriver au ciel ; avec cette pureté, au contraire, des choses qui par elles-mêmes ne sont rien, puisque tout est néant devant Celui qui n'a besoin de personne, acquièrent une haute valeur et se revêtent d'immortalité en se revêtant de charité. Qui a la pureté du cœur marche, court, vole vers le ciel ; qui en est privé languit, s'énerve, tombe. Au moindre choc des tentations, l'homme sans charité pose les armes, tandis que la charité véritable sait accepter les luttes et faire éclater sa généreuse ardeur. La terre plaît à qui n'a pas le cœur pur ; souillé de la boue de ce monde, il y cherche quelque chose qui aille à ses goûts abaissés. Mais qui aime Dieu trouve longs et mauvais les jours de son pèleri-

[1] Saint Matth., v, 8.

nage sur terre, et du fond de l'exil tient les regards avec le cœur tournés sans cesse vers les horizons de la patrie éternelle.

Ayons donc la simplicité, pour que notre esprit, comme une eau limpide, reçoive et réfléchisse les rayons de la vérité divine; ayons le cœur droit et pur, afin d'aller à Dieu avec charité, sans nous laisser retenir par les créatures.

CHAPITRE CINQUIÈME

DE LA CONSIDÉRATION DE SOI-MÊME.

Ne comptons pas trop sur nous-mêmes, parce que souvent la grâce et le jugement nous manquent.

Nous n'avons qu'une faible lumière, et nous la perdons bientôt par négligence.

Souvent nous n'apercevons pas combien nous sommes intérieurement aveuglés.

Souvent mauvaises sont nos actions, et pires nos excuses.

Quelquefois la passion nous meut, et nous croyons que c'est le zèle.

On relève de petites fautes dans autrui, et l'on s'en permet de plus grandes.

On sent vite et l'on pèse ce que les autres font

souffrir ; mais tout ce qu'on leur fait souffrir, on n'y songe pas.

Qui se jugerait avec équité, n'oserait juger personne avec sévérité.

2. L'homme intérieur préfère le soin de lui-même à tout autre soin, et qui s'observe avec attention se tait aisément sur autrui.

Vous ne serez jamais intérieur et pieux, si vous ne gardez le silence sur les autres pour songer surtout à vous-même.

Soyez occupé de vous et de Dieu, et ce qui vient du dehors vous touchera peu.

Où êtes-vous quand vous n'êtes pas présent à vous-même? et qu'avez-vous gagné à tout parcourir en vous négligeant?

Pour être en paix et vraiment uni à Dieu, il faut laisser tout le reste et ne penser qu'à vous.

3. Vous avancerez beaucoup, si vous quittez tout soin terrestre.

Vous reculerez sensiblement, si vous estimez rien de temporel.

Ne tenez pour grand, élevé, aimable et doux, que Dieu seul ou ce qui vient de Dieu.

Estimez vaine toute consolation qui part des créatures.

L'âme qui aime Dieu dédaigne tout ce qui est au-dessous de Dieu.

Éternel, immense et remplissant tout, Dieu

seul est la consolation de l'âme et la vraie joie du cœur.

RÉFLEXION

Se connaître : tel est le problème que la sagesse antique posait à ses disciples. Tel est aussi l'objet dont se préoccupait dans sa prière un des plus beaux génies et des plus nobles cœurs où la foi chrétienne soit descendue : Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse ! s'écriait saint Augustin. C'est, en effet, dans la considération de soi-même qu'on trouve le témoignage des vérités et la source des sentiments nécessaires à la direction de la vie. C'est par une telle étude que l'homme remédie à la confusion de ses pensées et à la dissipation de son cœur, sonde les replis de sa consience, en chasse les ténèbres pour y ramener la lumière, discute le passé, met ordre au présent, dispose l'avenir, corrige le mal, perfectionne le bien, se fraye une route vers Dieu. On ne peut agir que selon ses facultés et ses forces; pour les employer utilement, il faut les connaître; c'est parce qu'il s'étudie trop peu, que l'homme se perd en orgueil et s'égare dans les passions sensuelles.

Qu'êtes-vous donc, ô homme si fier de vous-même ? Il fut un temps où vous n'étiez pas, et,

par conséquent, vous n'existez que d'emprunt, et avec l'existence, vous avez reçu tout ce que vous avez. Vous ne sauriez donc tirer gloire de rien, pas même de ce que votre activité vous donne ; car tout cela vient de plus haut que vous, et part de la main qui vous a fait et qui vous conserve. Et puis, issu du néant, vous portez la marque de votre origine : vous n'êtes que faiblesse et imperfection. Vous ressemblez à une frêle colonne posée dans la vie pour un jour et soutenue par en bas et par en haut ; tant vous n'êtes rien ! si débile, de quoi seriez-vous orgueilleux ?

Et, toutefois, que n'êtes-vous pas et que ne pouvez-vous pas si, après vous être humilié en vous-même, vous rendez justice et gloire à Dieu? Il vous a créé par un acte de sa puissance, et c'est de si haut que vous tenez votre origine. Il vous a créé à son image et à sa ressemblance, et c'est de là qu'il y a dans vous quelque chose d'auguste. Il vous a créé par amour et pour vous faire partager son bonheur, et c'est la gloire d'un tel but qui resplendit sur votre vie et lui imprime un caractère de grandeur et de beauté infinie.

Connaissez-vous donc, ô homme ! et, voyant le lien qui, à travers la tombe, rattache le présent à l'avenir, vous ne mettrez pas vos joies en ce monde où vous n'étiez pas hier, et où vous ne

serez pas demain ; vous mettrez votre espérance dans l'éternité.

CHAPITRE SIXIÈME

DE LA JOIE D'UNE BONNE CONSCIENCE.

La gloire du juste est le bon témoignage de sa conscience.

Avec une conscience pure, vous posséderez toujours la joie.

La bonne conscience peut supporter beaucoup de choses et se réjouir même dans l'adversité.

La mauvaise conscience est toujours tremblante et inquiète.

Vous serez délicieusement tranquille si votre cœur ne vous reproche rien.

Ne vous réjouissez que d'avoir fait le bien.

Les méchants n'ont jamais de véritable joie, et ne sentent pas la paix intérieure ; car *il n'y a point de paix pour les impies* [1], dit le Seigneur.

Et s'ils disent : Nous sommes en paix, les maux ne viendront pas sur nous ; et qui oserait nous nuire ? ne les croyez pas ; car la colère de

[1] Isaïe, LVII, 21.

Dieu se lèvera soudain, et leurs œuvres seront anéanties, et leurs pensées périront.

2. Mettre sa gloire à souffrir n'est pas difficile à ceux qui aiment, car se glorifier ainsi, c'est *se glorifier dans la croix du Seigneur* [1].

Courte est la gloire que donnent et reçoivent les hommes.

Avec la gloire mondaine marche toujours la tristesse.

La gloire des bons est dans leur conscience, et non dans la bouche des hommes.

L'allégresse des justes est de Dieu et en Dieu, et leur joie vient de la vérité.

Qui désire la gloire véritable et éternelle, dédaigne la gloire du temps.

Et qui recherche ou ne méprise pas sincèrement la gloire temporelle, montre qu'il aime peu la gloire du ciel.

Il goûte une grande tranquillité de cœur, celui que n'inquiète ni la louange ni le blâme.

3. On est aisément en paix et content, avec une conscience pure.

Vous n'êtes pas meilleur parce qu'on vous loue, ni pire parce qu'on vous blâme.

Vous êtes ce que vous êtes, et nul propos ne peut vous rendre plus grand devant Dieu.

[1] Épit. aux Romains, v, 3; aux Galates, vi, 14.

Si vous considérez ce que vous êtes intérieurement, vous n'aurez aucun souci de ce qu'on dit de vous.

L'homme voit le visage, mais Dieu voit le cœur [1].

L'homme regarde l'action, mais Dieu pèse l'intention.

Faire toujours bien et s'estimer peu, c'est la marque d'une âme humble.

Ne vouloir consolation d'aucune créature, c'est le signe d'une grande pureté et d'une confiance intérieure.

4. Qui ne cherche au dehors aucun défenseur montre qu'il s'est entièrement remis à Dieu.

Car celui-là est approuvé, dit saint Paul, *non pas qui se recommande lui-même, mais que Dieu recommande* [2].

Vivre avec Dieu au dedans et ne tenir à rien au dehors, c'est l'état de l'homme intérieur.

RÉFLEXION

Le cœur des méchants est comme une mer agitée que rien ne saurait apaiser et dont les flots rejettent fange et limon. Il y a dans la conscience humaine un endroit profond où tous les

[1] I Rois, XVI, 7. — [2] II Corinth., X, 18.

crimes retentissent en imprimant aux fibres les plus délicates du cœur un frémissement douloureux qui s'appelle le remords. Qui n'a senti le remords et ses menaces, et ses coups et ses blessures ? à la suite des crimes, le devoir trahi, la loi méconnue, la religion outragée, se dressent dans la conscience comme un spectre. En vain l'âme essaye de fuir, le spectre s'attache à ses pas, la presse, l'atteint, et, quand elle s'est retirée dans les joies des sens comme pour tromper le tyran domestique et se dérober à ses regards, il la saisit entre les bras du plaisir et quelquefois la jette dans de sombres épouvantes. Le remords n'est pas toujours aussi terrible ; mais il est toujours opiniâtre et ne dort qu'à demi. Il rend les journées tristes et les nuits inquiètes. Le crime n'a pas satisfait les cœurs coupables, et le souvenir de la vertu les trouble ; l'angoisse et la douleur les obsèdent et les tyrannisent sans relâche.

Quelle n'est pas, au contraire, la joie du juste ! quelle égalité d'esprit ! quelle résignation tranquille ! comme sa vie est consolée ! Éclairé par la foi, soutenu par la grâce, appréciant les choses à leur vrai prix et les mettant à leur place, il n'est ni séduit par les illusions, ni emporté par les passions ; il connaît l'ordre, le respecte et en jouit. Un repos profond, un bien-être inex-

primable, lui forment, dès ce monde, une récompense et comme un avant-goût du bonheur éternel. Il s'unit à Dieu en lui obéissant, et dans cette union il trouve la paix avec la force : il marche invariablement à son but, et rien ne peut essayer de l'en détourner que le Dieu de l'ordre ne vienne généreusement à son secours. En paix avec lui-même, il n'est point à charge aux autres : il les gagne par sa mansuétude et devient fort par sa douceur. Indulgent pour les hommes, supérieur aux événements, ni la prospérité ne l'exalte, ni l'adversité ne l'abat. Son cœur, dit l'Écriture, est une fête continuelle [1].

Pour jouir de ce repos en rentrant dans l'ordre, il faut d'abord crucifier sa chair. C'est la leçon qui nous fut donnée par Jésus-Christ montant à la croix pour y clouer la chair de péché et détruire ainsi la discorde ; car nous ne pouvons invoquer le bénéfice de la rédemption qu'en nous y associant par un douloureux concours : J'accomplis en ma chair, dit saint Paul, ce qui manque à la passion de Jésus-Christ [2]. Il faut ensuite pratiquer la charité envers Dieu et envers les hommes, si nous voulons ramener en nous l'ordre troublé par l'égoïsme et l'amour des choses périssables ; car l'ordre, c'est le règne de la

[1] Proverb., xv, 15. — [2] Épît. aux Colossiens, i, 24.

volonté divine, et la volonté de Dieu, qui est charité, c'est que la charité gagne et embrase tous les cœurs. Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il s'allume [1] ?

CHAPITRE SEPTIÈME

QU'IL FAUT AIMER JÉSUS PAR-DESSUS TOUTES CHOSES.

Heureux qui comprend ce que c'est qu'aimer Jésus et se mépriser soi-même à cause de Jésus !

Il faut pour cet ami quitter tout autre ami, car Jésus veut être aimé seul par-dessus tout.

L'amour des créatures est trompeur et instable ; — l'amour de Jésus est fidèle et durable.

Qui s'attache aux créatures tombera dans leur ruine ; — qui s'attache à Jésus sera pour toujours affermi.

Aimez et gardez cet ami qui ne vous quittera pas quand tous se retireront, et qui ne vous laissera jamais périr.

Il faut qu'un jour vous soyez séparé de tout, bon gré, mal gré.

[1] Saint Luc, xii, 49.

2. Vivant et mourant, restez avec Jésus et fiez-vous à sa fidélité ; lui seul peut vous secourir quand tout vous manquera.

Tel est votre bien-aimé, qu'il n'endure aucun partage ; il veut avoir seul votre cœur, et y siéger comme un roi sur son propre trône.

Si vous saviez vous défaire de toute créature, Jésus aimerait à demeurer en vous.

Regardez comme perdu presque tout ce qu'en dehors de Jésus vous fondez sur les hommes.

Ne comptez ni ne vous appuyez sur un roseau qu'agite le vent ; car *toute chair est comme l'herbe et toute sa gloire passe comme la fleur des champs* [1].

3. Vous serez souvent trompé, si vous jugez de l'homme seulement par l'apparence.

Car où vous cherchez soulagement et profit, vous ne trouverez ordinairement que mécompte.

Qui cherche Jésus en toutes choses, trouvera partout Jésus.

Qui se cherche lui-même, se trouvera aussi, mais pour sa perte.

Car l'homme se nuit plus à lui-même, en ne cherchant pas Jésus, que tous ses ennemis et le monde entier.

[1] Isaïe XL, 6.

RÉFLEXION

C'est chose vaine et dangereuse de s'attacher à ce qui n'est pas Jésus-Christ. On ne peut se confier aux créatures ; et, si on le fait, elles répondront en trahissant ceux qui placent en elles tout leur espoir. Roseaux brisés, comme parle l'Écriture, elles trompent la main qui les emploie, et c'est par une bonté providentielle que Dieu leur a donné cette fragilité décourageante ; il serait illusoire, assurément, d'y chercher une force que le bras du Tout-Puissant n'y a pas mise, et d'y porter un amour qu'elles ne sauraient ni reconnaître ni payer dignement.

Jésus-Christ seul appelle et mérite notre suprême affection ; seul, il peut et daigne y répondre. Il est beau en quelque état qu'il s'offre à nos yeux : il est beau dans le sein du Père, au milieu des splendeurs de l'éternité ; dans les bras de la Vierge mère, au milieu des faiblesses et des infirmités de l'enfance. Il est beau dans le travail et les souffrances de sa vie pauvre et cachée ; dans l'ignominie et les douleurs de sa passion et de sa mort. Quoi de plus grand et de plus glorieux que l'œuvre fondée sur son humilité et maintenue par sa puissance, œuvre où il se montre régnant sur les esprits par sa doctrine, sur

les cœurs par sa charité, sur les mœurs publiques par les lois de son Évangile ? Quoi de plus doux et de plus attrayant que sa vie eucharistique, où il se cache aux yeux du corps pour se manifester davantage aux yeux de la foi ; libéral envers les justes, bon envers les pécheurs, accessible à tous, force des faibles, appui des opprimés, richesse des pauvres, consolation de ceux qui souffrent ?

Qui donc n'aimerait Jésus-Christ ? Au moins, cet ami est fidèle ; et, bien loin qu'il abandonne et se retire le premier, il recherche et poursuit les transfuges de son amitié. Il faut donc l'aimer par-dessus tout, et que ses leçons l'emportent dans notre âme sur les maximes mondaines, ses exemples sur toutes les séductions des créatures. Il faut l'aimer plus que nous-mêmes : plus que notre esprit, qui est fier et se révolte trop souvent contre la parole de Jésus-Christ ; plus que notre cœur, qui est pusillanime et n'aime pas assez la croix où fut attaché Jésus-Christ ; plus que notre corps surtout, qui est lâche et insolent, et ne se soumet qu'avec grande peine aux préceptes austères de Jésus-Christ.

CHAPITRE HUITIÈME

DE L'AMITIÉ FAMILIÈRE AVEC JÉSUS.

Jésus présent, tout est bon et rien ne semble difficile ; mais Jésus absent, tout devient pénible.

Si Jésus ne parle pas au dedans, toute consolation est chétive ; mais si Jésus dit seulement une parole, c'est une puissante consolation.

Marie-Madeleine ne se leva-t-elle pas aussitôt du lieu où elle pleurait, lorsque Marthe lui dit : *Le maître est là, et il vous appelle* [1] ?

Heureux instant où Jésus appelle des larmes à la joie de l'esprit !

Que vous êtes insensible et aride sans Jésus !

Quelle vanité et quelle folie de rien désirer hors de Jésus !

Ne l'avoir pas, c'est perdre plus que tout un monde.

2. Que peut vous donner le monde sans Jésus !

Être sans Jésus, c'est un dur enfer ; être avec Jésus, c'est un doux paradis.

[1] Saint Jean, XXI, 18.

Si Jésus est avec vous, nul ennemi ne pourra vous nuire.

Qui trouve Jésus, trouve un précieux trésor, ou plutôt un bien incomparable.

Qui perd Jésus, perd infiniment plus que s'il perdait le monde entier.

Vivre sans Jésus, c'est l'extrême indigence ; posséder Jésus, c'est la souveraine richesse.

3. Savoir converser avec Jésus, est un grand art, et savoir le retenir, une grande sagesse.

Soyez humble et pacifique, pour avoir Jésus avec vous.

Soyez pieux et recueilli, pour conserver Jésus en vous.

Vous aurez bientôt éloigné Jésus et perdu sa grâce, en voulant vous répandre au dehors.

Et si vous l'éloignez et le perdez, à qui recourir et quel ami chercher ?

Sans ami, vous ne sauriez vivre heureux ; et si Jésus n'est pas votre ami préféré, n'attendez que tristesse et désolation.

C'est donc folie de placer en quelque autre sa confiance ou sa joie.

Plutôt le monde entier pour ennemi que Jésus contre soi !

Qu'entre tous vos amis, Jésus soit donc le seul bien-aimé.

4. Aimez-les tous pour Jésus, mais Jésus pour lui-même.

Jésus seul doit être particulièrement aimé, car seul il reste fidèle et bon entre tous.

Aimez, en Jésus et pour Jésus, amis et ennemis ; et priez-le pour tous, afin que tous le connaissent et l'aiment.

N'ambitionnez jamais d'être aimé ou loué de préférence ; car cela n'appartient qu'à Dieu, qui n'a point d'égal.

Ne désirez pas que personne s'occupe de vous dans son cœur, et n'ayez le cœur occupé de personne ; mais que Jésus soit en vous et en tout homme de bien.

5. Soyez intérieurement pur et libre, sans nulle attache aux créatures.

Il faut vous dépouiller de tout et présenter à Dieu un cœur pur, pour être libre et goûter combien le Seigneur est doux.

Et vraiment vous n'y réussirez pas, si vous n'êtes prévenu et attiré par sa grâce, au point qu'ayant tout répudié et tout exclu, vous soyez uni seul à lui seul.

Car, lorsque la grâce assiste l'homme, il peut tout ; et, quand elle se retire, il est pauvre et infirme, et comme abandonné aux châtiments.

En cet état, il ne faut pas s'abattre ni désespérer, mais s'en tenir paisiblement à la volonté de

Dieu et supporter pour l'amour de Jésus-Christ tout ce qui survient ; car à l'hiver succède l'été, après la nuit le jour, et après la tempête une grande sérénité.

REFLEXION

L'amour de Jésus produit en nous plus d'un merveilleux effet.

1. Il enrichit notre esprit d'une douce et ineffable lumière. Qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, les hommes sont à plaindre avec leur sagesse menteuse et leur prudence d'enfant. A peine peuvent-ils élever, à force de soins, une fortune qui chancelle et une réputation qui s'affaisse ; leur paix impie, Dieu la trouble d'un souffle de sa colère ; l'édifice de leur félicité, Dieu l'abat du revers de sa main. Mais ceux qui aiment Jésus-Christ apprécient toute chose terrestre à sa valeur propre : au lieu de rester malheureusement ensevelis dans de matérielles occupations, ils songent à leurs destinées futures ; ils touchent la terre du bout des pieds, et tiennent le regard fixé sur le ciel ; ils usent du monde comme si le monde n'était pas fait pour eux. Dans les choses religieuses et divines, que de lumières ils obtiennent en aimant Jésus-Christ ! Ils découvrent mieux sa volonté et les motifs de s'y soumettre ;

leur foi ne transporte peut-être pas les montagnes, mais elle fait plus : elle brise l'effort des passions mauvaises, aplanit devant l'homme la route du bien, s'empare du cœur et en retourne toute l'énergie vers Dieu. Oh ! le sublime amour qui ouvre ainsi les yeux de l'âme et lui révèle ses forces, qui la rend à la fois si intelligente et si intrépide !

2. L'amour de Jésus repose le cœur. Qu'y a-t-il de beau dans le monde et qu'y a-t-il de bon, si ce n'est Jésus ? Auprès de lui et dans son intimité, toutes choses sont douces, la pauvreté même et la douleur ; loin de lui et dans son inimitié, toutes choses sont dures, la prospérité même et le plaisir. Renoncer pour Jésus-Christ aux affections terrestres, c'est une gloire et une félicité ; car alors on le possède plus librement et plus complétement, et il tient lieu de tout, étant le père, l'ami, le frère et l'époux de nos âmes. Qui donc, ô Seigneur, demande aux créatures quelque perfection que vous n'ayez pas ? Les ingrats ! ils n'ont qu'un cœur, et ils vont le porter à d'autres qu'à vous, qui cependant les avez aimés gratuitement, d'une manière constante et avec une si magnifique générosité.

L'amour de Jésus ennoblit et sanctifie nos œuvres. Il inspire merveilleusement ceux dont il a touché le cœur : qui aime Jésus-Christ, cher-

che à lui plaire, et Jésus-Christ répond à qui veut lui être agréable. L'amour de Jésus donne une règle infaillible de bien faire ; qui aime, regarde ce qu'il aime, et imite ce qu'il regarde. L'amour de Jésus met au bout de nos actions une fin sublime ; qui aime, travaille pour celui qu'il aime et voudrait le donner pour maître au monde entier ; il est le premier à s'en nommer l'esclave et il se réjouit dans ses fers. « Quand j'aimerai de toute ma force, ce ne sera plus cette vie, la charité sera consommée, la cupidité sera éteinte, la sensualité et l'amour-propre seront arrachés. Mais, tant que nous sommes en cette vie, ce poids qui nous entraîne au mal subsiste toujours... En attendant, ô mon Dieu ! la charité doit croître toujours et la cupidité toujours décroître. La force augmente en aimant ; l'exercice de l'amour épure le cœur en lui apprenant à aimer de plus en plus [1]. »

[1] Bossuet, *Médit. sur l'Évangile.*

CHAPITRE NEUVIÈME

DE LA PRIVATION DE TOUTE CONSOLATION.

Mépriser les consolations des hommes n'est pas difficile, quand on goûte celles de Dieu.

Mais c'est grand et très-grand de se passer des unes et des autres, de souffrir volontiers, pour la gloire de Dieu, cet exil du cœur, sans se rechercher en rien ni songer aucunement à ses propres mérites.

Quelle merveille que vous goûtiez joie et ferveur, lorsque la grâce vous visite? C'est pour tous l'heure désirable.

On marche agréablement, lorsque la grâce de Dieu soutient.

Comment sentir le fardeau, lorsque le Tout-Puissant porte, et que le guide suprême conduit?

2. Volontiers nous cherchons du soulagement, et difficilement l'homme se défait de lui-même.

Le saint martyr Laurent, comme son évêque, vainquit le siècle, parce qu'il méprisa tout ce que le monde offre d'agréable, et qu'il souffrit avec patience, pour l'amour de Jésus-Christ, d'être séparé du souverain pontife Sixte, qu'il aimait tendrement.

Par l'amour du Créateur, il surmonta l'amour de la créature, et aux consolations humaines préféra le bon plaisir de Dieu.

De même, apprenez à quitter, pour l'amour de Dieu, l'ami le plus cher et le plus indispensable.

Et, lorsqu'un ami vous abandonne, calmez votre peine, sachant qu'il faut un jour nous séparer tous.

3. L'homme doit combattre beaucoup et longtemps, pour apprendre à se vaincre pleinement et à reporter en Dieu toutes ses affections.

Lorsqu'on s'appuie sur soi-même, aisément on se laisse aller aux consolations humaines.

Mais qui aime véritablement Jésus-Christ et poursuit ardemment la vertu, loin de s'abattre sur les consolations et de chercher les douceurs sensibles, désire plutôt les fortes épreuves et les durs travaux à souffrir pour Jésus-Christ.

4. Si donc Dieu vous accorde des consolations spirituelles, recevez-les avec gratitude, mais reconnaissez-y le don de Dieu et non votre mérite.

N'en tirez ni orgueil, ni joie excessive ni vaine présomption ; au contraire, que cette grâce vous rende plus humble, plus circonspect et plus timoré dans toute votre conduite, car ce moment passera, puis viendra la tentation.

La consolation s'étant soustraite, ne désespé-

rez pas aussitôt ; mais, dans l'humilité et la patience, attendez la visite céleste, car Dieu peut y mettre plus de douceurs qu'auparavant.

Cela n'est ni nouveau ni étrange pour qui connaît les voies de Dieu : les grands saints et les anciens prophètes ont fréquemment éprouvé ces alternatives.

5. L'un d'eux, sentant la grâce en lui, s'écriait : *J'ai dit dans mon abondance : Je ne serai jamais ébranlé* [1].

Mais, la grâce s'étant retirée, il ajoute, pour exprimer ce changement : *Vous avez détourné de moi votre face, et je suis chancelant* [2].

Toutefois, en ce trouble, il n'est pas désespéré, mais il prie Dieu avec plus d'instance et dit : *Seigneur, je crierai vers vous et j'implorerai mon Dieu* [3].

Enfin il recueille le fruit de sa prière et témoigne qu'il a été exaucé : *Le Seigneur m'a entendu et il a eu pitié de moi ; le Seigneur s'est fait mon soutien* [4].

Mais comment ? *Vous avez changé ma plainte en joie et m'avez entouré d'allégresse* [5].

Puisqu'il en est ainsi des grands saints, ne perdons pas courage, pauvres et infirmes, si nous sommes tantôt fervents et tantôt refroidis ; car

[1] Psaume XXIX, 7. — [2] *Ibid.*, 9. — [3] *Ibid.*, 10. — [4] *Ibid.*, 13. — [5] *Ibid.*, 11.

l'esprit de Dieu vient et se retire comme il lui plaît. C'est pourquoi le bienheureux Job a dit : *Dès l'aurore vous visitez l'homme, et aussitôt vous l'éprouvez* [1].

6. En quoi donc espérer, où mettre ma confiance, si ce n'est seulement dans la grande miséricorde de Dieu et dans l'attente de la grâce céleste ?

Car les hommes vertueux, les religieux fervents, les amis fidèles, les livres pieux, les beaux traités, le doux chant des hymnes, tout cela sert peu et ne touche guère, quand la grâce s'éloigne et m'abandonne à ma propre indigence.

Alors le meilleur remède est la patience et l'abandon de soi-même à la volonté de Dieu.

7. Je n'ai jamais vu d'homme si pieux et si parfait qu'il n'ait quelquefois éprouvé la privation de la grâce ou une diminution de ferveur.

Nul saint n'a été si haut dans le ravissement et la lumière, qu'il n'ait, avant ou après, connu la tentation.

Car on n'est digne d'atteindre à la contemplation de Dieu, que si l'on a souffert pour Dieu quelque tribulation.

D'ordinaire, en effet, la tentation annonce la consolation qui va venir.

[1] Job, VII, 18.

A l'homme éprouvé par la tentation est promise la consolation céleste. *A qui vaincra*, dit le Seigneur, *je donnerai pour aliment le fruit de l'arbre de vie* [1].

8. Dieu donne la consolation, pour que l'homme soutienne mieux l'épreuve.

Arrive ensuite la tentation, pour qu'il ne s'enorgueillisse pas du bien.

Ni le démon ne dort, ni la chair n'est encore morte; préparez-vous donc toujours au combat, puisque à droite et à gauche sont des ennemis qui ne se reposent jamais.

RÉFLEXION

Il ne faut pas croire que l'amour de Jésus-Christ nous mette à l'abri de toute peine et de toute épreuve; il ne serait même pas bon que nous fussions toujours consolés dans cet amour; au contraire, c'est une gloire et un avantage d'être éprouvé.

1. C'est une gloire. Les cœurs pusillanimes cherchent ce qui les soulage, et il faut qu'on se les attache par la joie; les cœurs généreux, les âmes héroïques montrent leur amour dans la souffrance et s'attachent par la douleur. Remplir un devoir agréable et rester dans la prière, quand

[1] Apocal., II, 7.

on y trouve du charme, qui est-ce qui ne peut s'élever jusque-là ? Mais quand on est privé des consolations du monde, et que Dieu, détournant sa face, ajoute à cette tristesse du dehors la tristesse du dedans pour aggraver la croix et consommer l'épreuve, oh ! alors, demeurer fidèle est un beau triomphe. On cherche ses aises quand on aime pour soi ; mais à qui aime avec désintéressement, l'épreuve ne fait pas peur. Et puis, à un point de vue plus élevé encore, n'est-ce pas beau de ressembler à Jésus-Christ, l'homme de douleurs ? Qui donc découvre de la gloire où Dieu n'en a point vu, et n'en voit pas où Dieu en a mis? La seule gloire véritable pour un chrétien, c'est d'achever en lui par la souffrance le mystère de la rédemption. S'il y eut un instant triste, mais sublime, dans la vie et la passion de l'Homme-Dieu, c'est lorsqu'on l'offrit à la foule couvert de plaies et de sang, avec ces mots : Voilà l'homme ! Eh bien ! oui, voilà notre modèle et notre espérance !

2. Il est non-seulement grand et beau, mais encore utile et bon d'être éprouvé. Le mérite ne vient que des efforts ; ce qui sera couronné, c'est la persévérance dans le travail. Vous serez payé, non pour les moments de félicité spirituelle passés sur la terre, car ils sont eux-mêmes une récompense, mais bien pour les moments de lutte

et de fatigue, car Dieu compte vos larmes et non vos joies. En outre, rien ne montre mieux à l'homme son néant que cette souffrance et ces épreuves. On commence à se croire peu de chose quand on n'est pas maître de ses sentiments intimes, et qu'on ne saurait se garantir à soi-même un instant de bonheur ; et parce que rien ne fait avancer dans le bien comme l'humilité, rien donc n'est utile et bon comme le délaissement et la douleur. Au contraire, un succès continu mène aisément à l'orgueil. Enfin les peines, en nous faisant sentir notre faiblesse, nous découvrent la main de Dieu et reportent vers lui nos espérances. Il faut bien que l'âme s'élève vers le ciel quand tout la trahit sur la terre ; aussi Dieu est proche des affligés, dit l'Écriture. L'épreuve creuse dans l'âme un sillon profond où la vraie doctrine germe au milieu de nos larmes et porte ses fruits de vertu pour la vie éternelle.

CHAPITRE DIXIÈME

DE LA RECONNAISSANCE POUR LES BIENFAITS DE DIEU.

Pourquoi chercher le repos, puisque vous êtes né pour le travail ?

Disposez-vous à la patience plutôt qu'aux consolations, à porter la croix plutôt qu'à vous réjouir.

Quel homme du siècle n'aimerait recevoir les consolations et les joies spirituelles s'il pouvait les avoir toujours ?

Car les consolations spirituelles surpassent toutes les délices du monde et toutes les voluptés de la chair.

Toutes les délices du monde sont vaines ou honteuses ; seules les délices spirituelles sont douces et chastes, filles des vertus, et données de Dieu aux âmes pures.

Mais ces consolations divines, nul n'en peut jouir toujours à son gré, parce que la tentation revient sans cesse.

2. Un grand obstacle aux visites d'en haut, c'est une fausse liberté d'esprit et une excessive confiance en soi.

Dieu fait du bien à l'homme en le consolant

par sa grâce ; mais l'homme fait mal en ne rapportant pas tout à Dieu avec reconnaissance.

Si les dons célestes ne peuvent s'épancher sur nous, c'est que, ingrats envers leur auteur, nous ne les faisons pas remonter à leur source première.

Car, qui témoigne de la reconnaissance, mérite toujours de nouvelles grâces, et d'ordinaire Dieu donne à l'humble ce qu'il enlève au superbe.

3. Je ne veux ni d'une consolation qui m'ôte la componction, ni d'une contemplation qui mène à l'orgueil.

Car, ni tout ce qui est élevé n'est saint, ni tout ce qui est agréable n'est bon, ni tout désir n'est pur, ni tout ce qui nous est cher ne plaît à Dieu.

J'aime une grâce qui me rend plus humble, plus timoré et plus prêt à me renoncer moi-même.

L'homme instruit par la grâce et par sa dure privation n'osera s'attribuer aucun bien, mais plutôt il confessera sa pauvreté et son dénûment.

Donnez à Dieu ce qui est de Dieu, et imputez-vous ce qui vous appartient : remerciez Dieu de ses grâces, et reconnaissez que, le péché venant de vous, la peine du péché vous est due.

4. Mettez-vous toujours à la dernière place, et l'on vous donnera la première ; car on ne s'élève qu'en s'abaissant.

Les plus grands saints devant Dieu sont les plus petits à leurs yeux, et plus leur gloire monte, plus ils descendent dans l'humilité.

Pleins de la vérité et de la gloire céleste, ils ne désirent pas une vaine gloire.

Fondés et affermis en Dieu, ils ne sauraient aucunement s'enorgueillir.

Rapportant à Dieu tout ce qu'ils ont reçu de bien, ils cherchent, non la gloire qui vient des hommes, mais seulement la gloire qui vient de Dieu : leur désir souverain, leur but constant, c'est que Dieu soit loué en eux-mêmes et dans tous les saints.

5. Soyez donc reconnaissant des moindres bienfaits, et vous mériterez d'en recevoir de plus grands.

Que le moins considérable vous soit comme le plus précieux, et le plus vulgaire comme une faveur choisie.

Si l'on regarde la dignité du bienfaiteur, nul don ne semblera petit ou méprisable ; car rien de petit ne vient d'un Dieu souverainement grand.

Envoie-t-il des peines et des châtiments, il faut s'en réjouir ; c'est toujours pour notre salut qu'il permet tout ce qui nous arrive.

Voulez-vous conserver la grâce de Dieu ? Soyez reconnaissant lorsqu'elle vient, patient lors-

qu'elle se retire, suppliant pour la recouvrer, humble et vigilant pour ne pas la perdre.

RÉFLEXION

Pourquoi les dons de Dieu nous sont-ils accordés ? Dieu veut, en nous comblant de ses dons, procurer sa gloire et se faire aimer de nous. Comme à toute heure la grâce nous visite, à toute heure nous devrions être ramenés à Dieu. Ce qu'il y a de faible et de vain dans la créature nous avertit qu'elle ne peut être le repos de nos cœurs ni l'éternel apaisement de nos désirs ; ce qu'elle a de bon, au contraire, nous avertit de reconnaître et d'adorer son auteur. Assurément c'est un crime d'aller contre la nature des choses, et de traiter ce qui est périssable comme si nous y mettions notre fin dernière. Créés pour le ciel, il ne faut donc pas nous retourner et nous abattre vers la terre ; créés pour l'immortalité, il ne faut donc pas nous bâtir à grands efforts une destinée dans le temps présent.

Ainsi nous trahissons les desseins de Dieu et notre propre avenir en nous montrant ingrats ; mais il y a quelque chose de plus odieux encore dans l'ingratitude : elle nous fait résister à ce qu'on devrait le moins combattre et le plus servir, à l'amour de Dieu. Dieu est venu du ciel, se

faisant semblable à l'homme, frère des pécheurs, cohéritier de punition avec les enfants d'Adam. Son amour est gratuit, tandis que nos affections sont presque toujours intéressées et égoïstes ; constant, lorsqu'elles sont mobiles et changeantes, et que le malheur nous chasse si aisément d'auprès de nos amis ; généreux, enfin, quand au contraire le moindre effort suffit quelquefois pour épuiser nos dévouements pusillanimes. Dieu pouvait-il donc nous aimer davantage, puisqu'il nous a donné sa vie, qu'il nous a laissé son sang pour breuvage et sa chair pour aliment mystérieux, qu'il nous comble de ses grâces et nous réserve une félicité éternelle ? Y a-t-il quelque chose de plus injuste, de plus inexplicable et de plus monstrueux que de se dérober à tant d'amour par l'ingratitude ?

Le pécheur devrait donc vivre tout pénétré de reconnaissance à cause de la miséricorde divine qui lui tend les bras avec longanimité ; le juste ne devrait jamais perdre de vue ces merveilles de bonté par où Dieu l'a garanti ou tiré du mal et l'a maintenu dans le bien.

CHAPITRE ONZIÈME.

DU PETIT NOMBRE DE CEUX QUI AIMENT LA CROIX DE JÉSUS.

Jésus trouve beaucoup d'hommes désirant son céleste royaume, mais peu partageant sa croix ;

Beaucoup souhaitant ses consolations, mais peu aimant ses douleurs ;

Beaucoup de compagnons de sa table, mais peu de son abstinence.

Tous prétendent jouir avec lui, mais peu veulent souffrir quelque chose pour lui.

Plusieurs suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais peu jusqu'à boire le calice de sa passion.

Plusieurs révèrent ses miracles, mais peu recherchent l'ignominie de sa croix.

Plusieurs aiment Jésus, tant que l'adversité n'arrive pas.

Plusieurs le louent et le bénissent, tant qu'ils reçoivent ses consolations.

Et si Jésus se cache et les délaisse un instant, ils murmurent, ou tombent dans un abattement excessif.

2. Mais ceux qui aiment Jésus pour Jésus, et

non pour leur consolation particulière, le bénissent en toute tribulation et dans l'angoisse du cœur, comme dans l'extrême joie.

Et, ne voulût-il jamais les consoler, ils le loueraient néanmoins toujours, et toujours lui rendraient grâces.

3. Oh ! que ne peut l'amour de Jésus, s'il est pur et sans mélange d'intérêt ou d'amour-propre !

Ne faut-il pas nommer mercenaires ceux qui cherchent sans cesse des consolations ?

N'est-ce pas évident qu'ils se préfèrent à Jésus-Christ, ceux qui ne rêvent que leur profit et leur avantage ?

Où trouver quelqu'un qui veuille servir Dieu avec désintéressement ?

4. Rarement un cœur devient assez spirituel pour être détaché de tout.

Car l'homme vraiment pauvre de gré et détaché des créatures, qui le trouvera ? *Perle précieuse qu'il faut chercher jusqu'aux extrémités de la terre* [1].

Si l'homme donne tout ce qu'il possède, ce n'est encore rien [2].

S'il fait une rude pénitence, c'est encore peu.

S'il possède toutes les sciences, il est loin encore.

[1] Proverb., XXXI, 10. — [2] Cantiq., VIII, 7.

S'il est d'une grande vertu et d'une piété très-fervente, il lui manque encore beaucoup : une chose souverainement nécessaire.

Et quoi ? C'est qu'ayant tout quitté, il se quitte aussi, se dépouille entièrement de lui-même et de son amour-propre ;

Et qu'ayant fait tout ce qu'il savait nécessaire, il pense n'avoir encore rien fait.

5. Qu'il estime peu ce qu'on trouverait de grand en lui, mais qu'au fond il se reconnaisse serviteur inutile, comme parle la Vérité : *Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles* [1].

Alors, vraiment pauvre et détaché de tout, il pourra dire avec le Prophète : *Me voilà seul et délaissé* [2].

Nul toutefois n'est plus riche, plus puissant, plus libre que l'homme qui sait quitter tout et lui-même, et se mettre au dernier rang.

RÉFLEXION

Il y en a peu qui aiment la croix, parce qu'il y en a beaucoup qui ne veulent pas recevoir ce qu'elle apporte, et qui lui demandent ce qu'elle ne peut donner. Beaucoup consentiraient à ser-

[1] Saint Luc, XVII, 10. — [2] Psaume XXIV, 17.

vir Dieu, pourvu que ce fût à leur façon et non pas à son gré ; la croix, au contraire, nous apprend qu'il faut aller à Dieu par la souffrance, comme Jésus-Christ nous l'a montré, et non point sans douleur, comme nous le prétendons « Regardez-vous comme morts au péché et comme vivant pour Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ [1]. » Ainsi donc mourir au péché, se défaire de soi, vivre d'une vie qui ne soit plus sensuelle et terrestre, mais spirituelle et divine : voilà le langage que nous tient la croix, langage étrange, dont le monde s'effraye et qui met en fuite les cœurs débiles. « Cette parole est dure, s'écrient-ils, et qui pourra la supporter [2] ? » Car est-ce que les œuvres de Dieu ont besoin qu'on les détruise ou qu'on les réforme ? Y a-t-il donc dans l'homme quelque chose de radicalement mauvais ?

Le monde fait de ceci un problème, parce qu'il ne veut pas avoir l'intelligence ni le courage de ses devoirs, ou bien, s'il résout le problème, c'est de manière à se dérober aux préceptes gênants de l'Évangile. Ainsi s'armer contre soi-même, au mépris des apparentes lois de la vie corporelle, jeûner, faire abstinence, prier, être charitable, humble et chaste, se gêner de la

[1] Épître aux Romains, VI, 11. — [2] Saint Jean, VI, 61

sorte, est-ce autre chose qu'une folie ? et alors cette folie est-elle absurde ou sublime ? Eh bien, le monde dit absurde, et l'Évangile dit sublime, parce que le monde regarde d'en bas et à travers les sens, tandis que l'Évangile regarde d'en haut et à la faveur d'une lumière divine : parce qu'ainsi l'Évangile a devant lui un plus vaste horizon que le monde, et qu'il voit la destinée humaine telle que Dieu l'a faite, avec toutes ses espérances. C'est pour être dispensé d'agir que le monde ne veut pas comprendre ; car, une fois la question résolue d'après l'Évangile et la croix, la conséquence pratique qui en résulte, c'est qu'il faut oublier les choses du temps pour celles de l'éternité, et tout sacrifier à Dieu, même ce qu'on a de plus cher. En effet, quand Jésus-Christ livre à la souffrance et cloue à la croix le corps dont il s'est revêtu pour nous sauver, on voit sans peine qu'il ne négocie pas, en ce moment solennel, nos périssables intérêts ; il nous apprend, au contraire, que le corps n'est rien, le plaisir rien, le temps rien, mais que la volonté de Dieu est tout. Il nous apprend, du haut de la croix, à rester fidèles à la vérité, fût-ce au milieu des persécutions, à la confesser de bouche et par nos actes, fût-ce au péril de la vie. Il nous apprend, lui qui souffre malgré son innocence, à souffrir au moins pour l'expiation de nos fautes

et à ne pas rejeter un fardeau qu'il a daigné porter lui-même à cause de nous.

Rangeons-nous parmi ceux qui aiment et suivent la croix de Jésus. Au lieu de chercher à nous tromper nous-mêmes, comme ceux qui font les sourds, quand on attaque leurs passions, ouvrons l'oreille pour entendre le sévère langage du Crucifié et marchons résolûment où il nous appelle ; la gloire du ciel est à ce prix. Lisons le livre de la croix sans détourner les yeux, c'est ce livre sanglant qui fait l'éducation du chrétien et lui montre la route du bonheur.

CHAPITRE DOUZIÈME

DU CHEMIN ROYAL DE LA CROIX.

Cette parole semble dure à plusieurs : *Renoncez à vous-même, prenez votre croix et suivez Jésus* [1].

Mais il sera bien plus dur d'entendre cette parole suprême : *Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel* [2].

Ceux qui maintenant écoutent volontiers et pratiquent la parole de la croix, n'auront pas à craindre alors l'arrêt d'une éternelle damnation.

[1] Saint Luc, IX, 23. — [2] Saint Matth., XXV, 41.

Ce signe de la croix sera dans le ciel, lorsque le Seigneur viendra pour juger [1].

Alors tous les serviteurs de la croix qui, sur terre, auront imité Jésus crucifié, s'approcheront avec grande confiance de Jésus, souverain juge.

2. Pourquoi donc craindre de porter la croix qui fait entrer au ciel ?

Dans la croix est le salut, dans la croix la vie, dans la croix le rempart contre l'ennemi.

Dans la croix est l'abondance des suavités célestes.

Dans la croix est la force de l'âme, dans la croix l'allégresse de l'esprit, dans la croix le comble de la vertu, dans la croix la perfection de la sainteté.

Nul salut pour l'âme, nulle espérance de la vie éternelle, sinon dans la croix.

Prenez donc votre croix et suivez Jésus, pour obtenir l'éternelle vie.

Il vous a précédé portant sa croix, et pour vous il est mort sur la croix, afin que vous-même portiez aussi votre croix et désiriez mourir sur la croix.

Car si vous mourez avec lui, vous vivrez également avec lui [2]; et, partageant la peine, vous partagerez la gloire.

[1] Saint Matth., XXIV, 30. — [2] Aux Romains, VI, 5.

3. Ainsi, tout est dans la croix et tout consiste à mourir; nul autre chemin ne mène à la vie et à la véritable paix du cœur, que le chemin de la croix et d'une continuelle mortification.

Allez n'importe où, cherchez tout ce qu'il vous plaira, vous ne trouverez pas en haut une voie plus élevée, en bas une voie plus sûre que la sainte voie de la croix.

Disposez et réglez tout selon vos vues et vos désirs, vous ne trouverez qu'une inévitable nécessité de souffrir, bon gré, mal gré, et ainsi toujours la croix.

Car, ou votre corps sentira de la douleur, ou votre âme éprouvera de l'amertume.

4. Vous serez tantôt délaissé de Dieu, tantôt fatigué par les hommes, et, chose pire encore, vous serez souvent un fardeau pour vous-même.

Avec cela, rien qui vous délivre, ou vous soulage; mais il vous faudra souffrir tant que Dieu voudra.

Car Dieu veut que vous appreniez à supporter la douleur sans consolation, vous soumettant à lui sans réserve et devenant plus humble par la tribulation.

Personne n'a le cœur ému par la passion de Jésus-Christ comme ceux qui ont enduré quelque chose de semblable.

La croix est donc toujours préparée, partout elle vous attend.

Vous n'y échapperez pas, n'importe où vous alliez, puisque, partout où l'on va, on se porte et l'on se retrouve toujours.

Montez, descendez, sortez de vous-même, rentrez-y ; sans cesse vous trouverez la croix.

Et il vous faut partout prendre patience, pour avoir la paix intérieure et mériter la couronne éternelle.

5. Si vous portez volontiers la croix, elle-même vous portera, vous menant au terme désiré où cessent toutes souffrances ; mais ce ne sera point ici-bas.

Si vous la portez à regret, vous l'appesantissez et la faites accablante ; et toutefois il faudra la porter.

Si vous rejetez une croix, assurément vous en trouverez une autre, et peut-être plus lourde.

6. Croyez-vous éviter ce que nul mortel n'a pu fuir? Quel saint a traversé ce monde sans douleur et sans croix?

Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas été lui-même une seule heure de sa vie sans souffrir. *Il fallait*, dit-il, *que le Christ souffrît, ressuscitât d'entre les morts, et entrât ainsi dans sa gloire* [1].

[1] Saint Luc, XXIV, 46.

Comment donc cherchez-vous une autre voie que cette voie triomphale de la sainte croix?

7. Toute la vie de Jésus-Christ a été croix et martyre, et vous cherchez le repos et la joie!

Erreur! erreur! de vouloir autre chose que des tribulations à souffrir; car cette vie mortelle est toute pleine de misères et marquée de croix.

Et plus on est avancé dans les voies spirituelles, plus d'ordinaire les croix deviennent pesantes, parce que l'amour rend l'exil plus douloureux.

8. Toutefois l'homme éprouvé par tant de peines n'est pas sans quelque soulagement : il sent croître les fruits de sa patience à porter sa croix.

Car, s'il s'y soumet de gré, ses peines font place à l'espérance des consolations divines.

Et plus la chair est abattue par l'affliction, plus l'esprit est intérieurement fortifié par la grâce.

Quelquefois même il trouve un telle force à désirer souffrir pour être conforme à Jésus crucifié, qu'il ne voudrait pas rester sans tribulation ni douleur; car il se croit d'autant plus agréable à Dieu, qu'il endure pour lui plus de peines accablantes.

Ce n'est pas la vertu de l'homme, c'est la grâce de Jésus-Christ qui agit si puissamment dans une chair fragile, lui faisant embrasser et chérir par

la ferveur de l'esprit ce qu'elle abhorre et fuit naturellement.

9. Il n'est pas selon l'homme de porter la croix, d'aimer la croix, de châtier et d'asservir le corps, de fuir les honneurs, d'endurer volontiers les outrages, de se mépriser soi-même et d'aspirer au mépris, de supporter les afflictions et les pertes, et de n'ambitionner aucune prospérité dans ce monde.

A vous regarder, vous ne pourrez rien de tout cela.

Mais si vous avez confiance dans le Seigneur, la force vous sera donnée d'en haut, et le monde et la chair reconnaîtront votre empire.

Vous ne craindrez pas même les hostilités du démon, si vous êtes armé de foi et marqué de la croix du Sauveur.

10. Préparez-vous donc, comme un bon et fidèle serviteur de Jésus-Christ, à porter courageusement la croix de votre maître, crucifié par amour pour vous.

Préparez-vous à souffrir beaucoup d'adversités et de peines dans cette misérable vie ; car elles vous attendent partout et vous en trouverez sûrement, n'importe où vous fuyiez.

C'est inévitable ; et, contre tant d'afflictions et de douleurs, il n'y a d'autre remède que de vous supporter vous-même.

Buvez joyeux le calice du Seigneur, si vous désirez l'avoir pour ami et partager sa gloire.

Laissez Dieu disposer des consolations et les répandre à son gré.

Pour vous, soyez prêt aux souffrances et regardez-les comme des consolations précieuses ; *car les souffrances du temps n'ont nulle proportion avec la gloire future et ne peuvent vous la mériter* [1], quand seul vous les supporteriez toutes

11. Si vous êtes parvenu à trouver l'affliction douce et à l'aimer pour Jésus-Christ, alors estimez-vous heureux, car vous avez rencontré le paradis sur terre.

Tant que souffrir vous fera peur et que vous tâcherez d'y échapper, vous serez malheureux et partout suivi de la tribulation.

12. Mettez-vous à votre devoir, à souffrir et à mourir, vous serez bientôt mieux, et la paix vous viendra.

Auriez-vous été ravi jusqu'au troisième ciel avec Paul, vous ne seriez point assuré de n'avoir plus à souffrir. *Je lui montrerai*, dit Jésus, *combien il faut qu'il souffre pour mon nom* [2].

Il vous reste donc à souffrir si vous prétendez aimer Jésus et le servir toujours.

13. Plût à Dieu que vous fussiez digne de

[1] Aux Romains, VIII, 18. — [2] Actes des Apôtres, IX, 16.

souffrir quelque chose pour le nom de Jésus! Quelle gloire vous en resterait! quelle joie parmi tous les saints! quelle édification pour vos frères!

Car tous recommandent la patience; mais peu veulent souffrir.

Vous devriez aimer à souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, lorsque tant d'autres souffrent beaucoup plus pour le monde.

14. Soyez certain que votre vie doit être une mort continuelle: plus on meurt à soi-même, plus on commence à vivre pour Dieu.

Nul n'est propre à comprendre les choses du ciel, s'il ne consent à supporter les adversités pour Jésus-Christ.

Rien n'est plus agréable à Dieu, rien ne vous est plus salutaire en ce monde, que de souffrir volontiers pour Jésus-Christ.

Et si vous deviez choisir, il faudrait souhaiter plutôt de souffrir pour Jésus que d'être consolé, parce que vous seriez plus semblable à Jésus-Christ et plus conforme à tous les saints.

Car notre mérite et notre progrès dans la vertu consistent, non à jouir de suaves et abondantes consolations, mais plutôt à supporter de grandes peines et de rudes épreuves.

15. S'il était, pour le salut de l'homme, quelque chose de meilleur et de plus utile que la

souffrance, Jésus-Christ nous l'aurait appris par sa parole et son exemple.

Or, aux disciples qui le suivaient et à tous ceux qui veulent le suivre, il recommande ouvertement de porter la croix : *Si quelqu'un*, dit-il, *veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive* [1].

Après avoir tout lu, tout examiné, concluons enfin qu'*il faut passer par beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu* [2].

RÉFLEXION

Ne fuyez pas la croix ; elle est la force du monde, toute gloire véritable vient d'elle, et souffrir est le secret de notre puissance. Quand l'homme paraît enseveli dans l'ignominie et la douleur, c'est le moment pour lui de se relever dans la gloire d'un beau triomphe. Le grain confié à la terre et décomposé par l'humidité semble perdu sans doute à qui ne connaît pas les lois de la nature ; mais c'est avec confiance que le laboureur le regarde périr, car il sait qu'il en viendra de nombreux épis. Tel fut Notre-Seigneur en sa passion ; c'était un grain broyé par la douleur, mais qui devait bientôt germer et refleurir pour la gloire. Tel est l'homme aussi,

[1] Saint Matth., XVI, 24. — [2] Actes des Apôtres, XIV, 21.

et tels sont la grandeur de ses destinées et le terme de ses efforts, qu'il doit recommencer en lui les vicissitudes qu'a subies le Verbe incarné et les travaux de sa vie mystérieuse. Voilà d'où vient qu'il est nécessaire de passer par l'humilité du repentir pour arriver à la joie du pardon, et de souffrir pour être glorifié. Et voilà encore pourquoi, ô pauvres qui trouvez la vie amère, riches que les inexorables chagrins crucifient, et vous qui pleurez sur des affections trop tôt brisées par la mort, et vous tous qui souffrez, voilà pourquoi, au lieu de vous décourager, il faut triompher d'aise. A chaque douleur du temps correspond une joie dans l'éternité, et à chaque humiliation une gloire ; tout soupir d'un homme résigné mérite d'être entendu des cieux, et la vertu, source d'immortelle félicité, trouve son perfectionnement dans les épreuves.

Ainsi la croix, si nous savons le comprendre, est pour chacun de nous ce qu'elle a été pour le monde entier, un instrument de salut et de gloire. Le monde a été sauvé par la croix ; l'infirmité de la croix a fait les héros du christianisme, la folie de la croix a fait les savants et les sages de l'Évangile, l'ignominie de la croix nous a tous couverts de gloire. C'est par la croix que Jésus-Christ a tiré la terre à lui, c'est par la croix que nous ferons descendre le ciel en nous. La croix a

vaincu le péché avec toutes ses suites, qui sont l'ignorance, le malheur et la mort ; et si les suites du péché nous atteignent encore, comme il n'est que trop vrai, nous y trouvons un remède dans la croix, qui nous rend la vie et le bonheur en nous rendant la vérité et la sainteté. La croix est comme un pont sublime jeté de la terre au ciel pour nous conduire de l'exil à la patrie. D'ailleurs, à quoi nous servirait-il de fuir la croix ? Si nous refusons ici-bas de la prendre pour règle de notre conduite, ailleurs elle s'élèvera en témoignage contre nous. Quand Jésus-Christ viendra nous juger, sa croix dans les mains, elle parlera pour nous absoudre ou nous condamner, selon que nous l'aurons suivie ou délaissée. Que la croix, qui est la vertu et la sagesse de Dieu, soit donc notre force et notre science dans le temps, comme elle est la source et le gage de la félicité éternelle que nous espérons. Telle fut la science et telle la force des âmes saintes ; c'est ce qui portait l'une d'entre elles à s'écrier avec magnanimité : Ou souffrir, ou mourir ! « Car on ne trouve Jésus-Christ que dans ces deux lieux, dit Bossuet : dans sa gloire ou dans ses supplices, sur son trône ou bien sur sa croix. Nous devons donc, pour être avec lui, ou bien l'embrasser dans son trône, et c'est ce que nous donne la mort ; ou bien nous unir à sa croix, et c'est ce que nous

avons par les souffrances ; tellement qu'il faut souffrir ou mourir, afin de ne quitter jamais le Sauveur. Et quand Thérèse fait cette prière : Que je souffre, ou bien que je meure ! c'est de même que si elle eût dit : A quelque prix que ce soit, je veux être avec Jésus-Christ. S'il ne m'est pas encore permis de l'accompagner dans sa gloire, je le suivrai du moins parmi ses souffrances, afin que, n'ayant pas le bonheur de le contempler assis sur son trône, j'aie du moins la consolation de l'embrasser crucifié sur sa croix[1]. »

[1] Bossuet, *Panégyrique de sainte Thérèse.*

LIVRE TROISIÈME

DE LA CONSOLATION INTÉRIEURE

CHAPITRE PREMIER

DE L'ENTRETIEN INTÉRIEUR DE JÉSUS-CHRIST AVEC L'AME FIDÈLE.

J'ÉCOUTERAI *ce que le Seigneur Dieu dit en moi* [1].

Heureuse l'âme qui écoute le Seigneur parlant en elle, et reçoit de lui-même la parole de consolation!

Heureuses les oreilles ouvertes aux doux sons du ciel et sourdes aux bruits du monde!

Oui, heureuses les oreilles qui écoutent, non la voix qui retentit au dehors, mais la vérité qui enseigne au dedans!

Heureux les yeux qui, fermés aux choses extérieures, ne regardent que les intérieures!

Heureux qui pénètre les choses intérieures, et qui, par des exercices de chaque jour, se dispose de plus en plus à comprendre les secrets du ciel!

[1] Psaume LXXXIV, 8.

Heureux qui met sa joie à s'occuper de Dieu et se dégage de tous les embarras du siècle !

Considère ces choses, ô mon âme ! et ferme la porte de tes sens, afin de pouvoir entendre ce que le Seigneur ton Dieu dit en toi.

2. Voici ce que dit ton bien-aimé : *Je suis votre salut* [1], votre paix et votre vie.

Demeurez près de moi, et vous trouverez la paix.

Laissez là tout ce qui passe ; cherchez ce qui est éternel.

Que sont toutes les choses du temps, sinon de vaines séductions ?

Et de quoi servent toutes les créatures, si l'on est abandonné du Créateur ?

Renoncez donc à tout, rendez-vous agréable et fidèle à votre Créateur, pour atteindre la véritable félicité.

RÉFLEXION

Il faut nous attacher à Dieu dans un doux commerce, si nous voulons tirer de nos entretiens avec lui la grâce pour cette vie, en attendant la gloire de l'autre. Les moyens à prendre pour jouir de ces ineffables entretiens, c'est d'unir notre esprit à Dieu, de fixer en lui notre cœur, et, pour cela, de tenir nos sens sous

[1] Psaume XXXIV, 3.

une sévère discipline et dans le recueillement.

1.° Unir son esprit à Dieu. La distraction, la dissipation de notre pensée qui se promène et s'égare sur tout objet créé: voilà une des principales causes qui éloignent de nous Jésus-Christ. Il est lumière ; mais la lumière peut-elle éclairer l'homme malgré lui et s'il n'ouvre les yeux? Une éducation peu religieuse, l'irréflexion dans laquelle beaucoup se complaisent, le bruit et les agitations de la vie, l'abus répété des grâces, toutes ces choses empêchent l'homme de s'unir à Dieu, ou même de se porter vers lui, si elles ne le rendent pas faible dans la foi ou même incroyant. Eh bien! il faut combattre et vaincre ces influences funestes, et vivre habituellement en la présence de Dieu, si nous voulons que notre esprit soit éclairé de la lumière d'en haut.

2. Fixer son cœur en Dieu. Ce n'est pas assez que l'esprit aperçoive la vérité; il faut de plus que le cœur y prenne goût. On n'entend pas ce qu'on écoute mal, et l'on écoute mal ce qu'on n'aime pas. Et puis, comme tout enseignement doit avoir pour but de nous rendre meilleurs et de faire passer dans nos actes ce qui est communiqué à notre esprit, quiconque n'a pas le cœur à ce qu'il entend ne saurait ni le goûter, ni surtout le pratiquer. Seul donc, le véritable amour peut et bien écouter et bien entendre la voix in-

time et profonde de Celui qui s'est nommé lui-même l'époux des âmes. Ne mettons pas un voile épais sur nos cœurs ; dégageons-les, au contraire, non-seulement de tous les liens coupables, mais encore de toute affection vaine et terrestre qui les empêcherait de se reposer en Dieu.

3. Tenir ses sens disciplinés et recueillis. Depuis le péché, les sens dominent l'âme et la tyrannisent. Pour ramener et fixer notre âme en Dieu, il faut régner d'abord sur les sens. Il est vrai que la vie, aussi bien que la mort, nous arrive par eux ; mais ils nous apportent la mort plus souvent que la vie. Ils ont peur des préceptes évangéliques, et ils tremblent qu'on ne les y soumette. Ils se dispersent volontiers dans le monde extérieur, pour y chercher, comme des enfants prodigues, tout ce qu'ils peuvent trouver de jouissances, au lieu de se tenir docilement rassemblés sous la main de l'âme, comme des serviteurs qui attendent des ordres. Sachons les rappeler à nous et les faire taire, afin qu'ils laissent à notre esprit toute sa liberté et son attention pour écouter Jésus-Christ, le maître intérieur.

Ainsi pourrons-nous entendre au dedans de nous Celui qui a été proclamé le précepteur et l'oracle de l'humanité, et de qui cette parole a été dite d'en haut : C'est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA VÉRITÉ PARLE AU DEDANS DU CŒUR SANS NUL BRUIT DE PAROLES.

PARLEZ, *Seigneur, car votre serviteur écoute* [1].

Je suis votre serviteur, donnez-moi l'intelligence, afin que je sache votre loi [2].

Inclinez mon cœur aux paroles de votre bouche, qu'elles tombent comme la rosée [3].

Les enfants d'Israël disaient autrefois à Moïse : *Parlez-nous, et nous entendrons ; mais que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne mourions* [4].

Telle n'est pas, Seigneur, telle n'est pas ma prière ; mais je dis plutôt, comme le prophète Samuel, avec une humilité pleine d'ardeur : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute* [5].

Que Moïse ne me parle pas, ni aucun des prophètes ; mais parlez-moi plutôt, Seigneur mon Dieu, qui avez inspiré et éclairé les prophètes ; car, sans eux, vous pouvez m'instruire

[1] Rois, III, 9. — [2] Psaume CXVIII, 125. — [3] *Ibid.*, 81 ; Deutér., XXXII, 20. — [4] Exode, XX, 19. — [5] I Rois, III, 9.

parfaitement, eux sans vous ne pourront rien.

2. Ils savent proférer des mots, mais non en donner l'esprit.

Ils parlent très-bien, mais, vous silencieux, ils n'échauffent pas le cœur.

Ils exposent la lettre, mais vous en découvrez le sens.

Ils annoncent les mystères, mais vous en révélez les secrets.

Ils publient les commandements, mais vous aidez à les accomplir.

Ils montrent la voie, mais vous soutenez qui la parcourt.

Ils n'agissent qu'au dehors, mais vous éclairez et instruisez les cœurs.

Ils arrosent l'écorce, mais vous communiquez la fécondité.

Ils frappent l'ouïe, mais vous y attachez l'intelligence.

3. Que Moïse donc ne me parle pas; mais vous, Seigneur mon Dieu, vérité éternelle, parlez-moi, de crainte que je ne meure et ne porte aucun fruit, n'étant averti qu'au dehors et point embrasé au dedans; et que ma condamnation ne suive votre parole entendue mais non accomplie, connue mais non aimée, crue mais non observée.

Parlez donc, Seigneur, car votre serviteur

écoute ; et vous avez les paroles de la vie éternelle [1].

Parlez-moi pour consoler un peu mon âme, pour l'amendement de ma vie entière, et pour qu'il vous en vienne honneur, gloire et louange éternelle.

RÉFLEXION

Sans doute Dieu emprunte, pour nous parler, des voix nombreuses et puissantes qui nous apportent ses volontés, ses promesses et ses menaces. Il met une voix dans les choses elles-mêmes pour nous instruire et nous corriger. Les faits donnent des leçons aux hommes, et les conséquences sont chargées de venger les principes méconnus et trahis. Les fléaux et les calamités publiques que la Providence envoie, les révolutions et les mouvements des peuples qui s'accomplissent par leur liberté, mais sous la suprême action de Dieu ; notre caractère personnel et le milieu où doit s'écouler notre vie, les rapports avec les âmes qui nous perdent ou qui nous sauvent, la joie et la prospérité, la douleur surtout : voilà des enseignements qui sont donnés dans un dessein de justice et de miséricorde, et auxquels l'homme doit prêter toujours une oreille attentive. Dieu a mis encore sa voix dans l'Église :

[1] I Rois, III ; Saint Jean, VI, 69.

une voix solennelle, incorruptible, autorisée, qu'on peut fuir, mais non étouffer. Cette voix nous montre Jésus-Christ, notre modèle, abaissé dans l'incarnation, vivant sur terre dans le travail et l'obscurité, souffrant et mourant pour nous; elle nous rappelle dix-huit siècles de christianisme vainqueurs du fer, de l'hérésie, de la corruption, de l'indifférence, et tout remplis d'œuvres merveilleuses; elle nous présente l'ensemble éloquent des choses de la religion, le culte avec ses pompes, les sacrements avec leur symbolisme, les fêtes avec leurs touchantes magnificences; elle nous parle directement, vivement de nos devoirs, de nos destinées, de nos besoins et de nos espérances. Certes, nulle voix ne dit de plus grandes choses et ne mérite davantage d'être écoutée.

Et cependant ces voix résonnent en vain autour de nous, si nous ne prêtons l'oreille au retentissement qu'elles ont dans nos consciences. C'est là qu'il faut se rendre pour ouïr le Verbe éternel qui explique le sens profond des leçons du dehors. Il est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, il a une sagesse infinie pour se faire entendre; il est la parole puissante par laquelle tout a été créé, il a l'autorité pour se faire croire. Tout le monde voit les mêmes événements et peut avoir les mêmes maîtres, et

tout le monde ne s'en trouve ni également éclairé ni aussi bien disposé pour la vertu. La cause en est, par conséquent, non pas dans la leçon extérieure ni dans celui qui la fait, mais en nous, c'est-à-dire dans la manière dont Dieu nous parle intérieurement et dont nous l'écoutons. Écoutons-le donc avec attention et respect, afin qu'il nous conduise et nous affermisse dans la vérité, non par des raisonnements laborieux, mais en nous la faisant goûter par sa grâce.

CHAPITRE TROISIÈME

QU'IL FAUT ÉCOUTER AVEC HUMILITÉ LA PAROLE DE DIEU ET QUE PLUSIEURS NE L'APPRÉCIENT PAS.

Jésus-Christ. Mon fils, écoutez mes paroles, paroles pleines de suavité et surpassant toute la science des philosophes et des sages du monde.

Mes paroles sont esprit et vie [1], et le sens humain n'en doit pas juger.

Il faut, non pas y chercher une vaine satisfaction, mais les écouter en silence et les recevoir avec profonde humilité et grand amour.

2. Le fidèle. Et j'ai dit : *Heureux celui que*

[1] Saint Jean, VI, 64.

vous instruisez, Seigneur, et à qui vous enseignez votre loi, pour lui adoucir les jours mauvais et ne pas le laisser inconsolé sur la terre [1].

3. Jésus-Christ. J'ai, dès le commencement, instruit les prophètes, dit le Seigneur, et jusqu'à présent je ne cesse de parler aux hommes; mais plusieurs sont endurcis et sourds à ma voix.

Ils écoutent le monde plutôt que Dieu, et suivent plus volontiers l'attrait de la chair que la volonté divine.

Le monde promet des biens passagers et chétifs, et on le sert avec une ardeur extrême; je promets des biens éternels et infinis, et le cœur humain reste dans l'engourdissement.

Qui me sert et m'obéit en tout avec le soin qu'on prend à servir le monde et les maîtres du monde ?

Honte à Sidon ! s'écrie la mer [2]; et s'il faut dire pourquoi, le voici :

Pour un intérêt mesquin, on entreprend un long voyage; pour la vie éternelle, à peine la plupart font-ils un seul pas.

On poursuit un vil gain; quelquefois on plaide honteusement pour une obole; pour la moindre promesse et pour une chose de rien, on n'hésite pas à se tourmenter le jour et la nuit.

[1] Psaume xciii, 12 et 13. — [2] Isaïe, xxiii, 4.

Mais, ô honte ! pour un bien immuable, pour une récompense infinie, un suprême honneur et une gloire impérissable, on redoute la fatigue, fût-elle légère.

4. Serviteur paresseux et murmurateur, rougis donc en voyant des hommes plus ardents à se perdre que tu ne l'es à te sauver.

Ils ont plus d'empressement pour la vanité que toi pour la vérité.

Cependant leur espoir est souvent déçu, tandis que ma promesse ne trompe personne et n'abuse jamais qui se fie en moi.

Ce que j'ai promis, je le donnerai ; ce que j'ai dit, je l'accomplirai, pourvu toutefois qu'on persévère dans mon amour jusqu'à la fin.

Je récompense tous les bons et j'éprouve rudement tous les justes.

5. Gravez mes paroles dans votre cœur et méditez-les avec soin ; car, la tentation venue, elles vous seront très-nécessaires.

Ce que vous n'entendez pas à la lecture, vous le comprendrez au jour de ma visite.

J'ai coutume de visiter mes élus en deux manières : par la tentation et par la consolation.

Et chaque jour je leur donne deux leçons : l'une en les reprenant de leurs défauts, l'autre en les exhortant à croître en vertu.

Qui reçoit ma parole et la méprise, l'aura pour juge au dernier jour [1].

Prière pour implorer la grâce de la dévotion.

6. Le fidèle. Seigneur mon Dieu, vous êtes tout mon bien. Et qui suis-je pour oser vous parler?

Je suis le plus pauvre de vos serviteurs et un abject vermisseau, bien plus pauvre et plus méprisable que je ne sais et n'ose dire.

Souvenez-vous toutefois, Seigneur, que je ne suis rien, n'ai rien, ne puis rien.

Vous êtes seul bon, juste et saint ; vous pouvez tout, donnez tout et remplissez tout, hors le pécheur que vous laissez vide.

Souvenez-vous de vos miséricordes [2], et remplissez mon cœur de votre grâce, vous qui ne voulez pas que vos œuvres restent vides.

7. Comment puis-je me supporter en cette misérable vie, si votre miséricorde et votre grâce ne me fortifient !

Ne détournez pas de moi votre face, ne différez pas à me visiter, ne m'ôtez pas vos consolations, de peur que *mon âme ne devienne devant vous comme une terre sans eau* [3].

[1] Saint Jean, XII, 48. — [2] Psaume XXIV, 6. — [3] Psaume CXLII, 6.

Apprenez-moi, Seigneur, à faire votre volonté [1] ; apprenez-moi à vivre en votre présence humblement et dignement, car vous êtes ma sagesse, vous me connaissez dans la vérité, et m'avez connu avant que je vinsse au monde, avant même qu'il y eût un monde.

RÉFLEXION

Dieu parle pour nous rendre meilleurs, mais on ne devient meilleur qu'en l'écoutant avec humilité et respect. Si donc Dieu appelle, il faut le suivre ; s'il commande, il faut obéir.

Il est dit dans les Écritures que nous sommes appelés, que nous avons une vocation. Ce mot de vocation exprime bien le caractère de notre vie et de tous les moyens qui excitent l'homme, et l'attirent, et le poussent vers son but. Il est dit que nous sommes appelés, parce qu'en effet nous avons besoin qu'on prévienne notre esprit et qu'on indique à notre activité le terme où il faut tendre. Il est dit que nous sommes appelés, parce qu'ayant l'intelligence et la liberté, nous pouvons ouvrir ou fermer l'oreille à la voix qui nous prévient, y obéir ou bien y résister. Voyez, les créatures matérielles ne sont point appelées :

[1] Psaume CXLII, 18.

Dieu les a lancées sur leur route, et elles marchent sans savoir ce qu'elles font et sans pouvoir s'arrêter ou aller plus vite. A la vérité, l'Écriture dit que Dieu appela la foudre et les étoiles, et que les étoiles et la foudre répondirent en s'ébranlant : Nous voici ! mais cela n'est dit qu'une seule fois en passant, et par tour figuré de langage, tandis qu'en cent endroits, par des termes propres et sans figure, on dit que l'homme est appelé.

Or, cette voix, venant de Dieu, doit toujours être écoutée avec une humble docilité et suivie avec un respect religieux. Ce qu'elle nous dit est notre loi et se résume en ce qu'on nomme le devoir. Le devoir est quelque chose d'absolu au fond ; car il s'identifie avec la volonté de Dieu qui nous parle, et il contracte ainsi une force et une sainteté que n'auront jamais les choses d'humaine invention. Dès lors, le devoir ne dépend pas de nos idées ni de notre orgueil; car nos pensées sont courtes et imparfaites, et l'homme n'est pas à lui-même la règle de ses actions. Le devoir ne dépend pas davantage de nos sentiments et de nos désirs. En tombant des hauteurs du ciel, l'homme s'est rencontré et puis abattu dans les créatures. C'est là qu'il en est aujourd'hui ; pour remonter à sa hauteur première, il doit reprendre le chemin par où il est descendu, c'est-à-dire se détacher des créatures et de lui-

même. C'est le travail de toute la vie, et, malgré tous nos efforts et les secours de la religion, il ne finira qu'au tombeau : jusque-là nos affections cherchent sans cesse à se substituer au devoir et à sa rigueur purifiante. N'invoquons pas non plus, pour échapper au devoir, notre prétendue faiblesse et je ne sais quelle impossibilité de faire tout ce qu'on nous prescrit et de donner tout ce qu'on nous demande. Il y a comme deux êtres dans l'homme : l'un qui aspire à travailler et l'autre qui se plaît à ne rien faire. L'esprit même a sa paresse, comme le corps a la sienne : quelque chose de lourd et de mou vient souvent s'opposer au devoir dont le sévère aspect épouvante la lâcheté humaine. Il ne faut point céder à une telle inertie ; au contraire, qu'une de nos préoccupations soit de vaincre cette tendance à l'oisiveté, et ce besoin d'un repos sans gloire. Le devoir, après tout, n'est jamais impossible, autrement il ne serait plus un devoir. Il est quelquefois très-difficile, sans doute ; mais depuis quand la difficulté est-elle une raison de s'abstenir? Il est presque toujours gênant et pénible, personne ne le conteste ; mais où serait le mérite si l'on devenait vertueux sans y songer?

CHAPITRE QUATRIEME

QU'IL FAUT MARCHER DEVANT DIEU DANS LA VÉRITÉ ET L'HUMILITÉ.

Jésus-Christ. Mon fils, marchez devant moi dans la vérité, et cherchez-moi toujours dans la simplicité de votre cœur.

Qui marche devant moi dans la vérité bravera toute attaque, et la vérité le délivrera des séductions et des calomnies des méchants.

Si la vérité vous affranchit, vous serez vraiment libre et n'aurez nul souci des vains discours des hommes.

2. Le fidèle. Il est vrai, Seigneur ; de grâce, qu'il m'arrive comme vous dites !

Que votre vérité m'instruise, me défende et me guide heureusement jusqu'à la fin.

Qu'elle m'ôte toute affection mauvaise, toute attache déréglée, et avec vous je marcherai dans une grande liberté de cœur.

3. Jésus-Christ. La vérité parle : je vous enseignerai ce qui est juste et me plaît.

Songez à vos péchés avec douleur et amer-

tume extrême, et ne vous croyez jamais quelque chose, à raison de vos bonnes œuvres.

Vous n'êtes en effet qu'un pécheur, que bien des passions atteignent et asservissent.

De vous-même vous tendez toujours au néant ; vous êtes bientôt ébranlé, bientôt vaincu, bientôt troublé, bientôt abattu.

Qu'avez-vous dont vous puissiez tirer gloire ? et que n'avez-vous pas dont il faille vous humilier ? car vous êtes bien plus infirme que vous ne sauriez le comprendre.

4. Ainsi, de tout ce que vous faites, que rien ne vous semble grand.

Qu'à vos yeux rien ne soit important, précieux, admirable, sublime, digne d'être estimé, vanté et désiré, que ce qui est éternel.

Que l'éternelle vérité vous plaise par-dessus tout ; que votre extrême bassesse vous déplaise toujours.

N'appréhendez, ne blâmez et ne fuyez rien tant que vos péchés et vos vices ; il faut les déplorer plus que toutes les pertes du monde.

Plusieurs ne marchent pas avec sincérité devant moi ; mais, guidés par la curiosité et l'orgueil, ils veulent pénétrer mes secrets et sonder les profondeurs de Dieu, tandis qu'ils se négligent eux-mêmes et leur salut.

Souvent l'orgueil et la curiosité les font tom-

ber dans de grandes tentations et de grandes fautes, parce que je les abandonne.

5. Craignez les jugements de Dieu, redoutez la colère du Tout-Puissant ; abstenez-vous d'approfondir les œuvres du Très-Haut, mais scrutez vos iniquités, tout ce que vous avez fait de mal et négligé de bien.

Quelques-uns placent toute leur dévotion dans les livres, d'autres dans les images, d'autres en des signes et des formes sensibles.

Plusieurs m'ont sur les lèvres, mais peu dans le cœur.

Il en est d'autres qui, l'esprit éclairé et le cœur pur, aspirent sans cesse aux choses éternelles ; les entretiens de la terre leur font mal, et c'est à regret qu'ils prennent soin d'eux-mêmes.

Ceux-là sentent ce que l'esprit de vérité leur dit intérieurement ; car il leur enseigne à mépriser les choses terrestres pour aimer les célestes, à laisser là le monde pour désirer le ciel, nuit et jour.

RÉFLEXION

On marche devant Dieu dans la vérité et l'humilité, on est humblement dépouillé de soi-même et vraiment à sa place, si l'on a la loyauté et le courage de comprendre et de remplir ses

obligations dans leur totalité, leur pureté et leur sublimité.

1. Il est rare que l'homme accepte ses obligations dans leur totalité. C'est vrai, on respectera généralement les grands principes, on tâchera d'éviter les fautes graves ; mais, dans les choses moins éclatantes, on mettra souvent sa volonté à la place de la volonté divine. Et toutefois, de même que Dieu gouverne l'ensemble de notre vie, de même il en règle les détails. La goutte d'eau obéit à la loi de l'attraction comme la masse de l'Océan, et le grain de poussière comme le plus grand des mondes. Notre esprit relève de Dieu dans ses occupations même les plus humbles, notre cœur dans ses mouvements même les plus faibles, et notre force dans ses actes même les plus obscurs. Du berceau à la tombe, des rangs infimes aux rangs élevés, ce qui se cache au fond de nos consciences et ce qui se manifeste au dehors, la volonté de Dieu a tout prévu, tout réglé ; on y résiste dès lors qu'on ne s'y conforme pas : à son égard, la neutralité est impossible.

2. Il est rare aussi que nous remplissions nos obligations dans leur pureté, et qu'en exécutant matériellement la loi, nous n'y mettions pas quelque chose de nos passions et de nos convoitises. Il en coûte à l'homme de mourir, surtout de

mourir à lui-même. Il se recherche, ou du moins il se retrouve en ses bonnes œuvres, et cela d'autant plus aisément qu'il est peu sur ses gardes, la bonté apparente de ses actes contribuant à l'endormir dans une fausse sécurité. Et cependant, la volonté qui a déterminé nos obligations en a déterminé aussi le caractère, et il nous est également prescrit d'agir et de mettre de la pureté dans nos actions. Que l'homme donc apprenne à faire le devoir pour le devoir, envers et contre tout plaisir, envers et contre toute difficulté.

3. Il est rare enfin que l'homme comprenne ses obligations dans leur sublimité. Plusieurs vivent d'une vie pure et sont doués d'une charité véritable ; mais cette vie est molle et cette charité languit. Si Dieu veut qu'on agisse, il veut aussi qu'on agisse avec bon cœur. Toute œuvre tire son mérite de l'amour et, conséquemment, du degré d'amour avec lequel elle est faite. Un verre d'eau ne reste pas sans récompense, si l'amour le donne ; le martyre enduré sans vraie charité n'ouvre pas le ciel. Que l'homme donc vive avec le parti pris de faire toujours ce qui va le mieux à la gloire de Dieu. Ce dévouement fatigue et afflige la nature, mais il est selon la grâce et il conduit à la gloire.

Au reste, ces vérités sont capitales dans la

religion et elles ne disparaîtront pas, quoi qu'on fasse. Il faut donc les accueillir avec humilité d'esprit et de cœur, et les pratiquer avec une généreuse abnégation de soi-même, et non pas les repousser avec orgueil, ni s'y dérober avec pusillanimité, ni les enfreindre en obéissant à toutes sortes de convoitises. Si nous ne voulons pas la vérité pour règle, nous l'aurons pour juge, et si nous fuyons maintenant les obligations qu'elle nous impose, nous la retrouverons un jour avec les châtiments dont elle nous menace.

CHAPITRE CINQUIÈME

DES EFFETS ADMIRABLES DE L'AMOUR DIVIN.

LE FIDÈLE. Je vous bénis, Père céleste, Père de Jésus-Christ, mon Seigneur, parce que vous avez daigné vous souvenir de moi, si pauvre !

O père des miséricordes et Dieu de toute consolation [1], grâces à vous qui me réjouissez quelquefois par vos consolations, tout indigne que j'en suis !

Je vous bénis sans fin et vous glorifie avec

[1] II Corinth., I, 3.

votre Fils unique et l'Esprit consolateur, dans les siècles des siècles.

O Seigneur, mon Dieu, mon saint époux! quand vous viendrez dans mon cœur, toutes mes entrailles frémiront d'aise.

Vous êtes ma gloire et la joie de mon cœur.

Vous êtes mon espérance et mon refuge, au jour de la tribulation.

2. Mais parce qu'ayant un amour encore faible et une vertu imparfaite, j'ai besoin d'être soutenu et consolé par vous, visitez-moi souvent et formez-moi par vos saintes leçons.

Délivrez-moi des passions mauvaises, arrachez de mon cœur toute affection déréglée, afin que, guéri et purifié intérieurement, je devienne capable de vous aimer, fort pour souffrir, ferme pour persévérer.

3. C'est une grande chose que l'amour, c'est un bien suprême ; lui seul rend léger ce qui est pesant et il reste égal à travers les inégalités de la vie.

Car il porte son fardeau sans fatigue, il rend doux et savoureux ce qui est amer.

L'amour de Jésus est noble ; il porte aux grandes actions et excite à désirer toujours ce qu'il y a de plus parfait.

L'amour veut monter et que rien d'en bas ne l'arrête.

L'amour veut être libre et dégagé de toute affection terrestre, afin que, son regard intérieur n'étant point empêché, ni avantages temporels ne l'entravent, ni disgrâces ne l'abattent.

Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux, rien n'est meilleur ni plus parfait au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et ne saurait se reposer qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures.

4. Qui aime, court, vole et se réjouit ; il est libre et rien ne l'arrête.

Il donne toutes choses pour tout avoir, et possède tout en toutes choses, parce qu'au-dessus de tout il se repose dans le souverain bien, de qui tout bien procède et découle.

Il ne regarde pas aux bienfaits, mais par delà les dons il s'élève jusqu'au bienfaiteur.

L'amour souvent ne connaît pas de mesure, mais l'ardeur l'emporte hors de toute mesure.

A l'amour, ni fardeau ne pèse, ni travail ne coûte ; il tente plus qu'il ne peut ; il n'allègue jamais l'impossibilité, car tout lui semble possible et permis.

Aussi est-il capable de tout : il suffit à beaucoup d'entreprises où défaille et succombe celui qui n'aime pas.

5. L'amour veille sans fin ; même en sommeillant, il ne dort pas.

Ni fatigué ne l'abat, ni lien ne l'enchaîne, ni frayeur ne l'agite ; mais, comme une flamme ardente et une vive étincelle, il s'élance en haut et franchit tout impunément.

Qui aime, entend ce que dit cette voix.

C'est une voix puissante au ciel que l'ardeur d'une âme s'écriant : Mon Dieu ! mon amour ! vous êtes tout à moi, et je suis tout à vous.

6. Dilatez-moi dans l'amour, afin que j'apprene à goûter au fond de mon cœur combien il est doux d'aimer, de se fondre et de nager dans l'amour.

Qu'épris d'amour, je me dépasse moi-même, par excès de ferveur et de ravissement.

Que je chante l'hymne d'amour, que je vous suive jusqu'au ciel, ô mon bien-aimé ! et que mon âme, tressaillant d'amour, défaille à force de vous louer.

Que je vous aime plus que moi et que je m'aime seulement pour vous, aimant en vous quiconque vous aime véritablement, comme l'ordonne la loi d'amour, rayon de votre lumière.

7. L'amour est prompt, sincère, dévoué, doux, agréable, fort, patient, fidèle, prudent, courageux, infatigable, et jamais il ne se recherche.

Car qui se recherche soi-même, cesse d'aimer.

L'amour circonspect, humble et droit n'est point mou ni léger, ni occupé de choses vaines; il est sobre, chaste, ferme, tranquille, et veille avec soin sur les sens.

Soumis et obéissant aux supérieurs, l'amour est vil et méprisable à ses yeux; plein de piété et de reconnaissance envers Dieu, toujours il espère et se confie en lui, quand même il ne sent nul attrait, car on ne vit pas sans douleur dans l'amour.

8. Qui n'est pas prêt à tout souffrir et à suivre constamment la volonté du bien-aimé, ne peut dire qu'il sache aimer.

Qui aime doit embrasser avec joie, pour son bien-aimé, toutes choses dures et amères, sans se laisser détacher de lui par l'adversité.

RÉFLEXION

Avec la charité, rien ne peut nuire; sans elle, rien n'est véritablement utile. Elle corrige et adoucit les maux de la vie, elle brave la mort et réjouit le tombeau même en y faisant veiller l'espérance. A qui n'a pas la charité, nulle douleur ne sert, nulle joie n'est bonne, nulle science ne suffit. Où se trouve la charité, là se trouve tout ce qui fait le charme et la beauté de la vie :

elle chasse le crime, assure le règne de la loi, amène toutes les vertus sur ses pas, donne une règle aux mœurs, la paix aux familles, la lumière aux esprits. En élevant l'intelligence et en maintenant la pureté dans les affections, elle communique à l'homme sa propre noblesse et sa fécondité. Elle le rend généreux et modéré dans le succès, patient dans la fortune adverse, héroïque dans la lutte contre ses passions. Par elle, le chrétien sent la sainteté pénétrer dans ses désirs, son cœur devenir humble et ses mains s'ouvrir pour les bonnes œuvres. La charité console dans les afflictions, soulage dans les souffrances, soutient dans la faiblesse, enrichit dans la pauvreté. Les opprobres peuvent l'atteindre, ils ne l'ébranlent pas; persécutée par des haines violentes, elle continue de faire le bien ; on s'emporte contre elle, sans qu'on parvienne à la troubler; on la maudit, sans qu'elle cesse de bénir. Celui qu'elle anime de sa flamme ne déchoit pas plus de la douceur que de l'innocence, à quelque épreuve qu'il soit soumis. Si on l'attache à la croix, il prie pour ses bourreaux ; si on le fait mourir, son dernier souffle est tout chargé de miséricorde, de pardon et d'amour.

Mais si la charité nourrit de tels sentiments et opère de telles choses, quand elle est aux prises avec les misères et les difficultés de cette vie,

que sera-ce donc quand elle est surtout occupée des cieux, d'où elle émane et où elle retourne? C'est alors qu'elle embrase le cœur humain d'une ardeur inexprimable et lui fait sentir un délicieux avant-goût de la félicité éternelle. Comme elle a porté Dieu à se faire homme, elle élève l'homme jusqu'à Dieu; elle consume en nous ce qui est mortel, pour y laisser seulement ce qui doit recevoir le prix de l'immortalité. Elle nous touche d'une douce et profonde blessure, par où elle fait entrer dans notre cœur un sentiment de mépris pour les choses terrestres, un sentiment d'amour pour les choses célestes. L'homme alors donne à Dieu tous les noms qui répondent à ses plus chères affections, il le nomme son espérance, sa joie, son repos, ses délices, son aliment, son soutien, son amour et son tout; puis, faisant ce qu'il dit comme il chante ce qu'il aime, il met en Dieu toutes ses pensées, tout son cœur et toute sa vie. Rien ne serait assez fort pour le détacher d'un si tendre objet, ni plaisir ni souffrance, ni promesse ni menace; il est prêt à mourir, pour le voir face à face et le posséder plus tôt; il est prêt à vivre encore, pour mériter de le mieux voir et de l'aimer davantage. Qui aime sait ce que je dis; qui a ressenti, ne fût-ce qu'une seule fois, de telles impressions, ne les oubliera jamais.

O excellence de l'amour divin ! ô énergie de la charité ! quelle douceur et quelle force dans vos étreintes ! Heureux qui est blessé de vos traits, rempli de vos douceurs, épris de vos charmes, enivré de vos tendresses ! Mais malheur à ceux qui vous fuient, parce qu'ils tombent sous le joug de la créature imparfaite comme eux ! Ils s'égarent en la perversité de leurs convoitises, et, échappant à la vérité qui les gêne, ils vous perdent, ô charité qui les sauveriez !

CHAPITRE SIXIÈME

DE L'ÉPREUVE DU VÉRITABLE AMOUR.

Jésus-Christ. Mon fils, votre amour n'est encore ni assez fort ni assez éclairé.

Le fidèle. Pourquoi, Seigneur ?

Jésus-Christ. Parce qu'à la moindre contrariété vous abandonnez vos entreprises et cherchez trop avidement les consolations.

Qui aime généreusement, reste ferme dans les tentations et sourd aux suggestions artificieuses de l'ennemi.

Je lui plais dans la prospérité, je ne lui déplais pas dans l'adversité.

2. Qui aime prudemment, considère moins le don de celui qui aime, que l'amour de celui qui donne.

Il regarde plus à l'affection qu'au bienfait, et préfère le bien-aimé à tout ce qu'il en reçoit.

Qui aime noblement ne s'attache pas aux dons, mais à moi par-dessus tous les dons.

Tout n'est pas perdu, si quelquefois vous sentez pour moi ou pour mes saints moins d'amour que vous ne voudriez.

Cette tendre et douce impression qu'on éprouve parfois tient à la présence de la grâce, et c'est comme un avant-goût de la céleste patrie ; il ne faut pas trop s'y appuyer, car elle va et vient.

Mais combattre les mouvements déréglés de l'âme et mépriser les suggestions du démon, c'est la marque d'une vertu et d'un mérite insignes.

3. Ne soyez donc point troublé des imaginations étranges, quel qu'en soit l'objet.

Gardez une résolution ferme et une intention droite devant Dieu.

Ce n'est point illusion, si vous êtes quelquefois ravi d'une soudaine extase et qu'aussitôt vous retombiez dans les habituelles misères de votre cœur.

Car alors vous souffrez plutôt que vous n'agis-

sez, et, tant qu'elles vous déplaisent et que vous résistez, c'est mérite et non péché.

4. Sachez que l'antique ennemi s'efforce d'étouffer vos bons désirs et de vous enlever à tout pieux exercice, au culte des saints, à la religieuse méditation de mes souffrances, au souvenir si utile de vos péchés, à la garde de votre cœur, au ferme propos d'avancer dans la vertu.

Il vous suggère mille pensées mauvaises pour vous créer de l'ennui et du dégoût, et vous détourner de la prière et des lectures saintes.

Une humble confession lui déplaît, et, s'il le pouvait, il vous ferait abandonner la communion.

Ne le croyez pas et n'ayez de lui nul souci, quoiqu'il tende souvent des piéges pour vous surprendre.

Renvoyez-lui ce qu'il vous inspire de pensées criminelles et impures. Dites-lui :

Va, esprit immonde ; rougis, misérable ; tu es bien infâme de me tenir un tel langage !

Quitte-moi, détestable séducteur, tu n'auras jamais en moi aucune part ; mais Jésus m'assistera comme un guerrier puissant, et tu seras confondu.

Plutôt mourir et endurer tous les tourments, que de te céder.

Tais-toi, ne me parle plus [1] ; je ne t'écouterai

[1] Saint Marc, IV, 39.

pas davantage, quoi que tu fasses pour m'importuner. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui craindrais-je* [1] *!*

Quand une armée se rangerait en bataille contre moi, mon cœur ne craindrait pas [2]. *Le Seigneur est mon aide et mon rédempteur* [3].

3. Combattez comme un vaillant soldat ; et si quelquefois vous succombez par fragilité, reprenez plus de courage, espérant une grâce plus forte, et gardez-vous de la vaine complaisance et de l'orgueil.

C'est ainsi que plusieurs s'égarent et tombent quelquefois dans un aveuglement presque incurable.

Prenez pour leçon de vigilance et d'humilité continuelle la chute de ces superbes qui présument follement d'eux-mêmes.

RÉFLEXION

Qu'il faille aimer Jésus-Christ, et qu'en l'aimant il faille souffrir, ce sont des vérités familières aux chrétiens qui connaissent la religion.

1. Toute âme attachée de cœur à l'Évangile sait comprendre et goûter l'amour que Jésus-Christ a témoigné aux hommes. D'abord Dieu nous a faits capables de l'aimer, et, par une belle

[1] Psaume XXVI, 1. — [2] *Ibid.* 3. — [3] Psaume XVIII, 15.

et noble prérogative, le cœur de l'homme pousse naturellement ses soupirs vers l'infini ; ainsi, tandis que l'affection des puissants du monde se vend à grand prix, la créature fut appelée gratuitement à la familiarité de son Dieu. Puis, ce qui était une tendance de notre nature nous fut imposé comme une douce et salutaire obligation : Dieu envoya sa puissance au secours de sa bonté, et, pour empêcher, s'il était possible, qu'on ne voulût se dérober à son amour, il daigna nous prescrire de l'aimer. Enfin, plaçant ce commandement sous la sanction la plus terrible, le sage et bon maître unit par un nécessaire rapport le devoir et le salut, tellement que la charité envers Jésus-Christ est la condition de la véritable vie et qu'une éternelle ruine attend ceux qui ne l'auront pas aimé : « Qui n'aime pas, demeure dans la mort ; si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème [1] ! »

2. Mais, la charité se payant par la charité, il doit y avoir quelque analogie entre ce que Jésus-Christ a fait pour nous et ce que nous devons faire pour lui. Or, personne ne saurait nous aimer plus que ne l'a fait Jésus-Christ, car il s'est donné lui-même pour nous, et la charité ne peut aller plus loin. C'est ce mystère que l'Égli-e

[1] Ire Épître de saint Jean, III, 14 ; I Corinth., XVI, 22.

chante en ces mots si simples et si élevés : Il a souffert et il est mort. Il nous faut donc souffrir, si nous prétendons aimer Jésus-Christ. La plus haute preuve de notre amour serait le martyre par l'effusion du sang ; au défaut du martyre véritable, la preuve de notre amour sera dans la pénitence qui se manifeste par les larmes et par les mortifications corporelles. Telle est même la nécessité de cet amour souffrant, que la sagesse divine en a fait l'absolue condition de notre salut, et que, sans cette coopération aimante et douloureuse, la passion de Jésus-Christ reste incomplète à notre égard : « Qui ne porte pas sa croix n'est pas digne de moi. J'accomplis en moi ce qui manque aux souffrances du Christ [1]. »

Aucun de ceux qui ont vraiment aimé Jésus-Christ n'a prétendu échapper à la souffrance ; aucun n'en est resté exempt. Faites donc comme eux : supportez les épreuves qui vous sont envoyées sous quelque forme que ce soit. Douleurs qui atteignent vos membres, chagrins qui rongent votre âme, ennuis qui flétrissent votre vie, choses de la terre qui vous tentent, passions qui vous fatiguent, inquiétudes qui vous dévorent : endurez chrétiennement ces misères, si vous aimez Jésus-Christ.

[1] Saint Luc, XIV, 27 ; Épître aux Colossiens, I, 24.

CHAPITRE SEPTIÈME

QU'IL FAUT VOILER SOUS L'HUMILITÉ LES GRACES QUE DIEU NOUS FAIT.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, il est plus utile pour vous et plus sûr de cacher la grâce de la dévotion, de n'en pas tirer gloire, d'en parler peu, de n'en point exagérer l'importance; méprisez-vous plutôt vous-même et tremblez d'une faveur donnée à un indigne.

Il ne faut pas s'attacher trop à cette impression qu'une impression contraire peut remplacer bientôt.

Songez, quand la grâce est là, combien vous êtes pauvre et misérable sans elle.

Le progrès de la vie spirituelle consiste, non-seulement à recevoir des grâces de consolation, mais à en supporter la privation avec humilité, abnégation et patience; en sorte qu'alors on ne laisse ni s'attiédir l'ardeur de la prière, ni tomber les autres exercices accoutumés.

Au contraire, faites volontiers, selon vos lumières et vos forces, tout ce qui dépend de vous, et ne vous négligez pas entièrement, malgré la sécheresse et l'aridité que ressent votre âme.

2. Car il en est beaucoup qui tombent dans l'impatience ou le découragement, lorsque l'épreuve les atteint.

Pourtant, *la voie de l'homme n'est pas toujours en son pouvoir* [1]; c'est à Dieu de consoler et de donner quand il veut, autant qu'il veut, à qui il veut, comme il lui plaît, et non au delà.

Des imprudents ont trouvé leur perte dans la grâce de la dévotion, pour avoir voulu faire plus qu'ils ne pouvaient, ne mesurant point leur faiblesse, mais suivant plutôt l'affection de leur cœur que les lumières de la raison.

Et leur présomption ayant osé plus que Dieu ne voulait, la grâce leur a été bientôt ravie.

Ils sont devenus pauvres et méprisés, eux qui bâtissaient leur aire dans les cieux, afin que l'humiliation et le dénûment leur apprissent à ne point voler de leurs propres ailes, mais à s'abriter sous les miennes.

Ceux qui sont encore nouveaux et inexpérimentés dans les voies de Dieu, peuvent aisément s'égarer et périr, s'ils ne se conduisent par l'avis de personnes prudentes.

3. S'ils aiment mieux suivre leur sentiment que de croire à l'expérience d'autrui, ils aboutiront à un résultat funeste, en s'obstinant dans leurs propres idées.

[1] Jérém., x, 23.

Rarement ceux qui sont sages à leurs yeux, se laissent humblement guider par autrui.

Mieux vaut peu de science et de lumières avec l'humilité, qu'un riche trésor d'érudition avec une vaine estime de soi.

Mieux vaut la médiocrité qu'une abondance qui porte à l'orgueil.

C'est manquer de prudence que de s'abandonner à la joie, en oubliant l'indigence passée et cette chaste crainte du Seigneur qui redoute de perdre la grâce reçue.

C'est aussi manquer de sagesse que de s'abattre dans le découragement à l'heure des adversités et des épreuves, et d'avoir des pensées et des sentiments indignes de la confiance qui m'est due.

4. Quiconque, durant la paix, a trop d'assurance, se trouve souvent lâche et timide à l'excès durant la guerre.

Si vous saviez rester toujours humble et petit à vos yeux, contenir et diriger sagement votre esprit, vous ne tomberiez pas si vite dans le péril et le péché.

C'est un sage parti de songer, durant la ferveur, à ce qui viendra, la lumière ayant disparu.

Et, quand elle s'éloignera, pensez qu'elle peut revenir, et que je l'ai retirée pour un temps, en vue de ma gloire et de votre sûreté.

5. Souvent un telle épreuve est plus utile que

si tout prospérait constamment à votre gré.

Car, pour apprécier le mérite d'un homme, on doit examiner, non pas s'il a beaucoup de consolations et de visions, s'il est savant dans les Écritures, ou tient un rang élevé ;

Mais s'il est affermi dans la véritable humilité et rempli de la charité divine, s'il cherche toujours la gloire de Dieu purement et sans réserve, s'il se compte pour rien et se méprise sincèrement, si les mépris et l'humiliation lui causent plus de joie que les honneurs.

RÉFLEXION

S'il est quelque chose d'indomptable en nous, c'est notre envie de paraître. Il y a toutefois dans la vie de Jésus-Christ, notre modèle, de quoi nous rappeler à de plus humbles sentiments, et de quoi décourager nos prétentions si fières.

En se faisant chair, le Verbe s'est fait obscur : sa gloire a été voilée, sa sagesse méconnue, sa puissance sans éclat, sa divinité cachée. Jésus-Christ est du sang des rois, mais il naît dans une étable. Les anges parlent de lui dans les cieux, mais il n'a que de pauvres bergers autour de son berceau. Il évite le glaive d'Hérode, mais c'est en fuyant. Son enfance s'écoule sans bruit ; et quand il laisse percer, à douze ans, un rayon de sa merveilleuse sagesse, on rappelle qu'il n'a pas

étudié, comme pour indiquer son obscure naissance. Que veut dire ce mystère? Celui dont la science infinie pouvait convaincre d'erreur et de folie les docteurs et les sages du monde, celui dont la charité sans bornes pouvait embraser tous les cœurs, demeure trente ans dans le silence, et sa vie publique n'est que de trois années. Ah! c'est une leçon pour l'homme si empressé de se produire, si ardent à marquer ses œuvres du sceau de sa personnalité.

Aujourd'hui même, dans sa vie eucharistique, Jésus-Christ n'est-il pas caché, méconnu et comme anéanti? L'impie l'outrage, et la foudre se tait; le pécheur oserait le recevoir dans un cœur sacrilége, que la vengeance du ciel n'éclaterait pas. La pierre de l'autel, qui n'a ni intelligence ni amour, le retient captif et voilé sous des symboles où il attend avec longanimité les adorations de notre esprit et les hommages de nos cœurs. Et quand même nous le recevons avec nos meilleures dispositions, il est encore captif et à l'étroit dans nos âmes, qui ne savent ou ne veulent pas donner en elles et autour d'elles un libre essor à sa vérité, à sa charité. Qu'est-ce encore que cette obscurité, sinon un enseignement profond et significatif par où nous sommes avertis de n'aimer point à paraître et de ne nous produire qu'à l'appel de Dieu et pour sa gloire?

C'est pourquoi soumettons notre esprit à une sage discipline, de peur qu'il ne s'élève par l'orgueil ; tenons notre cœur dans une humble dépendance, de peur qu'il ne s'égare par ses convoitises. Ne nous hâtons jamais de manifester ce que Dieu aurait daigné faire pour nous ; il vaut mieux attendre l'heure de sa providence que de prendre conseil de notre ardeur. Quoique le monde pense et dise autrement, il sera toujours beau de s'humilier et de s'effacer pour faire place à Dieu : les abaissements volontaires sont la condition de la gloire véritable ; c'est Dieu lui-même qui les a nommés illustres, et ce que sa parole a glorifié, personne ne l'avilira.

CHAPITRE HUITIÈME

QU'IL FAUT SE REGARDER COMME PEU DE CHOSE DEVANT DIEU.

LE FIDÈLE. *Je parlerai à mon Seigneur, bien que je sois cendre et poussière*[1]. Si je m'estime quelque chose de plus, aussitôt vous apparaissez contre moi, et mes iniquités rendent un témoignage si vrai que je n'y puis contredire.

Mais si je m'abaisse et m'anéantis, si je me dé-

[1] Genèse, XVIII, 27.

fais de toute estime propre, et que, poussière, je rentre dans la poussière, votre grâce me sera propice et votre lumière s'approchera de mon cœur, et tout sentiment d'orgueil, si faible qu'il soit, ira s'engloutir et disparaître pour jamais dans l'abîme de mon néant.

Là, vous me montrez à moi-même ce que je suis, ce que j'ai été, où me voilà tombé ; car *je ne suis rien, et je ne le savais pas* [1].

Abandonné à moi-même, je ne suis que faiblesse et néant ; mais jetez-vous sur moi un regard soudain, je deviens fort à l'instant et suis rempli d'une joie nouvelle.

Et c'est admirable que je me trouve si tôt relevé et tendrement serré dans vos bras, moi que mon propre poids entraîne sans cesse vers la terre.

2. C'est l'effet de votre amour qui me prévient gratuitement, m'assiste en tous mes besoins, me préserve des plus grands périls et me délivre vraiment de maux innombrables.

Car, m'aimant d'un faux amour, je me suis perdu; mais, ne cherchant et n'aimant que vous seul, je vous ai trouvé et me suis trouvé moi-même, et l'amour m'a fait rentrer plus à fond dans mon néant.

O Dieu plein de douceur ! vous faites pour moi

[1] Psaume LXXII, 21.

plus que je ne mérite, plus que je n'oserais espérer ou demander.

3. Soyez béni, mon Dieu, de ce que, malgré l'extrême indignité de l'homme, votre généreuse et infinie bonté ne cesse de faire du bien même aux ingrats et à ceux qui se sont le plus éloignés de vous.

Ramenez-nous à vous, afin que nous soyons reconnaissants, humbles et pieux, car vous êtes notre salut, notre vertu et notre force.

RÉFLEXION

Il faut bien croire que nous sommes pleins d'orgueil, puisque toutes les pages de l'Écriture le proclament, et croire aussi que l'orgueil est chose funeste, puisque toute la religion tend à combattre et à détruire en nous ce vice capital.

1. L'orgueil déborde en nous. Notre âme est pleine de maximes empruntées au monde, contraires aux saints enseignements, et nous ne voulons pas nous en défaire, malgré les ordres et les menaces de Dieu. Notre cœur est plein de penchants vicieux et d'inclinations perverses, et nous y obéissons, bien que Dieu nous ait prescrit une autre règle et d'autres lois. En tout nous-mêmes il y a je ne sais quelle orgueilleuse allure qui ne va pas avec les recommandations de l'hu-

milité chrétienne. L'homme devient aisément son admirateur, et il aime à se couronner des lauriers de ses propres éloges. Il démeure quelquefois pécheur par orgueil, soit parce qu'il ne veut pas avouer ses torts ni entendre dire qu'il a changé, soit peut-être parce qu'il tire une horrible gloire du mal qu'il a commis et se réjouit dans ses fautes. L'orgueil se glisse jusque dans le bien que nous tâchons de faire. Tel est le vice principal de l'homme.

2. Et cependant l'orgueil est chose injuste et damnable. Que savons-nous faire, sinon le mal ? et que faisons-nous de bien auprès de ce que nous devrions faire ? D'ailleurs, ayant tout reçu de Dieu, nous sommes tenus de rapporter tout à lui ; par conséquent, de quel droit réservons-nous quelque chose pour notre propre gloire et pour le triomphe de notre vanité ? Ne faut-il pas que le serviteur travaille pour le maître et que le bien fructifie pour le vrai possesseur? Encore si nous ne tournions pas souvent contre Dieu les dons qu'il nous a faits ! Au reste, le souverain créateur et maître de toutes choses a prononcé contre l'orgueil les plus menaçantes paroles ; il a puni de châtiments terribles la rébellion des anges et du premier homme. Ce qu'il a dit et fait, nous montre assez ce qu'il réserve un jour à notre orgueil. Voyons donc si nous voulons participer

aux peines des mauvais anges en participant à leurs fautes, ou bien être admis dans la gloire de Jésus-Christ en le suivant dans son humilité. Il n'y a pas de vie pieuse et sainte, ni de vertu véritable et solide, par conséquent il n'y a pas de mérite reél ni de récompense à attendre, si l'on manque de cette humilité qui fait ressembler à Jésus-Christ.

Vous avez cette humilité si vous croyez n'avoir nul prix, nulle valeur, et si vous faites remonter à Dieu les éloges et les honneurs que l'on vous donne à cause de ce qui est en vous.

CHAPITRE NEUVIÈME

QU'IL FAUT RAPPORTER TOUT A DIEU COMME A NOTRE FIN DERNIÈRE.

Jésus-Christ. Mon fils, je dois être votre suprême et dernière fin, si véritablement vous désirez d'être heureux.

Ainsi se purifieront vos affections, abaissées trop souvent jusqu'à vous et aux créatures.

Car vous rechercher en quelque chose, c'est tomber aussitôt dans la langueur et la sécheresse.

Rapportez donc tout à moi principalement, parce que c'est moi qui vous ai tout donné.

Considérez tous biens comme découlant du souverain bien, et par suite comme devant remonter à moi, ainsi qu'à leur origine.

2. En moi comme en une source profonde, le petit et le grand, le pauvre et le riche puisent l'eau vive.

Et qui me sert librement et de cœur, recevra grâce pour grâce.

Mais qui voudra chercher sa gloire hors de moi ou se complaire en quelque bien particulier, n'aura ni véritable et solide joie, ni liberté de cœur ; mille choses le tiendront dans la gêne et l'angoisse.

Ne vous attribuez donc rien de bien, n'attribuez à nul homme sa vertu ; mais rendez tout à Dieu, sans qui l'homme n'a rien.

J'ai tout donné, je veux tout ravoir, et j'exige la reconnaissance avec une extrême rigueur.

3. Voilà la vérité qui fait fuir la vaine gloire.

Là où pénètrent la grâce céleste et la vraie charité, il n'est plus ni envie, ni rétrécissement de cœur ni amour-propre.

Car l'amour divin subjugue tout et dilate toutes les puissances de l'âme.

Avec de la sagesse, vous ne mettrez votre joie qu'en moi, votre espérance qu'en moi ; car *nul*

n'est bon que Dieu seul [1], à qui, par-dessus tout et en tout, appartient louange et bénédiction.

RÉFLEXION

Tout vient de Dieu, et tout doit retourner à lui. Une intelligence a produit et ordonné l'univers ; une intelligence le conserve et le régit. Dans la création et le gouvernement des choses, cette intelligence laisse éclater une merveilleuse sagesse : tout le proclame, les cieux et la terre, le monde des esprits et le monde des corps. Mais la sagesse n'agit pas sans but : elle marque aux êtres un terme analogue à leur nature respective, car leur nature a été faite précisément pour ce terme prévu, c'est-à-dire pour une fin vers laquelle ils sont dirigés.

La fin des choses n'est pas autre que leur principe ; et tel est le premier principe, telle la fin dernière. Voilà pourquoi l'homme, ne trouvant ni en lui ni dans les choses créées son propre principe, ne saurait placer sa fin ni dans les créatures ni en lui-même. De là vient qu'il faut chercher en Dieu seul le terme et la cause de tout ce qui existe. C'est pour lui comme par lui que tout a été fait ; seulement, dépourvues d'intelligence et de moralité, les créatures maté-

[1] Saint Luc, xviii, 19.

rielles vont à leur but par des lois irrésistibles, tandis que les créatures intelligentes et libres vont à la gloire et au bonheur par la lutte et le mérite. Toutes choses sont comme une voix qui nous parle de Dieu, comme un sacrement général qui nous élève à Dieu; le monde entier ressemble à un autel immense dressé par la main du Créateur et où le chrétien, prêtre et victime, s'offre en holocauste, s'immole et meurt, ainsi que brillent les étoiles et que gémissent les flots, pour l'honneur de l'Éternel.

D'après cela, toutes nos œuvres doivent se rapporter à Dieu, parce que Dieu doit en être le principe. Nous ne saurions nous inspirer de nous-mêmes pour agir : nos sens sont des conseillers perfides ; notre raison ignore les secrets divins. Il faut donc que la lumière, la charité, la force nous viennent d'en haut. Mais elles ne peuvent nous venir d'en haut sans y retourner, n'étant envoyées que pour prendre les créatures et les ramener à Dieu. La charité descend du ciel, non pour s'éteindre sur terre, mais pour y toucher les âmes, les enflammer et les remporter purifiées vers le trône de leur Créateur et maître. Voilà le droit, et c'est aussi l'honneur de l'homme. Car servir un autre homme, c'est assurément une humiliation, si on ne le fait pas pour Dieu ; mais servir Dieu, c'est une gloire, la

première de toutes les gloires ; c'est d'ailleurs la condition de notre mérite sur terre et de notre bonheur au ciel.

Ainsi tout faire en vue de Dieu, par amour de Dieu : telle est l'intention et tel le motif que nous devons avoir en agissant.

CHAPITRE DIXIÈME

QU'IL Y A DOUCEUR A MÉPRISER LE MONDE POUR SERVIR DIEU.

LE FIDÈLE. Je romprai le silence pour vous parler encore, Seigneur. Je dirai à Dieu, mon Seigneur et mon roi, assis dans les cieux :

Oh ! quelle abondance de douceurs vous avez réservée pour qui vous craint[1] !

Qu'êtes-vous donc pour qui vous aime ? pour qui vous sert de tout son cœur ?

Elle est vraiment ineffable la douceur accordée, dans la contemplation, à ceux qui vous aiment.

Voici principalement en quoi vous m'avez montré la tendresse de votre amour : je n'étais pas, vous m'avez créé ; j'errais loin de vous, vous

[1] Psaume XXXIII, 20.

m'avez ramené pour vous servir et m'avez prescrit de vous aimer.

2. O source d'amour éternel, que dirai-je de vous?

Comment pourrai-je vous oublier, vous qui avez daigné vous souvenir de moi, déjà corrompu et mort?

Votre miséricorde envers votre serviteur a passé toute espérance, votre grâce et votre amour, tout mérite.

Que vous rendrai-je pour ce bienfait? Car il n'est pas donné à tous de tout quitter, de renoncer au siècle et d'embrasser la vie religieuse.

Fais-je beaucoup en vous servant, vous que doivent servir toutes les créatures?

Cela me semble peu de chose; mais ce qui me paraît grand et merveilleux, c'est que vous daigniez m'admettre à votre service et m'associer à vos plus chers serviteurs, moi si pauvre et si indigne.

3. A vous appartient tout ce que j'ai, tout ce que j'emploie à vous servir.

Et néanmoins, c'est vous qui me servez plus que je ne vous sers.

Voilà le ciel et la terre que vous avez créés pour le service de l'homme; ils sont à vos ordres et font chaque jour ce que vous avez commandé.

C'est peu encore : vous avez préparé pour l'homme le ministère des anges mêmes.

Mais ce qui surpasse tout, vous-même avez daigné servir l'homme, et promis de vous donner à lui.

4. Que vous rendrai-je pour ces nombreux bienfaits? Ah! puissé-je vous servir tous les jours de ma vie! Puissé-je, même un seul jour, vous servir dignement!

Vous êtes vraiment digne d'être servi par tous, honoré de toute façon et toujours loué.

Vous êtes vraiment mon Seigneur, et je suis votre pauvre serviteur, qui dois vous servir de toutes mes forces, sans me lasser jamais de publier vos louanges.

Ainsi je le veux et le désire ; daignez suppléer à tout ce qui me manque.

5. C'est un grand honneur, une grande gloire de vous servir et de tout mépriser pour vous.

Car ils seront comblés de grâces, ceux qui s'engageront de bon cœur à votre service sacré.

Ils goûteront les très-suaves consolations de l'Esprit-Saint, ceux qui, pour votre amour, auront rejeté tous les plaisirs des sens.

Ils jouiront d'une grande liberté d'esprit, ceux qui, pour votre gloire, entreront dans la voie étroite, en renonçant à toutes les préoccupations du siècle.

6. O douce et chère servitude de Dieu, par où l'homme devient vraiment libre et saint !

O saint assujettissement de l'état religieux qui rend l'homme égal aux anges, agréable à Dieu, terrible aux démons, recommandable à tous les fidèles !

Oh ! qu'il faut aimer et désirer ce service, qui mérite le souverain bien et assure une joie d'éternelle durée !

RÉFLEXION

La vie chrétienne est un combat ; car il y a deux cités ici-bas, dit saint Augustin, il y a deux peuples, parce qu'il y a deux amours. Le monde est divisé en deux armées opposées : celle du bien et celle du mal. Il n'est pas d'homme qui ne soit engagé sous l'un ou l'autre drapeau, et chacun de nos actes, du berceau à la tombe, tourne au bénéfice de l'un ou de l'autre parti : la neutralité est impossible. Fussions-nous seul au monde, que cet antagonisme éclaterait en nous, puisqu'en nous il y a deux hommes, deux lois, celle des sens et celle de l'esprit, la nature qui est tombée et la grâce qui cherche à nous relever. Ainsi la guerre vient à la fois du dehors et du dedans. Au dehors, on trouve un double apostolat : celui de la vérité et de la vertu, celui du mensonge et

du vice. Le premier s'exerce par Jésus-Christ, par son Église, par les exemples et les paroles de nos aïeux dans la foi, par l'influence constante de l'armée du bien où nous sommes engagés. Le second s'exerce par l'armée du mal, dont l'action en parole ou en exemple se nomme proprement scandale, et il agit sur nous-mêmes, d'autant plus aisément que le mensonge et le vice trouvent une complicité toute préparée dans nos doutes, notre orgueil, notre égoïsme et notre sensualité. Voilà nos amis et nos ennemis, voilà la guerre dont notre conscience est le théâtre.

Or, y il a quelque chose de fatigant et de douloureux dans la lutte et la résistance auxquelles nous sommes condamnés. Ainsi, c'est dur de lutter contre l'entraînement de l'exemple, contre la loi du grand nombre, contre cet ascendant usurpé qui produit souvent en nous le sentiment du respect humain. C'est dur de résister aux maximes qui ont de l'empire sur l'opinion, et remplacent la vérité sévère par d'agréables mensonges et des plaisanteries. C'est dur surtout de lutter contre soi, et de résister ainsi à un ennemi qu'on aime et qui est intime et domestique : refuser aux sens ce qu'ils demandent, faire souffrir le corps, crucifier la chair, comme dit énergiquement l'Écriture ; froisser, briser, anéantir l'orgueil de l'esprit ; retrancher du cœur, avec

le fer sanglant de la mortification, toute la partie corrompue de nos inclinations et de nos instincts; s'exercer à une telle guerre et livrer de tels combats tous les jours, c'est dur, on ne peut se le dissimuler.

Et pourtant c'est doux. Cette douceur qu'on trouve à se vaincre, l'homme l'explique difficilement, parce qu'elle n'est pas tant une vérité spéculative où l'on aboutit par la déduction, qu'un sentiment où l'on arrive par la pratique. Demandez à l'esclave du monde s'il n'a pas ses peines : plus il cède, plus les choses en lui et hors de lui deviennent exigeantes. Demandez au serviteur de Dieu s'il n'a pas ses consolations, vous entendrez une réponse de joie : pour lui la grâce adoucit toutes choses, et là où l'on n'aperçoit qu'un sacrifice pénible et répugnant, il ressent une satisfaction merveilleuse et goûte un charme inénarrable. Car enfin, rien n'est doux que ce que Dieu a rendu tel, et justement il a mis le bonheur dans la souffrance, et la paix dans les sacrifices endurés pour lui.

C'est en vous seul, ô Dieu, que se trouve le repos des âmes. C'est en puisant à vos sources sacrées qu'on éteint le feu de toute convoitise et qu'on trouve l'apaisement de tout désir. Vous mêlez l'amertume aux jouissances criminelles pour en dégoûter l'homme ; et vous répandez sur

les travaux de la vertu les plus suaves délices, pour que l'homme s'y porte et y trouve son mérite et votre gloire.

CHAPITRE ONZIÈME

QU'IL FAUT EXAMINER ET MODÉRER LES DÉSIRS DU CŒUR.

Jésus-Christ. Mon fils, il vous faut apprendre encore beaucoup de choses dont vous n'êtes pas assez instruit.

2. Le fidèle. Eh quoi, Seigneur?

3. Jésus-Christ. Sachez soumettre entièrement vos désirs à ma volonté, ne point vous aimer vous-même, mais rechercher avec ardeur ce qui me plaît.

Souvent vos désirs s'enflamment et vous entraînent impétueusement; mais voyez si c'est ma gloire ou votre intérêt qui les excite.

Si vous m'avez en vue, vous serez content, quoi que j'ordonne; mais s'il y a secrète recherche de vous-même, vous serez dans le trouble et l'abattement.

4. Gardez-vous donc de trop compter sur des résolutions prises sans moi, de peur qu'ensuite ce que vous aviez aimé d'abord et recherché comme meilleur, ne vous cause repentir ou dégoût.

Car il ne faut pas suivre aussitôt tout mouvement qui paraît bon, ni rejeter à la hâte tout ce qui contrarie.

Il importe quelquefois de modérer même le zèle et les meilleurs désirs, de crainte que l'empressement ne dissipe l'esprit, qu'une ardeur intempérante ne scandalise les autres, ou que leur résistance ne trouble et n'abatte.

5. Mais quelquefois il faut user de violence et résister énergiquement aux convoitises de la chair, sans égard à ce qu'elle veut ou ne veut pas, en s'efforçant de la soumettre à l'esprit malgré elle.

Il faut la châtier et l'asservir jusqu'à ce que, prête à tout, elle sache se contenter de peu, aimer la simplicité et ne jamais se plaindre de rien.

RÉFLEXION

Si vous croyez qu'on peut suivre sans examen et abandonner à leur énergie indisciplinée les désirs de son cœur, écoutez les plaintes de saint Paul sur les infirmités qu'il trouvait en lui et qui sont pour le moins aussi grandes en vous-même. « Je n'approuve pas ce que je fais, dit l'Apôtre, parce que je ne fais pas le bien que je veux; mais je fais le mal que je hais. Que si je fais ce que je ne veux pas, je consens donc à la loi, et je

reconnais qu'elle est bonne. Alors ce n'est plus moi qui fais cela, mais c'est le péché qui habite en moi. Car je sais qu'il n'y a rien de bon en moi, c'est-à-dire dans ma chair; parce que je trouve en moi la volonté de faire le bien, mais je ne trouve pas le moyen de l'accomplir; en effet, je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. Que si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi. Lors donc que je veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppose, parce que le mal réside en moi. Car je me plais dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur; mais je sens en ma chair une autre loi combattant la loi de mon esprit et me rendant captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort? Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi donc je suis soumis à la loi de Dieu selon l'esprit, et à la loi du péché selon la chair [1]. »

C'est à cause de cet état si bien décrit par saint Paul, que le désordre entre si aisément en nous. Notre âme a été ravagée : les plus grossières erreurs se rendent maîtresses de notre

[1] Épître aux Romains, VII, 15-25.

esprit, les plus grossières passions se partagent notre cœur comme une proie; notre corps est un foyer brûlant de convoitises, et il aide par sa faiblesse et le déréglement de ses appétits à nous tromper et à nous perdre. Par conséquent, l'homme ne peut être trop en garde contre lui-même : il doit scruter son cœur, sonder ses inclinations, peser et apprécier tous ses désirs, s'il ne veut être sans cesse entraîné dans le mal. C'est bien en vain que nous voudrions nous le dissimuler à nous-mêmes : le devoir a quelque chose qui appelle nos répugnances, son joug nous irrite ; ce qu'on nous interdit, au contraire, éveille et attire nos désirs et nos efforts; nous haïssons la vérité quand elle nous condamne, et c'est souvent; nous aimons qu'on nous flatte, fût-ce en nous trompant, comme c'est l'ordinaire ; en un mot, la chair est en révolte contre l'esprit, et l'esprit contre Dieu.

N'est-il pas évident que nous sommes perdus, si nous ne prenons pas d'une main ferme le gouvernement de notre âme, au milieu d'une pareille tempête et sous les coups de tant de passions conjurées? Examinez donc toutes vos pensées avant d'embrasser aucun désir, et tous vos désirs avant de prendre aucun parti.

CHAPITRE DOUZIÈME

QU'IL FAUT SE FORMER A LA PATIENCE ET COMBATTRE LA SENSUALITÉ.

Le fidèle. Seigneur, mon Dieu, la patience, je le vois, m'est extrêmement nécessaire ; car, dans cette vie, les contradictions abondent.

Quoi que je fasse pour avoir la paix, ma vie ne peut être sans lutte et sans douleur.

2. Jésus-Christ. Il est vrai, mon fils; mais je ne veux pas que vous cherchiez une paix exempte de tentations et de contrariétés.

Croyez plutôt avoir trouvé la paix, lorsque vous serez éprouvé par diverses tribulations et par beaucoup de traverses.

Si vous prétendez ne pouvoir tant souffrir, comment supporterez-vous le feu du purgatoire ?

De deux maux, il faut toujours choisir le moindre.

Afin donc d'échapper aux supplices de l'avenir, tâcher d'endurer patiemment, pour Dieu, les maux d'aujourd'hui.

Pensez-vous que les gens du monde n'aient rien ou presque rien à souffrir? Ce n'est pas ce

qu'on trouve, même parmi ceux qui vivent dans les délices.

3. Mais ils ont, dites-vous, mille jouissances, et, faisant leur volonté, ils sentent peu le poids de leurs peines.

4. Soit : ils ont tout ce qu'ils désirent; mais combien croyez-vous que cela dure ?

Voici que les riches du siècle *s'évanouiront comme la fumée* [1], et de leurs joies disparues, nul souvenir ne restera.

Et encore, vivants, ils ne s'y reposent pas sans amertume, sans ennui et sans crainte.

Car ce qui fait leur plaisir, souvent fait aussi leur douleur.

Et c'est justice : des plaisirs ambitionnés et poursuivis contre l'ordre apportent l'ignominie et l'amertume.

Oh ! combien sont courtes toutes ces jouissances ! combien fausses, déréglées et honteuses !

Pourtant, ivres et aveuglés, les hommes ne le comprennent pas; mais, comme des animaux sans raison, ils exposent leur âme à la mort pour une chétive joie dans une vie qui passe.

Vous donc, mon fils, *ne suivez pas vos convoitises ni l'entraînement de votre volonté* [2].

[1] Psaume XXXIV, 20. — [2] Ecclésiaste, XVIII, 30.

Mettez votre joie dans le Seigneur, et il vous donnera ce que souhaite votre cœur [1].

5. Si vous désirez jouir de véritables délices et d'abondantes consolations, méprisez toutes choses terrestres et rejetez tous vains plaisirs, pour trouver mes bénédictions et la plénitude des douceurs célestes.

Plus vous renoncerez aux consolations de la créature, plus les miennes seront suaves et puissantes.

Mais vous n'y parviendrez pas sans tristesse, sans fatigue et sans lutte.

Une habitude invétérée vous arrêtera, mais vous la vaincrez par une meilleure.

La chair murmurera, mais vous la réprimerez par la ferveur de l'esprit.

L'ancien serpent vous aiguillonnera, vous fatiguera; mais vous le chasserez par la prière; et, d'ailleurs, un travail utile lui fermera l'entrée de votre âme.

RÉFLEXION

Par ses moyens et son but, le christianisme nous demande d'être patients et généreux, soit dans les peines qui nous fatiguent, soit dans les difficultés qui nous arrêtent.

[1] Psaume XXXIV, 4.

1. Le but de la religion est de détruire le péché et de sanctifier les âmes. Or, la source du péché est dans la chair qui sollicite l'esprit à la révolte, et dans l'esprit qui encourage les insolences de la chair et attise en nos membres le feu des passions. Remédier par un traitement douloureux aux ravages que le péché a faits en nous par ses flatteries douces en apparence, mais funestes en réalité : voilà ce que l'Évangile nous impose et attend de nous, et ce premier résultat ne peut être obtenu sans patience ni sans générosité. Le second résultat, qui est la sanctification des âmes, et qui s'obtient non plus seulement en évitant et corrigeant le mal, mais en s'attachant au bien et à la vertu, exige de même la constance qui sait beaucoup supporter et le courage qui sait beaucoup entreprendre. Car la vie se continue comme elle a commencé ; et vivre est un travail, comme naître fut une douleur : c'est vrai de la vie spirituelle non moins que de la vie corporelle. En effet, tous les saints ont souffert à l'exemple et à la suite du Rédempteur ; la souffrance nous attend donc à notre tour, car ce n'est pas nous qui changerons les conditions auxquelles on obtient le royaume du ciel.

2. Les moyens employés pour détruire le péché dans le monde et y ramener la sainteté sont également douloureux. C'est d'abord la vie tout en-

tière, sur laquelle Dieu a mis le sceau du travail ; c'est ensuite la mort, sur laquelle il a mis le sceau de l'humiliation. La religion nous apprend à supporter ces choses, à en tirer parti ; elle ne nous donne pas de les changer. Qu'on soit riche ou pauvre, la vie est un laborieux effort pour arriver au repos et au bonheur ; et si Dieu nous accorde quelques rares et courts instants de relâche, c'est autant pour nous préparer à un nouveau travail que pour nous récompenser du travail antérieur. Encore moins pourrons-nous faire perdre à la mort le caractère humiliant dont Dieu l'a revêtue, en l'envoyant dans le monde comme solde et comme expiation du péché ; ce que l'homme doit faire en conséquence, c'est de se préparer à la mort avec courage et par la pratique de la vertu, et de l'accepter, quand elle viendra, avec une humilité et une résignation méritoires.

Les autres moyens de salut ressemblent à ceux qui précèdent, du moins par la douleur et les luttes qu'ils imposent. C'est la foi, cette patience qui marche dans un demi-jour, comme dit Tertullien, la foi qu'on nous demande, au baptême, avant de nous laisser franchir le seuil de l'église, et qui doit nous accompagner jusqu'à notre entrée dans la tombe ; c'est l'espérance, quittant des biens qu'on voit et qu'on touche, pour atten-

dre avec patience et chercher avec courage des biens invisibles ; l'espérance négligeant les joies présentes, pour craindre et fuir des tourments qui ne sont pas encore ; c'est la charité, qui tend vers Dieu avec effort et ne l'atteint que par un long et énergique dévouement ; ce sont, à vrai dire, toutes les vertus chrétiennes, qui se résument dans l'abnégation et le sacrifice de soi-même.

Comment donc ne voit-on pas qu'il est impossible d'éviter les misères, les travaux et les douleurs de la vie, et que dès lors le plus sage est de s'y résigner, de les adoucir par la patience et de les rendre utiles et méritoires par la charité ? Ne vous occupez point à maudire ce que vous ne sauriez chasser du monde : bénissez plutôt ce qui peut se changer pour vous en une gloire éternelle.

CHAPITRE TREIZIÈME

QU'IL FAUT OBÉIR AVEC HUMBLE SOUMISSION COMME JÉSUS-CHRIST.

Jésus-Christ. Mon fils, quiconque essaye de se soustraire à l'obéissance se soustrait à la grâce ; et qui cherche des biens particuliers perd les biens communs.

Ne pas se soumettre avec bonne vo-

lonté à son supérieur, c'est faire voir que la chair n'est pas encore pleinement domptée et que souvent elle murmure et se révolte.

Sachez donc obéir promptement à votre supérieur, si vous désirez assujettir votre chair.

Car l'ennemi du dehors est plus vite vaincu, lorsqu'au dedans l'homme n'est pas ravagé.

Votre âme n'a point d'ennemi plus fâcheux et pire que vous-même, quand vous n'êtes pas d'accord avec l'esprit.

Il faut s'armer d'un véritable mépris de soi, si l'on veut triompher de la chair et du sang.

Gardant pour vous-même un amour désordonné, vous redoutez ainsi de céder pleinement à la volonté d'autrui.

2. Toutefois, est-ce merveille que vous, poussière et néant, vous soyez soumis à l'homme, pour Dieu, lorsque moi, le Tout-Puissant et le Très-Haut, qui ai tout fait de rien, je me suis humblement soumis à l'homme pour vous?

Je me suis fait le plus humble et le dernier de tous, afin que mon humilité abattît votre orgueil.

Poussière, apprends à obéir; terre et limon, apprends à t'humilier, à t'abaisser sous les pieds de tous.

Sache briser tes volontés et pratiquer une entière dépendance.

3. Sois zélé contre toi-même, et ne laisse pas l'orgueil vivre en toi ; mais deviens si humble et si petit que tous puissent marcher sur toi et te fouler aux pieds comme la boue des places publiques.

De quoi te plains-tu, néant ? Pécheur ignominieux, que peux-tu répondre n'importe à quels reproches, toi qui as tant de fois offensé Dieu et souvent mérité l'enfer ?

Mais ton âme étant précieuse devant moi, mon regard t'a épargné, afin que tu connusses mon amour et que ton souvenir restât plein de mes bienfaits ;

Afin que tu fusses toujours prêt à te soumettre, à t'humilier et à souffrir les mépris avec patience.

RÉFLEXION

Jésus-Christ s'est fait homme pour obéir à la volonté de son Père ; accomplir cette volonté sainte était son aliment ; c'est par obéissance qu'il a subi les travaux et les douleurs de sa Passion ; il est mort sur la croix, en consacrant par l'effusion de son sang la vertu d'obéissance. Or, ce que Jésus-Christ a pratiqué en ce point, qui prétendra s'en dispenser? Qui trouve assez de lumières dans son esprit pour n'avoir nul besoin que les exemples du Sauveur l'éclairent? assez

de droiture et de pureté dans ses affections pour n'avoir nul besoin qu'ils le dirigent?

Il faut donc, imitant Jésus-Christ, obéir d'abord à Dieu. L'homme prend ainsi dans la création la place que le Créateur lui a marquée, et il y trouve les moyens d'accomplir ses destinées. Quiconque abandonne par la désobéissance le poste que Dieu lui a confié, trahit dès lors sa vocation et n'a plus de quoi parvenir à sa fin; il s'égare, et ne pourra que par de longs et courageux efforts retrouver ce qu'il a perdu. Il faut de même obéir à nos supérieurs. Assurément, il serait moins pénible d'obéir immédiatement à Dieu qu'aux hommes, parce qu'en Dieu la puissance et l'infaillibilité du commandement imposeraient, tandis qu'en passant par des êtres faibles et sujets à l'erreur comme nous, l'autorité perd, à nos yeux, quelque chose de sa grandeur et de son prestige. Et puis l'orgueil s'en mêle et nous fait regarder comme fâcheux de nous soumettre, en quoi que ce soit, à l'un de nos semblables. Sans doute, nul homme n'a de lui-même et naturellement le droit de commander à un autre homme; un tel droit ne peut venir que de Dieu, car il n'y a que le suprême auteur de toutes choses qui puisse être la source de l'autorité. Mais aussi dès que, dans les sphères diverses de l'activité humaine, dans la famille, l'État et l'Église, l'auto-

rité est régulièrement descendue en quelqu'un, elle répand sur les ordres émanés de lui les rayons de sa propre grandeur et les revêt d'un caractère sacré; et quand ces ordres ne sont pas d'ailleurs opposés aux lois divines, la désobéissance et surtout la résistance deviennent des fautes, quelquefois des crimes. L'incapacité, les imperfections du supérieur ne sont pas une raison d'échapper à son commandement, puisqu'il ne parle pas au nom de son génie et de sa vertu, mais qu'il parle au nom d'un principe dans la splendeur duquel sa personne disparaît; et puis, la responsabilité des prescriptions retombe sur qui les porte, le mérite de l'obéissance revient à qui les exécute. Au reste, ce n'est pas l'homme d'intelligence et de cœur qui se révolte et insulte, au moment où l'autorité s'égare; au contraire, la voyant mal servie par ceux qui la représentent, il la protége de son respect et de son dévouement éclairé; il la défend pour elle et pour le grand rôle qu'elle remplit dans le monde.

Ne cherchons jamais de vains prétextes pour couvrir notre orgueil indocile et notre peu de courage. Ne soyons pas si prompts à dire que nos supérieurs ont tort; il est possible qu'ils n'aient pas toujours raison de commander, mais il est rare que nous n'ayons pas raison d'obéir.

C'est vrai même à un point de vue temporel ; car affaiblir l'autorité dans les mains d'autrui par nos désobéissances, c'est énerver dans nos mains le droit que nous pouvons avoir de commander à d'autres. C'est bien plus vrai au point de vue religieux ; car obéir, c'est prendre le plus sûr moyen de se sauver, puisqu'ainsi on ne pèche ni par le propre esprit dont on s'est dépouillé, ni par le cœur dont on a rangé les mouvements et les affections sous le joug de la discipline, ni enfin par les sens dont on a réprimé ou purifié les appétits en ne cherchant que l'exécution des lois.

CHAPITRE QUATORZIÈME

QU'IL FAUT CONSIDÉRER LES SECRETS JUGEMENTS DE DIEU, POUR NE PAS S'ENORGUEILLIR DU BIEN QU'ON FAIT.

LE FIDÈLE. Vous faites tonner sur moi vos jugements, Seigneur ; tous mes os s'ébranlent de crainte et d'effroi, et l'épouvante saisit mon âme.

Je reste interdit et considère que *les cieux ne sont pas purs devant vous* [1]. Si, *trouvant le mal dans vos anges* [2], vous ne

[1] Job, xv, 15. — [2] *Ibid.*, iv, 18.

les avez point épargnés, que sera-ce de moi ? *Les étoiles sont tombées du ciel* [1] ; et moi, poussière, que dois-je attendre ?

Tels dont les œuvres paraissaient louables ont fait d'ignobles chutes, et j'ai vu ceux qui vivaient du pain des anges, dévorer avec délice la pâture des pourceaux.

2. Il n'est donc nulle sainteté, Seigneur, si vous retirez votre main.

Nulle sagesse ne sert, si vous ne la dirigez.

Nulle force ne vaut, si vous ne la soutenez.

Nulle chasteté n'est assurée, si vous ne la protégez.

Nulle vigilance ne nous sauve, sans votre sainte garde.

Laissés à nous-mêmes, nous tombons et périssons; mais, à votre visite, nous reprenons courage et vivons.

Car nous sommes chancelants, mais vous nous affermissez ; tièdes, mais vous nous enflammez.

3. Oh ! que je dois avoir un humble et bas sentiment de moi-même ! qu'il faut estimer peu ce qui paraît de bien en moi !

Oh ! qu'il faut profondément m'abaisser, Seigneur, devant l'abîme de vos jugements, où je ne me trouve que néant, pur néant !

[1] Apocal., VI, 13.

O poids immense ! ô mer sans rivages où je ne suis qu'un néant dans l'immensité !

Où donc se cachera l'orgueil ? où la confiance en ma propre vertu ?

Toute gloire s'engloutit dans la profondeur de vos jugements sur moi.

4. Qu'est-ce que toute chair devant vous ?

L'argile s'élèvera-t-elle contre celui qui l'a façonnée [1] ?

Comment peut s'enfler d'une vaine louange quiconque a le cœur vraiment soumis à Dieu ?

Le monde entier ne saurait enorgueillir ceux que la vérité s'est assujettis, et nul applaudissement n'ébranlera ceux dont toute l'espérance s'est affermie en Dieu.

Car ceux qui parlent ne sont rien : ils s'évanouiront avec le bruit de leurs paroles ; mais *la vérité du Seigneur demeure éternellement* [2].

RÉFLEXION

Nous n'avons jamais aucun motif de nous enorgueillir, et nous avons plusieurs motifs de craindre et de nous humilier, même en considérant ce qu'on peut nommer nos bonnes œuvres.

D'abord, le don de la foi par lequel nous pouvons accomplir quelque chose pour la vie éter-

[1] Isaïe XXIX, 16. — [2] Psaume CXVI, 2.

nelle, est un don gratuit : nous n'avons rien fait pour le mériter et presque rien fait pour le conserver, peut-être avons-nous fait beaucoup pour ne plus l'avoir. A quoi tient-il que nous ayons reçu la foi de préférence à tant d'autres, et que nous l'ayons gardée, lorsque plusieurs l'ont perdue ? Or, la foi étant la base de toutes les vertus, de quelle vertu songez-vous à tirer orgueil puisque vous ne pouvez vous attribuer la foi ? Ensuite la foi n'est pas donnée pour rester oisive. Qui ne croit pas sera condamné ; mais qui croit et n'agit pas sera condamné aussi. Par conséquent, il faut que la foi porte tous les fruits que Dieu en attend. La foi, quand l'homme est docile à ses inspirations, s'accroît et le rend meilleur de jour en jour : « On donnera encore à celui qui a déjà, et il sera dans l'abondance. » La foi, quand il la néglige, s'affaiblit, et, quand il y résiste, s'éteint : « On ôtera au serviteur paresseux son talent inutile. » Avant donc de nous rassurer sur ce que nous faisons aujourd'hui, voyons ce que nous aurions dû faire précédemment, et il nous viendra plus de crainte que d'orgueil.

Ainsi, avons-nous fait autant de bien que nous avons de lumières ? Qui connaît plus, doit aimer davantage et se dévouer en proportion ; c'est un crime de retenir la vérité captive en nous et de

ne pas la faire resplendir dans nos œuvres. Avons-nous fait autant de bien qu'autrefois nous avons fait de mal ? Il faut aimer Dieu, pour le moins comme nous avons aimé le monde, quoique à vrai dire, la mesure d'aimer Dieu soit de l'aimer sans mesure ; mais telles ont été nos fautes qu'en portant nos vertus au même degré, nous pourrions monter à une grande perfection, parce que nous sommes descendus jusqu'à une extrême malignité. Avons-nous fait le bien avec un cœur généreux et dans des vues droites ? Que sont les bonnes œuvres accomplies avec négligence ? que sont-elles surtout entreprises pour un autre objet que Dieu ? Enfin, après tout cela, savons-nous dire, comme le Seigneur l'ordonne : Je ne suis qu'un serviteur inutile ? car c'est tout perdre que d'imaginer que nous ayons fait quelque chose, et l'humilité doit être le couronnement de nos vertus.

Voilà certes plusieurs questions que nous ne saurions guère résoudre avec un sentiment d'orgueil, et il faut nous les adresser lorsque nos œuvres semblent parler un peu haut, appeler l'estime et la louange des hommes, et pousser notre esprit à de fières prétentions.

CHAPITRE QUINZIEME

DE CE QU'IL FAUT DIRE ET FAIRE LORSQU'IL S'ÉLÈVE EN NOUS QUELQUE DÉSIR.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, dites en toute chose : « Seigneur, qu'il soit ainsi, si c'est votre volonté.

Seigneur, si c'est votre gloire, que cela se fasse en votre nom.

Seigneur, si vous voyez que cela m'importe et le jugez utile, alors donnez-moi d'en user pour votre honneur.

Mais si cela doit me nuire et ne tourner point au salut de mon âme, ôtez-m'en le désir. »

Car tout désir, encore qu'il paraisse juste et bon, ne vient pas de l'Esprit-Saint.

Il est difficile de discerner sûrement si c'est l'esprit bon ou mauvais qui porte à désirer ceci ou cela, ou même si c'est l'esprit propre.

Plusieurs ont fini par l'illusion, qui semblaient d'abord guidés par le bon esprit.

2. C'est donc toujours avec crainte de Dieu et humilité de cœur qu'il faut souhaiter et demander ce qui paraît désirable, s'en remettant d'ailleurs à moi avec pleine résignation, et disant :

« Seigneur, vous savez ce qui est le mieux : ceci ou cela, selon votre volonté.

Donnez-moi ce que vous voulez, autant que vous le voulez et quand vous le voulez.

Traitez-moi selon vos vues, votre bon plaisir et votre plus grande gloire.

Placez-moi où vous voudrez, et en tout disposez librement de moi.

Je suis en votre main ; tournez et retournez-moi en toutes manières.

Me voici, votre serviteur prêt à tout ; car je veux vivre non pour moi, mais pour vous ; heureux si c'était dignement et parfaitement ! »

Prière pour solliciter la grâce d'accomplir la volonté de Dieu.

3. Le fidèle. Accordez-moi votre grâce, ô très-doux Jésus ! *qu'elle soit avec moi, agisse avec moi* [1], et demeure avec moi jusqu'à la fin.

Faites que toujours je désire et veuille ce qui vous est le plus agréable et vous plaît davantage.

Que votre volonté soit la mienne, que ma volonté suive constamment la vôtre dans une parfaite conformité.

Que, dans cette union, je puisse vouloir ou ne pas vouloir ce que vous voulez ou ne voulez pas.

[1] Sagesse, IX, 10.

4. Donnez-moi de mourir à tout ce qui est du monde, et d'aimer pour vous à être méprisé et inconnu du siècle.

Faites que je me repose en vous par-dessus tout ce qu'on désire, et qu'en vous mon cœur trouve la paix.

Vous êtes la véritable paix du cœur, son unique repos : hors de vous tout fatigue et inquiète.

Dans cette paix-là, c'est-à-dire en vous, seul, éternel et souverain bien, *je m'endormirai et me reposerai* [1]. Ainsi-soit-il.

RÉFLEXION

Le chemin de la vie est tout couvert de piéges tendus à notre fragilité ; pour le parcourir, sans se laisser prendre et retenir au mal déguisé sous de trompeuses apparences, il faut une grande prudence et un ferme courage. La prudence et le courage, qui nous les donnera ? Qui nous donnera de discerner sûrement les sollicitations perfides qui, empruntant de beaux dehors, nous attirent à notre ruine, et les inspirations généreuses qui nous appellent au bien à travers de pénibles sacrifices ? Il n'y a que la lumière d'en haut qui puisse nous éclairer et nous guider ; il n'y a non plus que la force d'en haut qui puisse

[1] Psaume IV, 10.

nous fortifier et nous soutenir contre nous-mêmes, contre les attraits des choses et les séductions des hommes. En effet, Dieu est le principe et la source de tout bien : de son trône vient la lumière de la vérité et le courage de la vertu. Comme sa puissance a tiré toutes choses du néant, ainsi sa sagesse conserve et gouverne tout : rien donc ne s'accomplit pour nous sans son ordre, ni contre nous sans sa permission. Par conséquent, c'est à lui qu'il faut nous adresser pour éloigner et vaincre le péril que nous craignons, pour préparer et accomplir le bien que nous souhaitons. En un mot, la règle de nos pensées et de nos affections n'est qu'en Dieu, et lui seul peut nous donner la force de résister aux mauvaises et de suivre les bonnes.

C'est assez dire que la prière est le moyen à prendre pour nous éclairer sur la bonté de nos désirs. Par la prière, l'homme purifie son cœur des souillures qui obscurcissent les yeux de l'âme, il le dégage des entraves qui appesantissent la volonté. Qu'il aille donc souvent au trône de la miséricorde, d'où Dieu répandra sur lui le courage ! qu'il approche de la montagne sainte, où Dieu lui révélera ses desseins ! Demandez la sagesse, comme fit autrefois Salomon, et la sagesse vous sera donnée avec la plénitude des biens qu'elle amène à sa suite. Elle bannira de votre

esprit tout danger d'erreur dans les choses du salut ; elle l'élèvera sans effort à la connaissance des secrets célestes, où de lui-même il n'atteindrait jamais. Par elle votre cœur se rendra facilement aux inspirations divines, haïssant ce qu'il aimait jusqu'alors d'un déplorable amour, et porté par un doux charme vers ce qu'il repoussait jusque-là.

Ainsi vos désirs seront-ils purs, vos affections saintes, votre volonté conforme à celle de Dieu, votre vie fondée dans la foi et consommée dans la charité.

CHAPITRE SEIZIEME

QU'IL NE FAUT CHERCHER QU'EN DIEU LA VRAIE CONSOLATION.

LE FIDÈLE. Tout ce que je puis désirer ou imaginer pour ma consolation, je ne l'attends pas ici, mais dans l'avenir.

Quand je posséderais seul toutes les joies du monde et pourrais m'enivrer de toutes ses délices, il est certain que cela ne durerait pas longtemps.

Tu ne saurais donc, mon âme, trouver pleine consolation ni joie parfaite qu'en Dieu, consolateur des pauvres et refuge des humbles.

Attends un peu, mon âme, attends la promesse divine, et dans le ciel tu auras tout en abondance.

Si tu convoites trop avidement les biens présents, tu perdras les biens éternels et célestes.

Use des uns, désire les autres.

Les choses temporelles ne peuvent te rassasier, car tu n'as pas été créée pour en jouir.

2. Quand tu posséderais tous les biens créés, tu n'en serais pas heureuse et satisfaite ; en Dieu seul, qui a tout créé, résident ton repos et ta félicité.

Félicité non pas telle que l'imaginent et l'exaltent les insensés amateurs du monde, mais telle que l'attendent les fidèles serviteurs de Jésus-Christ, et que la goûtent quelquefois par avance les âmes pieuses et les cœurs purs, *dont la conversation est dans le ciel* [1].

Vaine et passagère est la consolation humaine.

Douce et solide est la consolation que la vérité fait sentir intérieurement.

L'âme pieuse porte partout avec elle Jésus son consolateur et lui dit : « Seigneur Jésus, en tout temps et en tout lieu, assistez-moi.

Que ma consolation soit d'être volontiers privée de toute consolation humaine.

[1] Épître aux Philippiens, III, 20.

Et si la vôtre me manque, alors que votre volonté et cette juste épreuve soient ma suprême consolation.

Car *votre courroux ne sera pas sans fin, ni votre menace éternelle* [1]. »

RÉFLEXION

La suprême consolation de l'homme consiste à être ce qu'il doit être, et à se sentir à sa place ; elle ne consiste nullement dans la jouissance des choses extérieures ni dans le triomphe d'une volonté déréglée. Que peut, par exemple, la richesse ou la cupidité pour consoler le cœur humain ? Il ne se porte au dehors que parce qu'il est pauvre au dedans, et ce n'est pas avec de l'or qu'on trompera la faim insatiable d'un cœur et qu'on lui cachera sa misère profonde. Croit-on mieux le satisfaire en l'attirant au milieu des choses sensuelles et en le précipitant dans les plaisirs ? Ce serait avoir de la dignité humaine une idée bien fausse et bien abaissée, que de se représenter l'âme comme n'ayant plus rien à attendre parce qu'elle a fait à son corps un chétif et ignoble emprunt. Enfin est-on heureux quand la volonté triomphe et obtient ce qu'elle désire ? Non ; même alors la joie de l'homme ne se sent

[1] Psaume CII, 9.

ni parfaite ni durable, et, en se voyant si faible et si courte, elle se trouble et se change en une sorte de crainte et d'ennui. Vous avez beau habiller tous vos rêves de je ne sais quelles splendeurs tirées de votre imagination, et porter à ces idoles la ferveur d'un hommage sincère et qui se promet d'être éternel ; l'idole a des pieds d'argile, la fiction ne tient pas, et le rêve s'évanouit avant vous qui durez si peu.

Ainsi donc, renoncez à toutes ces pauvretés qui sont en vous et hors de vous, et devenez riche une fois et pour jamais, en vous abandonnant à Dieu qui réjouit et console. Quiconque, en effet, se confie entièrement à Dieu, lui remettant ses pensées, ses désirs, ses sentiments, sa vie avec les joies et les douleurs dont elle est pleine, celui-là se quitte en apparence, mais il se retrouve en réalité : il quitte ce qu'il a de faux, de misérable et de déréglé ; mais il se retrouve investi de la lumière, de la force, de la douceur et de la richesse d'en haut. C'est là son salut et sa félicité : son salut, parce qu'il est protégé par la sagesse et la puissance divines où il a cherché un refuge ; sa félicité, parce que rien ne peut manquer à celui qui possède tout en possédant Dieu.

O Dieu consolateur ! que je m'oublie pour me souvenir de vous ! Que je ne me cherche pas,

afin de pouvoir vous trouver ! et que je renonce à moi-même pour vous avoir !

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

QU'IL FAUT LAISSER A DIEU LE SOIN DE CE QUI NOUS REGARDE.

Jésus christ. Mon fils, laissez-moi disposer de vous selon ma volonté ; je sais ce qui vous importe.

Vos pensées sont de l'homme, et vos sentiments, en bien des choses, sont de l'humaine affection.

2. Le fidèle. C'est vrai, Seigneur. Vous prenez de moi beaucoup plus de soin que je n'en saurais prendre moi-même.

On est menacé de faillir quand on ne s'appuie pas uniquement sur vous.

Seigneur, pourvu que ma volonté demeure droite et ferme en vous, faites de moi tout ce qu'il vous plaira.

Car tout ce que vous ferez de moi ne peut qu'être bon.

Si vous me voulez dans les ténèbres, soyez béni ; si vous me voulez dans la lumière, soyez encore béni.

Si vous daignez me consoler, soyez béni ; si

vous voulez m'éprouver par l'affliction, soyez toujours également béni.

3. Jésus-Christ. Mon fils, c'est ainsi qu'il faut être si vous désirez marcher avec moi.

Vous devez être prêt à souffrir autant qu'à vous réjouir.

Vous devez aimer le dénûment et l'indigence comme les richesses et l'abondance.

4. Le fidèle. Seigneur, je souffrirai volontiers pour vous tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer.

Je veux recevoir indifféremment de votre main le bien et le mal, les douceurs et l'amertume, la joie et la tristesse, et vous rendre grâce de tout ce qui m'arrivera.

Préservez-moi de tout péché, et je ne craindrai ni la mort ni l'enfer.

Pourvu que vous ne me rejetiez pas à jamais et ne m'effaciez point du livre de vie, nulle tribulation ne saurait me nuire.

RÉFLEXION

Si l'homme était forcé de dire pourquoi il s'occupe avec un si laborieux empressement de tout ce qui le concerne, il aurait bien de la peine à en donner un seul motif raisonnable. Toutes choses regardent la Providence au moins autant que vous ; pourquoi donc compter si largement sur

vous et si peu sur la Providence ? Est-ce qu'elle ne sait, ni ne peut ni ne veut ce qu'il faut savoir, et pouvoir et vouloir ? Ou bien votre intelligence est-elle si profonde, votre puissance si étendue, votre volonté si droite, qu'il importe souverainement d'offrir à la Providence votre glorieux soutien ?

O homme ! ne t'ingénie pas à mettre ta sagesse dans les conseils de Dieu, ni ta main dans ses œuvres. Prends, pour le remplir et ne pas le forcer, le rôle qu'il t'a donné dans l'existence, et crois que toutes choses iront bien, si elles vont, non pas comme tu le désires, mais uniquement à la volonté de Dieu; car les événements qui te plaisent sont quelquefois des événements qui te nuisent, et ce que tu regardes comme un malheur fait partie d'un plan qui doit aboutir à ta félicité. Dieu y détermine les plus grandes choses et il y donne une place aux plus petites; son souffle ébranle les empires et emporte les peuples; sa main affermit les pas d'un enfant et protége un brin d'herbe. Ta vie lui est présente d'une façon aussi intime que s'il n'avait pas d'autre objet de sa pensée et de son amour. Dès l'éternité, il songe à toi; il marque les jours de ta vie, le milieu où elle s'écoulera, les influences qui lui imprimeront sa direction. Tout est disposé pour ton bien: tout, jusqu'au moin-

dre événement. En effet, comme la Providence prépare tes destinées, elle les surveille : tes pensées les plus intimes, tes affections les plus cachées, tes actes les plus vulgaires, tout est devant ses yeux. Elle pénètre dans la profondeur et l'obscurité de tes nuits ; elle sonde ton cœur, discute tes intentions et tes motifs secrets. Elle te dépouille de la gloire qui t'est décernée injustement, et te rend, d'autre part, la justice qui t'est refusée : elle te met à la hauteur qui te convient.

Et il ne faut pas croire que cette conviction touchant le gouvernement du monde et touchant la nécessité de s'y soumettre avec une dépendance entière, fasse tomber le chrétien dans l'inaction et l'oisiveté ; il sait, au contraire, qu'on doit agir et travailler comme on doit se soumettre, et même il est d'autant plus ardent et énergique dans ses œuvres, qu'il a renoncé aux inquiétudes qui fatiguent, aux craintes qui découragent, au mécontentement qui abat. En un mot, il travaille d'autant mieux à s'approcher du but et du bonheur, qu'il s'en remet davantage, non à sa propre sagesse, qui pourrait faiblir, mais à la providence de Dieu, qui pousse toujours en avant.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

QU'IL FAUT, A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST, SUPPORTER AVEC PATIENCE LES MISÈRES DE CETTE VIE.

Jésus-Christ. Mon fils, je suis descendu du ciel pour votre salut; j'ai revêtu vos misères, non par nécessité, mais par charité, afin de vous apprendre à être patient et à supporter sans murmures les peines de cette vie.

Car, depuis l'heure de ma naissance jusqu'à ma mort sur la croix, je n'ai jamais été sans douleur.

J'ai vécu dans un extrême dénûment; j'ai souvent ouï des plaintes contre moi; j'ai souffert avec douceur l'ignominie et les outrages; j'ai recueilli pour mes bienfaits l'ingratitude, pour mes miracles les blasphèmes, pour ma doctrine les contradictions.

2. Le fidèle. Seigneur, puisque vous avez passé sur terre avec patience, en vue surtout d'accomplir l'ordre de votre Père, il est juste que moi, misérable pécheur, je souffre patiemment selon votre volonté, et que je porte pour mon salut, tant qu'il vous plaira, le fardeau de cette vie périssable.

Car, si lourde que paraisse la vie présente, toutefois elle devient très-méritoire par votre grâce; puis votre exemple, imité par les saints, la rend supportable et douce même aux faibles.

On y trouve aussi bien plus de consolations que sous l'ancienne loi, quand, la porte du ciel demeurant fermée, et le chemin qui y mène semblant plus obscur, si peu s'occupaient de chercher le royaume de Dieu.

Les justes mêmes, destinés au salut, ne pouvaient entrer dans le royaume céleste avant votre passion et le tribut sacré de votre mort.

3. Oh! que je dois vous rendre grâce d'avoir daigné me montrer, ainsi qu'à tous les fidèles, la voie droite et sûre qui conduit au royaume éternel!

Car votre vie est notre voie, et par une sainte patience nous allons à vous, qui est notre couronne.

Si vous n'eussiez suivi et montré ce chemin, qui voudrait le parcourir?

Hélas! combien resteraient loin en arrière, s'ils n'avaient sous les yeux vos exemples éclatants!

Nous sommes encore infidèles, malgré tant d'enseignements et de merveilles; que serait-ce si une telle lumière nous manquait pour vous suivre?

RÉFLEXION

Il est possible que l'homme s'afflige et se lasse de souffrir ; ce qu'il y a de sûr, c'est que le chrétien devrait s'en faire une joie et une gloire ; car dans la douleur chrétiennement supportée se trouvent l'expiation de nos fautes, l'épreuve et l'affermissement de nos vertus, l'accroissement des récompenses que Dieu nous a promises : il s'y trouve, pour tout résumer en une seule parole, un moyen par où l'homme devient conforme à Jésus-Christ.

En effet, Jésus-Christ est venu dans le monde pour effacer le péché, pour rendre à l'homme la sainteté perdue et le faire avancer dans le bien, pour lui ouvrir le ciel et lui donner le secret d'y parvenir tout chargé de mérites. Or, Jésus-Christ a choisi la souffrance comme moyen d'opérer ces grandes choses : sa vie et sa mort ont eu ce but et ce résultat. Sa crèche, sa fuite en Égypte, sa vie trente ans obscure, son apostolat si laborieux, sa passion où l'ignominie le dispute à la douleur, sa croix si pleine d'opprobres et de tortures, et sa mort : voilà par où il nous a rachetés, sanctifiés et sauvés. Eh bien ! le chemin que Dieu a suivi dans la sagesse de ses conseils, est celui que nous devons prendre dans notre ignorance ; le moyen qu'il a employé dans

la force de son bras, est celui que nous devons choisir dans notre faiblesse. Il est la voie et la vérité, notre guide et notre maître. C'est pourquoi, après lui et à son exemple, apprenons à supporter les maux de la vie pour effacer nos fautes par une salutaire expiation, pour nous affermir et nous avancer dans la vertu par l'effet d'une épreuve répétée, pour obtenir le ciel à la suite de combats généreux et de mérites glorieusement acquis.

Vous avez donné du lustre aux souffrances, ô mon Dieu ! vous avez été nommé par excellence l'homme de douleurs; vous venez, la croix à la main, nous inviter à prendre aussi cet illustre fardeau et à vous suivre. Quelle honte pour le chrétien, s'il restait dans les délices quand son chef est couronné d'épines ! Quel honneur, au contraire, d'être appelé sur les pas d'un Dieu, et quel honneur d'y marcher ! C'est par la croix que vous avez vaincu le péché, la mort et l'enfer; c'est par la croix que vous régnez dans le monde et que vous avez ouvert le ciel; attirez-nous par elle, afin qu'ayant senti son poids ici-bas, nous méritions de goûter un jour sa douceur et d'habiter dans sa gloire !

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

QU'IL FAUT SUPPORTER LES INJURES; ET DES MARQUES DE LA VÉRITABLE PATIENCE.

JESUS-CHRIST. Pourquoi gémir, mon fils? Cessez de vous plaindre, en considérant mes souffrances et celles des saints.

Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang [1].

Vous souffrez peu en comparaison de ce qu'ont souffert d'autres si rudement tentés, si douloureusement éprouvés, traversés et tourmentés en tant de manières.

Rappelez-vous donc les grandes afflictions d'autrui, pour mieux supporter les vôtres, si légères.

Et si vous ne les croyez pas légères, prenez garde que cela ne tienne à votre impatience.

Mais, grandes ou petites, tâchez de les endurer toutes patiemment.

2. Plus l'homme se dispose à souffrir, plus il agit sagement et acquiert de mérite; les maux sont moins durs aussi, lorsque la résolution et l'habitude y ont fortement préparé.

[1] Épître aux Hébreux, XII, 4.

Ne dites point : D'un tel homme, je ne puis supporter cela, je ne passe jamais de telles choses, il m'a fait grand tort, il me reproche ce à quoi je n'ai nullement pensé ; d'un autre je l'endurerai volontiers et comme il me conviendra.

Ce langage est insensé ; car, au lieu de considérer la vertu de patience et qui doit la couronner, on regarde plutôt aux injures et aux personnes qui offensent.

3. Ne vouloir souffrir que comme il plaît et de qui il plaît, c'est n'être pas vraiment patient.

L'homme vraiment patient n'examine pas qui l'éprouve, si c'est un supérieur, un égal, un inférieur, un homme de bien ou un méchant.

Mais, si fâcheuse et si fréquente que soit l'injure, il l'accepte de tous indifféremment, il y voit avec reconnaissance la main de Dieu et un grand avantage.

Car, bien que légère, toute peine endurée pour Dieu aura sa récompense devant lui.

4. Soyez donc prêt au combat si vous voulez remporter la victoire.

Sans combat, on ne peut obtenir la couronne de la patience ; en refusant de souffrir, on refuse d'être couronné.

Si vous désirez la couronne, combattez vaillamment, souffrez avec patience.

Ni sans travail on n'arrive au repos, ni sans combat à la victoire.

5. Le fidèle. Seigneur, rendez-moi possible par votre grâce ce qui paraît impossible à la nature.

Vous le savez, peu fort pour souffrir, je m'abats vite à la moindre adversité.

Faites que j'aime, que j'ambitionne toute épreuve endurée pour votre nom ; car être affligé et souffrir pour vous est très-salutaire à mon âme.

REFLEXION

Aimez vos ennemis. Faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on, puisque les pécheurs eux-mêmes s'attachent à qui les aime? Ne rendez à personne le mal pour le mal ; ne vous vengez point, mes chers frères. La vengeance appartient au Seigneur. Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire ; ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien. Pardonnez à tous, si vous voulez que vos péchés vous soient remis. Si vous ne pardonnez pas aux autres, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus. Si vous présentez votre

offrande à l'autel et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don. Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux, afin d'être enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, qui fait pleuvoir sur les justes et les pécheurs [1].

Tels sont en substance les enseignements de la religion touchant la manière de supporter les injures et de pratiquer héroïquement la patience. Ils ont été répétés et suivis par tous les saints comme également nécessaires et féconds. En effet, le chrétien, engagé dans la vie sans être armé de patience, serait comme un soldat engagé dans une bataille sans arme pour se défendre ; au contraire, l'homme qui sait se dompter lui-même et posséder tranquillement son âme, vaincra ses ennemis par la modération et la fortune adverse par la constance. Si l'on n'est pas maître de soi, que servent des armées entières, des royaumes, l'empire du monde ? Si l'on se possède, on échappe par là même à toutes les forces de l'univers ; on prend son âme et l'on se réfugie dans

[1] Saint Matth., v, 44 et suiv.; saint Luc, vi, 33 et suiv.; Épître aux Romains xii, 9 et suiv.

des hauteurs où rien de créé ne saurait parvenir.

Tâchez donc d'être patient lorsqu'on vous fait injure, patient lorsque les afflictions vous arrivent. La nature vous excitera quelquefois à faire du bien, mais non pas à supporter le mal ; par conséquent, si vous le supportez avec résignation et charité, ce n'est qu'en luttant contre vous-même ; et si vous savez combattre de la sorte, vous obtiendrez la couronne promise à ceux qui aiment Dieu. Si quelqu'un vous offense, ne répondez pas tout d'abord, de peur que votre parole ne soit dictée par la vengeance et non par la raison ; examinez plutôt en silence si vous ne méritez pas les reproches qu'on vous adresse, car, encore que vous soyez très-habile, vous n'êtes pourtant pas infaillible ni impeccable. Si vous avez tort, en vous amenant à le reconnaître, l'offense vous aura rendu service ; vous en ferez pénitence, et Dieu vous pardonnera. Si vous avez raison, ne vous hâtez pas de gourmander votre adversaire au milieu de l'émotion et du trouble ; car, après voir eu raison au fond et dès le principe, il faut éviter d'avoir tort en dernier lieu et dans la forme de votre réprimande.

CHAPITRE VINGTIÈME

QU'IL FAUT RECONNAITRE SA PROPRE FAIBLESSE; ET DES MISÈRES DE CETTE VIE.

LE FIDÈLE. *Je confesserai contre moi mon injustice* [1]; je vous confesserai, Seigneur, mon infirmité.

Souvent la moindre chose m'abat et m'attriste.

Je me promets d'agir énergiquement; mais une faible tentation survient, et je tombe dans l'angoisse.

C'est souvent un rien qui m'apporte une violente tentation.

Et quelquefois, ne sentant plus le péril et croyant être un peu en sûreté, je me trouve presque renversé par un léger souffle.

2. Voyez donc, Seigneur, ma misère et ma fragilité que tout vous manifeste.

Ayez pitié de moi, *retirez-moi de la boue, de peur que je n'y enfonce* [2] et n'y reste à jamais submergé.

Ce qui souvent m'afflige et me confond devant

[1] Psaume LXXXI, 5. — [2] Psaume LXVIII, 18.

vous, c'est d'être si fragile et si faible contre mes passions.

Bien que je n'aille pas jusqu'à y consentir, cependant leurs sollicitations me sont odieuses et fatigantes, et je trouve dur de vivre ainsi toujours en guerre.

Ce qui me dévoile mon infirmité, c'est que les imaginations horribles m'envahissent bien plus facilement qu'elles ne m'abandonnent.

3. Très-puissant Dieu d'Israël, zélateur des âmes fidèles, veuillez jeter un regard sur les travaux et l'affliction de votre serviteur et l'assister en tout ce qu'il entreprendra.

Revêtez-moi d'une force céleste, de peur que ne prévale et ne domine le vieil homme, misérable chair point encore assujettie à l'esprit, et qu'il me faudra combattre, en cette triste vie, jusqu'au dernier soupir.

Qu'est-ce, hélas! que cette vie chargée de tribulations et de misères, où tout est plein de piéges et d'hostilités?

Car une affliction, une tentation s'en va, mais une autre succède, et la première attaque dure encore que d'autres surviennent inopinément.

4. Comment peut-on aimer une vie si comblée d'amertume, sujette à tant de peines et de calamités!

Comment même appeler vie ce qui engendre tant de fléaux et de morts ?

Et toutefois on l'aime, et plusieurs y cherchent leur félicité.

On accuse souvent le monde d'être vain et trompeur, et néanmoins on y renonce difficilement, dominé qu'on est par les convoitises des sens.

Certaines choses entraînent à l'aimer, d'autres à le mépriser.

Le désir de la chair, le désir des yeux et l'orgueil de la vie [1] font aimer le monde ; mais il s'y attache justement des misères et des peines qui donnent haine et dégoût du monde.

5. Mais, hélas ! l'attrait du mal emporte l'âme livrée au monde : elle trouve doux d'obéir aux sens, n'ayant ni connu ni goûté la suavité de Dieu et le charme intérieur de la vertu.

Ceux au contraire qui méprisent parfaitement le monde, tâchent de vivre pour Dieu sous une sainte discipline, connaissent la divine douceur promise au renoncement véritable, et voient avec clarté combien le monde se fait d'illusions et s'égare dangereusement.

RÉFLEXION

Inquiétudes, angoisses, hésitations, méchan-

[1] Ire Épître de saint Jean, II, 16.

cetés et misères : voilà une notable portion de la vie. Patrie de l'infortune et de l'erreur, souillée de crimes, livrée en proie à l'orgueil et à l'avidité : voilà ce que nous paraît la terre. Toute vie, en effet, est un inconsolable gémissement, un douloureux effort contre toute sorte d'ennemis. Nulle intelligence ici-bas n'est sans ténèbres, nul cœur sans angoisses ; la volonté a ses chancellements et ses chutes, la conscience connaît le remords. Nulle félicité n'est absolument pure, et le soleil de nos plus beaux jours se prend à verser tout à coup sur nos joies des teintes sévères et funèbres. Voyez l'homme, du berceau jusqu'à la tombe : son enfance est souffrante et débile, sa jeunesse présomptueuse, son adolescence battue par l'orage des passions ; plus tard l'ambition le saisit, les plaisirs le corrompent, la pauvreté l'humilie et l'irrite, la richesse l'enorgueillit et le perd, les sollicitudes le fatiguent, la tristesse le consume, l'ennui le dévore ; il s'énerve dans le repos, il s'use dans le travail, il se désespère dans les infortunes et les maladies. Ce long cortége de maux le précipite dans la vieillesse et la décrépitude qui le laissent tomber dans la mort. Toutes ses joies ramassées ressemblent à je ne sais quoi d'imperceptible qui flotte sur la mer immense de ses douleurs. Cela se nomme la vie ; est-ce un nom qu'on a voulu

y mettre, ou bien une espérance qu'on a voulu y renfermer ?

La vie ne porte pas son nom véritable : elle devrait s'appeler la mort, car ce n'est pas vivre que de marcher, de chute en chute, à la mort, enlacé dans les piéges de la sensualité, trompé par le plaisir, emporté par les convoitises, appesanti par le joug des sens ; l'esprit bercé de nouvelles insipides, écrasé de sciences chimériques, rempli de bagatelles, obsédé de fantômes, dissipé et comme mis en pièces par le fracas des affaires ; le cœur faible au bien, ardent au mal, troublé, trahi, abattu dans ses affections qui passent et l'abandonnent, en le laissant vide et flétri. Si cela ne se nomme pas la mort, c'est parce qu'on y nourrit l'espérance d'une autre vie, d'une vie sans lutte et sans combat, sans tristesse et sans tache, sans vicissitude et sans fin, d'une vie chaste et pure, pleine de splendeur et de dignité, de lumière et d'amour indéfectibles.

Heureux donc l'homme qui ne s'attache point à la vie de la terre, et qui élève sa pensée et ses désirs vers la vie du ciel ! Il sait découvrir dans les choses créées tout ce travail de dépérissement qui s'y fait et par où il est averti de n'y point asseoir de folles espérances. Pressé par ces ruines croulantes et menacé par toutes ces images de néant, il envoie d'avance son trésor et

son cœur là où règne la stabilité; et, quand la mort arrive, il la salue comme on salue une sœur en s'éveillant ; car pour lui c'est le sommeil qui finit, c'est la vie qui commence et le jour éternel qui s'ouvre.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

QU'IL FAUT METTRE SON REPOS EN DIEU PLUTOT QU'EN TOUS LES BIENS ET TOUS LES DONS.

LE FIDÈLE. En tout et par-dessus tout, ô mon âme ! repose-toi en Dieu, parce qu'il est le repos éternel des saints. Très-doux et très-aimable Jésus, donnez-moi de me reposer en vous plutôt qu'en toute créature, plutôt que dans la santé, la beauté, la gloire et les honneurs ; plutôt qu'en toute puissance et toute dignité, qu'en toute science et toute sagacité; plutôt que dans les richesses, les arts, les plaisirs et la joie, dans la renommée et la louange, les douceurs et les consolations ; plutôt qu'en toute espérance et toute promesse, qu'en tout mérite et tout désir ;

Plutôt qu'en tous les dons et bienfaits que vous pouvez répandre; plutôt que dans l'allégresse et les transports que l'âme peut recevoir et sentir ;

Plutôt enfin que dans les anges et les archanges et l'armée du ciel ; plutôt qu'en toutes choses visibles et invisibles, et qu'en tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu !

2. Car, Seigneur mon Dieu, vous êtes bon par-dessus tout ; vous êtes seul très-haut, seul tout-puissant, seul possédant tout et suffisant à tout, seul riche en douceurs et en consolations infinies.

Seul vous êtes souverainement beau et aimable, noble et glorieux, ô vous en qui toutes choses bonnes et parfaites ont toujours été, sont et seront réunies.

Aussi tout ce que vous me donnez, si ce n'est vous, tout ce que vous me révélez ou promettez de vous, est trop peu et ne me suffit pas, si je ne vous vois et ne vous possède pleinement.

Car mon cœur ne peut goûter ni vrai repos ni contentement parfait, qu'en s'élevant par-dessus tous vos dons et toute créature, pour se reposer uniquement en vous.

3. Époux bien-aimé ! ami tendre et pur, roi de toutes les créatures, ô Jésus-Christ ! qui me donnera les ailes d'une vraie liberté pour m'envoler et me reposer en vous ?

Oh ! quand pourrai-je être pleinement *libre et goûter combien vous êtes doux* [1], Seigneur mon Dieu !

[1] Psaume XXXIII, 9.

Quand serai-je si recueilli en vous que votre amour, me ravissant à moi-même, ne me laisse goûter que vous d'une façon ineffable, éperdue et que si peu connaissent !

Mais je ne sais que gémir maintenant, et je porte avec douleur ma misère.

Car dans cette vallée de larmes il y a bien des maux qui me troublent, m'affligent et m'assombrissent, qui souvent m'arrêtent et me détournent, m'attirent et m'enlacent, m'ôtant, avec la liberté d'aller à vous, la jouissance de ces doux embrassements sans cesse offerts aux esprits bienheureux.

Soyez touché de mes soupirs et des maux qui désolent ma vie.

4. O Jésus ! *splendeur de l'éternelle gloire* [1], consolateur de l'âme exilée, devant vous ma bouche est muette, et mon silence vous parle.

Jusques à quand mon Seigneur tardera-t-il de venir ?

Qu'il vienne et rende la joie à sa pauvre créature ; qu'il étende la main et délivre un malheureux de toute angoisse.

Venez, venez ; car sans vous les jours et les heures sont tristes : vous êtes ma joie, et sans vous mon cœur est vide.

[1] Épître aux Hébreux, I, 3.

Je suis misérable et comme un prisonnier chargé de fers, jusqu'à ce qu'un rayon de votre présence me ranime, et que vous me donniez, avec la liberté, un regard d'amour.

5. Que d'autres cherchent, au lieu de vous, tout ce qu'ils voudront; rien ne me plaît ni ne me plaira que vous, mon Dieu, mon espérance, mon salut éternel.

Je ne me tairai point, ni ne cesserai de prier, jusqu'à ce que votre grâce revienne et que vous me parliez intérieurement.

6. Jésus-Christ. Me voici : je viens à vous, parce que vous m'avez invoqué. Vos larmes et le désir de votre âme, l'humiliation et le brisement de votre cœur m'ont fléchi et ramené vers vous.

7. Le fidèle. Et j'ai dit : Seigneur, je vous ai appelé, et, prêt à tout rejeter pour vous, j'ai désiré jouir de vous.

C'est vous qui m'avez excité le premier à vous chercher.

Soyez donc béni, Seigneur, qui, dans votre infinie miséricorde, avez traité si favorablement votre serviteur.

Que dira-t-il encore? Devant vous, il ne peut que s'humilier profondément au souvenir continuel de ses iniquités et de son néant.

Rien n'est semblable à vous dans toutes les merveilles du ciel et de la terre.

Vos œuvres sont parfaites, vos jugements véritables, et tout est régi par votre providence.

Louange donc et gloire à vous, ô sagesse du Père ! que ma bouche, mon âme, toutes les créatures vous louent et vous bénissent de concert !

RÉFLEXION

Si vous cherchez le repos, ne le demandez point aux créatures, elles sont inquiètes et instables comme vous ; demandez-le plutôt au Créateur, qui possède immuablement tous les biens. Rien n'élève et ne calme l'esprit comme un sincère et total abandon de nous-mêmes à la volonté de Dieu ; rien ne purifie et n'apaise le cœur comme le renoncement à nos propres désirs, pour suivre la volonté de Dieu ; rien n'allége et ne réjouit l'âme comme l'abnégation, qui lui permet de se débarrasser d'elle-même pour demeurer paisiblement sous la garde de Dieu. C'est difficile, mais c'est d'une suprême importance.

1. A la vérité, on doit se détacher d'intérêts et d'affections sans nombre, d'idées et de passions bien chères, enfin d'habitudes fortement enracinées, pour atteindre à ce degré de force morale qui tient l'âme fixée en Dieu avec toutes ses pensées et tous ses sentiments. Ainsi, il faut d'abord renoncer à l'injustice et à l'iniquité : rien

de souillé ne peut entrer au royaume des cieux, rien de tel n'est compatible avec le règne de Dieu dans une âme ; on ne saurait servir deux maîtres ; si donc le péché nous tyrannise, l'amour de Dieu n'est pas en nous. Il faut ensuite renoncer à toutes ces choses mondaines qui, sans être condamnées, partagent le cœur, l'occupent, l'entraînent, le dissipent, et empêchent Dieu de le posséder en maître absolu et d'y faire régner la sérénité de sa lumière et la douceur de sa paix. Il faut enfin posséder éminemment ces vertus chrétiennes qui font la vie et l'ornement de l'âme, c'est-à-dire la foi qui lui donne de la vigueur, et la charité qui lui donne de la beauté. Voilà ce qui est difficile.

2. Mais aussi, à ces conditions, l'homme peut faire descendre Dieu dans son âme et goûter le repos de la liberté, au lieu de souffrir les tourments de l'esclavage ; car enfin, lorsqu'on accepte le joug du plaisir, de l'orgueil, de l'opinion, des passions et des hommes, on est déjà l'esclave de tous ces maîtres importuns, et ensuite on continue à relever de la raison qu'on ne saurait étouffer, et de Dieu à qui l'on n'échappe pas comme on veut. D'ailleurs, tous ces dominateurs qu'on se donne, en obéissant aux passions, n'ont aucun droit de commander ; ils n'exercent qu'une autorité usurpée, et leurs ordres sont des mensonges, en même temps qu'une tyrannie inso-

lente. L'homme religieux, au contraire, a pour maître Dieu seul, et il n'obéit qu'à la vérité, puisqu'il n'obéit qu'à Dieu. Affranchi par la vérité, il ne connaît pas la crainte qui rend pusillanime en présence du devoir; car il trouve Dieu partout, dans les travaux les plus durs, dans les souffrances et les mépris; la mort même n'a rien qui l'effraie, puisqu'elle le rapproche de l'adorable objet de sa confiance et de son amour. Il ne connaît pas davantage ce genre de crainte qui pousse les esclaves à l'accomplissement d'une tâche, et qui leur donne un courage sinistre, un air malheureux et sombre; il obéit comme un enfant que l'amour entraîne à faire son devoir et qui s'y porte avec un grand cœur, avec une joie rayonnant jusque sur le visage et éclatant dans les paroles.

O homme accablé du travail de la vie, souffrant de tes misères et quelquefois de celles d'autrui, renonce au péché, élève tes regards vers Dieu, demande-lui la foi et la charité, et cherche en lui ton refuge et ton repos. Il sera ta lumière et ta force, il répandra son onction sur tes douleurs, il t'accueillera dans le sein de sa tendresse, et, faisant sa volonté en toi, il te rendra meilleur et plus heureux.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

DU SOUVENIR DES DIVERS BIENFAITS DE DIEU.

LE FIDÈLE. *Seigneur, ouvrez mon cœur à votre loi, et enseignez-moi à suivre la voie de vos commandements* [1].

Faites que je connaisse votre volonté et me souvienne, avec grand respect et sérieuse attention, de tous vos nombreux bienfaits, afin de vous en rendre d'éclatantes actions de grâces.

Toutefois, je sais et confesse ne pouvoir reconnaître dignement la moindre de vos faveurs.

Je suis au-dessous de tous les biens que vous m'avez accordés, et, quand je considère votre grandeur, mon esprit s'abîme en cette immensité.

2. Tous les avantages de l'âme et du corps, du dedans et du dehors, de l'ordre naturel ou surnaturel, tout cela vient de vous et publie que vous êtes généreux, tendre et bon, vous de qui nous tenons tous ces bienfaits.

L'un a davantage, l'autre moins; tout est de vous cependant, et sans vous on ne peut rien avoir.

[1] Machab., I, 4.

Qui a reçu davantage ne peut se glorifier de son mérite, ni s'élever au-dessus des autres, ni insulter à qui n'a pas autant reçu ; car on est le plus grand et le meilleur, lorsqu'on s'attribue le moins et qu'on rend grâces avec le plus d'humilité et de ferveur.

Qui s'estime entre tous le plus méprisable et le plus indigne, est le mieux préparé à recevoir de grands dons.

3. Qui a moins reçu, loin de s'attrister, de se plaindre, de porter envie à qui est mieux partagé, doit plutôt s'élever vers vous, et louer votre bonté toujours prête à répandre ses dons si abondamment, si gratuitement, sans acception de personnes.

Tout vient de vous ; on doit donc vous bénir en tout.

Vous savez ce qu'il convient de donner à chacun ; pourquoi tel reçoit moins, et tel davantage ; ce discernement appartient non à nous, mais à vous, qui mesurez tous les mérites.

4. C'est pourquoi, Seigneur mon Dieu, je regarde comme une grande grâce d'avoir peu de ces choses dont l'éclat extérieur provoque la louange et l'admiration des hommes.

Et vraiment, qui se trouve pauvre et méprisé, loin d'en être triste, peiné et abattu, doit s'en consoler et s'en réjouir beaucoup.

Car vous avez choisi, ô mon Dieu! pour vos amis et vos serviteurs des hommes pauvres, vils et méprisés du monde;

Témoin vos apôtres mêmes, que *vous avez établis princes sur la terre* [1].

Ils ont traversé le monde sans se plaindre, si humbles et si simples, si purs de tout mal et de déguisement, qu'*ils se réjouissaient de souffrir des outrages pour votre nom* [2], et embrassaient avec amour ce que le monde abhorre.

5. Rien donc ne doit autant réjouir qui vous aime et connaît le prix de vos bienfaits, que l'accomplissement de votre volonté et de vos éternels desseins sur lui.

Telle doit être sa consolation et sa joie, qu'il aime autant être le plus petit qu'un autre souhaiterait d'être le plus grand; qu'il soit aussi tranquille et satisfait à la dernière place qu'à la première, aussi heureux d'être dans l'abaissement et les mépris, sans gloire et sans nom, qu'un autre d'être dans l'élévation et les honneurs du monde.

Car votre volonté et l'amour de votre gloire doivent passer avant tout, et mieux le consoler et lui plaire que tous les bienfaits qu'il a reçus ou recevra.

[1] Psaume XLIV, 7. — [2] Actes des Apôtres, V, 41.

RÉFLEXION

Il y a de l'ingratitude et de la folie à perdre de vue et à profaner les bienfaits de Dieu. Quelles grâces n'a-t-il pas répandues sur nous! La vie, l'intelligence et le sentiment, il nous a tout donné avec la faculté merveilleuse de reconnaître sa main et d'apprécier ses dons. Fiancée par la foi, épousée par la charité, notre âme a contracté, dans son alliance avec Dieu, une beauté incomparable et des droits à une glorieuse immortalité. Pour l'amour d'elle, Dieu a daigné abaisser les hauteurs des cieux et nous visiter en prenant la forme d'un esclave ; pour elle, il a souffert la faim et la soif, il a versé des larmes, il a été flagellé, couronné d'épines, abreuvé de fiel et de vinaigre, il a voulu mourir sur une croix. Les bienfaits de Dieu nous environnent et débordent sur nous : sa présence nous assiste, sa sagesse nous dirige, sa patience nous supporte, sa bonté nous appelle, sa miséricorde nous attend, son amour nous entraîne.

Or, notre ingratitude et notre folie, c'est de ne point songer à tant de faveurs signalées, ou de n'y songer que pour être envieux de ce qui nous manque et peu satisfaits de ce que nous avons. L'homme se glorifie insensément d'une foule de choses, comme si c'était sa propriété, bien

qu'il les ait reçues seulement pour un jour, et que le Créateur doive bientôt lui en demander un compte rigoureux. Ensuite l'homme vit avec un effroyable endurcissement de cœur, au milieu des grâces les plus touchantes et les plus terribles : il se met comme un bandeau sur les yeux et s'en va, d'un pied folâtre, vers la mort, où cependant il trouvera dressé sur sa tombe le tribunal de son grand juge. Voilà, certes, une ingratitude et une folie monstrueuses. Quelquefois l'homme songe aux bienfaits qu'il a reçus de Dieu, mais pour les comparer à ceux qui ont été départis à d'autres. Alors il mesure avec dépit et jalousie ce qu'il voit autour de lui, richesses, honneurs, plaisirs ; la passion l'aveugle, il calomnie et maudit la Providence ; la convoitise le tente et le séduit, il calomnie et trouble la société. Il rêve une égalité qu'il traite lui-même comme impossible ; car il cherche celle qui monte, et point celle qui descend. Illusions meurtrières, issues d'esprits égarés et de cœurs peu habitués à se vaincre, elles se dissipent un jour, mais dans la boue et dans le sang !

Pour nous, ne soyons jamais ingrats ; reconnaissons que Dieu nous a donné beaucoup, malgré notre indignité ; tâchons d'obtenir davantage en devenant meilleurs ; souvenons-nous qu'un jugement plus sévère attend ceux qui auront reçu

plus de bienfaits, et tremblons pour le compte qu'il nous faudra rendre ; songeons d'ailleurs que l'équilibre, brisé sur la terre, sera un jour rétabli ; et, pour n'avoir pas d'envie, sauvons-nous dans le respect et l'amour de la volonté divine.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

DE QUATRE CHOSES QUI CONDUISENT A UNE GRANDE PAIX.

Jésus-Christ. Mon fils, je vous enseignerai maintenant la voie de la paix et de la vraie liberté.

Le fidèle. Faites, Seigneur, ce que vous dites; car il m'est doux de l'entendre.

Jésus-Christ. Appliquez-vous, mon fils, à faire la volonté d'autrui plutôt que la vôtre.

Préférez toujours avoir moins que plus.

Cherchez toujours la dernière place et la soumission en tout.

Souhaitez toujours et priez qu'en vous la volonté de Dieu s'accomplisse pleinement.

L'homme entre ainsi dans la voie de la paix et du repos.

2. Le fidèle. Seigneur, vos courts préceptes renferment une grande perfection.

C'est une parole brève, mais pleine de sens et féconde en fruits.

Si j'y devenais fidèle, je ne serais pas si aisément troublé.

Car je ne me sens jamais inquiet et triste, sans apercevoir que je m'en suis écarté.

Mais vous qui pouvez tout et qui désirez toujours le progrès de l'âme, augmentez vos grâces en moi, afin que je puisse accomplir votre parole et mon salut.

Prière contre les mauvaises pensées.

3. Seigneur mon Dieu, *ne vous éloignez pas de moi ; mon Dieu, regardez et secourez-moi* [1] ; car mille pensées diverses m'ont assailli, et de grandes terreurs fatiguent mon âme.

Comment passer au travers sans blessure ? Comment les dissiper [1] ?

Vous dites : *Je marcherai devant vous, et j'humilierai les superbes de la terre* [2] ; j'ouvrirai les portes de la prison, vous en montrant les issues mystérieuses.

Faites, Seigneur, selon votre parole, et que toutes les pensées mauvaises fuient devant vous.

Voici mon espérance et mon unique consolation : recourir à vous dans toutes mes peines,

[1] Psaume LXX, 12. — [2] Isaïe, XLV, 3.

mettre en vous ma confiance, vous invoquer de tout mon cœur, attendre avec patience votre secours.

Prière pour demander la lumière de l'esprit.

4. Éclairez-moi des rayons de la lumière intérieure, ô bon Jésus ! et chassez de mon cœur toutes les ténèbres.

Réprimez ma grande évagation, et brisez les tentations qui me pressent.

Combattez puissamment pour moi, et domptez ces bêtes cruelles, ces convoitises dévorantes, afin que, *par votre force, la paix s'établisse* [1], et que vos louanges répétées résonnent dans ma conscience pure comme dans un sanctuaire.

Commandez aux vents et aux tempêtes ; dites à la mer : Apaise-toi ; et à l'aquilon : Ne souffle point ; et il se fera un grand calme.

5. *Envoyez votre lumière et votre vérité* [2], afin qu'elles illuminent la terre ; car je suis une terre ténébreuse et nue, jusqu'à ce que vous m'éclairiez.

Répandez votre grâce d'en haut ; pénétrez mon cœur de la rosée céleste ; versez les flots de la piété sur ce sol aride, afin qu'il produise des fruits bons et salutaires.

Relevez mon âme écrasée du poids de ses fau-

[1] Psaume CXXI, 7. — [2] Psaume XLII, 3.

tes, rattachez tous mes désirs au ciel, afin qu'ayant goûté la douceur des joies éternelles, je répugne à songer aux choses de la terre.

6. Enlevez et arrachez-moi aux fugitives consolations des créatures ; car rien de créé ne saurait pleinement satisfaire ni rassasier mon cœur.

Unissez-moi à vous par l'indissoluble lien de l'amour, car vous suffisez seul à qui vous aime, et sans vous tout est frivole.

RÉFLEXION

Deux choses sont certaines : la première, c'est qu'on ne peut trouver la paix qu'en se soumettant à la volonté de Dieu ; la seconde, c'est qu'on ne peut arriver à cette soumission parfaite sans fatigues et sans luttes.

1. Puisque l'homme est occupé sans cesse à chercher une foule de choses en dehors de lui, on doit en conclure qu'il ne se suffit pas ; car il se croirait malheureux et trahi, si une force supérieure le ramenait constamment sur lui-même et le mettait aux prises avec ses propres désirs, en l'abandonnant à ses seules ressources : tant notre misère est grande ! tant nous ne sommes rien ! Or, ce que l'homme poursuit avec ardeur, ce qu'il demande avidement, c'est le repos de son esprit dans la lumière de la vérité, l'apaise-

ment de ses désirs dans la pleine jouissance du bonheur, c'est la paix. Mais la paix ne vient ni des créatures matérielles qui ne peuvent rien pour nous, ni même des hommes qui ne peuvent nous donner ce qu'ils n'ont pas : les créatures flattent et puis trompent ; les hommes promettent, et leurs actes répondent mal à leurs paroles. Il n'y a donc que Dieu qui puisse donner la paix ; et autant il est supérieur à ses ouvrages, autant la paix qu'il accorde est supérieure à celle que le monde essaye de se composer à lui-même. En effet, Dieu sait ouvrir au fond des âmes une source de joie profonde que nulle créature ne peut ni tarir ni même altérer : il dompte les passions, il éclaire l'intelligence, il met un frein aux désirs, il console dans les peines, il soutient dans les épreuves, il fortifie l'espérance, il dilate le cœur et le récrée doucement par un avant-goût du bonheur à venir. Le monde, au contraire, livre ses crédules victimes à la fièvre brûlante de toutes les passions, à l'amour du plaisir, à la soif de l'or, à l'ardeur de l'ambition, c'est-à-dire que, sous prétexte de procurer la paix, il apporte la plus effroyable guerre qu'on puisse craindre, celle qui éveille, irrite et déchaîne les instincts violents et les grossiers appétits de l'homme.

2. Mais la paix véritable n'est envoyée qu'aux disciples de Jésus-Christ, et l'on n'est disciple de

Jésus-Christ qu'à la condition de renoncer à soi-même. Or, renoncer à soi-même, c'est aimer la dernière place, modérer ses désirs, se soumettre à la volonté d'autrui, surtout chercher et faire la volonté de Dieu. Voilà ce qui donne la paix ; mais voilà ce qu'on ne peut pratiquer sans efforts pénibles et sans douloureux sacrifices. Aussi, quand le Sauveur souhaite et apporte la paix à ses disciples, c'est en montrant les plaies reçues en sa Passion, comme un exemple de ce que nous devons souffrir pour arriver à la paix. Dieu donc a marqué le but et enseigné le moyen de l'atteindre.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

QU'IL FAUT ÉVITER DE S'ENQUÉRIR CURIEUSEMENT DE LA CONDUITE D'AUTRUI.

Jésus-Christ. Mon fils, évitez d'être curieux, et gardez-vous de vaines sollicitudes.

Que vous importe ceci ou cela? Suivez-moi [1].

Que vous importe quel est celui-ci, comment parle ou agit celui-là ?

[1] Saint Jean, XXI, 22.

Vous n'avez point à répondre d'autrui, mais vous rendrez compte pour vous-même. De quoi donc prenez-vous peine ?

Moi, je connais tous les hommes, et vois tout ce qui se passe sous le soleil ; je sais ce qu'est chacun, ce qu'il pense, ce qu'il veut et où tendent ses vues.

C'est donc à moi qu'il faut tout abandonner. Pour vous, restez en paix ; et laissez qui s'agite, s'agiter tant qu'il voudra.

Tout ce qu'il aura dit ou fait lui reviendra, car il ne peut me tromper.

2. N'ambitionnez ni l'ombre d'un grand nom, ni les amitiés nombreuses, ni l'intimité de personne.

Car cela dissipe le cœur et l'obscurcit étrangement.

J'aimerais vous entretenir et vous dévoiler mes secrets, si, scrupuleusement attentif à ma venue, vous m'ouvriez la porte de votre cœur.

Soyez en garde, veillez et priez, humiliez-vous en tout.

RÉFLEXION

Croyez bien qu'on ne s'enquiert jamais de la conduite d'autrui que par une disposition d'esprit qui est toujours un défaut et quelquefois un

vice déplorable. Toutes ces recherches curieuses sur les actes du prochain décèlent une âme inquiète et une activité maladive, souvent un cœur envieux et une langue médisante.

1. A quoi bon fouiller dans la conscience d'autrui, et où pouvez-vous en venir, si ce n'est à des jugements téméraires ? D'abord l'intérieur vous échappe ; ensuite dans l'extérieur que voulez-vous voir ? le bien ou le mal ? Avouez que c'est plutôt le mal que le bien ; et ainsi ce que vous recherchez curieusement, c'est tout juste ce qui peut amoindrir en vous la charité. Voilà, certes, l'œuvre d'une âme inquiète et le signe d'une activité qui s'égare. Les hommes auraient presque toujours l'esprit en repos s'ils voulaient s'abstenir de résoudre des problèmes qui ne pressent pas, et de prendre des décisions qui ne sont pas nécessaires. Or, quoi de moins pressant que d'instruire le procès de tout le monde ? et quoi de moins nécessaire que de prononcer des sentences sur autrui ?

2. D'ailleurs, s'enquérir ainsi du prochain, c'est faire ou provoquer des médisances, et presque toujours il y a sous de telles manœuvres un sentiment d'envie. L'envieux, en effet, a besoin qu'on lui dise du mal de tout le monde : il n'aime pas ses supérieurs, parce qu'ils le dépassent ; ses égaux, parce qu'ils le valent ; ses inférieurs,

parce qu'il les redoute. A ses yeux, l'obéissance des autres, c'est de la servilité ; leur prudence, un artificieux calcul ; leur courage, une envie de se faire valoir ou une ardeur présomptueuse ; leur modération, une nonchalance naturelle ou de la pusillanimité. Vous voyez qu'avec de tels sentiments, l'envieux est pressé du désir d'apprendre et de faire dire que le prochain ne vaut pas ce qu'on croit.

Si, dans votre curiosité, vous êtes animé d'un sentiment meilleur, si vous avez pour unique but de rendre à chacun ce qui lui revient et d'estimer les hommes à leur valeur réelle, c'est un travail ingrat autant qu'inutile, et vous n'y éviterez pas les injustices, parce que vous n'y éviterez pas les erreurs. Pourquoi l'homme veut-il faire la police de tout un monde, lui qui peut à peine mettre l'ordre dans sa propre conscience ? Il n'y a vraiment qu'une question où il doive porter toute la sollicitude inquiète de son esprit ; ce n'est pas de savoir si les autres ne valent rien, c'est de savoir si lui-même vaut devant Dieu quelque chose.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

EN QUOI CONSISTENT LA SOLIDE PAIX DU CŒUR ET LE VÉRITABLE PROGRÈS DE L'AME.

Jésus-Christ. Mon fils, j'ait dit : *Je vous laisse la paix et vous la donne, non comme le monde la donne* [1].

Tous désirent la paix, mais tous ne cherchent pas bien la véritable paix.

Ma paix est avec les cœurs doux et humbles.

La vôtre sera dans une grande patience.

Si vous m'écoutez et suivez ma parole, vous jouirez d'une paix profonde.

2. Le fidèle. Que ferai-je donc?

Jésus-Christ. En tout, voyez ce qu'il vous faut dire et faire; n'ayez d'autre intention que de plaire à moi seul; hors de moi, ne désirez et ne cherchez rien.

Ne jugez pas témérairement des paroles ou des actions d'autrui, et ne vous embarrassez pas d'affaires dont vous n'êtes point chargé; ainsi serez-vous rarement ou peu troublé.

Mais ne sentir jamais aucun trouble, n'éprou-

[1] Saint Jean, XIV, 27.

ver aucune peine de corps ou d'esprit ; ce n'est point du temps présent : c'est l'état de l'éternel repos.

N'estimez donc pas avoir trouvé la véritable paix quand rien ne vous incomm de, ni que tout aille bien quand nul ne vous contrarie, ni que ce soit parfait quand tout arrive selon vos désirs.

Ne vous croyez ni quelque chose de grand, ni particulièrement chéri de Dieu, lorsqu'une douce piété vous enflamme ; car ni en cela n'apparaît le véritable ami de la vertu, ni en cela ne gît le progrès et la perfection de l'homme.

3. Le fidèle. En quoi donc, Seigneur?

Jésus-Christ. A s'offrir de tout son cœur à la volonté divine, sans se rechercher en rien de petit ou de grand, ni dans le temps ni dans l'éternité ; de sorte que, voyant d'un même œil et pesant dans une même balance le succès et l'adversité ! on m'en rende toujours grâces.

Si votre espérance est assez ferme et constante pour que, privé de consolations intimes, vous prépariez votre âme à des épreuves plus rudes encore, et si, loin de vous justifier comme ne méritant pas de telles souffrances, vous proclamez ma justice et ma sainteté dans tout ce que j'ordonne, alors vous marchez dans le véritable et droit chemin de la paix, et pouvez garder l'as-

surance de *revoir ma face avec allégresse*[1].

Que si vous parvenez à vous mépriser entièrement, comptez alors sur une paix aussi profonde qu'il est possible en ce séjour d'exil.

RÉFLEXION

La paix, c'est le règne de la volonté de Dieu. Ce règne a été restauré avec puissance et solennité par Jésus-Christ ; et dans la mesure où son Évangile est accepté, dans la même mesure la paix est établie au milieu des hommes. Observer l'Évangile et obéir à l'Église, qui en est l'interprète, c'est la base profonde de la paix, l'essentielle condition de l'ordre, le respect des devoirs et l'accomplissement des droits. Hors de là, c'est l'inquiétude, la licence et le trouble. Considérée sous ce point de vue général, la paix ne sera jamais exilée du monde non plus que l'Église, et il y aura toujours des voix humaines pour répéter : Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux ! et des âmes où se vérifiera cette parole : Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! C'est dire que, pour ces âmes en particulier, comme pour le monde chrétien en général, la paix se trouve dans une humble soumission à Dieu. Ainsi, la paix n'appartient qu'aux

[1] Job, XXXIII, 26.

véritables enfants de l'Évangile et de l'Église, et autant on s'éloigne de l'une et de l'autre, autant on dessèche en soi la source de la paix. Vous aurez donc la paix, si votre esprit se tient ferme dans la croyance des vérités révélées, votre cœur fidèle à l'espérance chrétienne, votre volonté soumise à la volonté de Dieu. Veut-on sortir de là? c'est le désordre et la guerre. Si l'on en sort pour se livrer éperdûment à ses passions, le désordre et la guerre sont lamentables; l'âme est livrée en proie à des instincts violents, capricieux et vils; elle reste vide, inquiète et sans bonheur, au milieu de ce qu'on nomme jouissances; quelque chose s'attache à elle qui le déchire, l'agite, l'effraye, l'humilie; ses passions l'entraînent, ses lumières la rappellent, ses remords l'importunent, sa dégradation la fait rougir. Si l'homme, sans sortir de l'Évangile et de l'Église, essaye néanmoins d'échapper à la volonté de Dieu, la guerre est moins terrible, mais ce n'est point la paix : le Saint-Esprit gémit dans l'âme indocile et lui reproche ses résistances avec des accents qui la troublent, l'inquiètent et la tourmentent, jusqu'à ce qu'elle consente à ne chercher en tout que la volonté de Dieu.

Le monde fait semblant de croire que cette doctrine mène à l'apathie, et qu'en la suivant, on serait conduit à négliger bien des choses où

à se porte avec grande ardeur. Il est vrai que cette doctrine n'absout pas toutes les entreprises humaines, et c'est sa gloire ; mais, loin d'énerver le courage et d'amoindrir les forces pour les desseins généreux et utiles, elle y excite, au contraire, et y soutient tellement l'homme que la résistance la plus indomptable et l'action la plus énergique dont les siècles aient vu l'exemple, sont venues précisément de ceux qui prenaient leurs inspirations et leur règle dans la volonté de Dieu. Le monde oublie-t-il qu'il n'a pu faire d'une simple croix de bois ce qu'il fait, quand il le veut, des trônes les mieux assis ? Accomplissez donc la volonté de Dieu ; vous aurez ainsi la paix qu'on trouve dans l'ordre, et le repos qu'on trouve dans la force : glorieux prélude de cette tranquillité et de ce bonheur qui vous attendent au ciel.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

DE LA LIBERTÉ D'ESPRIT, QUI S'ACQUIERT PLUTOT PAR UNE HUMBLE PRIÈRE QUE PAR LA LECTURE.

LE FIDÈLE. Seigneur, c'est d'un homme parfait d'aspirer sans relâche aux choses célestes, et de passer sans préoccupation à travers des soins multipliés, non par indolence, mais par le privilége d'une âme libre que nulle affection désordonnée n'attache aux créatures.

2. Je vous en conjure, ô Dieu bon! gardez-moi des sollicitudes de cette vie, de peur qu'elles ne m'embarrassent; des nécessités corporelles, de peur que la volupté ne m'entraîne; de tout ce qui arrête l'âme, de peur que je ne m'abatte écrasé d'ennuis.

Je parle, non des choses où la vanité mondaine aspire ardemment, mais des misères qui, par l'effet de la malédiction commune à tous les mortels, fatiguent et accablent l'âme de votre serviteur, l'empêchant d'arriver, quand il le voudrait, à la liberté d'esprit.

3. O mon Dieu, douceur ineffable! rendez amère pour moi toute consolation sensuelle qui m'enlève à l'amour des biens éternels, et m'at-

tire par le charme trompeur d'un plaisir présent.

Que je ne sois pas vaincu, mon Dieu, pas vaincu par la chair et le sang; pas séduit par le monde et sa gloire d'un jour; pas surmonté par le démon et ses ruses.

Donnez-moi la force pour résister, la patience pour souffrir, la constance pour persévérer.

Donnez-moi, non pas les consolations du monde, mais la très-douce onction de votre esprit, et, au lieu de l'amour terrestre, inspirez-moi l'amour de votre nom.

4. Le manger, le boire, le vêtement et les autres choses servant au soutien du corps sont pénibles pour l'âme fervente.

Faites que j'use de ces soulagements avec modération, loin de m'y porter avec trop de désir.

Tout rejeter, cela n'est point permis, parce qu'il faut soutenir la nature; mais rechercher le superflu et ce qui flatte davantage, votre loi sainte l'interdit, car autrement la chair se révolterait contre l'esprit.

Que votre main, je vous prie, me guide entre ces extrêmes et m'aide à fuir tout excès.

RÉFLEXION

On s'imagine aisément dans le monde que l'esprit de piété est par lui-même timide, indécis,

étroit et gêné ; mais cette idée est fausse et injurieuse à la religion. La vigilance et la dévotion s'allient très-bien à la liberté d'esprit. L'exactitude à remplir constamment nos devoirs ne nous met pas plus à la gêne et dans l'angoisse que ne pourrait nous y mettre l'ardeur à suivre nos passions. En un certain sens, le chrétien fait ses exercices de piété comme d'autres les négligent : il s'y porte avec joie, comme d'autres se portent gaiement ailleurs; la grâce l'attire et lui rend toutes choses agréables, parce qu'il y voit la volonté de Dieu, comme la passion en entraîne d'autres avec un certain charme, parce qu'ils y trouvent la satisfaction d'un caprice. Ce qui trompe le monde en cette matière, c'est qu'il prend pour liberté ce qui est licence : il croit qu'on est libre quand on a la conscience fausse et singulièrement élargie, et quand on commet, sans y regarder, une foule d'actes condamnés par la religion ; et il croit qu'on est esclave dès qu'on est soumis en tout à la règle et au devoir. Mais le contraire est précisément la vérité.

Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. Vous êtes, en effet, affranchi de bien des choses, si vous obéissez docilement aux inspirations de la grâce. Vos passions ne vous maîtrisent plus ; la convoitise parle moins haut dans vos sens, ou du moins son langage est sainement apprécié,

parce que les maximes de la foi vous éclairent, et généreusement méprisé, parce que la charité vous anime. Supérieur à vos passions, vous échappez au monde, qui ne prend jamais d'empire sur vous qu'en s'appuyant sur vos mauvais instincts. N'êtes-vous donc pas libre? vous avez la vérité, et c'est la vérité qui affranchit. Mais cette doctrine est surtout connue et goûtée par ceux qui la pratiquent, et c'est ici que la prière est préférable à la lecture, et une vie sainte à une science éclatante. Voilà pourquoi plusieurs de ceux que le monde méprise sont grands et illustres devant Dieu : ils ont l'esprit porté aux choses célestes et soutenu dans son essor, non par des opinions humaines, mais par la foi chrétienne où Dieu les affermit; leur cœur nourrit les plus fiers et les plus généreux sentiments, parce que la vertu les rend capables de tout en les élevant au-dessus des promesses et des menaces du monde. Toute cette force leur vient de celui qui mène insensiblement à leur fin les choses les plus difficiles, qui arrache l'homme humble à son abaissement pour l'entraîner dans la gloire, et qui accomplit ces merveilles quand on l'en prie avec foi et qu'on lui reste soumis avec amour.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

QUE L'AMOUR-PROPRE NOUS ÉLOIGNE BEAUCOUP DU SOUVERAIN BIEN.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, il faut, pour tout avoir, vous donner tout entier, sans vous appartenir en rien.

Sachez qu'aucune chose du monde ne vous nuit comme l'amour de vous-même.

Les objets vous tiennent plus ou moins, selon l'amour et l'affection que vous y mettez.

Si votre amour est pur, simple et bien réglé, vous ne serez esclave de rien.

Ne convoitez pas ce qu'il est défendu d'avoir.

N'ayez pas ce qui peut embarrasser l'âme et l'asservir.

C'est étrange de ne pas vous abandonner à moi du fond du cœur avec tout ce que vous pouvez désirer ou posséder.

2. Pourquoi vous consumer d'un vain souci? Pourquoi vous fatiguer de soins superflus?

Restez soumis à ma volonté, et rien ne vous nuira.

Si vous cherchez ceci ou cela et voulez être ici ou là, pour votre avantage et votre plaisir, vous ne serez jamais en repos ni libre d'inquié-

tude ; car en tout se trouvera quelque défaut, et partout quelque contradicteur.

3. Il importe donc, non pas d'acquérir ou d'accumuler les biens extérieurs, mais plutôt de les mépriser et d'en détacher radicalement son cœur.

Et j'entends par là non-seulement l'argent et les richesses, mais encore la poursuite des honneurs et le désir des vaines louanges : toutes choses qui passent avec le monde.

Aucun lien ne garantit bien, si l'esprit de ferveur manque ; et la paix cherchée au dehors ne durera guère, si votre cœur n'a son fondement véritable, c'est-à-dire si vous n'êtes appuyé sur moi. Vous changerez, mais sans être mieux.

Car, l'occasion offerte et saisie, vous trouverez ce que vous avez fui, et pis encore.

Prière pour obtenir la pureté du cœur et la sagesse céleste.

4. Le fidèle. Soutenez-moi, Seigneur, par la grâce de l'Esprit-Saint.

Que votre vertu me fortifie intérieurement ; que mon cœur, dégagé des sollicitudes inutiles et des angoisses, ne se laisse emporter au désir d'aucun objet chétif ou précieux ; mais que je considère toutes choses comme passagères et moi comme passant avec elles.

Car *rien n'est stable sous le soleil, tout y est vanité et affliction d'esprit*[1]. Oh ! quelle sagesse de juger ainsi !

5. Seigneur, donnez-moi la sagesse céleste, afin que je sache vous chercher et vous trouver, vous goûter et vous aimer par-dessus tout, et tenir le reste pour ce qu'il est selon l'ordre de votre sagesse.

Donnez-moi d'éviter prudemment qui me flatte, et de supporter patiemment qui me combat.

Car c'est grande sagesse de ne point s'émouvoir à tout vent de paroles, et de fermer l'oreille aux pernicieux discours des flatteurs. Ainsi l'on avance sûrement dans la voie qu'on parcourt.

RÉFLEXION

Le souverain bien, c'est Dieu. Pour qu'il soit à nous, il faut que nous soyons à lui. Nous ne sommes véritablement à Dieu qu'autant que nous avons cessé de nous appartenir.

Ne plus s'appartenir ! ce mot effraye la nature, mais la grâce en donne le sens et en inspire le goût. L'esprit de l'homme résiste, quand on lui dit que la vérité et la vie se trouvent dans une foi docile à la parole de Dieu ; mais le chrétien sait

[1] Ecclésiaste, I, 17.

que l'intelligence, au lieu de s'abaisser et de se rétrécir, s'élève et s'élargit en adhérant aux doctrines de l'Évangile. Le cœur de l'homme s'attriste, quand on veut le déprendre des joies sensibles et rompre ou détendre les liens par où il est attaché aux choses terrestres ; mais le chrétien sait que cette sorte de désespoir du cœur meurtri et déchiré par le fer de la mortification se tourne bientôt, sous la main de Dieu, en consolation ineffable. Les sens de l'homme se révoltent, quand on leur applique le traitement douloureux de la pénitence et qu'on les menace du crucifiement ; mais le chrétien sait que ces souffrances et cette mort sont la condition et le prélude d'une vie et d'un bonheur incomparables. Aussi cette parole : Ne plus s'appartenir, est entendue, chérie et pratiquée par les chrétiens sincères. Ils donnent leur intelligence à Dieu, en la soumettant sans réserve à ce qu'il a dit. Ainsi, par exemple, le Seigneur ayant béni la pauvreté, ils croient, malgré le monde, à la vérité et à la puissance de cette bénédiction : pauvres, ils sont résignés et pleins de patience ; riches, ils ont le cœur détaché des biens terrestres et se montrent pleins de miséricorde. Ils donnent à Dieu leurs affections et placent en lui leurs espérances : le profond sentiment de la vanité des choses créées habite en eux, les dégoûte des fausses et périssables joies, et tourne

leur âme vers le ciel. Leur volonté, comme celle de l'Apôtre, prend pour règle Jésus crucifié, et dès lors ne trouve pas étrange qu'on lui tienne, à tout moment, un langage de mort. Si la main de Dieu les frappe et les déchire, ils se retournent pour la baiser et la bénir, car ils savent tout ce qu'il y a d'amour dans le châtiment infligé par un père, et par un tel père.

O homme, qui prétends juger de haut la doctrine chrétienne et ne voir dans sa morale qu'une leçon d'esclavage, de pusillanimité et même d'abrutissement, connais-toi mieux et reviens à ta place. Rien n'est fait que pour la gloire du Créateur : ce qu'il daigne conserver et ce qu'il brise, ce qu'il élève et ce qu'il abaisse, tout doit plier sous son bras, non pas en murmurant comme un vaincu, mais en adorant avec soumission comme un fils. Périsse en nous ce que l'amour-propre y a mis et voudrait tant y conserver ! Que le feu de la charité, au contraire, vienne tout saisir et dévorer, afin que nous ne soyons désormais autre chose qu'un cœur tout consumé d'amour et digne d'être uni au souverain bien dans une félicité sans bornes !

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

CONTRE LES LANGUES MÉDISANTES.

Jésus-Christ. Mon fils, ne vous fâchez point si plusieurs pensent et disent de vous des choses qu'il vous est pénible d'entendre.

Pensez encore plus mal de vous-même, et croyez que nul n'est plus imparfait que vous.

Si votre vie est intérieure, que vous importeront des paroles qui s'envolent?

Ce n'est pas médiocre prudence de se taire au temps mauvais, et de se tourner intérieurement vers moi, sans s'inquiéter des jugements humains.

2. N'attachez point votre paix aux discours des hommes; car, qu'ils jugent de vous bien ou mal, vous restez ce que vous êtes.

Où trouve-t-on vraie paix et vraie gloire? N'est-ce pas en moi?

Qui n'aspire point à plaire et ne craint pas de déplaire aux hommes, jouira d'une grande paix.

L'amour déréglé et les vaines craintes troublent le cœur et dissipent les sens.

RÉFLEXION

Vous rêvez l'impossible, si vous croyez jamais réussir à vous concilier tous les suffrages. La vérité est que vous n'êtes point parfait et qu'il y aura toujours quelque chose à reprendre en vous; la vérité est aussi que les autres ont leurs défauts, et que, fussiez-vous sans reproche, vous déplairez toujours à quelques-uns, ne serait-ce qu'à cause de votre vertu même. Ainsi, que ce soit justice ou non, vous serez blâmé. Vos qualités me plaisent; mais c'est peut-être pour ce qu'elles sont détestées de mon voisin à qui je déplais. Vous ne ferez rien pour un homme sans mécontenter, par là même, un de ses rivaux, et vous ne gagnerez presque jamais un ami sans voir augmenter en même temps le nombre de vos ennemis. Si la partialité n'était plus dans le monde, c'est que la justice y régnerait en souveraine, et si la justice régnait souverainement ici-bas, ce ne serait plus la terre, ce serait le ciel. Or, c'est la terre, il n'y a pas lieu de s'y méprendre.

C'est pourquoi n'ayez ni surprise ni colère quand les passions humaines se déchaînent et vous font souffrir : elles sont dans leur rôle; vous, soyez dans votre devoir. Sur terre, sévit l'orgueil, notre maladie à tous; l'envie, fille de l'orgueil; la médisance, qui vient ensuite. L'envie s'attache

à vous ; c'est peut-être que vous valez quelque chose. Les langues intempérantes vous déchirent ; elles ont porté l'audace plus haut. On vous juge mal ; que serait-ce donc si l'on vous voyait comme Dieu vous voit ? Si l'on a tort, tant mieux pour vous ; mais vraiment, a-t-on jamais bien tort quand on se fait de nous chétive ou mauvaise opinion ? Est-ce que par hasard nous pensons autrement ? Qu'y a-t-il donc à faire en présence de la critique et du blâme ? Rien que ceci : se corriger s'il y a lieu ; en tout cas, bien faire et laisser dire. D'ailleurs, n'essayez pas de plaire à tous les hommes ; encore une fois vous n'y parviendrez pas, puisqu'ils ont des prétentions contradictoires. Alors, n'ayant point à plaire aux hommes, qu'importe qu'ils vous jugent ? Suivez donc, sous les regards de Dieu, la route qu'il vous a lui-même tracée, et tâchez d'avoir pour vous ce juge incorruptible et puissant qui voit jusque dans les ténèbres, et qui récompense et punit durant toute l'éternité.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

COMMENT IL FAUT INVOQUER ET BÉNIR DIEU DANS LES TRIBULATIONS.

LE FIDÈLE. Que votre nom soit à jamais béni, Seigneur, qui avez voulu m'envoyer cette peine et cette tentation!

Ne pouvant m'y soustraire, je dois recourir à vous, pour que vous m'aidiez et m'y fassiez trouver avantage.

Seigneur, me voici dans l'épreuve, mon cœur malade souffre de la passion qui l'envahit.

Et *maintenant que dirai-je* [1]? Père bien-aimé! les angoisses m'accablent. *Sauvez-moi d'une telle heure* [2].

Mais cette heure est venue [3] pour que votre gloire éclate, en me délivrant après m'avoir profondément humilié.

Seigneur, daignez me secourir [4] : si pauvre, que puis-je faire, et où irai-je sans vous?

Donnez-moi la patience, Seigneur, encore cette fois.

Aidez-moi, mon Dieu, et je ne craindrai point, si rude que soit l'épreuve.

[1] Saint Jean, XII, 27. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] Psaume XXXIX, 14.

2. Et maintenant que dirai-je encore? *Seigneur, que votre volonté s'accomplisse* [1]. J'ai bien mérité l'affliction qui me tourmente.

Il faut donc la supporter ; et puissé-je y être patient, jusqu'à ce que l'orage passe et que tout aille mieux !

Cependant votre bras invincible peut m'arracher à cette tentation et, de peur que je n'y succombe, en modérer la violence, comme déjà souvent vous l'avez fait pour moi, *ô mon Dieu! ma miséricorde* [2].

Et autant m'est difficile, autant vous est facile *ce changement, qu'accomplit la droite du Très-Haut* [3].

RÉFLEXION

L'homme ne connaît pas assez le prix des afflictions, et ne les aime pas comme il le devrait.

1. La souffrance semble chose triste et redoutable, parce qu'on veut la juger avec le sens humain ; au contraire, envisagée des hauteurs de la foi, elle est belle et désirable. Elle efface nos fautes, satisfait à la justice de Dieu pour nos péchés, nous enrichit de mérites et nous prépare au ciel une glorieuse couronne. Elle est

[1] Saint Matthieu, VI, 10. — [2] Psaume LVIII, 18. — [3] Psaume LXXVI, 11.

pour nous, dans la route qui mène à l'éternité, ce qu'était pour les Hébreux marchant vers la terre promise le désert avec les privations et les combats qu'ils y trouvaient sans cesse. Heureux donc celui qui sait voir dans la souffrance ce qu'elle renferme, une source de gloire !

2. Aimer l'affliction est encore plus rare que d'en connaître le prix. Elle paraît tellement inévitable qu'on se fait à son égard une sorte de courage désespéré et qu'on finit par la subir ; mais l'aimer, voilà ce qui semble impossible. Et pourtant l'affliction n'est pas une chose mauvaise au fond, puisque Dieu l'a consacrée par sa parole et son exemple, puisqu'il ne l'envoie aux hommes que pour les rendre meilleurs, puisqu'il ne l'impose jamais sans donner en même temps la force de la supporter. Ne repoussez donc point l'épreuve ; aimez-la plutôt. Autant la croix pèse à qui veut s'y soustraire, autant elle soulage qui l'accepte et la bénit.

« Jésus-Christ est mort pour nous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort et ressuscité pour eux. Vous êtes donc morts, ajoute la même autorité, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ [1]. » Mais, si toute la vie chrétienne con-

[1] II Corinth., v, 15; Épître aux Colossiens, III, 3.

siste à mourir à soi pour vivre à Dieu, d'où vient donc qu'on refuse cette mort si utile que Dieu nous envoie dans les afflictions, et cette vie si douce et si glorieuse qui en résulte? La vie qui se débat contre Dieu est une fausse vie, et les joies qu'elle apporte sont trompeuses et funestes; la mort par où l'on cède à Dieu est une mort féconde et les consolations qu'on en tire sont pleines de charme. Qui se cherche se perd; qui cherche Dieu le trouve et se trouve lui-même en Dieu.

CHAPITRE TRENTIÈME

QU'IL FAUT IMPLORER LE SECOURS DE DIEU ET ATTENDRE AVEC CONFIANCE LE RETOUR DE LA GRACE.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, *je suis le Seigneur qui fortifie dans l'affliction* [1]. Venez à moi lorsque vous souffrirez. Le principal obstacle aux consolations célestes, c'est que vous recourez trop tard à la prière.

Car, avant de m'invoquer instamment, vous cherchez au dehors diverses consolations et du soulagement.

Tout cela vous sert peu, et il vous faut recon-

[1] Nahum, I, 7.

maître que *seul je délivre qui espère en moi* [1], et que, hors de moi, il n'est ni secours efficace, ni conseil utile ni remède durable.

Mais enfin, reprenant cœur après l'orage, ranimez-vous à la lumière de mes miséricordes; car je suis près de vous, dit le Seigneur, non-seulement pour tout rétablir, mais pour y ajouter abondamment.

2. *Est-il rien qui me soit difficile* [2]? Ou ressemblerai-je à qui dit et ne fait pas?

Où est votre foi? Restez ferme et persévérez.

Soyez patient et courageux; la consolation viendra dans son temps.

Attendez-moi, attendez : *je viendrai et vous guérirai* [3].

Ce qui vous agite est tentation, et ce qui vous épouvante, vaine terreur.

Que vous rapportent ces soucis d'un avenir incertain, sinon tristesse sur tristesse? *A chaque jour suffit son mal* [4].

C'est inutile et insensé de s'attrister ou de se réjouir de ce qui peut-être n'arrivera jamais.

3. Mais c'est dans l'humanité de se prendre à ces imaginations, et c'est dans l'âme encore faible d'obéir si aisément aux suggestions de l'ennemi.

[1] Psaume XVI, 7. — [2] Jérémie, XXXII, 27. — [3] Saint Matth., VIII, 7. — [4] *Idem*, VI, 34.

Car il emploie indifféremment le vrai ou le faux pour séduire et tromper, l'amour des choses présentes ou l'appréhension de l'avenir pour abattre.

Que votre cœur donc ne se trouble et ne craigne point[1].

Croyez en moi et confiez-vous en ma miséricorde.

Quand vous pensez être loin de moi, souvent je suis plus près de vous.

Quand tout vous semble presque perdu, souvent c'est l'occasion de mériter davantage.

Tout n'est pas perdu quand l'événement trompe vos désirs.

Il ne faut ni juger sur l'impression présente, ni descendre et s'abîmer dans l'affliction, n'importe d'où elle vienne, comme s'il n'était nul espoir d'en sortir.

4. Ne vous croyez pas entièrement délaissé, si je vous afflige pour un temps ou vous refuse mes consolations : car c'est ainsi qu'on parvient au royaume céleste.

Et certainement c'est meilleur pour vous et tous mes serviteurs d'être éprouvés par l'adversité que d'avoir tout à souhait.

Je connais vos secrètes dispositions : il est

[1] Saint Jean, XIV, 27.

très-utile pour votre salut que vous soyez quelquefois dans la sécheresse, de peur qu'enorgueilli par une dévotion sensible, vous n'alliez vous complaire en ce que vous n'avez pas.

Ce que j'ai donné, je puis l'ôter et le rendre quand il me plaira.

5. Ce que je donne reste mien ; ce que je reprends n'est point vôtre : car c'est de moi que découle tout bien et tout don parfait.

Si je vous envoie de l'affliction ou quelque contrariété, n'en murmurez pas, et que votre cœur n'en soit point abattu.

Je puis vous relever à l'instant et changer en joie votre tristesse.

Et, lorsque je vous traite ainsi, je suis juste et digne de toute louange.

6. Si vous jugez sainement et selon la vérité, loin que l'adversité vous afflige si profondément, il faut plutôt vous réjouir et me rendre grâces.

Et même ce doit être votre unique joie, *que je vous frappe sans vous épargner* [1].

Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous aime [2], ai-je dit à mes chers disciples, en les envoyant non aux joies mondaines, mais à de rudes combats, non aux honneurs, mais au mépris, non à l'oisiveté, mais au travail, non pour

[1] Job, VI, 10. — [2] Saint Jean, XV, 9.

se reposer, mais *pour porter beaucoup de fruit par la patience* [1]. Mon fils, rappelez-vous ces paroles.

RÉFLEXION

La vie de la piété a ses peines, comme la vie des affaires et des plaisirs. Tous les jours ne sont pas également beaux, ni toutes les heures également douces. Un sincère dévouement à Dieu n'empêche pas qu'on ne sente les amertumes inséparables de ce triste séjour. Dans la prière même, l'âme trouve des ennuis et des sécheresses; le feu de la charité semble se retirer du cœur; le froid et l'obscurité se répandent autour de l'homme, et il éprouve d'étranges désolations dont nulle douleur corporelle et nul chagrin profane ne sauraient donner assez bien l'idée. Ainsi donc, ne vous étonnez pas si la grâce de la dévotion sensible vous délaisse, et si le service de Dieu n'est point exempt de vicissitudes douloureuses. Ces vicissitudes sont une des formes dont la souffrance se revêt pour visiter et éprouver l'âme humaine. Il ne faut pas s'imaginer alors que la foi soit trompeuse parce qu'elle marche dans une gênante obscurité, ou que le cœur ait perdu la charité parce qu'il n'en res-

[1] Saint Luc, XVIII, 15; saint Jean XV, 16.

sent pas la douceur, ou que Dieu soit irrité parce qu'il semble s'éloigner de nous. Ces obscurités servent à exercer la foi, comme on accoutume un enfant par des essais répétés à rester seul sans frayeur au milieu des ténèbres. Cet affadissement du cœur n'est non plus qu'une épreuve, et tout ce qu'on fait pour Dieu dans un tel état contracte une valeur nouvelle de tous les dégoûts que l'on sait surmonter. La véritable piété consiste dans l'abandon de soi-même à la volonté divine, quels que soient, du reste, le plaisir ou les difficultés qu'on y trouve; la piété est dans le dévouement et non dans le sentiment.

Ce que l'âme doit faire alors est bien simple : elle doit faire ce qui dépend d'elle. Ce qui dépend d'elle, c'est de supporter toutes ces alternatives sans que sa résolution d'être à Dieu s'affaiblisse. Vous n'éprouvez pas dans la prière la douceur sensible qui charme et console; aussi n'est-ce point nécessaire. Mais ce qui est possible et obligatoire, c'est de renoncer à ce que Dieu vous enlève, et de recevoir ce qu'il vous donne; autrement, c'est vous et non pas lui que vous cherchez, puisque vous prétendez le servir, non comme il l'entend, mais comme vous le trouvez bon. Vous comprenez mal la religion, si vous ne tenez à Dieu que par la ferveur sensible; il faut tenir à lui malgré toute épreuve et toute peine.

Ainsi ne vous laissez pas abattre par les variations de vos sentiments dans la piété. Voilà que votre âme, emportée aujourd'hui par un heureux souffle, s'élève et se réjouit en Dieu : une vive lumière la guide, un amour plein de douceur la soutient; elle plane comme ces aigles qui changent de force, et qui, prenant une vigueur plus que naturelle, montent dans les airs par un vol puissant et soutenu [1]. Et demain le vent tombera, votre âme cherchera vainement la lumière dans le firmament obscurci, elle se trouvera pesamment ramenée à terre, pressée par les nécessités grossières de la vie, n'ayant plus ses joies d'hier pour alléger son fardeau, et se sentant faible, triste et découragée. Or, c'est parmi ces changements orageux qu'il faut attendre en repos l'effet des promesses divines, et supporter avec résignation ce qu'il plaît à Dieu de vous faire souffrir. Un jour, le vent favorable vous prendra de nouveau si vous êtes fidèle jusque-là, et, vous entraînant dans ces hauteurs lumineuses que vous n'aviez vues que de loin, ne vous laissera plus descendre. Ce jour-là, commencera pour vous l'éternité.

[1] Isaïe, XL, 31.

CHAPITRE TRENTE ET UNIÈME

QU'IL FAUT NÉGLIGER TOUTES LES CRÉATURES POUR TROUVER LE CRÉATEUR.

LE FIDÈLE. Seigneur, j'ai besoin d'une grâce encore plus forte, s'il me faut atteindre là où rien ni personne ne me soit une entrave.

Car, si quelque objet m'arrête, je ne puis m'envoler librement vers vous.

Il ambitionnait ce libre essor, celui qui disait : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? Et je volerai et me reposerai* [1].

Quoi de plus tranquille que l'homme d'intention droite ? et de plus libre que l'homme sans désir sur la terre ?

Il faut donc passer par-dessus toute créature, s'affranchir complétement de soi-même, se tenir dans les hauteurs de l'âme, et comprendre que rien n'est semblable à vous, créateur de toutes choses.

Qui n'est pas détaché de toute créature, ne pourra librement s'occuper des choses divines.

Car si l'on trouve peu de contemplatifs, c'est

[1] Psaume LIV, 7.

que peu savent s'arracher entièrement aux créatures et aux choses périssables.

2. Il faut pour cela qu'une grâce puissante soulève l'âme et la ravisse au-dessus d'elle-même.

Et si l'homme n'est pas élevé en esprit, dégagé des créatures et parfaitement uni à Dieu, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a n'est pas d'un grand prix.

Celui-là sera longtemps faible et abaissé, qui estime autre chose que l'unique, l'immense, l'éternel bien.

Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien et ne doit être compté pour rien.

Grande est la différence entre la sagesse d'un homme éclairé par la piété, et le savoir qu'un docteur acquiert en étudiant.

La doctrine venue d'en haut par l'inspiration divine est bien supérieure à celle où l'on arrive par l'effort pénible de l'esprit humain.

3. Plusieurs désirent s'élever à la contemplation, mais sans s'appliquer à ce qu'il faut, pour y parvenir.

Le grand obstacle, c'est qu'on s'arrête aux choses extérieures et sensibles, en négligeant la mortification parfaite.

J'ignore ce que c'est, quel esprit nous mène et ce que nous prétendons, nous qu'on croit tout spirituels, de prendre tant de fatigue et de souci

pour des choses passagères et viles, et de nous recueillir si rarement pour bien songer à notre état intérieur.

4. Hélas ! à peine rentrés en nous-mêmes, nous en sortons aussitôt, sans examiner sévèrement nos œuvres.

Jusqu'où s'abaissent nos affections, nous n'y regardons pas ; que tout en nous soit si impur, nous n'en gémissons pas.

Toute chair avait corrompu sa voie [1], et c'est pourquoi survint le déluge.

L'affection intérieure étant corrompue, l'action suivante l'est nécessairement aussi et montre la faiblesse de l'âme.

D'un cœur pur naissent les fruits d'une bonne vie.

5. On demande ce qu'un homme a fait ; mais l'a-t-il fait par vertu, on ne l'examine pas autant.

On veut savoir s'il est courageux, riche et beau, s'il est habile, écrit ou chante bien, s'il excelle en son art ; mais s'il est humble, patient, doux, pieux et intérieur, peu s'en informent.

La nature considère les dehors de l'homme, la grâce pénètre au dedans.

Celle-là se trompe souvent, celle-ci espère en Dieu pour n'être pas trompée.

[1] Genèse, VI, 12.

RÉFLEXION

C'est grande illusion de chercher le bonheur dans les créatures, et non pas en Dieu. C'est grande faiblesse de ne pouvoir franchir l'étroit horizon de ce monde, pour atteindre plus haut et plus loin le but réel de la vie humaine.

1. La terre n'a pas de bonheur parfait, et même ce qu'on y trouve de plus doux, la paix d'une bonne conscience et l'amitié de Dieu, ne s'obtiennent que par un combat sans fin et au prix des plus rudes sacrifices. C'est donc perdre son temps, égarer ses forces, se tromper soi-même, que d'agir comme si la destination de l'homme sur terre était de poursuivre un bonheur qui ne saurait dépasser le tombeau. Demandez aux créatures la satisfaction de vos besoins inférieurs, c'est votre droit, et il ne sera pas méconnu ; mais si vous leur demandez davantage, ou bien elles ne répondront qu'en avouant leur impuissance, ou bien elles irriteront vos appétits au lieu de les apaiser, et creuseront l'abîme de votre cœur au lieu de le remplir. Quant à faire votre bonheur, elles n'y suffiront pas ; ce qu'elles peuvent, c'est de le corrompre en troublant la paix de votre âme et en vous détournant de Dieu. Car, loin de Dieu, vous ne trouverez que des apparences de félicité qui s'évanouiront quand vous

étendrez la main pour les saisir ; des ombres de joie au travers desquelles votre conscience passera, n'en rapportant que le remords. Des ténèbres pour votre esprit, des amitiés honteuses ou perfides pour votre cœur, une route couverte de fleurs agréables qui cachent des abîmes, la fraude pour vous appeler, le néant pour vous recevoir : voilà ce que vous offrent les créatures. Vous seriez dans l'abondance que je vous proclamerais misérable : plus la joie de vos rêves est grande, plus elle est près de finir. Vous seriez dans tout l'enivrement de votre bonheur prétendu, que je vous proclamerais pauvre et triste : le dégoût arrive sur les pas des plaisirs les plus vifs.

2. Vous qui cherchez si avidement le bonheur, faites pour Dieu ce que d'autres font pour les créatures : allez à lui, vous le trouverez riche, puissant et bon, il vous donnera libéralement sa grâce avec une paix qui surpasse tout sentiment. Il ouvrira dans votre âme une source profonde d'émotions ineffables ; il dissipera vos doutes, calmera vos craintes, affirmera votre espérance, purifiera vos affections, réglera votre activité, soutiendra votre faiblesse et répandra sur toute votre vie quelque chose de paisible et d'heureux, qui est le reflet et l'avant-goût de la félicité réservée dans le ciel aux élus. Votre cœur, si haut placé qu'il soit, ne peut nourrir de plus

vastes prétentions, et il ne peut oser moins sans se trahir lui-même et se dégrader.

CHAPITRE TRENTE DEUXIÈME

QU'IL FAUT RENONCER A SOI-MÊME ET A TOUTE CUPIDITÉ.

Jésus-Christ. Mon fils, vous ne pouvez avoir pleine liberté, qu'en renonçant entièrement à vous-même.

Ils sont esclaves tous ceux qui s'aiment et veulent s'appartenir, avides, curieux, inquiets, cherchant toujours leurs aises et non les intérêts de Jésus-Christ, se berçant d'illusions et de projets sans solidité.

Car tout ce qui ne vient pas de Dieu périra.

Retenez cette courte et profonde maxime : « Quittez tout et vous trouverez tout ; abjurez la convoitise, et vous goûterez le repos. »

Méditez-la ; puis, après l'avoir pratiquée, vous saurez tout.

2. Le fidèle. Seigneur, ce n'est point œuvre d'un jour ni jeu d'enfant ; cette courte parole exprime toute la perfection religieuse.

Jésus-Christ. Mon fils, il faut, non pas reculer, ni s'abattre en abordant la voie des parfaits, mais tendre plutôt à cette sublimité et du moins y aspirer vivement.

Ah ! si vous en étiez là ! si vous saviez ne plus vous aimer vous-même, pleinement soumis à moi et au supérieur que je vous ai donné ! je vous verrai alors avec complaisance, et toute votre vie coulerait dans la paix et la joie.

Vous avez encore bien des choses à quitter, et, si vous n'y renoncez entièrement pour moi, vous n'obtiendrez pas ce que vous demandez.

Je vous conseille d'acheter de moi, pour vous enrichir, de l'or éprouvé au feu [1], c'est-à-dire la sagesse céleste qui foule aux pieds toutes choses terrestres.

Laissez pour elle la sagesse mondaine, l'estime d'autrui, l'amour-propre.

3. Je vous le dis, échangez ce qu'il y a de grand et de précieux selon l'homme contre une chose vile.

Car on juge petite et vile et l'on oublie presque cette vraie sagesse du ciel, qui ne présume nullement d'elle-même et ne demande pas d'être admirée sur la terre, que plusieurs honorent des lèvres et dont ils s'éloignent par leur vie. C'est cependant cette *perle précieuse* [2], que peu d'hommes découvrent.

RÉFLEXION

Dieu, dans le principe, a placé toutes les créa-

[1] Apocal., III, 18. — [2] Saint Matthieu, XIII, 46.

tures sous l'empire de l'homme ; et, d'autre part, Jésus-Christ est venu nous prévenir qu'il faut se défier des créatures. C'est que, dans le principe, l'homme était innocent, et qu'il pouvait commander parce qu'il savait obéir, tandis qu'ensuite l'homme ayant péché, tout s'est retourné contre lui, parce qu'il était lui-même en révolte contre Dieu. Ainsi tout est maintenant un piége pour nous, non pas que les créatures soient mauvaises, mais c'est nous qui ne sommes pas bons : elles se changent en instruments de désordre, non par elles-mêmes, mais en passant par nos mains. Voilà pourquoi il importe si fort de se défier des créatures, puisqu'elles provoquent nos appétits déréglés et tendent à nous retenir en elles, au lieu de nous élever et de nous conduire à Dieu. N'aimez pas le monde, ni les choses du monde, car en tout cela se trouve la convoitise, et la convoitise, c'est vous. Renoncez donc à vous-même, si vous désirez être véritablement mort au monde : autant vous vivrez à vous-même, autant les choses extérieures auront d'empire sur vous.

L'homme est donc aujourd'hui dans un état de désordre et comme un temple en ruine. Or, la vie chrétienne a pour but et pour résultat de rétablir l'ordre troublé et de relever le temple dans les proportions de son ancien plan. Sous les

sens où le péché tient l'âme abattue et ensevelie, le chrétien cherche les lignes tracées autrefois par la main créatrice; il dégage son esprit et son cœur pour les élever sur leur fondement primitif, qui est la connaissance et l'amour de Dieu. C'est ce travail de restauration qu'on doit entreprendre et qui ne peut être commencé, poursuivi, achevé, sans troubler et bouleverser les sens, sous lesquels l'âme est comme enfouie : travail long, fatigant et douloureux, mais qui a sa récompense et sa gloire. Dans cette œuvre de réhabilitation, l'homme doit tellement renoncer à la portion inférieure de lui-même, que les créatures n'y aient plus aucun empire, selon les paroles si expressives de l'Apôtre : « Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde [1]. » Ainsi ce n'est pas assez de rompre le commerce avec les choses extérieures, comme il est rompu entre les vivants et les morts, car il reste d'ordinaire, en ceux qui survivent, quelque affection cherchant les morts dans le tombeau même; mais ce qu'un mort est pour un mort, le chrétien doit l'être pour le monde. C'est ce qui existe quand le monde n'a plus d'attrait pour le cœur du chrétien, ni le chrétien d'amour pour les choses du monde. L'homme alors est en garde contre les créatures;

[1] Épître aux Galates, VI, 14.

il y a plus : il leur commande, ou du moins il leur échappe, et de la sorte il rétablit, autant qu'il lui est donné, l'ancien ordre de l'univers, image de cet ordre parfait qui règne au ciel et qui réjouit les saints dans l'éternité.

CHAPITRE TRENTE TROISIÈME

DE L'INCONSTANCE DU CŒUR, ET QU'ON DOIT SE PROPOSER DIEU POUR FIN DERNIÈRE.

Jésus-Christ. Mon fils, ne comptez pas sur votre disposition présente; elle aura bientôt changé.

Toute votre vie, vous éprouverez, même malgré vous, ces alternatives: tour à tour triste et gai, paisible et troublé, fervent et tiède, actif et lâche, grave et léger.

Mais l'homme sage et instruit des choses spirituelles, brave ces vicissitudes sans considérer ses impressions intimes, ni d'où souffle le vent de l'inconstance, il tourne toutes ses vues vers la fin désirable où il doit tendre.

Ainsi demeurera-t-il inébranlable et toujours le même parmi tant d'événements divers, fixant sur moi seul l'œil simple de son intention.

2. Plus l'œil de l'intention est pur, plus on marche avec assurance au milieu des tempêtes.

Mais il s'obscurcit en plusieurs, parce qu'ils le tournent vers chaque objet agréable qui se présente.

Car on trouve rarement un homme qui ne se recherche à quelque degré.

Ainsi autrefois les Juifs vinrent à Béthanie chez Marthe et Marie, *non pour Jésus seul, mais pour voir Lazare*[1].

Il faut donc purifier l'œil de l'intention, afin qu'il soit simple et droit, et l'élever vers moi à travers tout le reste.

RÉFLEXION

C'est en Dieu seul que se trouve la paix de nos âmes : de ce foyer lumineux descendent ces puissants rayons de vérité par où le néant des choses terrestres nous devient manifeste et sensible ; à cette source d'éternelle vie, le cœur se désaltère avec une douceur ineffable, et ainsi réprime et éteint le feu des passions. Le crime et le malheur de l'homme, c'est de s'égarer et de se perdre dans un amour insensé de tout ce qui n'est pas Dieu ; car il ne lui en vient jamais que l'amertume des remords, avec la honte et

[1] Saint Jean, XII, 9.

la dégradation. Aussi quand il considère et compare une vie passée au service des créatures et les joies qu'on trouve au service du Créateur, ne peut-il se défendre de jeter, comme Augustin, ce cri de tendresse et de repentir : « Je vous ai connue trop tard et trop tard aimée, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! ».

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas eu constamment la première place en notre cœur? pourquoi n'a-t-il pas été le continuel objet de nos pensées, l'unique source de notre joie? car n'est-ce pas de lui que vient tout ce qui a pu nous plaire et nous retenir dans les créatures? et y a-t-il rien ici-bas qui ne soit un pâle reflet de sa beauté infinie et de sa bonté sans bornes? C'est donc une illusion funeste, que de se laisser prendre aux enchantements des choses périssables ; car elles ne peuvent apporter que leur misère au secours de notre misère. Eh bien! telle est la faiblesse de l'homme, que, tout en connaissant par une expérience douloureuse l'inanité des biens et des plaisirs terrestres, il s'y arrête avec une joie folle, et ne s'en détache qu'avec un extrême chagrin. Telle est son inconséquence, qu'ayant goûté la douceur de Dieu, il ne s'y fixe pas avec une volonté généreuse et un ardent amour. Il se livre à une perpétuelle alternative de bons desseins et de mauvaises actions, de crime et de repentir,

suspendu entre son devoir et son penchant, entre Dieu et la créature, allant de l'un à l'autre avec une déplorable facilité : on dirait une feuille morte que le vent chasse d'un souffle capricieux. Que notre cœur apprenne donc à se placer en Dieu comme dans sa fin dernière. Là, il serait à l'abri des tempêtes qui le battent, des passions qui l'entraînent, des crimes qui le souillent, des remords qui le déchirent; il aurait la paix, autant qu'on peut l'avoir ici-bas, et trouverait ainsi son bonheur dans son devoir.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME

QU'EN AIMANT DIEU ON LE GOUTE EN TOUT ET PAR-DESSUS TOUT.

LE FIDÈLE. Voilà mon Dieu et mon tout. Que voudrais-je encore? Et que puis-je désirer de plus heureux?

O douce et délicieuse parole! si l'on aime Dieu, et non le monde ni les choses du monde.

Mon Dieu et mon tout! c'est assez dire à qui comprend; et qui aime voudrait le redire toujours.

Vous présent, tout est agréable; vous absent, tout est fastidieux.

Vous donnez le repos du cœur, et une paix profonde et une joie inénarrable.

Par vous, on juge sainement et l'on vous bénit de tout. Sans vous, rien ne peut plaire longtemps; et rien n'a d'agrément ni de saveur si votre grâce et le sel de votre sagesse ne l'assaisonnent.

2. Qui vous goûte aura-t-il des dégoûts? Et qui ne vous goûte pas trouvera-t-il rien d'agréable?

Les sages du monde et les hommes sensuels se perdent dans votre sagesse; car ce qu'ils aiment n'est que vanité et mort.

Mais ceux qui vous suivent, en méprisant le monde et mortifiant la chair, sont vraiment sages; car ils passent du mensonge à la vérité et des sens à l'esprit.

Ceux-là goûtent Dieu; et tout ce que les créatures ont de bien, ils en font gloire au Créateur.

Cependant, c'est tout autre chose de goûter le Créateur ou la créature, l'éternité ou le temps, la lumière incréée ou la lumière d'emprunt.

3. O lumière éternelle, si supérieure à toute lumière créée, lancez d'en haut un rayon qui pénètre jusqu'au fond de mon cœur!

Purifiez, réjouissez, éclairez et vivifiez mon âme avec toutes ses puissances, afin qu'elle s'attache à vous en tressaillant de joie.

Oh ! quand viendra l'heureux instant, l'instant désirable où vous me rassasierez de votre présence et me serez tout en toutes choses !

Jusque-là, je n'aurai point de joie parfaite.

Hélas ! le vieil homme vit encore en moi, il n'est pas tout crucifié, pas entièrement mort.

Il convoite encore fortement contre l'esprit, soulève des guerres intestines et ne laisse pas l'âme régner en paix.

4. Mais vous *qui dominez la puissance de la mer et calmez l'agitation de ses flots, levez-vous, secourez-moi* [1].

Dissipez les nations qui veulent la guerre [2] ; brisez-les dans votre force.

Je vous en conjure, *faites éclater vos merveilles et glorifiez votre bras* [3] ; car je n'ai d'espérance ni de refuge qu'en vous, Seigneur mon Dieu !

RÉFLEXION

Toutes choses bonnes et belles sont de Dieu ; il les a revêtues des attributs qui les rendent utiles et gracieuses, et ce qu'il leur a départi de beauté et de bonté, il le possède d'une façon suréminente. Par conséquent, qui aime Dieu trouve en lui tout ce qu'il peut chercher avec ardeur

[1] Psaume LXXXVIII, 10; XLIII, 26. — [2] Psaume LXVII, 31. — [3] Judith, IX, 11; Eccles., XXXVI, 7.

et trouver avec joie dans les créatures; et si l'homme n'aime pas Dieu, c'est qu'il ne veut pas le connaître ni suivre les enseignements de la foi.

1. La vérité la moins contestable, c'est qu'une distance infinie nous sépare de Dieu, et que pourtant il a daigné nous aimer. Malgré nos offenses et nos outrages, son amour nous a prévenus, et, malgré notre inconstance, son amour nous recherche et nous attire. Le sang d'un Dieu a coulé pour gagner nos cœurs, et sa grâce, à chaque instant, s'efforce de les conquérir. A tant d'amour, répondre par l'indifférence et les refus, n'est pas dans l'ordre ; car rien de ce que nous croyons aimer justement sur terre, n'a fait pour nous quelque chose qui ressemble même de loin aux bienfaits de Dieu. La foi nous manque ou n'est pas assez ferme en nous, telle est la cause principale de notre ingratitude.

2. En effet, si la foi était vive en nos cœurs, l'amour de Dieu y allumerait sa flamme dévorante ; car il a une force infinie, et s'il y a des âmes qu'il ne consume pas, ce n'est point que sa vigueur défaille, c'est que la liberté humaine se dérobe à ses atteintes. Voyez les martyrs : pour eux la douleur se revêtait de délices que les langues de la terre ne sauraient exprimer ; de ces cachots ténébreux où ils étaient plongés, leur puissant amour avait fait des palais étincelants;

les lourdes chaînes leur semblaient de splendides ornements et la parure d'un jour de fête ; ils nommaient rosée rafraîchissante les feux terribles des bûchers ; ils savouraient les tortures, et, à l'exemple de Jésus-Christ, se rassasiaient de la volupté de souffrir ; l'agonie leur était un paradis anticipé, et, tout empourprés de leur sang, ils entraient dans la mort en défiant encore la douleur : tant il y a de charmes et de force dans un sincère et généreux amour de Dieu ! De même, si vous saviez aimer Dieu, vous trouveriez tout en lui : un médecin dans vos maladies et vos infirmités ; une lumière et un guide dans les ténèbres et les incertitudes de votre esprit ; une joie et une consolation dans les tristesses et les angoisses où gémit votre cœur ; un refuge dans les tentations qui vous fatiguent et dans les combats où vous êtes engagé. Les besoins et les maux de votre âme sont d'une telle nature que les hommes n'y sauraient apporter par eux-mêmes ni satisfaction ni remède efficace : le mal vient des hommes, mais le bien ne peut venir que de Dieu. C'est Dieu qui vous montrera le chemin où il faut marcher, car il est lui-même la voie ; c'est Dieu qui vous apprendra la doctrine qu'il faut savoir, car il est lui-même la vérité ; c'est Dieu qui vous donnera les moyens de salut, car il est lui-même la vie.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME

QU'ON EST TOUJOURS EXPOSÉ, DURANT CETTE VIE, A LA TENTATION.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, vous n'aurez jamais de sécurité ici-bas; mais, toute votre vie, les armes spirituelles vous seront constamment nécessaires. Vous êtes environné d'ennemis et attaqué à droite et à gauche.

Si donc le bouclier de la patience ne vous couvre entièrement, vous recevrez bientôt quelque blessure.

Si, de plus, votre cœur ne se fixe en moi avec sincère volonté de tout souffrir pour moi, vous ne pourrez soutenir l'ardeur du combat ni atteindre la palme des bienheureux.

Il faut donc tout franchir avec courage et attaquer d'un bras puissant tous les obstacles.

Car *au vainqueur la manne est donnée* [1], et au lâche une grande misère est réservée.

2. Si vous cherchez le repos ici-bas, comment parviendrez-vous un jour au repos éternel?

Préparez-vous, non à beaucoup de repos, mais à beaucoup de patience.

[1] Apocal., II, 17.

Cherchez la véritable paix, non sur terre, mais au ciel; non dans l'homme et les créatures, mais en Dieu seul.

Vous devez tout souffrir volontiers pour l'amour de Dieu : travaux, douleurs, tentations, persécutions, angoisses, besoins, infirmités, injures, médisances, reproches, humiliations, affronts, corrections et mépris.

Ainsi s'acquiert la vertu, ainsi s'éprouve le nouveau soldat de Jésus-Christ, ainsi se forme la couronne céleste.

Je payerai d'une récompense éternelle un court travail, et d'une gloire infinie une humiliation passagère.

3. Croyez-vous avoir toujours à votre gré les consolations spirituelles ?

Mes saints n'en ont pas joui constamment ; au contraire, ils ont eu beaucoup d'afflictions, diverses épreuves et d'extrêmes désolations.

Mais ils ont tout supporté avec patience, se confiant en Dieu plus qu'en eux-mêmes, et sachant que *les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire future* [1] qui les récompensera.

Voulez-vous avoir, tout d'abord, ce que plusieurs ont à peine obtenu après d'abondantes larmes et d'immenses travaux?

[1] Épître aux Romains, VIII, 18.

Attendez le Seigneur, combattez avec courage[1], soyez ferme ; ne craignez ni ne reculez, mais exposez-vous généreusement tout entier pour la gloire de Dieu.

Je vous récompenserai pleinement, je serai avec vous dans toutes vos peines.

RÉFLEXION

C'est la condition de l'homme d'être sans cesse exposé aux tentations, et c'est son mérite d'y résister et de les vaincre.

1. Comment ne serions-nous pas soumis à toutes sortes d'épreuves, le péché nous ayant rendus faibles, infirmes et vulnérables. Triste héritage que nous avons reçu de notre aïeul avec le sang et que nous avons accru par nos fautes personnelles et nos habitudes perverses. Blessé et affaibli, voilà l'homme entre les séductions des choses et les passions de ses semblables. Ses blessures indiquent les endroits où l'on peut le frapper avec avantage ; sa faiblesse donne l'espoir de le vaincre aisément. Aussi sera-t-il toujours attaqué et les tentations ne le quitteront pas. C'est notre esprit curieux, inquiet, souvent plongé dans les ténèbres ; c'est notre cœur poussé par de tumultueux désirs, léger et inconstant,

[1] Psaume XXVI, 14.

enclin aux joies terrestres ; c'est notre volonté dépravée et cherchant avec orgueil à satisfaire ses caprices ; c'est notre mémoire oubliant avec ingratitude les bienfaits de Dieu ; c'est notre corps, et la dissipation qu'il apporte dans nos pensées, et l'ardente sensualité par où il égare nos affections, et ses convoitises insolentes et son appesantissement : oui, ce sont toutes ces choses qui nous excitent au mal et nous y précipitent, qui nous frappent et nous blessent, qui rouvrent nos vieilles plaies et nous en font de nouvelles.

2. Contre tant d'ennemis et à travers leurs attaques, le devoir est de supporter avec patience ce qu'on ne saurait fuir, et de lutter avec courage dans les combats où l'on est engagé. Que sont, après tout, ces maux dont l'homme se plaint s fort? Au fond, il n'y a qu'un mal : c'est d'offenser Dieu ; le reste n'a rien qui doive effrayer le chrétien. Les maladies, les afflictions, le mépris, les revers, tout cela n'est redoutable qu'autant qu'il s'y trouve quelque occasion de péché. Tout cela, d'ailleurs, passera, comme sont passés les chagrins qui nous ont visités jusqu'ici, et dont il nous reste à peine le souvenir. Et puis tout cela, si nous le voulons, ne nous ravit pas la seule chose à laquelle il faille tenir absolument : la connaissance et l'amour de Dieu. Supportez donc avec patience ce qui ne saurait

véritablement vous nuire. Ensuite, pour soutenir avec avantage les combats qui lui sont livrés, l'homme doit opposer aux témérités et aux exigences du corps le détachement des choses sensibles et les sévérités de la pénitence ; à la dissipation et aux ténèbres de l'esprit, la prière, la réflexion et les bonnes lectures ; aux faiblesses et à la corruption du cœur, la charité, qui purifie par la vivacité de ses flammes, et qui fortifie par sa divine influence. Avec de tels moyens, la tentation n'est point un mal, ni même une occasion de mal, c'est l'occasion d'un grand mérite, et un jour il n'en restera que le souvenir avec la gloire et la récompense qui s'attachent à la vertu.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME

CONTRE LES VAINS JUGEMENTS DES HOMMES.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, placez solidement votre cœur en Dieu, et bravez les jugements des hommes, quand votre conscience vous déclare innocent et pieux.

Souffrir ainsi est utile et bon, et un cœur humble et se confiant plus en Dieu qu'en lui-même n'y trouvera pas d'amertume.

Tant d'hommes parlent tant, qu'il faut peu croire aux rapports.

Et puis contenter tout le monde est impossible.

Quoique Paul ait tâché de plaire à tous selon Dieu et *se soit fait tout à tous* [1], *pourtant il n'a guère eu souci des jugements humains* [2].

2. Tout ce qu'il pouvait, il l'a fait pour l'édification et le salut d'autrui ; mais il n'a pu empêcher qu'on ne l'ait condamné et méprisé quelquefois.

Il a donc remis tout à Dieu, qui connaît tout, et n'a cessé d'opposer l'humilité et la patience aux propos injustes, aux vains soupçons et aux mensonges répandus par des langues pleines de passion.

Il s'est néanmoins justifié quelquefois, de peur que son silence n'apportât scandale aux faibles.

3. *Pourquoi craindre un homme mortel* [3] ? il est aujourd'hui, et disparaît demain.

Craignez Dieu, et vous n'aurez pas peur des hommes.

Que peut vous faire un homme par des paroles ou des outrages ? Il se nuit plus qu'à vous, et, quel qu'il soit, il n'échappera pas au jugement de Dieu.

[1] Iᵉ Épître aux Corinth., IX, 22. — [2] *Ibid.*, IV, 3. — [3] Isaïe, LI, 12.

Ayez Dieu toujours présent, et n'élevez ni contestations ni plaintes.

Que si vous paraissez succomber maintenant et subir une confusion imméritée, n'en murmurez pas, et n'amoindrissez pas votre couronne par l'impatience.

Levez plutôt les yeux au ciel, vers moi, qui peux vous délivrer de l'opprobre et de l'injure, *et rendre à chacun selon ses œuvres* [1].

RÉFLEXION

Les jugements des hommes ne sont pas sûrs. Car, d'un côté, les hommes sont présomptueux, ignorants, passionnés, souvent mus par l'esprit de contradiction ; et des jugements émanés d'une telle source ne sont ni sans erreur ni sans corruption. D'autre part, les hommes n'aiment pas l'Évangile : leurs maximes combattent ses principes, leurs convoitises s'opposent à son règne, ils résistent ou se dérobent à son esprit ; et des jugements émanés d'une telle source ne doivent pas servir de règle à des chrétiens. Le monde loue avec partialité, car il ne s'inspire que de ses caprices ; il blâme avec plus de partialité encore, car il déchire tout de la manière la plus inconsé-

[1] Épître aux Romains, II, 6.

quente. Ainsi le zèle et l'impiété lui déplaisent également ; il raille les gens vertueux et flétrit les hommes dissolus ; il assigne à vos bonnes actions toutes sortes de motifs pervers ; il vous juge comme il se connaît, et il ne croit pas que vous mettiez dans vos œuvres une perfection qu'il est loin de mettre dans les siennes.

Or, prendre de tels jugements pour règle de conduite, c'est non-seulement s'exposer à l'erreur, mais encore se soumettre à une autorité usurpée et la confirmer dans son injustice, c'est se dégrader de ses propres mains et abdiquer. De quel droit les hommes nous jugent-ils ? et par conséquent quelle obligation y a-t-il de nous ranger sous leur contrôle téméraire, et de lui donner crédit en l'acceptant ? Ensuite parmi ces juges empressés ne se trouve-t-il pas des hommes qui n'ont point notre estime, et auxquels nous serions fâchés de ressembler ? alors comment leur opinion peut-elle peser sur nous ? Enfin faire dépendre sa conduite des jugements humains, c'est ne plus s'appartenir, c'est renoncer au privilége de la liberté et de la dignité, c'est flotter à tout vent et se tenir dans l'attitude de la lâcheté et de la peur.

Le jugement qui doit nous servir de règle est le jugement de Jésus-Christ ; cette règle est digne à la fois d'un esprit éclairé et d'une grande âme.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME

QU'IL FAUT UNE PURE ET ENTIÈRE RÉSIGNATION POUR OBTENIR LA LIBERTÉ DU CŒUR.

JÉSUS-CHRIST. Quittez-vous, mon fils, et vous me trouverez.

N'ayez ni ne préférez rien, vous y gagnerez toujours.

Car on conçoit une grâce plus abondante, dès qu'on s'est résigné sans retour.

2. LE FIDÈLE. Seigneur, combien de fois me résigner? et en quoi me renoncer?

JÉSUS-CHRIST. Toujours et à toute heure, dans les petites choses comme dans les grandes. Je n'excepte rien, j'exige de vous un entier dépouillement.

Autrement, pourrez-vous être à moi et pourrai-je être à vous, si vous n'êtes au dedans et au dehors affranchi de toute volonté propre?

Plus tôt vous y parviendrez, mieux sera votre âme; plus l'abnégation sera parfaite et sincère, plus vous me serez agréable et plus vous y gagnerez.

3. Tels se résignent, mais avec quelque réserve; car, n'ayant pas pleine confiance en Dieu, ils veulent encore s'occuper d'eux-mêmes.

Tels d'abord offrent tout; mais, la tentation survenant, ils retournent à eux-mêmes; aussi n'avancent-ils pas dans le bien.

Ceux-là n'obtiendront la vraie liberté d'un cœur pur et le bénéfice de ma douce familiarité, que s'ils font d'abord l'entier abandon et le continuel sacrifice d'eux-mêmes, sans quoi il ne peut être d'union parfaite avec moi.

4. Je vous l'ai dit très-souvent et le répète encore : Quittez-vous, renoncez à vous-même, et vous jouirez d'une grande paix intérieure.

Donnez tout pour tout avoir, sans rien rechercher ni reprendre; soyez fermement attaché à moi seul, et vous me posséderez.

Votre cœur sera libre et les ténèbres ne l'envelopperont pas.

Tâchez, demandez, désirez d'être affranchi de tout intérêt propre, de suivre, dépouillé, Jésus dépouillé, de mourir à vous-même et de vivre éternellement pour moi.

Alors s'évanouiront les imaginations vaines, les inquiétudes fâcheuses et les soucis superflus.

Alors aussi disparaîtra la crainte immodérée, et l'amour déréglé mourra.

RÉFLEXION

Les hommes du monde n'ont qu'un cri : Paix, joie, plaisirs ! Il semble donc que rien ne devrait

être plus paisible que leur âme, plus joyeux que leurs journées, plus enivré de plaisir que leur vie tout entière. Mais ce qu'ils demandent et ce qu'ils semblent avoir, ils ne l'ont pas. Leur paix, si elle était réelle, ne serait que la tranquillité d'un insensé qui ne sait point étendre ses prévisions jusqu'au lendemain ; leur joie n'est qu'une agitation convulsive qui ne peut jamais durer qu'un instant, et qui les rend à eux-mêmes dans un vide affreux et dans un sombre ennui; leurs plaisirs, au lieu de combler l'âme, la désolent et la dépeuplent de ses plus doux sentiments, pour ne lui laisser que la conscience de sa misère profonde. Ce qu'ils éprouvent de bonheur sensible les envahit et les occupe tout entiers ; les joies qui se sont enfuies pour ne plus revenir leur causent d'amers regrets ; ce qu'ils désirent et recherchent les tire d'eux-mêmes, les précipite au dehors et leur enlève toute liberté d'esprit.

Voulez-vous donc être pleinement libre et garder un cœur exempt de tous ces soucis tyranniques qui oppriment l'âme adonnée aux choses extérieures? Livrez-vous tout à Dieu, en renonçant à vous-même. L'homme qui tient à lui-même est le jouet de ses illusions : la première de ses illusions, c'est qu'il se croit libre, bien qu'asservi, en effet, à son intérêt jaloux et à son égoïsme inquiet et exigeant, qui le rendent l'es-

clave de tout, des hommes et des choses; sa suprême illusion, c'est de prendre pour de la liberté cette exaltation fiévreuse qui l'agite et le transporte, lorsque les hommes et les choses semblent le servir et lui apporter, en passant, quelque joie sensuelle. La liberté véritable, ce n'est pas le tressaillement des sens révoltés contre l'esprit; c'est, au contraire, la force de l'âme se déployant pour soumettre le corps aux lois d'une sage discipline. Ainsi donc, pour avoir le cœur libre, il ne faut ni le ramener sur lui-même par égoïsme, ni le répandre au dehors par cupidité; il faut le placer entre les mains de Dieu par une humble et docile soumission. Là, comme dans une forteresse inexpugnable, nous serons à l'abri des prétentions et des menaces du monde, qui n'a nul droit sur nous et n'est pas digne de nous. Là, comme sur un point d'appui solide, nous pourrons travailler avec succès à nous vaincre nous-mêmes, et à triompher de notre propre inconstance pour nous reposer en paix dans la stabilité de Dieu.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME

COMMENT ON DOIT SE CONDUIRE DANS LES CHOSES EXTÉRIEURES ET RECOURIR A DIEU DANS LES PÉRILS.

Jésus-Christ. Mon fils, en tout lieu, dans toutes vos actions ou vos occupations extérieures, il faut tâcher d'être libre intérieurement et maître de vous-même, tout vous restant assujetti, sans que vous le soyez à rien.

Soyez le maître absolu, non le serviteur ni l'esclave de vos actions.

Affranchi de tout, en véritable Israélite, entrez dans le partage et la liberté des enfants de Dieu.

Supérieurs aux choses présentes, ils contemplent celles de l'éternité.

Dédaignant ce qui passe, leur œil est fixé sur le ciel.

Loin d'être entraînés et captivés par les biens temporels, ils les forcent de servir au bien, selon l'ordre établi de Dieu, l'Artisan suprême, qui n'a rien laissé de déréglé dans son œuvre.

2. Si, dans tous les événements, au lieu de vous arrêter aux apparences et d'examiner d'un œil charnel les choses vues ou entendues, vous

entrez aussitôt, comme Moïse, dans le tabernacle pour consulter le Seigneur, vous recevrez quelquefois sa divine réponse, et reviendrez avec bien des lumières sur le présent et l'avenir.

Car Moïse recourut toujours au tabernacle pour résoudre ses difficultés et ses doutes, et la prière fut constamment sa ressource contre les piéges et la malice des hommes.

Ainsi faut-il se retirer dans le secret du cœur, pour implorer le secours divin avec plus d'instance.

Josué et les enfants d'Israël furent trompés par les Gabaonites, dit l'Écriture, *parce qu'ils n'avaient point auparavant consulté le Seigneur* [1], et que, trop confiants en d'agréables paroles, ils s'abusèrent par une fausse pitié.

RÉFLEXION

L'INDÉPENDANCE de l'âme et l'égalité d'esprit résultent de la droiture et de la pureté de nos intentions. Ce n'est que l'attachement aux créatures qui abaisse le vol de notre âme et appesantit ses ailes, qui fait fléchir et osciller notre esprit entre le devoir et la convoitise. Si nous tenions le regard continuellement fixé sur Dieu comme sur le pôle de notre volonté, nous ten-

[1] Josué, IX, 14.

drions vers lui par une course ferme et sûre, au lieu de changer d'humeur et d'inclinations au gré des hommes et selon les accidents de la vie. Voyez le pilote qui a marqué son but et qui navigue vers le rivage désiré : l'inégalité des flots ne rompt pas la ligne qu'il a résolu de suivre. Nous n'avons de même qu'une ligne à suivre : c'est la volonté de Dieu, qui doit triompher toujours au milieu des événements les plus variés, et qui s'accomplit en effet à travers tout ce que nous nommons bonne et mauvaise fortune, santé et maladie, pauvreté et richesse, joie et douleur.

Dans la vérité, ces choses n'arrivent que par la volonté de Dieu, et elles tiennent leur place dans un dessein conçu en notre faveur et non pas contre nous. Il faut donc glorifier Dieu et des biens et des maux : des biens, qui ne sauraient avoir pour auteur que le Dieu parfait; des maux, c'est-à-dire des afflictions providentielles, qui sont aussi envoyées de Dieu pour nous purifier et nous affermir dans la vertu. Je ne parle pas du péché, car il ne vient pas du dehors, et ce n'est pas Dieu qui l'envoie ; il sort de notre cœur, et c'est nous qui le commettons. Mais pour les peines de la vie, quelle douce résignation serait la nôtre, quelle joie même, si nous savions voir en tout la main de celui qui mesure le vent

à la voile et les difficultés aux forces humaines, qui nous console dans tous les maux, et qui ne laisse point le courage sans appui sur terre ni sans récompense au ciel! Ainsi demandons, ou que le péril s'éloigne et que nous soyons délivrés du mal, ou que la confiance en Dieu nous soit donnée, afin que la résistance soit supérieure à l'attaque, et que notre âme reste soumise et ferme au milieu des épreuves.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME

QU'IL FAUT ÉVITER L'EMPRESSEMENT DANS LES AFFAIRES.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, confiez-moi toujours vos intérêts; je saurai tout régler au temps convenable.

Attendez que j'ordonne tout, et vous y gagnerez.

2. LE FIDÈLE. Seigneur, je vous remets volontiers toutes choses; car mes pensées m'avancent peu.

Puissé-je, laissant l'avenir, m'abandonner entièrement à votre volonté!

3. JÉSUS-CHRIST. Mon fils, souvent l'homme poursuit ardemment ce qu'il désire; l'a-t-il obtenu, il commence à l'apprécier autrement; car

ses affections ne se fixent sur rien, mais l'entraînent d'un objet à l'autre.

Ce n'est donc pas insignifiant de se renoncer jusque dans les petites choses.

4. Le véritable progrès de l'homme est l'abnégation de soi-même, et qui se résigne possède grande liberté et grande assurance.

Cependant l'antique ennemi, s'opposant à tout bien, le tente incessamment : nuit et jour, il lui dresse de funestes embûches, essayant de le surprendre pour le faire tomber dans ses piéges.

Veillez et priez, dit le Seigneur, *afin que vous n'entriez pas en tentation* [1].

RÉFLEXION

Il est des hommes qui non-seulement ne s'empressent à rien, mais ne font rien, et semblent trouver leur repos et leur fin dans une déshonorante oisiveté et dans une profonde incurie des choses de la religion. Ceux-là ne vivent réellement pas ; il n'y a que la mort qui les mettra sérieusement et pour jamais aux prises avec un genre de travail effroyable dont ils ne songent pas à se garantir. Mais il est d'autres hommes irréfléchis, ardents, tumultueux, précipités, qui veulent tout régler, tout changer et tout refaire.

[1] Saint Matth., xxvi, 41.

Leur siècle est le pire qu'on ait jamais vu, et il ne s'améliorera qu'en les écoutant; ils ont des moyens efficaces de guérir les maux présents et d'en prévenir le retour. Ceux-là n'ont omis de régler qu'une chose, leur âme; car assurément cette activité dévorante et cet empressement ne soint point dans l'ordre et ne peuvent que leur nuire. La sagesse antique disait déjà : Assez tôt, si assez bien. C'est qu'en effet il s'agit moins pour l'homme de faire beaucoup de choses que d'en faire de bonnes. En soi et considérées dans les limites du temps, ses œuvres ont peu d'importance, et les multiplier ne leur en donne pas; elles n'ont d'importance que par leur rapport avec l'éternité, et voilà pourquoi il est nécessaire qu'elles soient irréprochables.

La difficulté consiste non à sentir, mais à mettre en pratique cette vérité. Dans les choses de la terre l'homme s'anime, s'irrite, s'emporte ; il veut que tout fléchisse et recule devant sa volonté véhémente. Il ne voit pas que ce qui le pousse ainsi, ce n'est plus l'amour du bien, c'est l'intérêt propre ; car l'amour du bien reste fidèle à lui-même et ne va pas à l'ordre par le désordre. De même dans les choses de la religion plusieurs portent un genre d'empressement qui n'est pas moins ingrat et funeste : on les voit chercher la perfection dans ce qui est pratique

et forme plutôt que dans l'ardeur de la charité. Or cependant, on n'est point parfait pour avoir accompli beaucoup d'œuvres, mais on le devient en agissant avec un grand amour de Dieu; ce qui demande de la générosité et de la constance, mais non pas une précipitation tumultueuse. Ainsi donc, faire le bien avec zèle et pureté d'intention, quels que soient d'ailleurs le nombre et l'éclat ou l'obscurité des œuvres : telles sont les conditions dans lesquelles il faut agir, pour éviter à la fois la mollesse et l'empressement, et pour marcher d'un pas ferme et sûr dans le chemin de la piété.

CHAPITRE QUARANTIÈME

QUE L'HOMME N'A DE LUI-MÊME RIEN DE BON ET NE PEUT SE GLORIFIER DE RIEN.

LE FIDÈLE. *Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour vous souvenir de lui? ou le fils de l'homme pour le visiter*[1]*!* Qu'a-t-il fait qui méritât votre grâce? Seigneur, ai-je à me plaindre si vous me délaissez? ai-je à parler si vous ne faites pas ce que je demande?

[1] Psaume VIII, 5.

Certes, je puis penser et dire avec vérité : Seigneur, je ne suis rien ; je n'ai, de moi-même, rien de bon ; mais tout manque en moi, et j'incline toujours au néant.

Et si vous ne m'aidez et ne me refaites intérieurement, je deviens tout entier langueur et relâchement.

2. *Mais vous, Seigneur, toujours vous êtes le même* [1], et vous demeurerez à jamais bon, juste et saint, faisant tout avec bonté, justice et sainteté, disposant tout avec sagesse.

Pour moi, plus sujet à déchoir qu'à m'avancer, je ne suis pas longtemps au même état, et je change sept fois le jour.

Cependant, tout va mieux dès qu'il vous plaît de me tendre une main secourable ; car vous pouvez seul, sans l'aide des hommes, me soutenir et m'affermir si bien que je ne change plus, et que mon cœur se tourne vers vous seul et s'y repose.

3. Si donc je savais rejeter toute consolation humaine, pour acquérir la ferveur, ou par le besoin qui me pousse à vous chercher, personne ne suffisant à me consoler, alors je pourrais tout attendre de votre grâce et me réjouir dans des consolations nouvelles.

[1] Psaume ci, 37.

4. Grâces vous soient rendues! source d'où procède tout ce qui m'arrive de bien.

Pour moi, homme inconstant et faible, je ne suis devant vous que vanité et néant.

De quoi donc puis-je me glorifier? pourquoi désirer qu'on m'estime?

Est-ce pour mon néant? Mais rien de plus insensé.

Certes, la vaine gloire est la pire des vanités et un fléau terrible, puisqu'elle ravit la vraie gloire et dépouille de la grâce céleste.

Car, lorsqu'il se complaît en lui-même, l'homme vous déplaît, et, lorsqu'il aspire aux louanges humaines, il perd la véritable vertu.

5. La vraie gloire et la joie sainte est de se glorifier en vous et non en soi, de se réjouir en votre grandeur et non en sa propre vertu, et de ne prendre plaisir en aucune créature qu'à cause de vous.

Que votre nom soit loué, et non le mien; qu'on exalte vos œuvres, et non les miennes; que les hommes bénissent votre nom, et ne m'attribuent rien dans leurs louanges.

Vous êtes ma gloire et la joie de mon cœur.

En vous, je me glorifierai et me réjouirai sans cesse; en moi, jamais, *si n'est dans mes infirmités* [1].

[1] IIe Épître aux Corinth., xii, 5.

6. Que les Juifs *cherchent la gloire qui s'échange entre les hommes ;* je rechercherai *celle qui vient de Dieu seul* [1].

Car toute gloire humaine, tout honneur temporel, toute grandeur terrestre, comparés à votre gloire éternelle, sont vanité et folie.

O ma vérité et ma miséricorde! ô mon Dieu! Trinité bienheureuse! à vous seule louange, honneur, puissance et gloire dans les siècles des siècles!

RÉFLEXION

Si l'on nous prémunit souvent contre l'orgueil, c'est que ce vice est répandu, subtil et dangereux. Il est si répandu que nul de nous n'y échappe entièrement ; si subtil, qu'il se glisse partout et jusque dans nos abaissements forcés, où il se ménage des compensations; si dangereux, qu'il attaque toutes nos œuvres par la base et les ruine sourdement.

1. D'un côté les hommes portent sans cesse leurs convoitises sur ce qui les surpasse et les domine ; ils mettent beaucoup de fausse gloire et d'ardeur puérile à s'élever au-dessus d'eux-mêmes et à paraître plus qu'ils ne sont. D'autre part ils sont fiers, hautains, tenant plus encore à

[1] Saint Jean, v, 44.

faire sentir leur autorité qu'à posséder une supériorité réelle; ils croient que leur dédain est un signe de grandeur et leur dureté une marque de puissance. Flatteurs souvent serviles de leurs chefs ; tyrans capricieux de leurs subordonnés, ils traitent leurs égaux avec un orgueil jaloux et envieux. Ainsi, vaincue autrefois par l'orgueil, l'humanité en a gardé je ne sais quel penchant universel et irrésistible à s'y laisser vaincre toujours. L'orgueil est notre plaie à tous.

2. Ce vice, plus que tous les autres, a ses finesses et ses subtilités. Il s'attache même à ce qu'il y a de plus misérable en nous pour vivre et s'agrandir. On ne loue jamais l'homme orgueilleux qu'il ne croie l'avoir mérité ; on ne le blâme pas qu'il ne se croie victime de l'injustice ou de la partialité ; et quand sa faute lui paraît cependant évidente, il imagine une suprême ressource : c'est que les autres, à sa place, auraient encore plus mal fait. Il attire la louange en se montrant généreux, affable et modeste quand elle lui est donnée; de peur que la sévère vérité ne l'approche, il se montre dur, superbe et chagrin quand elle ose parler son langage. Il s'abaisse avec une apparente abnégation, pour qu'on le relève avec un éclat sensible ; il descend, mais lorsqu'il est sûr de remonter plus haut ; il affecte de mépriser les éloges, mais c'est pour que les éloges, excités

par ce dédain calculé, le recherchent avec quelque persistance et le trouvent plus sûrement.

3. Certes, les plus grands maux s'attachent à ce vice. Il trouble la paix des États, en persuadant à une foule d'hommes qu'ils sont trahis par leur siècle et que justice ne leur est pas rendue. Combien déguisent sous un masque de patriotisme des prétentions vaniteuses et n'agitent un pays que par un sentiment exagéré de leur importance ! L'orgueil arrache l'homme à la paix, à la modération, à la justice, pour le précipiter dans des sollicitudes inquiètes, de violences et des iniquités. Il est le signal et la cause des plus grandes fautes ; il inspire l'incroyance, détourne et tarit les eaux de la grâce, dessèche et appauvrit le cœur, ravage le peu de bien que nous faisons, et livre nos consciences remplies d'elles-mêmes au vent de toutes les passions mauvaises. Encore si les hommes s'égaraient et se perdaient ainsi pour quelque chose ! Mais sur quoi se fonde le haut sentiment qu'ils ont d'eux-mêmes ? Il y en a qui sont fiers de leur santé, de leur taille, de leur visage, de moins encore : d'un morceau de métal ; de je ne sais quelle bave ou quelle peau d'animal dont l'industrie leur a fait un ornement ou un habit ; ils portent cela si haut qu'ils semblent le donner pour leur mesure exacte, et vouloir retenir l'attention sur cet éclat du de-

hors, afin qu'on ne voie pas l'indigence du dedans. Il y en a d'autres qui sont fiers de leur esprit, de leur réputation, de leurs talents divers ; ces avantages composent, en effet, une grandeur plus vraie que les qualités purement corporelles, et néanmoins c'est peu de chose, surtout quand on le corrompt par la vanité et qu'on s'en fait ainsi un instrument de ruine.

Pour tout ce que nous avons et pour tout ce que nous n'avons pas, il n'y a qu'un devoir à remplir : c'est de confesser notre néant et de proclamer la gloire de notre grand Dieu, principe et fin de toutes choses.

CHAPITRE QUARANTE ET UNIÈME

DU MÉPRIS DE TOUS LES HONNEURS TEMPORELS.

Jésus-Christ. Mon fils, n'ayez nul chagrin, en voyant qu'on honore et qu'on élève autrui, tandis qu'on vous méprise et qu'on vous abaisse.

Élevez votre cœur au ciel vers moi, et vous supporterez d'être méprisé sur terre par les hommes.

2. Le fidèle. Seigneur, nous sommes aveugles, et la vanité nous séduit aisément.

Si je m'examine bien, personne ne m'a jamais fait d'injustice, et ainsi je ne puis justement me plaindre de vous.

Je vous ai tant et si grièvement offensé, que toute créature doit s'armer contre moi.

A moi donc la confusion et le mépris ; à vous la louange, l'honneur et la gloire.

Et si je n'apprends à souffrir volontiers que toute créature me méprise, m'abandonne et me traite comme néant, je ne puis être affermi dans la paix intérieure, ni recevoir la lumière spirituelle, ni m'unir à vous parfaitement.

RÉFLEXION

Il s'attache aux honneurs un grand prestige. Etre réputé quelque chose, devenir l'objet de prévenances continuelles et se voir environné d'égards et de distinctions, ces choses flattent l'imagination de l'homme et semblent devoir combler les vœux de son cœur. Tout le monde y aspire et s'y pousse ; qui est parvenu plus haut que ses désirs ne le portaient d'abord, sent grandir ses convoitises avec ses succès, plus tourmenté de ce qu'il n'a pas que satisfait de ce qu'il possède ; qui a touché le faîte des choses humaines travaille à y rester et à s'étendre en tout sens, faisant plus pour ne pas déchoir qu'il

n'a fait pour monter, car rien n'apaise l'ambition, et chacun de ses succès éveille d'ailleurs des rivalités et des haines. Deux choses cependant devraient décourager l'homme qui poursuit les honneurs : c'est d'abord ce qu'ils ont d'illusoire, et ensuite ce qu'ils ont de dangereux.

1. Comme tout ce qui est sur terre, les honneurs manquent de solidité et trompent nos espérances. Ils sont décernés ou par un pouvoir supérieur qui a ses faiblesses et ses caprices, ou par la faveur populaire qui est souvent injuste et toujours inconstante. De là vient que les honneurs ne sont pas un signe certain de véritable mérite et ne portent point la garantie de leur propre durée. Ils évitent souvent celui qui, devant eux, se tient debout et respecte en sa personne la dignité humaine : quelquefois, au contraire, ils s'abattent sur celui qui les cherche d'un cœur bas et s'aplatit pour les recevoir. Ensuite, par quelque voie qu'on y parvienne, on les retrouve vides et impuissants ; car, après tout, ils émanent de l'opinion et s'y appuient, et l'opinion est mobile et ne peut rien, du reste, pour le vrai bonheur de l'homme. Ou bien, s'il y a des hommes qui composent leur bonheur avec de telles illusions, il faut les plaindre de garder un esprit si faux et un cœur si petit.

2. Le danger des honneurs consiste en ce

qu'ils enivrent l'homme et l'abandonnent à ses mauvais instincts et à ses passions. S'il a cherché les honneurs, c'est pour en jouir sans doute, et, puisqu'il les a obtenus, c'est pour en profiter. Qu'il y veuille voir seulement un moyen de parvenir à la vérité et de pratiquer la justice, c'est difficile à croire ; qu'il soit, au contraire, enclin à suivre ses préjugés et ses penchants, quand son élévation l'affranchit d'un contrôle importun et le livre d'ailleurs en proie à la flatterie, ce n'est que trop ordinaire. Il n'est pas impossible, mais il est rare qu'on devienne plus vertueux en arrivant aux honneurs ; il y en a beaucoup, au contraire, qui ont compromis leur âme pour y monter et qui la perdent pour n'en pas descendre.

En présence de cette vanité et de ce péril qui les déconsidère à ses yeux, le chrétien n'envie pas les honneurs. S'il porte la vertu jusqu'à la perfection, il les méprise et les fuit. Avec une vertu moindre, mais cependant considérable, il ne s'y pousse et ne s'y dérobe pas, il les tient pour neutres, et laisse à l'homme oublieux de son salut le soin de les poursuivre avec une folle âpreté.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME

QU'IL NE FAUT POINT FONDER SA PAIX SUR LES HOMMES.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, si vous fondez votre paix sur quelque personne, par humeur et par habitude de vivre ensemble, vous serez inquiet et troublé. Mais si vous avez recours à la vérité toujours vivante et immuable, l'éloignement ou la mort d'un ami ne vous découragera pas.

Toute amitié doit être fondée sur moi ; et c'est pour moi qu'il faut aimer quiconque vous paraît aimable et vous est le plus cher ici-bas.

Sans moi, l'amitié n'a ni valeur ni durée ; et l'affection, si je n'en suis le lien, n'est ni véritable ni pure.

Vous devez être mort à ces sentiments d'amitié jusqu'à souhaiter de vivre, s'il se pouvait, sans commerce avec les hommes.

Plus on s'éloigne des consolations terrestres, plus on s'approche de Dieu.

Et l'on s'élève d'autant plus vers Dieu qu'on s'abaisse plus profondément en soi-même et qu'on se regarde avec plus de mépris.

2. Qui s'attribue quelque bien empêche la

grâce céleste de venir en lui ; la grâce du Saint-Esprit cherche toujours un cœur humble.

Si vous saviez vous anéantir parfaitement et renoncer à tout amour terrestre, alors je descendrais en vous avec abondance de grâces.

Quand vous regardez la créature, vous perdez de vue le Créateur.

Sachez vous vaincre en tout pour l'amour du Créateur, et vous pourrez alors parvenir à le connaître.

La moindre chose qu'on aime et qu'on recherche déréglément, souille l'âme et l'éloigne du souverain bien.

RÉFLEXION

Les autres hommes sont ce que vous êtes, et ils ont seulement ce que vous avez. Leur esprit a ses bornes étroites ; incertaine est leur prudence, et courte leur sagesse. Leur cœur a ses défaillances, et il ne sait résister que d'une façon timide et souvent malheureuse. Ils sont en proie à des maux qui les affligent ou qui leur plaisent, mais qui leur enlèvent la force ou la volonté de vous servir. Ces maux qui les affligent en brisant leur force, sont les maladies, les revers et les naturelles infirmités de l'homme ; ces maux qui leur plaisent en détournant de vous leur volonté,

sont le plaisir, l'ambition, l'intérêt personnel, l'esprit de rivalité. De quelque part que ce soit, il viendra des obstacles qui empêcheront les hommes de vous offrir ce que vous leur demandez avec tant de confiance. Ainsi vous cherchez auprès d'eux la lumière, et ils en ont besoin comme vous, quelquefois plus que vous ; le courage, et ils appellent eux-mêmes une parole qui les rassure et les anime ; un appui, et leur main est aussi débile que la vôtre, et le pied leur glisse comme à vous. Leur vie n'est point exempte de ce qui fatigue votre vie, et la mort les menace comme elle vous attend. Tout ce qu'on peut espérer en s'appuyant sur eux, c'est de tomber avec eux. Comment vous sauveraient-ils, incapables de se sauver eux-mêmes ?

Il n'y a que Dieu qui puisse vous éclairer véritablement, vous défendre avec efficacité, réjouir votre âme et l'établir dans une paix solide. C'est Dieu qui frappe et guérit, qui abaisse et élève, qui règne sur la vie et sur la mort. Remettez donc votre cause en ses mains et ne cherchez qu'en lui le repos et la paix. S'il vous envoie des douleurs, c'est pour corriger vos passions ; s'il laisse peser sur vous les afflictions et l'adversité, c'est pour vous dégoûter des fausses douceurs où se mêle tant d'amertume. Il dissipe vos ténèbres par sa lumière, il envoie sa force au secours

de votre faiblesse, il vous console en toutes vos peines ; il met dans la vie assez de rigueur pour vous éprouver, jamais assez pour vous écraser. Puisque Dieu a réglé la vie humaine dans un but si sage, c'est donc en lui qu'il faut se réfugier pour n'avoir ni présomption ni faiblesse, et pour trouver le remède à tous les maux, la fin de toutes les inquiétudes et la paix. Quant aux hommes, ils donnent ce qu'ils ont, le doute, l'agitation, les angoisses.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME

CONTRE LA VAINE SCIENCE DU SIÈCLE.

Jésus-Christ. Mon fils, que les beaux et subtils discours des hommes ne vous entraînent pas ; *car le royaume de Dieu consiste, non dans les paroles, mais dans les œuvres* [1].

Soyez attentif à mes paroles qui enflamment le cœur, éclairent l'esprit, touchent l'âme et l'emplissent de consolations.

Ne lisez jamais pour paraître plus savant ou plus habile.

[1] Ire Épître aux Corinth., IV, 20.

Tâchez de mortifier vos passions ; vous y gagnerez plus qu'à scruter des questions difficiles.

2. On a beau lire et savoir, il faut toujours en revenir à l'unique Principe.

C'est moi qui donne à l'homme la science, et aux enfants une plus claire intelligence que ne le fait l'enseignement humain.

Qui m'entend deviendra bientôt sage et fera de grands progrès dans la vie de l'esprit.

Malheur à qui veut apprendre des hommes beaucoup de choses curieuses, et s'inquiète peu de savoir me servir !

Viendra le temps où Jésus-Christ, le maître des maîtres, le Seigneur des anges, apparaîtra demandant à tous ce qu'ils savent, c'est-à-dire examinant chaque conscience.

Et alors, *la lampe en main*, *il scrutera Jérusalem* [1] ; *les secrets des ténèbres seront dévoilés* [2], et toute langue se taira.

3. En un moment, j'élève l'esprit humble et l'introduis plus loin dans l'éternelle vérité qu'on n'y parviendrait après dix années d'étude dans les écoles.

J'enseigne sans bruit de paroles, sans embarras d'opinions, sans faste, sans choc d'arguments.

[1] Sophonie, I, 12. — [2] Ire Épître aux Corinth., IV, 5.

J'enseigne à mépriser les choses terrestres, à dédaigner ce qui passe, à rechercher et goûter les biens éternels, à fuir les honneurs, à supporter les scandales, à n'espérer qu'en moi, à ne désirer rien hors de moi et à m'aimer ardemment par-dessus tout.

4. Tels, en m'aimant ainsi, ont appris des choses divines, dont ils parlaient d'une façon merveilleuse.

Ils ont plus avancé, en quittant tout, qu'ils n'eussent fait à force d'études subtiles.

Mais j'instruis les uns de choses générales, les autres de choses particulières ; j'apparais doucement à quelques-uns dans des symboles et des figures ; à d'autres je révèle mes mystères dans une vive clarté.

Les livres n'ont qu'un langage, qui néanmoins n'éclaire pas également tout le monde ; car seul j'enseigne intérieurement la vérité, je scrute les cœurs, pénètre les pensées, provoque les œuvres et distribue à chacun ce qu'il me plaît.

RÉFLEXION

Il y a deux sciences : l'une laborieuse et stérile ; l'autre facile et nécessaire.

1. La science humaine exige des recherches pénibles ; elle accroît souvent les doutes, au lieu

de les dissiper; presque toujours elle met l'orgueil dans l'esprit et laisse le cœur vide de charité. Voyez les anciens philosophes : tous se glorifiaient d'avoir enfin découvert la vérité, à part une école qui prétendait que la vérité échappe à l'homme sur cette terre. Ils avaient parcouru le monde, écouté bien des sages et longtemps réfléchi ; ils parlaient un beau langage, s'enfonçaient dans des spéculations hardies, et discutaient, avec une science féconde en paroles, sur toutes les choses de l'homme et de Dieu. Ce qui reste aujourd'hui démontré à leur sujet, c'est qu'il était impossible de se livrer à de plus grandes recherches pour arriver à de plus chétifs résultats. D'où vient l'homme? où va-t-il? à quelles conditions peut-il atteindre sa fin dernière? Point de question plus précise et plus pressante que celle-là : ils ont dû l'examiner, la résoudre et faire connaître au monde leur utile découverte. Or, le terme où ils sont parvenus prouve justement que la vérité n'est point accordée aux efforts orgueilleux de l'esprit, et que plus on la cherche ainsi, plus on s'en éloigne. Ils ont accumulé des ténèbres autour des droits et des devoirs les plus sacrés, loin de fixer les incertitudes et d'éclaircir les doutes. Ils ont proposé quelquefois de corriger des vices, il est vrai, mais par d'autres vices; ils ont aimé la gloire plus que la vérité, la réputation plus

que la sagesse, l'intérêt de leur amour-propre plus que le triomphe de ce qu'ils regardaient comme juste et bon.

Avec des différences qui s'expliquent par le règne du Christianisme, telle est encore à peu près la science purement humaine. Elle pèse curieusement les astres, dissout et analyse les corps, examine et décrit notre nature spirituelle, et, tout en nourrissant la prétention de se suffire à elle-même, ne sait rien dire de positif ni de précis touchant notre origine et nos futures destinées. Uniquement accessible à des intelligences cultivées et curieuses, elle leur donne pour toute sagesse le secret de garder leurs vices en les voilant, et de rester dans leurs misères en paraissant estimables aux yeux des hommes. Quelle idée morale et féconde la science purement humaine a-t-elle apportée dans l'univers? Quelles consolations peut-elle offrir à ceux dont la vie n'est qu'un tissu de souffrances et qui meurent victimes de l'injustice ou martyrs du devoir? Condamnée par sa méthode à ne point connaître l'origine et la fin de l'homme, quelle règle peut-elle lui tracer? Ne sachant d'où il vient, où il va, comment peut-elle le conduire?

2. Il n'y a qu'une science absolument nécessaire, celle du salut; les autres ne sont point inutiles, mais point indispensables non plus. Or, la

science du salut vient non pas de l'homme, mais seulement de Dieu : Dieu l'a mise dans ses commandements, et, pour l'avoir, il suffit de les pratiquer. Les savants peuvent s'élever jusque-là par l'humilité ; les ignorants et les simples y arrivent par la même route. Les grands et les petits y participent ; devant elle, il n'est ni Grecs ni Scythes, ni Romains ni Barbares ; à tous elle demande les mêmes choses : la pureté, la tempérance, la douceur, une foi docile, une charité sincère. Par son caractère pratique, elle se distingue de la science humaine, qu'on peut garder dans l'esprit sans en jamais rien faire, tandis que la science du salut veut inspirer tout, les pensées, les affections et les actes, tant la science humaine est vaine ! et tant la science divine est à la fois nécessaire et féconde !

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME

QU'IL NE FAUT POINT S'EMBARRASSER DANS LES CHOSES EXTÉRIEURES.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, il faut rester dans l'ignorance sur bien des points et *vous regarder comme mort au monde, qui doit être mort pour vous* [1]. Il faut aussi fermer l'oreille à bien des discours, et songer plutôt à vous tenir en paix.

Mieux vaut détourner les yeux des choses déplaisantes et laisser chacun à son sentiment, que s'engager dans des contestations.

Si vous avez Dieu pour vous et son jugement en vue, vous supporterez aisément d'avoir le dessous.

2. LE FIDÈLE. O Seigneur! où sommes-nous tombés? On pleure une perte temporelle, on travaille et l'on court pour un faible gain ; et les pertes de l'âme passent oubliées, et à peine y songe-t-on bien tard.

A ce qui ne sert pas ou presque pas, on est attentif; ce qui est souverainement nécessaire, on le néglige, parce que l'homme se répand tout

[1] Épitre aux Coloss., III, 3; aux Galat., VI, 14.

entier au dehors, et s'y enfonce avec joie, s'il ne rentre promptement en lui-même.

RÉFLEXION

Il est impossible que l'âme fasse des progrès dans la vertu tant qu'elle ne sait échapper aux étreintes des choses sensibles, ni se ramener en elle-même pour s'unir à Dieu. Les divertissements tumultueux, les occupations frivoles, tout cet enchaînement de vanités qui s'étend le long d'une journée mondaine tiennent l'âme asservie, distraite, éloignée d'elle-même, et comme séparée de son centre. N'ayant plus de calme et se trouvant sollicitée par les choses extérieures, elle disperse ses forces, au lieu de les tenir ramassées sous l'influence de la grâce. L'esprit alors est comme une eau troublée que chaque créature vient battre à son tour et agiter en passant; le rayon de la lumière divine s'y brise et l'on n'y voit rien que les signes d'un mouvement désordonné. Le cœur n'est plus qu'un temple ouvert à tous les bruits profanes, et la voix du ciel n'y rencontre pas d'écho. L'homme tout entier devient la proie des choses extérieures : il a besoin d'elles à cause des habitudes qu'il a prises, et il s'y livre à cause de la peine qu'il aurait à changer de conduite.

Que votre âme apprenne donc à s'élever et à se maintenir au-dessus des créatures ; qu'elle se dirige vers le Créateur et y tende par un essor puissant ! Qu'elle échappe ainsi à la tyrannie du corps et aux entraînements de l'imagination ! Alors elle verra la lumière de la vérité et entendra la voix de Dieu. Elle découvrira sans peine ses propres défauts et ses imperfections, et pourra réprimer tout ce qu'elle porte encore de mauvais ou de terrestre. Ne vous laissez point imposer par le langage du monde à ce sujet. Pour n'avoir point à suivre les pratiques de la piété, il fait semblant de croire qu'on ne saurait se recueillir sans négliger les obligations de la vie sociale, ou bien que ce recueillement a quelque chose d'étroit et de minutieux. La vraie piété enseigne, au contraire, à remplir tous les devoirs de la vie avec d'autant plus de perfection et d'avantages qu'elle nous les montre comme une expression de la volonté divine. Quant à l'étroitesse et à la minutie, si quelqu'un avait le droit d'en voir dans ce qui touche au service de Dieu, ce ne seraient pas les gens du monde assurément ; car la moitié de leur vie se passe dans l'accomplissement de formalités qui n'ont rien que de très-humble et dans le respect superstitieux de convenances et de modes singulièrement puériles. Pour vous, croyez que tout ce qui vous rapproche de Dieu

est désirable et grand, et que tout ce qui vous en éloigne est misérable et périlleux.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME

QU'IL NE FAUT PAS CROIRE TOUT LE MONDE, ET QU'IL EST FACILE DE S'ÉCHAPPER EN PAROLES.

LE FIDÈLE. *Assistez-moi, Seigneur, dans l'affliction ; car le salut ne vient pas de l'homme* [1].

Que rarement j'ai trouvé la fidélité sur laquelle je comptais ! que de fois aussi je l'ai rencontrée sans m'y attendre !

Vanité donc d'espérer dans l'homme ; mais vous êtes le salut des justes, ô Dieu !

Soyez béni, Seigneur, en tout ce qui nous arrive.

2. Faibles et inconstants, nous sommes bientôt séduits et changés.

Quel homme s'observe avec tant de vigilance et d'attention, qu'il ne tombe jamais dans aucune surprise ou perplexité ?

Mais qui se confie en vous, Seigneur, et vous

[1] Psaume LIX, 13.

cherche avec un cœur simple, ne faillit pas si aisément.

Et s'il est précipité dans l'affliction ou l'embarras, vous l'en tirez bientôt ou le consolez; car vous n'abandonnez pas à jamais quiconque espère en vous.

Il est rare l'ami fidèle que l'infortune n'éloigne pas d'un ami.

Vous seul, Seigneur, êtes constamment fidèle, et nul ami n'est pareil à vous.

3. Oh ! que de sagesse dans l'âme sainte qui disait : « Mon cœur est affermi et fondé en Jésus-Christ [1] ! »

Si j'en étais là, je serais moins accessible aux craintes humaines et aux paroles blessantes.

Qui peut prévoir et détourner tous les maux à venir ?

Si, prévus, souvent ils blessent encore ; imprévus, ne seront-ils pas accablants ?

Mais pourquoi, malheureux, n'avoir pas été plus prudent ? et pourquoi m'être fié si facilement aux autres?

C'est que nous sommes des hommes et rien que des hommes fragiles, quoique souvent réputés et nommés des anges.

A qui croire, Seigneur ? à qui, sinon à vous ?

1 Sainte Agathe.

Vous êtes la vérité qui ne trompe point et qu'on ne peut tromper.

Au contraire, *tout homme est menteur* [1], faible, inconstant, fragile surtout en paroles ; de sorte qu'à peine doit-on croire d'abord ce qu'il semble dire avec sincérité.

4. Que vous nous avez sagement prévenus contre les hommes ; que l'*homme a pour ennemis ceux de sa propre maison* [2], et qu'il ne faut pas croire quiconque dira : *le Christ est ici, le Christ est là* [3] !

Je l'ai tristement éprouvé ; puissé-je en devenir plus vigilant et plus sage !

Soyez discret, me dit quelqu'un, soyez discret ; ne parlez pas de ce que je dis. Et, pendant que je tais et crois la chose secrète, lui-même n'observe pas le silence qu'il m'a recommandé ; mais aussitôt il me trahit, se trahit lui-même, et s'en va.

Seigneur, préservez-moi de ces parleurs et de ces indiscrets, de peur que je ne tombe entre leurs mains, et n'agisse comme eux.

Mettez sur mes lèvres des paroles vraies et invariables, et que ma langue ignore l'artifice.

Ce que je ne peux souffrir en autrui, je dois m'en abstenir avec soin.

[1] Psaume LXI, 9. — [2] Michée, VII, 2. — [3] Saint Matthieu, XXIV, 23.

5. Oh ! que de bonheur et de paix à se taire sur les autres, à ne pas tout croire indifféremment, ni tout redire témérairement, à s'ouvrir à peu de personnes, à vous chercher toujours pour témoin du cœur ; à ne pas s'abandonner à tout vent de paroles, mais à désirer que tout s'accomplisse, au dedans et au dehors, selon qu'il plaît à votre volonté !

Quel sûr moyen pour conserver la grâce céleste, de fuir ce qui brille dans le monde, de ne pas rechercher ce qui semble provoquer l'admiration, mais de poursuivre ardemment ce qui corrige la vie et donne la ferveur !

A combien d'hommes est devenue funeste une vertu connue et louée prématurément !

Et tels n'ont-ils pas gagné beaucoup à conserver silencieusement la grâce en cette vie fragile qui n'est que tentation et guerre incessante ?

RÉFLEXION

La parole humaine est une arme terrible, et malheureusement on s'accoutume à la manier sans réflexion, par jeu puéril, avec une malignité qui se croit innocente, parce qu'elle a l'intention d'être spirituelle. Il y a des langues qui n'épargnent rien, qui frappent en haut comme en bas, déchirent ou égratignent le talent, le

succès, la vertu, comme elles raillent la simplicité, l'infortune et les travers d'esprit. Tels parlent inconsidérément, sans réflexion comme sans mesure, mais non sans blesser la justice et la charité ; ils parlent par suite d'un instinct naturel que l'habitude a développé, et par une sorte de funeste incontinence d'esprit où ils ne veulent mettre aucune méchanceté, mais où se trouve souvent beaucoup de mal. Tels disent du mal par un calcul égoïste, et cherchent à s'élever en abaissant leurs rivaux ; ils diminuent les bonnes qualités d'un adversaire, exagèrent les mauvaises, insinuent ce qu'ils ne peuvent exprimer, affectent d'émettre comme par distraction ou d'un air incrédule ce qu'ils veulent graver dans l'esprit comme une chose avérée. La parole a des ruses abominables pour divulguer le mal qui existe et faire croire le mal qui n'existe pas.

Peut-être avez-vous été vous-même l'objet de ces rapports frauduleux. On s'est pris à votre vie, à vos actes et à vos intentions avec cette malignité qui flétrit tout, ou bien avec le dessein arrêté de vous blesser ou de vous nuire. On a travesti vos paroles les plus claires, et, par des conjectures injurieuses, dénaturé vos meilleures œuvres. Mais si on l'a fait contre vous, on l'a fait, et chaque jour devant vous on le fait aussi contre d'autres. Par conséquent, ne vous hâtez

pas de croire à la parole humaine lorsqu'elle raille, critique et déchire. Songez que sous ce discours il y a peut-être des mensonges ou du moins de l'exagération, qu'en tout cas la bienveillance et la charité ne s'y trouvent pas. Songez que ces rapports ne sont guère mieux fondés sans doute que ceux dont vous avez été l'objet plus d'une fois, et que, d'ailleurs, cette langue qui vous amuse en déchirant autrui, n'attend guère que votre absence pour se retourner contre vous avec aussi peu de raison. Ne croyez donc point à ces paroles. Occupé de vous-même, ne prenez pas le temps d'examiner la conduite du prochain ; tâchez de connaître votre intérieur, au lieu de porter des jugements hasardés sur la conscience des autres. Toutes les actions ayant des aspects divers, ne supposez pas qu'on ait voulu les faire pour ce qu'elles ont de pire ; mais pensez et dites qu'on a voulu les faire pour ce qu'elles ont de meilleur ; ou bien, si la perversité de l'intention est évidente, excusez encore, sachant combien il y a d'ignorance et de faiblesse dans l'homme. En un mot, ne touchez jamais à la conscience des autres, parce qu'il n'y a pas de propriété plus sacrée.

S'abstenir de croire le mal et n'en dire jamais, c'est le signe d'une haute vertu.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME

QU'IL FAUT METTRE EN DIEU SA CONFIANCE LORSQU'ON EST ATTAQUÉ PAR DES PAROLES INJURIEUSES.

Jésus-Christ. Mon fils, demeurez ferme et espérez en moi. Car que sont des paroles, sinon du bruit ?

Elles fendent l'air, mais ne brisent point la pierre.

Êtes-vous coupable ? songez qu'il faut désirer devenir meilleur.

Votre conscience est-elle sans reproche ? songez qu'il faut souffrir quelque chose pour plaire à Dieu.

C'est le moins que vous supportiez de temps en temps des paroles, ne pouvant encore soutenir de rudes afflictions.

Et pourquoi ces riens vont-ils jusqu'à votre cœur, sinon parce que vous êtes encore charnel, et trop occupé des hommes ?

Car, craignant le mépris, vous ne voulez pas qu'on reprenne vos fautes, et vous cherchez des excuses pour les couvrir.

2. Mais regardez-vous mieux, et vous reconnaitrez qu'en vous le monde vit encore, avec le vain désir de plaire aux hommes.

Car, redoutant d'être abaissé et confondu pour vos fautes, vous montrez que vous n'êtes pas vraiment humble ni *vraiment mort au monde, et que le monde n'est pas crucifié pour vous* [1].

Mais écoutez ma parole, et vous n'aurez souci d'aucune parole des hommes.

Quand on dirait contre vous tout ce qu'une extrême malice peut inventer, quel tort cela vous ferait-il, si vous l'abandonniez au vent comme une paille ? En perdriez-vous même un cheveu ?

3. Quiconque n'a ni l'esprit intérieur, ni Dieu devant les yeux, s'émeut aisément d'une parole de blâme.

Mais qui se confie en moi et néglige de s'appuyer sur son propre jugement, ne craindra point les hommes.

Car je connais et juge tous les secrets ; je sais comment tout se passe, qui fait l'offense et qui l'endure.

De moi, tel ordre est venu ; tel accident, je l'ai permis, *afin que le secret de bien des cœurs fût manifesté* [2].

Je jugerai le coupable et l'innocent ; mais, par un jugement caché, j'ai voulu d'abord éprouver l'un et l'autre.

4. Le témoignage des hommes trompe sou-

[1] Épître aux Galates, VI, 14. — [2] Saint Luc, II, 35.

vent ; mon jugement est vrai, il demeurera sans être ébranlé.

Il reste caché d'ordinaire, et peu le découvrent en chaque chose ; mais il n'erre jamais et ne peut errer, quoiqu'aux yeux des insensés il ne semble pas juste.

C'est donc à moi qu'on doit recourir pour tout jugement, sans s'appuyer sur l'esprit propre.

Aussi *le juste ne sera point troublé, quoi qu'il lui arrive par l'ordre de Dieu* [1].

Qu'on l'accuse injustement, peu importera.

Il n'éprouvera pas davantage une vaine joie, si d'autres savent le justifier.

Car il considère que, *sondant les cœurs et les reins* [2], je ne juge pas sur les dehors et les apparences.

Souvent est criminel à mes yeux ce qui paraît louable au jugement des hommes.

5. Le fidèle. Seigneur mon Dieu, juge équitable, fort et patient, qui connaissez la fragilité et la malice humaine, soyez ma force et tout mon espoir, car ma conscience ne me suffit pas.

Vous n'ignorez pas ce que j'ignore ; ainsi j'ai dû m'abaisser sous tous les reproches et les supporter doucement.

Pardonnez-moi donc avec bonté, si tant de

[1] Proverb., x, 21. — [2] Psaume vii, 10.

fois j'ai fait autrement, et accordez-moi de nouvelles grâces pour mieux souffrir.

Car votre abondante miséricorde m'obtiendra plutôt le pardon, que ma justice présumée n'innocentera ma conscience mal connue d'elle-même.

Quoique *je ne me reproche rien, je ne suis pas pour cela justifié* [1] ; car sans votre miséricorde *nul mortel ne sera juste devant vous* [2].

RÉFLEXION

Vous dites avec chagrin qu'on prononce contre vous des paroles blessantes, et votre sensibilité s'émeut de quelques traits qu'une langue sévère ou peut-être hostile vous envoie. Si vous avez jamais fait quelque chose de pareil, pourquoi vos plaintes ? Vous êtes puni par où vous avez péché, et c'est justice. Votre faute, à la vérité, n'autorise pas celle d'autrui, mais elle montre qu'il vous convient d'être indulgent. Si vous n'avez jamais blessé personne, songez toutefois qu'au fond des critiques les moins plausibles en apparence, il y a d'ordinaire quelque chose de vrai. Nos adversaires sont trop clairvoyants en ce qui ne les concerne pas, et nous

[1] Ire Épît. aux Corinth., IV, 4. — [2] Psaume CXLII, 2.

ne le sommes pas assez en ce qui nous regarde ; ce que nous avons d'imparfait, ils l'exagèrent avec une affectation malicieuse, et nous le dissimulons avec une faiblesse égoïste. Souvent l'homme se repose et s'endort sur la foi d'une force et d'une vertu imaginaires ; alors Dieu lui envoie les paroles d'autrui comme des flèches acérées pour rompre son sommeil et le faire sortir de sa langueur. A son réveil, il sent par quels endroits il reste vulnérable, il voit ses propres misères ou du moins les exigences d'autrui, et quelquefois il apprend ainsi la vigilance et l'humilité. Ainsi le bien sort du mal, et notre progrès vient de l'imperfection des autres. Au reste, que les paroles blessantes soient une punition ou une épreuve, qu'elles soient fondées ou injustifiables, il est sage d'en profiter pour vaincre notre humeur, et de n'y pas chercher prétexte à des représailles.

1. Se vaincre dans son humeur est une chose capitale, soit par les conséquences qui s'y rattachent, soit par les longs efforts qu'il y faut déployer. Celui qui saurait abattre les saillies de son caractère, se rendre maître de lui-même et se posséder pleinement, deviendrait bientôt parfait. Son esprit toujours calme réfléchirait mieux la vérité ; son cœur, affranchi de prétentions orgueilleuses, resterait dans la justice et la mo-

dération ; sa vie entière serait un perpétuel exemple de vertu. Mais toucher à ce degré suprême est difficile et rare; les saints y sont arrivés par une lutte persévérante contre leurs inclinations naturelles, contre l'amour-propre révolté, contre tout ce que l'homme porte en lui de forces égarées et perverses. Quoi qu'il en soit, ce qu'ils ont fait reste possible; le tenter, est glorieux ; y réussir, serait notre bonheur.

2. Ne pas se souvenir et ne pas se venger des paroles vives et piquantes, ou même injustes : tel est le devoir du chrétien. Céder peut quelquefois n'être qu'une faiblesse, mais cela pourrait être un acte de haute intelligence et de ferme caractère. On a souvent tort quand on veut avoir toujours raison ; car la paix est incompatible avec une si fière et si turbulente prétention, et cependant la paix représente et sauvegarde des intérêts bien plus considérables que ceux qui se rattachent à une puérile victoire de l'orgueil. Il y a donc de l'esprit à se laisser donner tort en certains cas; il y a même du caractère et de la fermeté. Il faut bien plus de force, en effet, pour dominer le sentiment d'une humiliation soufferte et d'un outrage reçu que pour maintenir un droit et inquiéter un adversaire. La véritable grandeur d'âme consiste à maîtriser ses passions, à s'élever au-dessus des intérêts terrestres, et à braver,

sur la foi de l'éternelle justice, les injustices du temps.

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME

QU'IL FAUT, POUR LA VIE ÉTERNELLE, SUPPORTER LES PLUS GRANDES PEINES.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, ne vous laissez ni abattre par les travaux entrepris pour moi, ni décourager par les épreuves; mais qu'en tout événement ma promesse vous console et vous fortifie.

J'ai ce qu'il faut pour vous récompenser sans borne ni mesure.

Vous ne serez ni longtemps ici dans le travail, ni toujours accablé d'afflictions.

Attendez un peu, et vous verrez bientôt finir vos maux.

Viendra l'heure où cesseront le travail et le trouble.

Chétive et courte est toute chose qui passe avec le temps.

2. Faites ce qu'il faut faire ; travaillez fidèlement à ma vigne; je serai votre récompense.

Écrivez, lisez, chantez, gémissez, gardez le

silence, priez, soutenez courageusement l'adversité; la vie éternelle vaut tous ces combats et de plus grands encore.

Au jour connu du Seigneur, la paix viendra; et *il n'y aura plus jour et nuit* [1], comme ici-bas, mais lumière perpétuelle, clarté infinie, paix inaltérable et repos assuré.

Alors vous ne direz plus : *Qui m'affranchira de ce corps de mort* [2]? vous ne crierez plus : *Hélas! comme mon exil se prolonge* [3]! car *la mort sera détruite* [4], et le salut indéfectible; plus d'angoisse, une pleine allégresse, une douce et glorieuse société.

3. Oh! si vous aviez vu l'immortelle couronne des saints dans les cieux, et quelle gloire enivre aujourd'hui ceux que le monde autrefois réputait méprisables et indignes de vivre, certes vous tomberiez aussitôt jusqu'à terre, et choisiriez d'être au-dessous de tous plutôt qu'au-dessus d'un seul!

Et, n'ambitionnant plus d'heureux jours en cette vie, vous aimeriez à souffrir pour Dieu, tenant à grand profit d'être compté pour rien parmi les hommes.

4. Oh! si vous goûtiez ces vérités et si elles touchaient profondément votre cœur, comment

[1] Zacharie, XIV, 7, — [2] Épître aux Romains, VII, 24. — [3] Psaume CXIX, 5. — [4] Isaïe, XXV, 8.

oseriez-vous élever même une seule plainte?

Pour la vie éternelle, ne doit-on pas supporter toutes les peines?

Est-ce peu que de gagner ou de perdre le royaume de Dieu?

Levez donc les yeux au ciel. Me voilà, et avec moi tous mes saints, qui ont soutenu sur terre un grand combat; maintenant ils se réjouissent et sont consolés, ils goûtent le repos en assurance, et pour jamais ils demeureront avec moi dans le royaume de mon Père.

RÉFLEXION

Telle est la récompense réservée aux élus : ils verront Dieu dans la splendeur de sa vérité; le voyant si beau, ils l'aimeront de toute l'ardeur d'une charité véhémente et éperdue; ils le loueront dans un éternel transport, parce qu'on chante ce qu'on aime et comme on aime. Le bonheur ne leur manquera pas, car il est éternel dans les cieux; et ils ne manqueront point au bonheur, car nul dégoût ne leur viendra. En effet, celui qu'on voit sans se lasser, qu'on loue sans fatigue, on l'aime sans défaillir jamais; en sorte que, durant toute l'éternité, une source de joie inépuisable et infinie débordera dans le cœur des élus. Ils posséderont la gloire avec mé-

rite, la vie avec l'immortalité, la science dans sa plénitude, l'amour dans ce qu'il a de plus puissant et de plus doux, le plaisir avec sécurité, la liberté sans péril et sans crainte, le repos et la paix dans l'union avec le souverain bien. O patrie dont j'ai entrevu plus d'une fois, à l'aide de mes croyances, les splendides horizons ! cité de Dieu ! on dit de vous des choses glorieuses; mais vous en avez de plus belles encore que nulle parole humaine ne peut rendre, et qui doivent porter un beau nom dans la langue de l'éternité. Quand même l'esprit, dépassant toutes les idées qui lui sont jamais venues, s'élèvrait aux plus fortes et plus solennelles imaginations; quand même le cœur, dilaté comme un monde, aimerait de toute l'énergie que peuvent déployer tous les cœurs ensemble, l'âme ne comprendrait pas comment Dieu se donne à ses élus dans la gloire du ciel, et, ne le comprenant pas, ne saurait expliquer le mystère d'une si belle alliance et de cette communion éternelle, dont les communions de la terre ne sont, à vrai dire, que le touchant prélude. Car dans les cieux, non moins qu'ici-bas, Dieu se fait d'une façon mystérieuse l'aliment et le breuvage de ses créatures : festin plein de magnificence et de douceur, où nos âmes, royales convives, se trouveront éprises l'une pour l'autre, et toutes ensemble pour leur

monarque et leur hôte, d'une ardente et inextinguible charité !

C'est la pensée de ce bonheur et l'espérance de cette vie si désirable qui ont soutenu nos aïeux, et qui doivent aussi nous soutenir dans les combats de la vie chrétienne. C'est là que l'homme puise une partie des forces nécessaires pour corriger ses mœurs, changer sa conduite, s'affermir dans la foi, s'avancer dans la vertu. En jetant les yeux sur la Jérusalem d'en haut, le pèlerin de la terre salue de loin la douce patrie, et l'espérance d'y parvenir le soutient dans sa marche. En voyant par la pensée le prix réservé à sa constance, il supporte, sans s'émouvoir, les clameurs et les railleries des incrédules ; car il sait qu'il leur est plus facile de blasphémer Dieu dans ce monde que de le braver dans l'autre, et que sa confiance et son amour ne seront pas trompés. Cette vie peut lui sembler amère ; mais, comme elle est périssable, il s'y résigne aisément, et s'applique à mettre en assurance le trésor de sa gloire future. On peut briser l'édifice de sa fortune, déchirer sa réputation, lui ravir la vie du corps ; il souffre alors, mais il espère ; il tombe en apparence, mais il ne fléchit que pour se relever plus grand dans une vie meilleure. O homme, vois donc, à la lumière de la foi, la vanité des affections terrestres et le néant de

tout ce qui passe. Aime Dieu et demande de l'aimer chaque jour davantage. Place ton trésor au ciel, et sache endurer avec patience quelque chose sur terre, pour arriver avec plus de mérite là où ne se trouvent plus ni combat ni détresse, ni crainte ni souffrance, mais où règnent une paix souveraine, une charité parfaite, une joie sans bornes, une sécurité inaltérable, un bonheur infini.

CHAPITRE QUARANTE-HUITIÈME

DU BONHEUR DE L'ÉTERNITÉ ET DES MISÈRES DE CETTE VIE.

LE FIDÈLE. O bienheureuse demeure de la cité céleste ! jour éclatant de l'éternité, que la nuit n'obscurcit pas, mais où sans cesse la souveraine vérité rayonne ! jour d'éternelle joie, d'éternelle sécurité que n'attriste aucune vicissitude.

Oh ! que ce jour n'a-t-il déjà resplendi, et fait évanouir tout le reste !

Il éclaire les saints de ses splendeurs immortelles; mais les pèlerins de la terre ne l'entrevoient que de loin et par reflet.

2. Les citoyens du ciel savent combien l'un est doux ; les fils d'Ève, bannis, déplorent l'amertume et l'ennui de l'autre.

Les jours d'ici-bas sont courts et mauvais [1], pleins de douleurs et d'angoisses.

L'homme y est souillé d'innombrables péchés; mille passions l'enchaînent, mille craintes l'agitent, mille soins l'inquiètent, la curiosité l'emporte, les vanités l'asservissent, l'erreur l'obsède, les travaux l'accablent, les tentations l'assiégent, les délices l'énervent, la pauvreté le tourmente.

3. Oh! quand finiront ces maux? quand serai-je affranchi du misérable esclavage des vices?

Quand songerai-je, Seigneur, à vous seul? quand me réjouirai-je pleinement en vous?

Quand aurai-je la vraie liberté, sans entrave et sans peine ni du corps ni de l'esprit?

Quand y aura-t-il paix solide, assurée et inviolable, paix au dedans et au dehors, paix affermie de toutes parts?

O bon Jésus! quand pourrais-je vous voir et contempler la gloire de votre règne? quand me serez-vous tout en toute chose.

Oh! quand serai-je avec vous dans le royaume éternellement préparé par vous à vos bien-aimés?

Je suis délaissé, pauvre, banni sur une terre ennemie où la guerre est continuelle et l'infortune extrême.

[1] Genèse, XLVII, 9.

4. Consolez mon exil, adoucissez l'amertume d'un cœur ne soupirant qu'après vous.

Car le monde n'offre, pour me consoler, rien qui ne me pèse.

J'aimerais jouir intimement de vous, mais je n'y saurais parvenir.

J'aimerais m'attacher aux choses célestes, mais mes passions immortifiées et les choses terrestres m'abattent.

L'esprit en moi veut tout dominer, mais la chair malgré moi m'asservit.

Ainsi donc, homme malheureux, je me combats moi-même, et *je me suis insupportable* [1], l'esprit voulant toujours monter et la chair toujours descendre.

5. Oh! combien souffre mon cœur lorsque, les choses célestes l'occupant, les choses sensibles viennent en foule troubler ma prière!

Mon Dieu, *ne vous éloignez pas de moi et n'abandonnez pas votre serviteur dans votre colère* [2].

Faites éclater votre foudre et dissipez l'ennemi; lancez vos flèches [3], et que tous ces fantômes disparaissent.

Rappelez mes sens à vous; donnez-moi d'oublier toutes les choses du monde, et de rejeter

[1] Job, VII, 20. — [2] Psaume LXX, 15; XXVI, 14. — [3] Psaume CXLIII, 6.

PÉRARD.

promptement, avec mépris, les images du vice.

Secourez moi, vérité éternelle, afin que nulle vanité ne me touche.

Douceur céleste, venez en moi, et que devant vous toute chose impure s'évanouisse.

Daignez aussi me pardonner avec miséricorde, toutes les fois qu'en priant je m'égare loin de vous.

Car j'avoue sincèrement que je suis toujours distrait.

Souvent je ne suis pas où se trouve mon corps, assis ou debout, mais plutôt où l'imagination m'emporte.

Je suis où est ma pensée. D'ordinaire ma pensée est avec ce que j'aime.

Ce qui la saisit d'abord, c'est ce qui me charme naturellement ou par habitude.

6. C'est pourquoi, ô Vérité! vous avez dit expressément: *Où est votre trésor, là est aussi votre cœur*[1].

Si j'aime le ciel, je pense volontiers aux choses célestes.

Si j'aime le monde, je me réjouis des prospérités et m'attriste des adversités du monde.

Si j'aime la chair, je me figure souvent ce qui est charnel.

[1] Saint Matthieu, VI, 21.

Si j'aime l'esprit, je médite avec joie les choses spirituelles.

Car volontiers je parle et j'entends parler de ce que j'aime, et j'en remporte l'image avec moi.

Mais l'heureux homme qui, pour vous, mon Dieu, renonce à toutes choses créées, fait violence à la nature et crucifie, par la ferveur de l'esprit, les convoitises de la chair, afin de vous offrir, dans la sérénité de sa conscience, une prière pure, et de pouvoir se mêler aux chœurs des anges, libre au dedans et au dehors de tout ce qui est terrestre.

RÉFLEXION

Toutes les créatures gémissent dans l'attente d'un sort meilleur, et sont comme en travail pour enfanter leur propre transfiguration. Par-dessus les sourdes plaintes de tous ces êtres foudroyés, le genre humain élève le bruit d'une lamentation profonde et inconsolable. C'est un commun sujet de gémissements pour tous les vrais chrétiens, de se sentir attachés avec tant de convoitise aux choses de la terre et de ne pouvoir prendre vers le ciel un libre et plein essor. Nous sommes des rois, et je voudrais qu'on m'ôtât ces fers et qu'on me rendît ma couronne dans l'em-

pire de Dieu. Nous sommes frères des anges, et je voudrais me retrouver dans leurs rangs pour contempler en face l'infinie beauté, et, comme eux, l'aimer et répéter, d'une bouche pure et irréprochable, l'hymne de ses perfections. Ah! c'est dur, et bien dur de porter une âme si ambitieuse de gloire et un corps si lâche au travail, des inclinations si sublimes et de si hideux instincts! Voyez, en effet, ce que sont les hommes : beaucoup ont corrompu leurs voies, comme parle l'Écriture, et l'esprit de Dieu s'est retiré d'eux, parce qu'ils ne sont que de la chair. Le règne du péché se fortifie en eux par l'habitude, et les lois meurtrières de la concupiscence commandent à presque toutes leurs œuvres. Ils ont une avide fureur de plaisir, sans songer que toutes ces joies traînent derrière elles de longs remords et d'éternels châtiments. Ils ont une soif brûlante des richesses, et la vie les charme par cela seul qu'ils y portent des fers dorés et que tout le monde n'en a pas de si beaux. Ils se poussent de toutes leurs forces au faite des choses humaines, et un poste éclatant les grandit à leurs yeux mêmes, comme un petit enfant qui fait le fier parce qu'il a plu à quelqu'un de le soulever dans ses bras.

Certes, ces misères sont plus déplorables qu'on ne peut le dire, surtout si l'on songe à nos grau-

des destinées. Qui nous donnera de sortir d'un pareil abaissement ? Qui brisera devant nos yeux le prestige de cette vie terrestre si brillante en apparence, si méprisable en réalité ? Qui fixera pour jamais nos regards et nos désirs sur la cité sainte où la religion nous fait espérer une place ? Là, n'ayant plus ni cause ni occasion d'erreurs, nous verrons la vérité, non pas comme aujourd'hui, dans les créatures où la sagesse de Dieu rayonne, ni dans l'homme fait à son image, ni dans les vérités mystérieuses de la religion, mais directement et en face, sans étude et sans effort, dans la plénitude de son éclat. Là, nous bénirons Dieu, récitant ses louanges, comme les anges les savent et comme ils les disent, sans fatigue ni dégoût, mais avec ferveur et joie indicible. Là enfin nous aimerons Dieu, sans craindre que notre sentiment ne s'émousse, sans que le corps s'appesantisse, sans que les nécessités de la vie nous tirent à elles. Quand donc viendra ce jour où les portes longtemps interdites de la maison du Seigneur tomberont devant nous ! où nos pieds fouleront les parvis de la Jérusalem céleste ! où nous saurons d'expérience tout ce que Dieu réserve à ses élus !

CHAPITRE QUARANTE-NEUVIÈME

DU DÉSIR DE LA VIE ÉTERNELLE; ET QUELS BIENS SONT PROMIS A CEUX QUI COMBATTENT.

Jésus-Christ. Mon fils, lorsque vous sentez descendre en vous le désir de l'éternelle béatitude et souhaitez sortir de la prison du corps, pour contempler ma lumière sans ombre ni vicissitude, dilatez votre cœur et recevez avec amour cette haute inspiration.

Remerciez avec effusion la bonté céleste qui, daignant traiter ainsi votre âme, la visite miséricordieusement, l'excite fortement et la soulève puissamment, de peur que votre poids ne l'entraîne vers la terre.

Car vous arrivez là non par vos pensées ou vos efforts, mais uniquement par la grâce de Dieu qui jette un regard sur vous, afin que vous avanciez dans la vertu et l'humilité, prêt à de nouveaux combats, vous unissant à moi de tout votre cœur avec ferme volonté de me servir.

2. Mon fils, souvent le feu brûle, mais la flamme ne monte point sans fumée.

Ainsi tels brûlent du désir des choses célestes, sans échapper néanmoins aux mouvements de l'affection sensuelle.

Aussi n'agissent-ils pas purement pour la gloire de Dieu dans ce qu'ils demandent avec tant d'instance.

Tel est souvent votre désir, qui vous paraît si pressant.

Car cela n'est ni pur ni parfait, qui est mêlé d'intérêt propre.

3. Demandez, non ce qui vous est agréable et commode, mais ce qui me plaît et m'honore ; car, si vous jugez sainement, vous devez suivre mes ordres, les préférant à vos désirs et à tout objet désirable.

Je connais vos désirs et vos gémissements répétés.

Vous aimeriez déjà posséder la glorieuse liberté des enfants de Dieu ; déjà vous rêvez, joyeux, l'éternelle demeure, la patrie céleste où la joie déborde. Mais l'heure n'est pas venue, et c'est encore un autre temps, temps de guerre, de travail et d'épreuves.

Vous désirez jouir pleinement du souverain bien ; mais vous n'y sauriez parvenir maintenant.

Le bien, c'est moi ; attendez-moi, dit le Seigneur, jusqu'à ce que vienne le règne de Dieu.

4. Vous devez encore être éprouvé sur terre et diversement exercé.

Vous recevrez de temps en temps quelque consolation, mais ne serez jamais rassasié.

Ranimez donc vos forces et votre courage [1], pour faire ou supporter ce qui contrarie la nature.

Il faut vous revêtir de l'homme nouveau et devenir homme [2].

Il faut souvent faire ce que vous ne voulez pas, et ne pas faire ce que vous voulez.

Ce qui plaît aux autres réussira ; ce qui vous plaît restera sans succès.

Ce que disent les autres, on l'écoutera ; vos discours seront comptés pour rien.

Les autres demanderont, et obtiendront ; vous demanderez, et serez refusé.

5. On fera grand éloge des autres ; de vous personne ne parlera.

Aux autres, on confiera divers emplois ; et l'on ne vous jugera propre à rien.

La nature s'en attristera quelquefois ; ce sera beaucoup si vous l'endurez silencieusement.

C'est par ces choses et mille autres semblables qu'on reconnaît, d'ordinaire, combien un fidèle serviteur de Dieu sait se renoncer et se briser en tout.

Rien peut-être ne vous convaincra du besoin de mourir à vous-même, comme de voir et de souffrir ce qui répugne à votre volonté, surtout si l'on commande des choses inutiles ou déplacées.

[1] Josué, I, 6. — [2] Épître aux Éphésiens, IV, 24 ; I Rois, X, 6.

Et parce que vous n'osez, dépendant d'un supérieur, méconnaître son autorité, il vous paraît dur d'agir au gré d'autrui et d'abandonner en tout votre sentiment.

6. Mais considérez, mon fils, le fruit de ces travaux, leur prompte fin, leur récompense incommensurable, et, loin d'en être abattue, votre patience sera puissamment consolée.

Car, pour avoir renoncé à d'insignifiantes satisfactions ici-bas, vous ferez éternellement votre volonté dans le ciel.

Là, seront remplis tous vos vœux et vos désirs.

Là, vous posséderez tous les biens, sans craindre de les perdre.

Là, votre volonté, toujours unie à la mienne, ne souhaitera rien d'étranger ni de personnel.

Là, nul ne vous résistera, nul ne se plaindra de vous, plus d'opposition ni d'obstacles ; mais tous les objets de vos désirs s'offriront à la fois, et, rassasiant votre cœur, combleront votre amour.

Là, je rendrai, pour l'outrage enduré, la gloire ; pour l'affliction, l'allégresse ; pour la dernière place, un trône dans le royaume éternel.

Là, paraîtront les fruits de l'obéissance, triomphera le travail de la pénitence, et sera glorieusement couronnée l'humble soumission.

7. Inclinez-vous donc humblement, aujour-

d'hui, sous la main de tous, et n'examinez pas qui dit ou qui prescrit cela.

Mais si votre supérieur, un inférieur ou un égal, demande ou souhaite quelque chose de vous, prenez tout en bien, pour l'accomplir avec sincère affection.

Que l'un recherche ceci, l'autre cela ; que tel se glorifie d'une chose, tel d'une autre, et qu'ils soient comblés d'éloges ; vous, que le mépris de vous-même, ma volonté seule et ma gloire fassent votre joie.

Ce qu'il vous faut désirer, c'est que, *par la vie, comme par la mort, Dieu soit toujours glorifié en vous* [1].

RÉFLEXION

« Mon cœur a tressailli à la nouvelle qui m'a été annoncée : nous irons dans la demeure du Seigneur [2]. » La demeure du Seigneur est un trône glorieux où nous serons assis pour jamais, Dieu s'unissant dans la félicité du ciel les hommes qui se seront unis à lui sur la terre par la justice et la charité. Puisqu'il doit être aimé de ses élus, il s'en fera sans doute aimer de la façon la plus ardente qu'on puisse concevoir ; et comme la

[1] Épître aux Philipp., I, 20, — [2] Psaume CXXI, 1.

charité trouve son expression la plus haute dans l'intime union des cœurs, Dieu réduira tout en un et sera lui-même tout en tous ; de sorte qu'il n'y aura plus que le Créateur et ses créatures transfigurées dans sa gloire et son bonheur. Investies de son éclat, pénétrées de ses feux et soutenues par sa force vivante, elles verront de sa vision, aimeront de son amour, se réjouiront de sa joie. Environné des hommes que sa miséricorde aura divinisés, « Dieu sera uni à des dieux, » dit saint Grégoire de Nazianze. Il n'y a sur terre ni splendeur ni félicité qui puisse faire comprendre les délices et la beauté de ce pays lumineux et paisible où Dieu règne avec ses élus. Rien n'y paraît de ce qui rend quelquefois si triste la vie d'ici-bas ; nulles ténèbres n'y voilent l'éclat du jour, qui est éternel ; nulles vicissitudes n'y troublent le bonheur, qui est inaltérable ; la crainte, les larmes, les souffrances et la mort en sont exilées. Tous les citoyens de cet empire n'ont pas la même gloire, mais ils participent à la même joie ; Dieu est leur commun spectacle, leur commun patrimoine, leur commune félicité ; pour tous la vérité fait loi, sur tous la charité règne, à tous l'éternité mesure la durée et l'allégresse ; tous possèdent ensemble, et chacun possède tout entier l'ineffable objet d'un amour sans bornes, comme ici-bas le soleil,

sa périssable image, est le même pour tous et tout entier pour chacun.

Comment l'homme peut-il sacrifier, aussi légèrement qu'il le fait, l'espoir d'un si grand avenir ? Et encore il le sacrifie à de vaines illusions, à la honteuse jouissance d'un plaisir sans durée, à des intérêts qui pèsent sur lui comme un joug avilissant. Ne vaut-il pas mieux rechercher la félicité des saints, la société des anges, la gloire de Dieu et son royaume éternel, fût-ce au prix des souffrances les plus horribles ? Car enfin ni ce que l'homme endure de maux en cette vie, ni ce qu'il y goûte de joies ne durera toujours ; au contraire, le bonheur du ciel où il peut arriver par le travail de la vertu ne finira jamais. Qu'il vive donc de la foi et que son esprit cherche la vérité éternelle ! Qu'il se soutienne par l'espérance et ne se laisse pas entraîner à terre par les exigences du corps ! Que la charité l'anime, et qu'il s'applique avec ardeur à aimer ici-bas ce qu'il aimera dans les cieux !

CHAPITRE CINQUANTIÈME

COMMENT UN HOMME DANS L'AFFLICTION DOIT S'ABANDONNER ENTRE LES MAINS DE DIEU.

LE FIDÈLE. Seigneur, mon Dieu, Père saint, soyez béni maintenant et sans fin ; car il a été fait selon votre volonté, et ce que vous faites est bon.

Que votre serviteur se réjouisse, non en lui-même ni dans autrui, mais en vous ; car vous êtes seul la véritable joie ; vous êtes mon espérance et ma couronne, mon allégresse et ma gloire, Seigneur !

Que possède votre serviteur qu'il n'ait reçu de vous [1], et sans l'avoir mérité ?

Tout est à vous, qui avez tout fait et donné.

Je suis pauvre et dans les travaux dès mon enfance [2] ; mon âme quelquefois s'attriste jusqu'aux larmes, et quelquefois se trouble à cause des passions qui la pressent.

2. J'aspire aux douceurs de la paix, j'implore la paix de vos enfants que vous nourrissez dans la lumière de vos consolations.

Si vous me donnez la paix et répandez en

[1] Ire Épître aux Corinth., IV, 7. — [2] Psaume LXXXVII, 16.

moi les joies saintes, l'âme de votre serviteur, pleine d'harmonie, chantera pieusement vos louanges.

Mais vous retirez-vous, comme il arrive très-souvent ? alors, loin de *courir dans la voie de vos commandements* [1], il ne pourra que s'agenouiller et frapper sa poitrine, parce qu'il n'est plus ce qu'il était auparavant, lorsque votre lumière resplendissait sur sa tête, et qu'à l'ombre de vos ailes il bravait l'assaut des tentations.

3. Père juste et digne d'éternelles louanges, voici l'heure d'éprouver votre serviteur.

Père aimable, il faut que votre serviteur souffre maintenant quelque chose pour vous.

Père à jamais adorable, voici l'heure prévue par vous dès l'éternité, où votre serviteur doit succomber au dehors pour un peu de temps, mais sans cesser de vivre intérieurement en vous.

Qu'il soit, pour un peu de temps, abaissé, humilié, anéanti devant les hommes, brisé de souffrances et de langueurs, afin de se relever avec vous dans l'aurore d'un jour nouveau et d'être glorifié dans la splendeur céleste.

Père saint, vous l'avez ainsi disposé, ainsi voulu, et vos ordres sont accomplis.

4. C'est une grâce réservée à vos amis, de

[1] Psaume CXVIII, 32.

souffrir et d'être affligés en ce monde pour votre amour, n'importe combien de fois et par qui vous le permettez.

Rien n'arrive sur terre sans dessein, sans cause et sans votre providence.

Ce m'est un bien, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin que je m'instruise de votre justice [1], et que je chasse de mon cœur l'orgueil et la présomption.

Ce m'est utile d'*avoir été couvert de confusion* [2] afin que j'aspire à me consoler en vous plutôt que dans les hommes.

Cela me fait aussi redouter vos jugements impénétrables, qui affligent le juste avec l'impie, mais non sans équité et justice.

3. Grâces à vous, qui, loin m'épargner les châtiments, m'avez frappé de terribles coups, m'écrasant de douleurs et m'accablant d'angoisses au dedans et au dehors !

Rien sous le ciel, personne ne peut me consoler que vous, Seigneur, mon Dieu, céleste médecin des âmes, *qui blessez et guérissez, qui menez jusqu'au tombeau et en ramenez* [3].

Je suis sous votre discipline, et votre verge même m'instruira [4].

6. Père bien-aimé, me voici entre vos mains ;

[1] Psaume CXVIII, 71. — [2] Psaume LXVIII, 11. — [3] I Rois, II, 6; Tobie, XIII, 2. — [4] Psaume XVII, 36.

je m'incline sous votre verge qui corrige.

Frappez sans relâche, afin que je plie à votre volonté ce qui n'est pas droit en moi.

Faites de moi, comme vous le savez si bien faire, un humble et pieux disciple, vous obéissant au moindre signe.

Je m'abandonne à votre correction avec tout ce qui est à moi : il vaut mieux être châtié en ce monde qu'en l'autre.

Vous savez tout, ensemble et détails : rien de caché pour vous dans la conscience humaine.

Avant qu'ils s'accomplissent, vous connaissez les événements ; et vous n'avez besoin d'être instruit ou averti par personne de ce qui se passe ici-bas.

Vous savez ce qui convient à mon avancement et combien l'affliction sert à consumer la rouille des vices.

Traitez-moi selon votre bon plaisir, et ne rejetez pas ma vie toute souillée, que personne ne connaît mieux ni plus clairement que vous.

7. Donnez-moi, Seigneur, de savoir ce que je dois savoir, d'aimer ce qu'il faut aimer, de louer ce qui vous plaît souverainement, d'estimer ce qui est précieux devant vous, de blâmer ce qui est vil à vos yeux.

Ne me laissez pas *juger d'après les dehors que l'œil aperçoit*, ni *prononcer sur le rapport des*

hommes peu sensés [1] ; mais faites-moi discerner avec justesse les choses sensibles et les choses spirituelles, et chercher surtout et toujours votre bon plaisir.

8. Souvent l'homme s'abuse en jugeant d'après les sens ; l'amateur du siècle s'abuse aussi en n'aimant que les biens visibles.

Un homme est-il meilleur, parce qu'un autre l'estime plus grand ?

Dans ces louanges, c'est un menteur qui trompe le menteur ; un superbe, le superbe ; un aveugle, l'aveugle ; un malade, le malade ; et louer à tort, c'est plutôt déshonorer réellement.

Car, « autant l'homme est à vos yeux, Seigneur, autant il vaut, et rien de plus, » dit l'humble saint François.

RÉFLEXION

L'Écriture enseigne que la tribulation nous rapproche de Dieu. En effet, il est beaucoup plus aisé de se porter vers Dieu dans la peine que dans la joie. La peine, j'entends celle qu'on ne peut pas éviter, fait souvenir qu'une main forte nous tient et nous domine. Ne trouvant nul moyen d'y échapper, nous sommes conduits à la résignation. La joie, au contraire, charme et

[1] Isaïe, XI, 3.

entraîne l'homme, pour le précipiter dans les choses de la terre ; elle le trompe sur la valeur réelle et la dureté de tout bonheur sensible ; elle lui persuade que tant de douceur n'est pas une illusion, et que cette prospérité ne va pas finir encore. D'ailleurs, on croit volontiers que la joie vient comme récompense, et parce qu'on l'a méritée à force d'habileté, de talent et de vertus ; de sorte qu'elle nous corrompt par l'orgueil, en même temps qu'elle nous énerve par un sentiment agréable, tournant notre esprit contre Dieu et notre cœur vers la terre.

Il ne faut donc pas tenir beaucoup à la joie qui peut être si funeste ; il faut bien plutôt supporter avec patience ou même désirer l'affliction qui peut devenir utile et glorieuse. C'est pourquoi, lorsque la douleur vous visite, n'importe l'instrument qu'elle emploie et la forme qu'elle revêt, restez doux et soumis entre les mains de Dieu, sans l'ordre ou la permission de qui rien n'arrive. Cet abandon de vous-même à la Providence serait une grande perfection, un doux repos pour votre âme et un titre à la gloire du ciel. Sans doute il est méritoire de donner ses biens aux pauvres, son temps et son dévouement au prochain, son corps à la souffrance, sa vie au glaive du bourreau et aux flammes du bûcher ; mais tout cela n'a de prix que si l'on se dépouille

également de sa volonté propre pour la donner à Dieu. De même, il est doux de se sacrifier au bien et à la gloire de son pays, à la défense d'un principe utile et d'une noble cause : mais tout cela ne saurait mettre la conscience en repos qu'autant qu'on s'y porte avec générosité pour l'accomplissement de la volonté divine. Enfin, quoi que les hommes entreprennent, ils perdent leur temps si, en définitive, ils cherchent autre chose que le règne de Dieu, c'est-à-dire le triomphe de son adorable volonté. C'est pourquoi, restons sans désespoir et sans plainte sous les coups de la justice divine, sous les croix dont la Providence nous charge. Dieu ne nous hait pas quand il nous frappe, de même qu'un père ne hait pas ses enfants lorsqu'il les corrige, et nul, dit Tertullien, n'est aussi père que Dieu.

CHAPITRE CINQUANTE ET UNIÈME

QU'IL FAUT S'OCCUPER DES EXERCICES PLUS HUMBLES, QUAND ON EST FATIGUÉ DES PLUS RELEVÉS.

Jésus-Christ. Mon fils, vous ne sauriez sentir toujours une extrême ardeur pour la vertu, ni persévérer dans une contemplation sublime ; mais, à cause de l'originelle corruption, il vous faut quelquefois descendre à de plus humbles

choses et porter, malgré vous et avec ennui, le fardeau de cette vie périssable.

Tant que durera ce corps mortel, vous connaîtrez les dégoûts et l'accablement du cœur.

Il vous faut donc, revêtu de chair, gémir souvent du poids de la chair, qui vous empêche d'être toujours occupé des exercices spirituels et de la contemplation divine.

2. Recourez alors à d'humbles occupations extérieures, vous récréant par de bonnes œuvres, attendez avec ferme confiance mon retour et ma visite céleste, supportez patiemment votre exil et les sécheresses de cœur, jusqu'à ce que de nouveau ma présence vous délivre de toute angoisse.

Car je vous ferai oublier vos travaux et jouir du repos intérieur.

J'ouvrirai devant vous le champ des Écritures, et, l'amour dilatant votre cœur, vous pourrez *courir dans la voie de mes commandements* [1].

Et vous direz : *Les souffrances de ce temps n'ont aucune proportion avec la gloire future qui sera manifestée en nous* [2].

RÉFLEXION

Un point important de la vie chrétienne est de bien comprendre en quoi consiste la sainteté,

[1] Psaume CXVIII, 32. — [2] Épître aux Romains, VIII, 18.

afin de ne pas croire que tout est gagné, parce qu'on a le cœur satisfait, ni que tout est perdu, parce qu'on a l'âme troublée et souffrante. La sainteté n'a pas pour mesure les joies qu'on peut goûter dans le service de Dieu. Tel est bien au-dessous de sa vocation, qui néanmoins se trouve quelquefois le cœur touché d'un vif et doux sentiment ; et tel est parvenu à une haute piété, qui sent quelquefois de rudes tempêtes s'élever dans son âme et une vague tristesse abattre son courage. Ces alternatives sont ménagées par la Providence, afin de prémunir l'homme soit contre la présomption, soit contre le désespoir ; mais elles n'annoncent ni progrès ni décadence dans la vertu. Il n'y a de craintes à concevoir que lorsqu'on déserte le service de Dieu, à cause du peu de douceur qu'on y trouve ; car c'est une preuve qu'on cherche plus les consolations que celui qui les donne : c'est l'égoïsme transporté dans la religion. Au contraire, lorsqu'on demeure uni fortement à Dieu soit qu'il afflige, soit qu'il console, il y a préjugé favorable de sainteté ; car alors il devient évident qu'on cherche Dieu plus que soi-même, et qu'on tient plus à le servir qu'à se satisfaire : c'est dévouement et charité.

Voilà pourquoi l'âme vraiment religieuse ne doit pas s'abattre lorsque sa prière lui paraît

moins fervente et qu'elle n'éprouve qu'un faible sentiment de dévotion ; mais elle doit, comme le roseau qui plie sous l'orage, supporter sans résistance inquiète l'effort de la tempête que Dieu lui envoie. Au lieu de prétendre se maintenir au degré où elle était, et de vouloir y remonter laborieusement, si elle en est descendue, l'âme gagnera beaucoup à rester humblement dans sa souffrance ; et peut-être parviendra-t-elle à l'alléger, en y songeant moins et en s'occupant d'œuvres extérieures et charitables, où l'esprit se détend et où le cœur se dilate et retrouve ses forces et son allégresse. En tout cas, il ne faut pas perdre de vue que nous sommes placés dans les conditions d'une épreuve et d'un traitement douloureux, ayant pour médecin Dieu même, qui sait, qui peut et veut guérir. C'est pourquoi restons avec confiance entre ses mains, lors même qu'on y trouve à souffrir ; car notre salut en sortira. Ferons-nous moins pour notre âme que ne fait pour son corps ce malade qui, sur son lit de douleur, s'abandonne en aveugle à un autre homme, et laisse attaquer ses membres par le fer et le feu, dans le seul but de conserver un reste de vie misérable !

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIÈME

QUE L'HOMME DOIT SE JUGER DIGNE DE CHATIMENTS PLUTOT QUE DE CONSOLATIONS.

LE FIDÈLE. Seigneur, je ne vos consolations ni vos célestes visites ne me sont dues ; ainsi vous me traitez justement, en me laissant pauvre et désolé.

Quand je répandrais un océan de larmes, je n'aurais encore aucun droit à vos consolations.

Je ne mérite que châtiment et rigueurs, car je vous ai souvent et grièvement offensé, et mes péchés sont innombrables.

Ainsi, tout examiné, je suis absolument indigne de consolation.

Mais vous, Dieu clément et miséricordieux, qui ne voulez pas que vos ouvrages périssent, *pour montrer les richesses de votre bonté en des vases de miséricorde* [1], vous daignez consoler votre serviteur par delà ses mérites et d'une façon surhumaine.

Car vos consolations ne ressemblent pas aux vains propos des hommes.

[1] Épître aux Romains, IX, 23.

2. Qu'ai-je fait, Seigneur, pour recevoir quelque consolation du ciel?

Je n'ai pas souvenir d'avoir fait aucun bien, je fus toujours enclin au vice et lent à me corriger.

C'est vrai, et je ne puis le nier. Si je parlais autrement, vous seriez contre moi, et personne ne me défendrait.

Que doit-on à mes péchés, sinon l'enfer et le feu éternel?

Je l'avoue sincèrement : je ne mérite qu'opprobre et que mépris, et n'ai pas droit d'être compté parmi vos serviteurs.

Et, quoi qu'il m'en coûte de l'entendre, néanmoins je serai contre moi pour la vérité, m'accusant de mes fautes, afin d'obtenir plus aisément votre miséricorde.

3. Que dirai-je, coupable et tout couvert de confusion?

Je n'ose dire qu'un seul mot : J'ai péché, Seigneur, j'ai péché; ayez pitié de moi, pardonnez-moi.

Laissez-moi quelque relâche pour exhaler ma douleur, avant que je m'en aille dans la région ténébreuse que recouvre l'ombre de la mort [1].

Qu'exigez-vous surtout d'un criminel, d'un

[1] Job, x, 20-22.

misérable pécheur, sinon qu'il se repente et s'humilie de ses fautes?

La vraie contrition et l'humiliation du cœur produisent l'espérance du pardon, calment la conscience troublée, réparent la grâce perdue, préservent l'homme de la colère à venir, et alors Dieu et l'âme pénitente se réconcilient dans un saint baiser.

4. L'humble contrition des pécheurs vous est, Seigneur, un sacrifice agréable et d'une odeur bien plus douce que celle de l'encens.

C'est ce délicieux parfum que vous avez laissé répandre sur vos pieds sacrés; car jamais vous ne méprisez un cœur contrit et humilié.

C'est l'asile contre la fureur de l'ennemi; là l'homme se corrige, et se purifie de toutes les souillures contractées ailleurs.

RÉFLEXION

On demande pourquoi l'homme souffre, pourquoi la vie ne lui est pas donnée comme une consolation interrompue. On devrait demander plutôt pourquoi l'homme serait dispensé de lutte et d'effort, c'est-à-dire de mérite. Qu'y aurait-il de grand dans l'homme sans la liberté qui travaille et sans la charité qui se dévoue? Si l'homme avec son intelligence n'était pas libre, il verrait

le bien sans pouvoir le faire, et le mal sans pouvoir l'éviter : ce serait un désordre et une chose monstrueuse, puisqu'il aurait de l'esprit sans nulle occasion de s'en servir. Mais si l'homme est libre, il est, par là même, maître de son cœur; aussi est-ce sa gloire, comme son devoir, de bien choisir ses affections et de les adresser où il faut. Seulement, bien choisir n'est pas toujours facile pour l'intelligence, qui est bornée, faible et ouverte à l'erreur; ce n'est pas toujours agréable et doux pour la volonté qui se trouve placée entre le plaisir et la vertu, entre l'intérêt et la foi. Et c'est précisément cette difficulté qui constitue l'épreuve et devient un élément de mérite, et qui, lorsqu'on la surmonte, sert à mesurer la gloire. Ainsi donc, l'homme naîtrait-il innocent qu'il ne serait point pour cela dispensé de choisir entre le bien et le mal, entre les difficultés de l'un et les séductions de l'autre; et, pour être moindres qu'aujourd'hui, la lutte et l'effort ne seraient pourtant pas supprimés. A plus forte raison ne faut-il pas s'étonner qu'aujourd'hui l'homme, souillé de la tache originelle et de ses propres fautes, trouve dans la vie autre chose que des joies. Le travail pénible et le dévouement douloureux lui sont imposés pour le relever de sa déchéance, le revêtir de pureté et le précipiter dans la gloire. Voilà pourquoi le

travail et la douleur sont choses nobles et saintes, et pourquoi la grandeur véritable est dans le dévouement.

Loin d'affaiblir cette loi, le christianisme est venu la mettre en évidence au milieu du monde et la consacrer solennellement par la vie et la mort d'un Dieu. Ni l'amour que nous avons pour Dieu, ni l'amour qu'il a pour nous ne sauraient donc nous préserver des afflictions et des angoisses. Qu'importe, après ce'a, qu'elles viennent du dehors comme les calomnies, les trahisons, la perte des biens, les déchirements douloureux et pleins de deuil que la mort fait dans notre existence, ou qu'elles viennent du dedans comme les troubles et les agitations de conscience, les sécheresses et les désolations de cœur, les pensées importunes et humiliantes, les tentations de tout genre? Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous pouvons et devons les tourner à notre bien par la patience et la charité. L'âme faible s'alarme et se décourage en ces épreuves; l'âme généreuse, au contraire, reçoit la visite du malheur sans étonnement, elle porte sa croix sans murmure. Sachons voir toujours un bien dans la manière dont Dieu nous traite, car il aime mieux l'homme que l'homme ne sait s'aimer. Il y a de l'honneur à souffrir, puisque Jésus-Christ, notre chef, n'a pas cru devoir ra-

cheter le monde d'une autre manière ; il y a de l'avantage aussi, puisque ces consolations et ces joies dont nous sommes privés sur la terre se retrouveront dans les cieux, et que, si elles nous sont ravies, c'est pour guérir notre âme et accroître nos mérites et notre gloire. La douleur sauve ce que le plaisir eût perdu.

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIÈME

QUE LA GRACE DE DIEU NE S'ALLIE PAS AVEC LE GOUT DES CHOSES TERRESTRES.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, ma grâce est précieuse ; elle ne s'allie pas aux choses étrangères ni aux consolations terrestres.

Il faut donc écarter tout obstacle, si vous désirez qu'elle inonde votre âme.

Tenez-vous à l'écart, demeurez volontiers seul avec vous-même, ne recherchez l'entretien de personne ; mais répandez plutôt de ferventes prières devant Dieu, afin de garder la componction et une conscience pure.

Comptez pour rien le monde entier, et aux choses extérieures préférez l'œuvre de Dieu.

Car vous ne pourrez en même temps travailler pour moi et pour plaire en ce qui passe.

Il faut s'éloigner des connaissances et des amis, et priver l'âme de toute consolation terrestre.

C'est ainsi que le bienheureux apôtre Pierre exhorte les fidèles serviteurs de Jésus-Christ *à se regarder ici-bas comme étrangers et voyageurs* [1].

2. Oh ! quelle confiance à l'heure de la mort, si nulle affection ne retient dans ce monde !

Mais d'être ainsi détaché de tout, l'esprit encore malade ne le comprend pas, et l'homme animal ne connaît point la liberté de l'homme intérieur.

Cependant, pour devenir vraiment spirituel, on doit renoncer à ses proches ainsi qu'aux étrangers, et se défier de soi-même plus que de personne.

Si vous savez vous vaincre entièrement, vous dompterez aisément tout le reste.

La parfaite victoire est de triompher de soi-même.

Quiconque s'est tellement assujetti, que les sens obéissent à la raison et que la raison m'obéisse en tout, est vraiment vainqueur de lui-même et maître du monde.

3. Si vous aspirez à cette hauteur, il faut commencer avec courage et mettre la cognée à la ra-

[1] Ire Épître de saint Pierre, II, 11.

cine, pour arracher et détruire l'amour secret et déréglé de vous-même et des biens particuliers et sensibles.

De cet amour désordonné qu'on a pour soi-même, viennent presque tous les vices qu'il faut vaincre et déraciner ; lui subjugué, on jouira bientôt du calme et d'une paix profonde.

Mais peu luttent pour mourir parfaitement à eux-mêmes et sortir d'eux-mêmes entièrement, et beaucoup s'y tiennent ramenés et ne peuvent s'élever au-dessus des sens.

Toutefois, qui veut me suivre librement, doit mortifier toutes ses affections mauvaises et déréglées, et ne s'attacher avec convoitise à aucune créature par un amour particulier.

RÉFLEXION

Je demande à l'Évangile ce que c'est que la vie, et l'Évangile répond que la vie est un belliqueux effort du chrétien pour arriver à la gloire du ciel. « Je ne suis pas venu sur terre apporter la paix, mais le glaive, dit le Sauveur lui-même. Le royaume des cieux souffre violence. » Je demande au monde ce que c'est que la vie, et le monde répond, en paroles et en œuvres, que la vie est une lutte permanente. On lutte pour l'assouvissement des besoins physiques ; on lutte pou-

l'argent, le plaisir et la renommée; on lutte par ambition et pour atteindre le plus vite et le plus haut qu'on pourra les dignités humaines; on lutte par la naturelle curiosité de l'esprit contre les ténèbres et les difficultés de la science. On lutte jusqu'au dernier souffle. Ainsi, tant qu'on reste à un point de vue général, l'Évangile et le monde s'accordent à reconnaître dans la vie le même caractère, ils la nomment un combat. Mais quand il faut dire quelle issue doit avoir le combat, quand il faut expliquer le genre de victoire qu'il s'agit d'obtenir, surtout quand il faut tracer des règles pratiques, l'Évangile et le monde ne s'accordent plus. La vie évangélique et la vie mondaine, c'est le ciel et l'enfer.

L'Évangile et le monde, tout en reconnaissant le fait d'une lutte ardente, ne le placent pas sur le même terrain : pour l'Évangile, la lutte existe entre le ciel et la terre, entre la grâce et la nature; pour le monde, la lutte n'est qu'entre les divers appétits de la nature, et la grâce n'y paraît pas. De là vient un désaccord profond sur l'issue que la lutte doit avoir, l'Évangile enseignant que la grâce doit triompher toujours, et le monde ne cherchant autre chose que la satisfaction des penchants de la nature, intellectuels ou physiques. En définitive, l'Évangile nous présente la vie comme pleine d'une véritable gloire,

mais aussi comme douloureuse, parce qu'il y faut attaquer et vaincre la nature par la grâce; le monde aspire à se faire une vie facile et agréable, où, toutes choses étant compensées, la plus grande somme possible de plaisirs sera donnée à la nature. C'est par suite de ce goût pour les choses de la nature, par suite de cette opposition aux choses de la grâce, que le monde a été condamné si sévèrement par l'Évangile. Jésus-Christ, dont la miséricorde s'est montrée si touchante envers la femme adultère, qui a mangé avec les publicains et les pécheurs, dont les pieds ont franchi tout obstacle pour courir après les brebis égarées, qui n'a pas voulu marcher sur le roseau déjà brisé, ni éteindre la lampe encore fumante, qui a paru si plein de bonté pour Madeleine et de pardon pour le genre humain, Jésus-Christ a prononcé contre le monde des paroles de blâme et d'anathème, en lui reprochant de ne pas vouloir connaître, ni aimer ni pratiquer les vérités de l'Évangile. Ainsi, ce que le Seigneur a maudit, ce n'est ni l'homme ni une classe d'hommes, ni la créature ni l'usage légitime d'aucune chose, c'est un certain esprit qui consiste à servir le corps en négligeant l'âme, à s'enorgueillir dans la raison en se révoltant contre la foi, et à faire ainsi triompher la nature en foulant aux pieds la grâce.

L'univers moral est donc partagé en deux cités rivales, en deux empires, ayant chacun son chef, ses forces, ses lois et son but. Ni leur opposition ne cessera, ni personne ne peut se flatter de garder entre eux la neutralité. Chacun de nos actes nous range dans l'un ou l'autre parti ; aucun de nos actes ne peut les servir tous deux à la fois. C'est ainsi que la grâce est incompatible avec la nature ; seulement il faut savoir laquelle nous donne ses inspirations et ses mouvements.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIÈME

DES DIVERS MOUVEMENTS DE LA NATURE ET DE LA GRACE.

Jésus-Christ. Mon fils, observez avec soin les mouvements de la nature et de la grâce ; car ils sont très-opposés et très-subtils, et à peine peut-on en faire le discernement, à moins d'être éclairé dans la vie spirituelle.

Tous désirent le bien et tendent à quelque bien dans leurs paroles et leurs œuvres ; aussi cette apparence du bien en abuse plusieurs.

2. La nature est artificieuse ; elle attire, enlace et séduit, et n'a jamais d'autre fin qu'elle-même.

La grâce, au contraire, agit avec simplicité,

fuit jusqu'à l'apparence du mal, ne tend pas d'embûches, et fait tout uniquement pour Dieu, en qui elle se repose comme en sa fin.

3. La nature n'aime pas mourir, ni être contrainte, vaincue, assujettie, ni se soumettre volontairement.

La grâce, au contraire, s'applique à la mortification, résiste à la sensualité, cherche l'assujettissement, aspire à être vaincue et renonce à sa liberté; elle aime dépendre d'une règle, ne dominer personne, vivre et demeurer toujours soumise à Dieu; et, pour Dieu, *elle est prête à plier humblement devant toute créature* [1].

4. La nature travaille pour son intérêt et considère le gain qu'elle peut tirer d'autrui.

La grâce examine, non ce qui lui est utile et commode, mais plutôt ce qui peut servir à d'autres.

5. La nature reçoit volontiers les honneurs et les respects.

La grâce renvoie fidèlement à Dieu tout honneur et toute gloire.

6. La nature craint la confusion et le mépris.

La grâce *se réjouit de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* [2].

[1] Ire Épître de saint Pierre, II, 13. — [2] Actes des Apôtres, V, 41.

7. La nature aime l'oisiveté et le repos du corps.

La grâce ne peut rester inoccupée, mais embrasse le travail avec joie.

8. La nature recherche les choses curieuses et belles, abhorre ce qui est vil et grossier.

La grâce se plait aux choses simples et humbles, ne dédaigne point ce qu'il y a de plus rude et ne refuse pas de se vêtir pauvrement.

9. La nature regarde aux biens temporels, se réjouit d'un gain terrestre, s'afflige d'une perte et s'irrite d'une légère parole d'injure.

La grâce envisage les biens éternels, ne s'attache point à ceux du temps, ne se trouble d'aucune perte et ne s'offense pas des paroles blessantes, parce qu'elle a mis son trésor et sa joie dans le ciel, où rien ne périt.

10. La nature est avide, reçoit plus volontiers qu'elle ne donne, aime ce qui lui est propre et particulier.

La grâce est généreuse, se communique à tous, évite la singularité, se contente de peu, et trouve *plus doux de donner que de recevoir* [1].

11. La nature penche vers les créatures, la chair, les vanités, et cherche à se répandre.

La grâce attire à Dieu, à la vertu, renonce

[1] Actes, xx, 35.

aux créatures, fuit le monde, hait les désirs de la chair, évite la dissipation et rougit de paraître en public.

12. La nature reçoit volontiers quelque consolation extérieure qui flatte les sens.

La grâce veut se consoler en Dieu seul et mettre sa joie, au-dessus des choses visibles, dans le souverain bien.

13. La nature fait tout par intérêt et pour sa propre utilité ; ne sachant rien faire gratuitement, elle n'oblige qu'avec l'espérance d'obtenir quelque chose d'égal ou de meilleur, faveur ou louange, et désire qu'on apprécie beaucoup ses actes et ses dons.

La grâce ne recherche rien de terrestre, ne demande d'autre récompense que Dieu seul, et n'ambitionne les choses du temps les plus indispensables, qu'autant qu'elle peut s'en servir pour atteindre les biens éternels.

14. La nature se plaît à compter beaucoup de proches et d'amis, se glorifie d'un rang et d'une naissance illustres, sourit aux puissants, flatte les riches et applaudit à qui lui ressemble.

La grâce aime jusqu'à ses ennemis, ne s'enorgueillit pas d'avoir beaucoup d'amis, ne compte pour rien le rang ni la naissance, à moins qu'il ne s'y joigne une vertu supérieure ; elle favorise plutôt le pauvre que le riche, compatit plus à

l'innocent qu'au puissant, recherche l'homme véridique, s'éloigne du trompeur, et sans cesse avertit les bons *de s'appliquer à devenir meilleurs* [1] et semblables au Fils de Dieu par leurs vertus.

15. La nature se plaint vite des privations et des peines.

La grâce supporte avec constance la pauvreté.

16. La nature ramène tout à elle, combat et discute pour elle.

La grâce renvoie tout à Dieu, de qui tout émane originairement, ne s'attribue aucun bien, évite l'arrogante présomption, fuit la dispute, ne préfère point son opinion à celle d'autrui, mais soumet toutes ses pensées et tous ses sentiments à l'éternelle sagesse et au jugement de Dieu.

17. La nature veut savoir les secrets et les nouvelles, paraître au dehors et tout expérimenter par elle-même, être connue et s'attirer la louange et l'admiration.

La grâce n'a point souci d'apprendre des choses nouvelles et curieuses, provenant toutes d'une vieille corruption, puisqu'il n'est rien de nouveau ni de stable sur la terre.

Elle enseigne à réprimer les sens, à fuir la

[1] Ire Épître aux Corinth., XII, 31.

vaine complaisance et l'ostentation, à cacher humblement ce qui mérite l'éloge et l'admiration, et à chercher en toute connaissance et en toute chose l'utilité qui s'y trouve, et l'honneur et la gloire de Dieu.

Loin de vouloir qu'on vante elle ou ses œuvres, elle désire que Dieu soit béni dans les dons qu'il répand par pure charité.

18. Cette grâce est une lumière surnaturelle et un don spécial de Dieu; c'est proprement le sceau des élus et le gage du salut éternel; de la terre, elle élève l'homme jusqu'à l'amour des biens célestes, et, de charnel qu'il était, le rend spirituel.

Aussi plus la nature est comprimée et vaincue, plus la grâce se répand avec abondance, et par ses visites répétées chaque jour refait l'homme intérieur à l'image de Dieu.

RÉFLEXION

Il y a dans l'homme trois forces au moyen desquelles il se met en rapport avec tout ce qui existe : une force animale qui est notre point de contact avec le monde matériel, et qui conserve et développe nos corps; une force intelligente par où nous pouvons saisir et nous assimiler les vérités qui sont le naturel et nécessaire patri-

moine de l'esprit humain; une force supérieure, surnaturelle, qui nous est spécialement donnée de Dieu pour pratiquer la vertu sur la terre et parvenir à la gloire du ciel. En un mot, il y a dans le chrétien les sens, la raison et la foi, ou bien les instincts du corps, l'esprit de l'homme et l'esprit de Dieu. Or, à laquelle de ces trois forces voulons-nous abandonner la suprême direction de notre vie? Cette question et la réponse qu'elle provoque sont d'une suprême importance; car il y va de notre avenir éternel. En effet, il y a une autre vie : vainement l'impie salue le tombeau, comme si son existence s'y brisait pour jamais; il emporte dans son linceul un germe d'immortalité, et lorsqu'en entrant dans la mort il appelle le néant, c'est l'éternité qui lui répond. Cette autre vie se rattache à celle-ci qui n'est qu'un passage et une épreuve; l'équilibre, qui n'existe jamais ici-bas entre la vertu et ses récompenses, entre le crime et ses châtiments, sera un jour rétabli, et la Providence s'absoudra du silence qu'elle garde maintenant sur les actions des hommes. Alors, selon que nos actes auront été accomplis au profit de la foi, ou bien de la raison insoumise et des sens révoltés, nous serons récompensés ou punis, heureux ou malheureux. Il importe donc souverainement de savoir à quelle influence sera livrée notre vie.

Chacun de nos actes est inspiré par la nature ou par la grâce, c'est-à-dire soit par la convoitise des sens ou l'orgueil de la raison, soit par la simplicité et la pureté de la foi. Mais en outre il règne en chaque homme une tendance qui domine et caractérise sa vie. Ainsi tous les hommes, à des degrés divers, écoutent la voix de leurs sens, ou bien leur raison follement émancipée, ou bien l'esprit de Dieu : il y a les hommes de plaisirs, les hommes d'incroyance orgueilleuse, les hommes de foi.

Les premiers s'occupent exclusivement de fortune et de bien-être physique : ce qu'ils cherchent avec âpreté de désir sur cette terre méprisable, c'est la plus grande somme de joie et d'années qu'il se pourra. Riches, ils enchaînent leur plaisirs l'un à l'autre, afin d'emplir leur vie d'un rire ininterrompu ; pauvres, ils demandent à un travail qui use leurs membres de quoi composer des jouissances qui avilissent leur âme. A tous, le bien-être est leur dieu, le plaisir leur vertu, et le mauvais livre leur évangile.

D'autres cherchent dans la raison seule un contre-poids à ces entraînements des sens et s'imaginent pouvoir être vertueux sans religion et presque sans Dieu. La négation, le doute, ou l'indifférence au sujet des vérités chrétiennes : c'est là que les a poussés leur raison si fièrement cou-

duite. D'où viennent-ils ? peu leur importe. Où vont-ils ? ils l'ignorent. Pourraient-ils être un jour et pour jamais heureux ou malheureux ? oui ; mais d'y songer et d'y pourvoir, c'est peu digne de leur souci. Ce mépris de leur avenir, du Christianisme et de Dieu, ils appellent cela de l'esprit !

Enfin, il y a des hommes qui s'inspirent de la foi et tâchent de la faire prévaloir dans leurs pensées, leur sentiments et leurs actes. Ils comprennent que, si le corps a ses exigences et la raison son domaine, la foi de même a son empire et ses droits ; que si la vie présente impose de légitimes sollicitudes, la vie future nous rappelle de redoutables obligations. Ils comprennent que fatiguer le corps par la pénitence, le dévouer même au martyre, ce n'est pas le perdre, c'est le transfigurer ; que demander à la raison un acte de foi, ce n'est pas la détruire ni même l'abaisser, c'est la diriger, la défendre, l'ennoblir. Ils comprennent que, soulevée de terre par le souffle de la grâce, l'âme est plus capable d'arriver à une véritable science, de pratiquer un généreux dévouement, et il leur est donné de sentir avec une grande force que c'est là toute la sagesse.

C'est à chacun d'examiner quels hommes il a jusqu'à présent choisis pour modèles, d'opé-

rer dans sa conduite les réformes nécessaires, et de veiller à ce que désormais ses actes s'accomplissent sous l'inspiration de la grâce et non par un mouvement de la nature ; car la nature est inférieure et perverse, la grâce est supérieure et sainte.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIÈME

DE LA CORRUPTION DE LA NATURE, ET DE L'EFFICACITÉ DE LA GRACE DIVINE.

LE FIDÈLE. Seigneur mon Dieu, qui m'avez créé à votre image et ressemblance, accordez-moi cette grâce dont vous m'avez montré l'excellence et la nécessité pour le salut, afin que je dompte ma nature perverse qui m'entraîne au péché et dans la perdition.

Car je sens en ma chair la loi du péché qui contredit la loi de l'esprit [1], et m'enchaîne pour me faire obéir aux sens ; et je ne puis résister aux convoitises qu'ils excitent, si vous ne m'aidez par l'ardeur de votre sainte grâce répandue dans mon cœur.

2. Il faut votre grâce, une grande grâce pour vaincre la nature *inclinée au mal dès l'enfance* [2].

[1] Épître aux Romains, VII, 23. — [2] Genèse, VIII, 21.

Car, déchue en Adam, le premier homme, et dépravée par le péché, elle transmet à tous les hommes la peine et la souillure originelle : en sorte que, créée par vous droite et bonne, elle ne rappelle aujourd'hui que le vice et l'infirmité, une nature corrompue, parce que, laissée à son mouvement propre, elle se porte au mal et vers les choses terrestres.

Le peu de force qu'elle a gardé est comme une étincelle cachée sous la cendre :

C'est cette raison naturelle, environnée d'épaisses ténèbres, discernant encore le bien du mal, le vrai du faux, mais incapable d'accomplir tout ce qu'elle approuve, et ne possédant ni la pleine lumière de la vérité, ni des affections saines.

3. Aussi, mon Dieu, *selon l'homme intérieur, e me réjouis en votre loi* [1], sachant que *vos commandements sont bons, justes et saints* [2], qu'ils condamnent tout mal et détournent du péché.

Mais, *asservi par la chair à la loi du péché* [3], j'obéis aux sens plutôt qu'à la raison.

Je veux le bien, et n'ai pas la force de l'accomplir [4].

Je forme souvent d'excellentes résolutions ; mais, l'aide de la grâce manquant à ma faiblesse, le moindre obstacle m'arrête et m'abat.

[1] Iʳᵉ Épître aux Romains, VII, 22. — [2] *Ibid.*, 12. — [3] *Ibid.*, 25. — [4] *Ibid.*, 18.

Je reconnais donc le chemin de la perfection, et vois assez bien ce qu'il faut faire.

Mais, accablé du poids de ma corruption, je ne m'élève à rien de parfait.

4. Oh ! combien m'est nécessaire votre grâce, Seigneur, pour commencer le bien, le continuer et l'achever !

Car sans elle je ne puis rien faire ; mais *je puis tout en vous, si elle me fortifie* [1].

O grâce vraiment céleste, sans laquelle les mérites propres et les dons de la nature n'ont aucun prix !

Les arts, les richesses, la force, la beauté, le génie, l'éloquence ne sont rien devant vous, Seigneur, sans la grâce.

Car les dons de la nature sont communs aux bons et aux méchants ; mais le don propre des élus, c'est la grâce ou la charité, qui les distingue et les rend dignes de la vie éternelle.

Cette grâce a tant d'excellence, que ni le don de prophétie, ni le pouvoir des miracles, ni les plus hautes contemplations ne valent rien sans elle.

La foi même, l'espérance, et les autres vertus ne vous sont point agréables sans la grâce et la charité.

[1] Épître aux Philipp., IV, 13.

5. O bienheureuse grâce, qui rendez riche en vertus le pauvre de gré, humble de cœur quiconque possède de grands biens !

Venez, descendez en moi ; que, dès le matin, vos consolations m'inondent, de peur que mon âme ne défaille par lassitude et sécheresse de cœur.

Je vous en conjure, Seigneur, accordez-moi votre grâce ; *car elle me suffit* [1], quand je n'obtiendrais rien de ce que la nature convoite.

Fussé-je éprouvé et tourmenté par des tribulations nombreuses, je ne craindrai nuls maux tant que j'aurai votre grâce avec moi.

C'est ma force, elle m'apporte conseil et secours.

Elle est plus puissante que tous les ennemis et plus sage que tous les sages.

6. Elle enseigne la vérité, règle la conduite, éclaire le cœur, console dans l'angoisse, chasse la tristesse, dissipe la crainte, nourrit la piété, produit les larmes.

Que suis-je sans elle, qu'un bois sec, un rameau stérile qu'on jette là ?

Que votre grâce, Seigneur, me prévienne donc et m'accompagne toujours, et qu'elle m'applique sans cesse à la pratique des bonnes œuvres, par Jésus-Christ, votre Fils. Ainsi soit-il [2].

[1] IIe Epître aux Corinth., xii, 9. — [2] *Oraison du seizième dimanche après la Pentecôte.*

RÉFLEXION

Des diverses forces qui sont en nous, celles-là doivent être vaincues et subordonnées, qui sont moins nobles et ne peuvent que tromper et détruire ; celle-là doit prévaloir et commander, qui est plus noble et plus intelligente. Il faut que les sens obéissent à la raison, et la raison à la foi ; il faut que la nature obéisse à la grâce.

1. Quand la raison et la foi parlent, que les sens se soumettent. La suprême loi de l'homme n'est pas dans son organisation ; son suprême effort n'est pas de manger et de dormir ; sa suprême gloire n'est pas de se bien porter. C'est ce que la raison et la foi proclament de concert : la raison, qui nous met en rapport avec le monde intellectuel et nous donne ainsi d'avoir une vie plus relevée et meilleure que celle des sens ; la foi surtout, qui nous met en rapport avec le monde surnaturel et nous donne ainsi d'avoir une vie divine et bien supérieure à celle de la raison. Voyez d'ailleurs ceux qui vivent surtout pour leur corps : en eux les pensées vont s'abaissant chaque jour, les sentiments se dégradent et s'avilissent, tout fléchit et tombe en ruine. Ils ne pourraient signer une ligne honorable, ni dire une parole qui fît du bien à personne. Leur âme a vraiment abdiqué pour se réfugier sous la

domination des organes, et leur physionomie elle-même porte la trace honteuse de cette déchéance. Mais si les sens, quand on les écoute, font tomber l'homme si bas et l'abrutissent, n'est-il pas évident par là même qu'il faut les placer sous une tutelle intelligente, et ne jamais leur donner gain de cause contre la raison, ni surtout contre la foi ?

2. La raison elle-même doit se soumettre quand la foi parle. La raison, c'est l'esprit de l'homme ; la foi, c'est la raison de Dieu. Autant l'homme est au-dessous de Dieu, autant la lumière de la raison est au-dessous de la lumière de la foi. Vous avez beau avoir de l'esprit, Dieu en a plus que vous ; et par suite il est absurde et criminel de repousser les enseignements de la foi en invoquant la suprématie de la raison, comme c'est absurde et criminel de repousser les données de la raison en invoquant la suprématie des organes et la loi des appétits. D'ailleurs, une preuve évidente que la raison n'élève contre la foi que des prétentions insensées et coupables, c'est qu'elle tend à la détruire. Car enfin la foi existe, elle est la plus grande force du monde ; donc elle vient de Dieu, car l'homme se sert des forces, mais il ne les crée pas. Si donc la foi vient de Dieu, comme la raison, elle est bonne, et par conséquent il faut l'accepter, et non la

combattre. Donc, en aspirant à détruire la foi, la raison outre-passe ses limites : elle n'exerce pas un droit, elle fait de l'extravagance ; ce n'est plus de l'activité régulière, c'est de la folie. Et voilà précisément l'excès où elle tombe en refusant de croire, puisque alors elle repousse la foi, et, dans la mesure de ses forces, la combat et la chasse du monde. Comment donc la raison incroyante a-t-elle la ridicule prétention de contrôler, d'éclairer et de diriger la foi, puisqu'elle la tue ? C'est pourquoi, de même que les sens ne doivent pas commander, parce qu'en échappant à la raison, ils aveuglent l'homme et l'abrutissent, de même la raison ne doit pas régner avec pleine indépendance, parce qu'en échappant à la foi, elle aveugle l'âme à sa manière et la précipite dans une damnable incrédulité.

Ce qui doit dominer les sens et la raison de l'homme, c'est la foi, esprit, lumière et raison de Dieu. L'homme de foi voit donc les choses non-seulement avec son propre esprit, comme l'incroyant, mais aussi avec l'esprit de Dieu. Comme tous ceux qui se servent uniquement de la raison, il va jusqu'où elle peut aller ; puis il les laisse sur la frontière et continue sa route, en s'engageant dans les régions de la foi. Il ne recule donc pas, il avance ; il ne descend pas, il monte ; il ne perd rien, il acquiert beaucoup.

L'incroyant voulant juger les choses de Dieu avec la raison humaine ressemble à l'aveugle-né qui veut juger d'un tableau et des effets de la perspective avec le sens du toucher : il se trompe d'organe ; si le résultat qu'il obtient avec ce procédé lui inspire quelque orgueil, cet orgueil ne peut inspirer à d'autres que beaucoup de commisération. Pour le chrétien, il tâche de vivre en soumettant toujours les sens à la raison et la raison à la foi ; ainsi peut-il vaincre la nature et échapper à sa perversité, en faisant triompher la grâce avec la vérité et la vertu ; et voilà sa grandeur : c'est de voir, d'aimer et d'agir avec l'œil, le cœur et la force de Dieu.

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIÈME

QUE NOUS DEVONS RENONCER A NOUS-MÊMES ET IMITER JÉSUS-CHRIST, EN PORTANT LA CROIX.

Jésus-Christ. Mon fils, autant vous sortirez de vous-même, autant vous passerez en moi.

Comme ne rien désirer au dehors établit la paix au dedans, ainsi le renoncement intérieur unit à Dieu.

Je veux que vous appreniez à vous renoncer

parfaitement, pour faire ma volonté sans contradiction ni plainte.

Suivez-moi : je suis la voie, la vérité et la vie [1]. Supprimez la voie, on n'avance pas ; la vérité, on ne connaît pas ; la vie, on ne vit pas. Je suis la voie qu'il faut suivre, la vérité qu'il faut croire, la vie qu'il faut espérer.

Je suis la voie qui n'égare point, la vérité qui ne peut tromper, la vie qui ne finira jamais.

Je suis la voie droite, la vérité souveraine, la vie véritable, la vie bienheureuse, la vie incréée.

En demeurant dans ma voie, *vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira, et vous obtiendrez la vie éternelle* [2].

2. *Si vous voulez posséder la vie, gardez mes commandements* [3].

Si vous voulez connaître la vérité, croyez-moi.

Si vous voulez être parfait, vendez tout [4].

Si vous voulez être mon disciple, renoncez à vous même [5].

Si vous voulez obtenir la vie bienheureuse, méprisez la vie présente.

Si vous voulez être élevé dans le ciel, humiliez-vous sur la terre.

Si vous voulez régner avec moi, portez la croix avec moi.

[1] Saint Jean, XIV, 16. — [2] Saint Jean, VIII, 32. — [3] Saint Matth., XIX, 17. — [4] *Ibid.*, 21. — [5] *Ibid.*

Car seuls les serviteurs de la croix trouvent le chemin de la béatitude et la vraie lumière.

3. Le fidèle. Seigneur Jésus, puisque votre vie était pauvre et méprisée du monde, donnez-moi de vous imiter, méprisé du monde.

Car le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur, ni le disciple au-dessus de son maître [1].

Que votre serviteur s'applique à retracer votre vie; car là est mon salut et la sainteté véritable.

Tout ce que je lis ou entends hors de là ne me console ni ne me réjouit pleinement.

4. Jésus-Christ. Mon fils, *ayant lu et sachant toutes ces choses, vous serez heureux si vous les pratiquez* [2].

Qui connaît mes commandements et les observe, celui-là m'aime; et je l'aimerai aussi, je me manifesterai à lui, et le ferai asseoir avec moi dans le royaume de mon Père [3].

5. Le fidèle. Seigneur Jésus, que votre parole et votre promesse s'accomplissent; puissé-je mériter ce bonheur!

J'ai reçu la croix de votre main : je l'ai reçue et portée, et la porterai jusqu'au trépas, selon votre volonté.

La vie d'un bon religieux est vraiment une croix, mais elle conduit au ciel.

[1] Saint Matth., x, 24. — [2] Saint Jean, xiii, 17. — [3] *Ibid.*, xiv, 24.

J'ai commencé ; il ne faut pas reculer ni défaillir.

6. Allons, mes frères, marchons ensemble ; Jésus nous accompagnera.

Pour Jésus nous avons reçu cette croix, pour Jésus portons persévéramment la croix.

Il sera notre soutien, comme il est notre chef et notre guide.

Voilà notre roi qui marche devant nous, il combattra pour nous.

Suivons avec courage ; que nul ne s'effraye ; soyons prêts *à mourir vaillamment dans le combat, et ne souillons pas notre gloire* [1] en désertant la croix.

RÉFLEXION

Étrange aveuglement de l'homme ! Son corps n'est rien en comparaison de son âme, la vie du temps n'est rien quand on songe à celle de l'éternité, la terre n'est rien auprès du ciel ; et l'homme se donne tout entier au corps en négligeant son âme ; il place ses espérances et ses joies dans les choses du temps, au mépris de son éternité, dont il n'a presque nul souci ; il aspire aux biens de la terre, les poursuit avec âpreté, s'y attache et s'en fait l'esclave, tandis que pour

[1] I Machab., XI, 10.

les biens du ciel il est sans ardeur et sans courage. Il a toutefois devant les yeux l'exemple le plus propre à dissiper les illusions de son esprit, à ranimer son cœur et à diriger sa conduite: c'est l'exemple d'un Dieu se revêtant de notre chair pour nous communiquer son esprit, participant à nos infirmités pour faire passer en nous sa force, et mourant sur la croix pour nous rendre la vie.

La croix est le signe sensible et expressif qui résume tous ces renseignements. C'est sur la croix du Sauveur que s'est accomplie notre rédemption: de l'ignominie de sa passion douloureuse, notre gloire a jailli; par le sang de ses blessures, les plaies de notre âme ont été guéries; il a souffert de la soif, pour nous désaltérer par les flots de la vérité; dépouillé de ses vêtements, il nous a couverts des richesses et des ornements de la vertu; ses mains liées et déchirées ont fait tomber les chaînes de l'enfer rivées sur nos bras; ses pieds cloués et retenus à la croix nous ont donné de courir dans le chemin de ses commandements; sa couronne d'épines nous a valu un diadème d'immortalité; son cœur a été percé pour nous ouvrir un asile; en un mot, son trépas est notre vie, et sa croix nous mène au ciel.

Ne fuyez donc pas la croix, c'est un mystère de

salut. Si vous n'avez pas le courage de la rechercher, du moins acceptez-la d'un cœur résigné, vous y rencontrerez le bonheur. A force de la regarder, on la comprend ; à force de la porter, on l'aime; en l'aimant, on y trouve Jésus-Christ. Trouver Jésus-Christ, c'est obtenir une joie qui corrige toutes les tristesses, une consolation qui soulage toutes les douleurs, un trésor qui rachète de toutes les misères, une source de délices qui émousse le sentiment de la souffrance. Cette union de l'âme avec Jésus-Christ sur la croix permet d'apprécier et de plaindre le malheur des hommes qui oublient Dieu avec ingratitude, qui s'endurcissent dans la poursuite et l'amour des créatures, et qui s'en vont vers la redoutable éternité avec les pensées les plus frivoles. Elle permet d'apprécier et d'aimer tous les sacrifices, si pénibles qu'ils soient, lorsqu'ils apportent aux hommes la paix avec l'amitié de Dieu sur la terre, et la sûre garantie d'un bonheur infini dans le ciel.

CHAPITRE CINQUANTE-SEPTIÈME

QU'IL NE FAUT PAS SE LAISSER TROP ABATTRE LORSQU'ON TOMBE EN QUELQUES FAUTES.

JÉSUS-CHRIST. Mon fils, j'aime mieux la patience et l'humilité dans les traverses que beaucoup de consolation et de ferveur dans la prospérité.

Pourquoi vous attrister d'une légère imputation dirigée contre vous? fût-elle plus grave, vous ne devriez pas en être ému.

Laissez passer cela ; cette épreuve n'est ni nouvelle ni la première, et ne sera pas la dernière, si vous vivez longtemps.

Vous avez assez de courage quand rien de fâcheux n'arrive.

Même vous conseillez bien les autres et les fortifiez par vos paroles ; mais lorsqu'une soudaine affliction vous atteint, le conseil et la force vous manquent.

Considérez votre grande fragilité, que vous éprouvez si souvent dans les moindres choses; et néanmoins tout cela n'arrive que pour votre salut.

2. Fermez votre cœur à l'affliction, autant que vous le pourrez ; et, si elle l'envahit, n'en soyez ni abattu ni longtemps occupé.

Souffrez au moins avec patience, si ce n'est avec joie.

Encore que tel propos vous blesse et vous inspire de l'indignation, modérez-vous, et tâchez qu'il ne vous échappe aucune parole déplacée qui scandalise les faibles.

Bientôt s'apaisera l'émotion excitée, et, la grâce revenant, l'amertume intérieure s'adoucira.

Je vis encore, dit le Seigneur, pour vous secourir et vous consoler plus que jamais, si, plaçant en moi votre confiance, vous m'invoquez avec ferveur.

3. Prenez courage et disposez-vous à souffrir encore plus.

Tout n'est pas perdu, quoique souvent vous soyez affligé et violemment tenté.

Vous êtes homme et non pas Dieu; vous êtes chair, et non pas ange.

Comment pourriez-vous demeurer toujours au même degré de vertu, l'ange ayant manqué de persévérance dans le ciel, et le premier homme dans le paradis?

C'est moi qui soutiens et délivre les affligés; et j'élève jusqu'à moi quiconque reconnaît sa faiblesse.

4. Le fidèle. Seigneur, bénie soit votre parole *plus douce que le miel à ma bouche* [1].

[1] Psaume XVIII, 10.

Que ferais-je parmi tant d'afflictions et d'angoisses, si vous ne m'animiez par vos saintes paroles?

Pourvu qu'enfin je parvienne au port du salut, qu'importe le nombre et la grandeur de mes souffrances ?

Donnez-moi de bien finir et de quitter ce monde heureusement.

Souvenez-vous de moi, mon Dieu, et conduisez-moi par la voie droite en votre royaume. Ainsi soit-il.

RÉFLEXION

Défiance de soi-même et confiance en Dieu : l'édifice de la vie intérieure est basé sur ces deux sentiments. Quand on parle de la défiance, ce n'est pas de cette pusillanimité qui empêche de rien entreprendre et ramène l'homme avec découragement sur lui-même. Une telle défiance n'est que lâcheté et ne saurait produire que chagrin. On veut parler du sentiment que crée en nous la vue de notre misère rapprochée de la miséricorde divine ; en sorte que nous disions comme l'Apôtre : De moi-même je ne puis rien, avec la grâce je puis tout. Une telle défiance enlève l'homme à lui-même pour le reporter vers Dieu, et voilà le commencement de la perfection : c'est

de travailler de toutes ses forces, et néanmoins de n'attendre rien de soi, en espérant tout de Dieu.

Si donc vous tombez en quelque faute, n'en soyez point abattu; car cela prouverait que vous présumiez ne jamais tomber, en vous faisant de vos forces une plus haute idée qu'il ne convient. Reconnaissez, au contraire, qu'il y a dans ce qui vous arrive un salutaire avertissement, et voyant une fois de plus combien vous êtes faible et vulnérable, comptez, non sur vous, mais uniquement sur Dieu, à qui toutes choses sont faciles, et qui, par sa grâce, peut faire sortir de votre misère la splendeur des grandes vertus. Et, en effet, dès que vous aurez mis votre confiance en Dieu, et puisé, par la prière, dans le trésor de ses miséricordes, vous saurez vous relever de vos chutes, continuer votre route avec plus d'attention, et vous soutenir avec un plus grand succès dans le chemin du devoir.

Ainsi l'homme est misérable et enclin au péché, ayons cette conviction; mais il peut avec le secours d'en haut éviter le mal et faire le bien, tâchons d'y réussir. Ce qui nous manque presque à tous, ce n'est précisément ni la connaissance de nos obligations, ni même le désir de les remplir, c'est le courage, et nous ne prenons pas le moyen d'en avoir. Le courage est donné de Dieu à ceux qui le demandent, et ceux-là savent le

demander, qui ne perdent de vue ni leurs fautes passées ni la puissance de la grâce. Ils prient, et, loin de négliger la prière parce que le dégoût leur en vient et qu'elle n'est pas promptement exaucée, ils y persistent avec une confiance saintement opiniâtre. Et c'est là leur salut. Car Dieu a des voies inconnues, et son esprit souffle où il veut, et quand il veut; nous ne savons où il va ni comment il va, mais enfin il va, lorsqu'on a pris soin de l'appeler d'une voix humble et confiante, et il porte avec lui la lumière, la force et la paix qui nous manquent.

CHAPITRE CINQUANTE-HUITIÈME

QU'IL NE FAUT PAS SONDER CE QUI EST AU-DESSUS DE NOUS, NI LES SECRETS JUGEMENTS DE DIEU.

Jésus-Christ. Mon fils, gardez-vous de discuter les choses trop relevées et les secrets jugements de Dieu; pourquoi l'un est abandonné, et l'autre enrichi de si grandes grâces; pourquoi; tel est accablé d'afflictions, et tel comblé d'honneurs.

Cela surpasse l'esprit humain; à pénétrer les jugements de Dieu, nul raisonnement, nulle discussion ne suffit.

Quand donc l'ennemi vous y pousse ou qu'on vous interroge avec curiosité, répondez avec le Prophète :

Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont droits [1].

Et encore : *Les jugements du Seigneur sont vrais et se justifient par eux-mêmes* [2].

Il faut craindre, et non discuter mes jugements ; car ils sont incompréhensibles à l'humaine intelligence.

2. Gardez-vous aussi de discuter le mérite des saints, recherchant lequel d'entre eux est le plus saint et le plus grand au royaume céleste.

Ces questions engendrent souvent des débats et des contestations inutiles, nourrissent l'orgueil et la vaine gloire, d'où naissent des jalousies et des dissensions, celui-ci s'opiniâtrant à préférer tel saint, celui-là tel autre.

Vouloir approfondir ces choses, loin d'être utile, déplaît aux saints ; *car je ne suis point un Dieu de dissension, mais de paix* [3] ; et cette paix consiste plus à s'humilier sincèrement qu'à s'élever.

3. Plusieurs, par zèle de prédilection, aiment mieux tels saints que tels autres, mais d'une affection humaine plutôt que divine.

[1] Psaume CXVIII, 137. — [2] Psaume XVIII, 9. — [3] 1 Corinth., XIV, 33.

C'est moi qui ai fait tous les saints, qui leur ai donné la grâce, qui leur ai départi la gloire.

Je connais les mérites de chacun ; *je les ai prévenus de mes douces bénédictions* [1].

Je les ai, dans ma prescience, aimés avant tous les siècles, *et les ai choisis au milieu du monde* [2], ils ne m'ont pas choisi les premiers.

Je les ai appelés par la grâce, attirés par la miséricorde, éprouvés par diverses tentations.

Je les ai remplis d'ineffables consolations, je leur ai donné la persévérance, j'ai couronné leur patience.

4. Je connais le premier et le dernier, et les embrasse tous d'un amour incomparable.

Je dois être loué dans tous les saints, béni au-dessus de tout et honoré en chacun d'eux, les ayant comblés d'une telle gloire et prédestinés, sans qu'ils eussent précédemment aucun mérite.

Ainsi qui méprise le moindre des miens n'honore pas le plus grand ; car j'ai fait le petit comme le grand.

Et qui rabaisse un des saints, rabaisse et moi-même et tous ceux qui règnent au ciel.

Tous ne sont qu'un par le lien de la charité ; c'est même sentiment, même volonté, et tous s'entr'aiment dans l'unité.

[1] Psaume XX, 3. — [2] Saint Jean, XV, 19.

5. Et, ce qui est supérieur encore, ils m'aiment plus qu'eux-mêmes et que leurs mérites.

Car, ravis au-dessus d'eux et dégagés de leur propre amour, ils se plongent tout entiers dans mon amour et s'y reposent en le savourant.

Rien ne saurait ni les détourner ni les faire déchoir, parce que, remplis de l'éternelle vérité, ils brûlent d'une charité inextinguible.

Qu'ils se taisent donc sur l'état des saints, les hommes charnels et terrestres qui ne savent aimer que leurs joies personnelles. Ils retranchent et ajoutent selon leur caprice, et non comme il plaît à l'éternelle vérité.

6. En plusieurs c'est ignorance, en ceux-là surtout qui, peu éclairés, aiment rarement quelqu'un d'un amour spirituel et parfait.

Une inclination naturelle et une amitié tout humaine les attirent vers tel ou tel saint, et ils appliquent au ciel leurs sentiments de la terre.

Mais la distance est infinie entre ce que pense l'homme imparfait, et ce que découvre l'homme éclairé des révélations célestes.

7. Gardez-vous donc, mon fils, de discuter curieusement ces choses, qui dépassent votre intelligence; aspirez et travaillez plutôt à mériter, fût-ce la dernière place au royaume de Dieu.

Et quand quelqu'un saurait qui est plus saint ou plus grand dans le royaume des cieux, que lui servirait cette connaissance, s'il n'y apprenait à s'humilier devant moi et à me glorifier davantage ?

Qui songe à la grandeur de ses péchés, à son peu de vertu, et combien il est éloigné de la perfection des saints, se rend plus agréable à Dieu qu'un autre qui dispute sur leur degré d'élévation dans la gloire.

Mieux vaut prier les saints avec ferveur et larmes, et implorer humblement leurs glorieux suffrages, que de chercher vainement à scruter le secret de leur état.

8. Ils sont heureux et satisfaits ; si nous savions être contents de cela et réprimer nos vains discours !

Ils ne se glorifient point de leurs mérites, car, ne s'attribuant aucun bien, mais rapportant tout à moi, qui leur ai tout donné par une infinie charité, ils débordent d'un tel amour de la Divinité et d'une telle joie, que rien ne manque à leur gloire, ni ne peut manquer à leur félicité.

Plus ils sont élevés dans la gloire, plus ils sont humbles en eux-mêmes, se rapprochent de moi et me deviennent chers.

Aussi est-il écrit : *Ils abaissaient leurs couronnes devant Dieu, tombaient prosternés en présence*

de l'Agneau, et adoraient Celui qui vit dans les siècles des siècles [1].

9. Plusieurs demandent *qui est le premier au royaume de Dieu* [2], ignorant s'ils seront dignes d'avoir place parmi les derniers.

C'est beaucoup d'être même le plus petit dans le ciel, où tous sont grands, parce que tous s'appelleront et seront fils de Dieu.

Le moindre des élus vaudra mille hommes et le pécheur de cent ans mourra [3].

Aussi, mes disciples, ayant demandé qui serait le plus grand au royaume des cieux, reçurent cette réponse :

Si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Ainsi, qui se fera petit comme cet enfant, sera le plus grand au royaume des cieux [4].

10. Malheur à qui dédaigne de s'abaisser volontairement avec les petits ! car, la porte du ciel étant basse, ils n'y pourront passer.

Malheur encore aux riches qui ont ici-bas leur consolation [5] ! car, lorsque le pauvre entrera dans le royaume céleste, ils resteront dehors à gémir.

[1] Apocalypse, IV, 10; V, 14. — [2] Saint Matth., XVIII, 2. — [3] Isaïe, LX, 22; LXV, 20. — [4] Saint Matth., XVIII, 4. — [5] Saint Luc, VI, 24.

Humbles, réjouissez-vous ; pauvres, tressaillez d'allégresse *parce que le royaume de Dieu vous appartient* [1], si toutefois vous marchez dans la vérité.

RÉFLEXION

Assurément, rien n'est plus plausible, plus raisonnable ni mieux démontré que l'obligation de croire aux vérités de la foi. Et même la démonstration qu'on en donne a ce caractère éminent qu'elle est accessible à tous. La religion n'est point une chose arbitraire, une théorie imaginée par des philosophes en renom; elle vient de plus haut que le génie humain, je veux dire du ciel, unique source de toute vérité. Elle est entrée dans le monde et elle y subsiste sous la forme d'un fait ; et ce fait est éclatant, solennel, il remplit de son immensité les temps et les lieux. A ce titre, la religion se trouve à la portée de tout le monde; car il suffit d'organes sains et du plus vulgaire bon sens pour constater un fait.

Dieu a-t-il parlé aux hommes? voilà toute la question. Or, pourquoi ne leur parlerait-il pas? Il n'a pas dédaigné de les créer ; il ne peut dédaigner de les instruire. Ne saurait-t-il parler, lui dont la main a fait nos lèvres qui somnent, et

[1] Saint Luc, VI, 20.

notre oreille qui entend, et la parole qui vole d'un esprit à un autre esprit? N'aurait-t-il pas le secret de faire durer et de faire reconnaître sa parole, quand nous, qui n'avons qu'une existence si courte et une action si restreinte, savons pourtant imprimer sur nos œuvres le sceau de notre personnalité et leur donner de nous survivre en échappant au ravage des siècles? Or, ces choses, non-seulement possibles, mais faciles à sa puissance, Dieu a daigné les faire : il a parlé aux hommes. Il a montré leur route à nos premiers parents ; d'un rayon de sa sagesse, il a éclairé la grande âme des patriarches et des prophètes ; au milieu des temps, il a parlé aux hommes par son Fils, le Verbe éternel, la lumière incréée. Voilà le fait. Les pères l'ont dit à leurs enfants, qui l'ont répété à la génération suivante, d'où il est parvenu aux arrière-neveux. Les siècles se le racontent et le monde retentit des échos de cette voix qui ne cesse jamais. Ce fait, d'ailleurs, n'est point chose morte ni muette : il est élevé à l'état de société et se nomme l'Église ; et l'Église vit, enseigne, agit, se prouve elle-même par sa force de résistance et d'expansion, par sa durée et par ses œuvres. Elle a traversé les siècles sans être écrasée sous les pas des peuples, ni sous les ruines des empires croulants. Elle a changé les lois, les mœurs, les con-

sciences, et naturalisé dans le monde le règne de l'Évangile.

Ainsi, que Dieu ait parlé et que sa parole existe, c'est un fait dont la vérité peut être démontrée à tous et ne peut être ébranlée par personne. Qu'il y ait, en cette parole qui vient de si haut et dit des secrets éternels, quelque chose de mystérieux et de supérieur à l'intelligence humaine, on ne doit pas s'en étonner ; au contraire, on devrait bien plus s'étonner qu'il en fût autrement, et une religion qui se vanterait d'être juste au niveau de tous les esprits serait, par là même, convaincue de fausseté. Par conséquent, lorsqu'on trouve dans la parole de Dieu certaines vérités incompréhensibles, ou relevées et obscures, ce n'est point un motif pour la rejeter avec incroyance, ni pour la discuter avec présomption. La raison découvre et montre l'obligation de croire. La foi prend alors le dessus et propose ses vérités particulières, soit revêtues de clarté, soit couvertes d'ombres mystérieuses. La raison dit quelquefois : Je ne comprends pas. Aussi n'est-ce point nécessaire, répond la foi ; vous savez que cela est, et voilà pourquoi on vous demande de croire ; il n'est pas besoin que vous sachiez comment cela se fait, et voilà pourquoi on ne vous demande pas de comprendre. Et, en effet, l'homme est environné de tant de

mystères, et il est tellement pour lui-même un secret, qu'il ne comprend presque rien autour de lui, et ne voit presque pas clair au dedans de lui ; comment donc prétend-il sonder et approfondir les mystères et les secrets de Dieu ?

O homme, crois d'une foi ferme les vérités que Dieu a révélées ; de la sorte ton cœur les goûtera, et ton esprit finira par les saisir dans une mesure utile à son bonheur. Surtout efforce-toi de les pratiquer, car la sainteté donne des lumières, et, du reste, on arrive au salut et l'on s'élève dans la gloire, non point par l'éclat d'une haute science, mais par des actes de vertu. Imite les saints pour régner avec eux ; un jour, tu comprendras leur gloire en la partageant.

CHAPITRE CINQUANTE NEUVIÈME

QU'IL FAUT METTRE EN DIEU SEUL TOUT ESPOIR ET TOUTE CONFIANCE.

LE FIDÈLE. Seigneur, quelle est ma confiance en cette vie, et ma meilleure consolation parmi tout ce qu'on voit sous le ciel ?

N'est-ce pas vous, Seigneur mon Dieu, dont la miséricorde est infinie ?

Où me suis-je trouvé bien, vous absent? et mal, vous présent?

J'aime mieux être pauvre pour vous que riche sans vous.

J'aime mieux être voyageur sur terre avec vous que de posséder le ciel sans vous. Où vous êtes, c'est le ciel ; où vous n'êtes pas, c'est la mort et l'enfer.

Vous êtes tout mon désir, et c'est pourquoi, loin de vous, il me faut gémir, pleurer et prier.

Pour être secouru dans mes besoins, je ne puis me confier pleinement qu'en vous seul, ô mon Dieu !

Vous êtes mon espérance, ma confiance, mon consolateur toujours fidèle.

2. *Tous cherchent leur intérêt*[1] ; vous ne voulez que mon salut et mon avancement, et tournez tout à mon bien.

Si vous m'exposez à beaucoup d'afflictions et d'adversités, c'est pour mon avantage ; car d'ordinaire vous éprouvez ainsi ceux qui vous sont chers.

En m'éprouvant, vous n'êtes pas moins digne d'amour et de louange que si vous m'inondiez de consolations célestes.

3. Je place donc en vous, Seigneur mon Dieu,

[1] Épît. aux Philipp., II, 21.

toute mon espérance et ma ressource, je dépose en vous toutes mes afflictions et mes angoisses ; car tout ce que je vois hors de vous n'est que faiblesse et qu'instabilité.

Ni les nombreux amis ne pourront me servir, ni les puissants m'aider, ni les sages me conseiller utilement, ni les livres savants me consoler, ni aucun trésor me racheter, ni aucun asile me garantir, si vous-même ne daignez me secourir, m'aider, me fortifier, me consoler, m'instruire et me défendre.

4. Car tout ce qui semble assurer la paix et la félicité, n'est rien sans vous et n'apporte réellement aucun bonheur.

Ainsi la perfection de tous les biens, la plénitude de la vie et l'abîme de la science, c'est vous ; et espérer uniquement en vous est la suprême consolation de vos serviteurs.

Mes yeux s'élèvent vers vous ; en vous je mets ma confiance, mon Dieu, Père des miséricordes.

5. Bénissez et sanctifiez mon âme par votre céleste bénédiction, afin qu'elle devienne votre demeure sainte, le trône de votre éternelle gloire, et que ce temple où vous daignez venir n'ait rien qui blesse les regards de votre majesté.

Selon la grandeur de votre bonté et l'abondance de vos miséricordes, regardez-moi [1], et

[1] Psaume LXVIII, 16 et 17.

exaucez la prière de votre pauvre serviteur, exilé loin de vous dans la ténébreuse région de la mort.

Protégez et conservez l'âme de votre humble serviteur parmi les nombreux périls de cette vie corruptible ; et, votre grâce l'accompagnant, conduisez-le par le chemin de la paix dans la patrie de l'éternelle lumière. Ainsi soit-il.

RÉFLEXION

Faut-il placer sa confiance ailleurs qu'en Dieu, puisqu'il est le père des hommes et le maître du monde ? Rien n'arrive que selon sa volonté ou par sa permission ; et c'est toujours la volonté et la permission d'un père. Il vous a donné la vie avec l'intelligence ; il vous a racheté, et chaque jour il vous envoie ses grâces pour vous sanctifier ; il vous a promis la gloire du ciel, et, pour vous aider à y parvenir, il vous montre la route et soutient vos pas. Qui donc s'est jamais montré plus tendre et plus père que Dieu? Or, c'est ce père si plein de bonté qui, ayant créé le monde par sa puissance, le gouverne par sa sagesse. A sa volonté se rattachent les événements qui remplissent ou dominent votre vie : la paix et les guerres, les prospérités et les fléaux. Quand les passions des hommes vous ap-

portent l'inquiétude et la douleur, c'est Dieu qui le permet; lorsqu'elles vous servent, c'est encore sa volonté qui intervient pour régler et conduire toutes choses dans l'intérêt des élus. Comme il a voilé le pur rayon de sa grâce sous les choses sensibles, de même il a caché sous les coups qui vous frappent sa main qui vous guérit, et sous les caprices effrénés des hommes ses desseins de justice et de miséricorde. Rien ne vous semble à sa place : c'est que Dieu prépare la vôtre, si vous ne lui résistez pas. Tout se montre à vous dans un état de trouble, de confusion et de chaos : c'est que Dieu veut porter l'ordre au fond de votre conscience. L'impie est récompensé : c'est pour affermir en votre âme l'espérance d'une autre vie et la confiance au juge des vivants et des morts. Vous souffrez sans l'avoir mérité, croyez-vous : alors si ce n'est pas pour expier vos fautes, c'est pour augmenter vos mérites et changer vos douleurs d'un jour en des joies éternelles.

Sachant toutes ces vérités, mettez en Dieu seul toute votre confiance. Dans l'épreuve, ne vous abandonnez pas au premier mouvement de la nature, et n'allez pas rechercher de toutes parts les causes particulières qui vous font souffrir pour murmurer contre elles. Ouvrez plutôt votre âme aux enseignements de la foi qui vous mon-

treront une seule main, la main de Dieu étendue sur vous; et alors, reconnaissant un père dans celui qui vous éprouve, la piété filiale amènera sur vos lèvres la bénédiction et la louange, au lieu des plaintes et des imprécations. Imitez ce petit enfant qui a du chagrin et qui se réfugie dans les bras de sa mère; il sait bien qu'arrivé là, il pourra tout braver et n'avoir plus ni peur ni peine; il a tant de fois senti qu'il n'est rien de vigilant et d'intrépide comme le cœur de sa douce gardienne! Jetez-vous de même dans le sein de Dieu. Qui peut aller jusque-là pour vous nuire? Et ne voyez-vous pas qu'en vous attaquant dans ce refuge, on met Dieu contre soi, et que, dès lors, on sera vaincu?

LIVRE QUATRIÈME

DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

EXHORTATION AFFECTUEUSE A LA SAINTE COMMUNION.

Jésus-Christ. *Venez à moi, vous tous qui travaillez et portez votre fardeau, et je vous soulagerai* [1].

Ma chair est le pain que je donnerai pour la vie du monde [2].

Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi [3].

Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui [4].

Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie [5].

RÉFLEXION

La sainte Eucharistie est le plus admirable comme le plus auguste des sacrements. Bien que tous aient pour but de ramener en Dieu les facultés de notre âme égarée ou distraite et les

[1] Saint Matth., XI, 28. — [2] Saint Jean, VI, 52. — [3] Saint Luc, XXII, 19; Ire Épitre aux Corinth., XI, 24. — [4] Saint Jean, VI, 57. — [5] *Ibid.*, 64.

affections de notre cœur perverti ou partagé, et qu'ils tendent ainsi à nous mettre en rapport intime avec la pureté, la simplicité et l'unité de Dieu, cependant aucun n'opère cet effet d'une façon plus merveilleuse que l'Eucharistie, et c'est pour cela qu'on l'appelle sainte communion. Les autres sacrements commencent l'œuvre de notre union avec Dieu, mais l'Eucharistie l'achève. Les autres nous donnent la grâce, mais l'Eucharistie nous unit à l'auteur même de la grâce. Les autres nous rapprochent de notre Père qui est au ciel ; mais l'Eucharistie, en nous faisant participer en paix à un même aliment et à un même breuvage, au corps et au sang de Jésus-Christ, nous impose à tous une mutuelle concorde, comme elle nous transmet une vie identique ; de sorte qu'elle nous unit tendrement à nos frères, en nous unissant à Dieu de la manière la plus intime.

En effet, par là même qu'il s'est livré à l'homme et pour l'homme, Dieu nous a fait connaître un ordre de bienfaisance et un degré de dévouement qui ont eu sur notre activité morale des résultats incalculables. Le précepte de la charité fraternelle a été sanctionné par le sang d'un Dieu, et la communion, en divinisant les chrétiens, les revêt d'une force supérieure, et les anime d'un amour invincible et pur. C'est ce qui a naturalisé dans l'Église catholique l'esprit

de sacrifice, et ce qui, chaque jour, y produit des miracles de dévouement, tels que le missionnaire et la sœur de la charité.

Voilà pourquoi Jésus-Christ, qui est venu sur la terre pour nous sauver, en nous rendant parfaits, s'adresse à notre cœur avec de si vives instances, et nous presse, avec des paroles si douces, de nous unir à lui dans la communion. Le Verbe éternel, dans l'incarnation, a pris notre forme et s'est fait semblable à nous ; le Verbe incarné veut, dans l'Eucharistie, nous rendre semblables à lui par le mystère d'une union toute céleste. Il faut donc préparer nos cœurs et aller à Jésus-Christ avec une bonne volonté et un empressement qui répondent à son grand amour, autant du moins que l'humaine faiblesse le permet.

CHAPITRE PREMIER

AVEC QUEL RESPECT IL FAUT RECEVOIR JÉSUS-CHRIST.

LE DISCIPLE. Ce sont vos paroles, ô Jésus, vérité éternelle ! quoiqu'elles n'aient été ni proférées dans le même temps, ni écrites en un même lieu.

Puis donc qu'elles sont vôtres et véritables, je dois les recevoir toutes avec reconnaissance et foi.

Elles sont vôtres, car vous les avez dites, et miennes aussi, car vous les avez prononcées pour mon salut.

Je les reçois de votre bouche avec joie, pour qu'elles s'impriment mieux dans mon cœur.

Elles m'animent, ces paroles si tendres, pleines de douceur et d'amour; mais mes péchés m'épouvantent, et ma conscience impure m'éloigne d'un si grand mystère.

La douceur de vos paroles m'attire ; mais la multitude de mes fautes m'arrête.

2. Vous m'ordonnez d'approcher de vous avec confiance si je veux avoir part avec vous, et de recevoir l'aliment d'immortalité, si je veux obtenir la vie et la gloire éternelle.

Venez à moi, vous tous qui travaillez et portez votre fardeau, dites-vous, *et je vous soulagerai* [1].

Oh ! douce et aimable parole pour l'oreille d'un pécheur ! vous-même, Seigneur mon Dieu, invitez le pauvre et l'indigent à recevoir votre corps sacré !

Mais qui suis-je, Seigneur, pour oser aller à vous ?

Les cieux des cieux ne sauraient vous contenir [2], et vous dites : Venez tous à moi.

[1] Saint Matth., XI, 28. — [2] III Rois, VIII, 27.

3. Pourquoi cette condescendance miséricordieuse, et une invitation si tendre ?

Comment oserai-je y répondre, n'apercevant en moi-même aucun bien d'où je puisse tirer confiance ?

Comment vous recevrai-je en ma maison, ayant si souvent offensé votre infinie bonté ?

Les anges et les archanges, les saints et les justes vous adorent en tremblant, et vous dites : Venez tous à moi.

Si vous-même ne le disiez, Seigneur, qui le croirait ?

Et si vous-même ne l'ordonniez, qui oserait approcher ?

4. Noé, cet homme juste, travailla cent ans à construire l'arche, pour se sauver avec quelques personnes ; et moi, comment pourrai-je me préparer, en une heure, à recevoir dignement le Créateur du monde ?

Moïse, votre grand serviteur et votre ami privilégié, fit une arche d'un bois incorruptible qu'il revêtit d'un or très-pur, afin d'y déposer les tables de la loi ; et moi, créature corrompue, j'oserai recevoir si facilement l'auteur de la loi et le dispensateur de la vie !

Salomon, le plus sage des rois d'Israël, mit sept ans à bâtir un temple magnifique pour glorifier votre nom ; il en célébra la dédicace pen-

dant huit jours; il offrit mille hosties pacifiques, et, aux éclats des trompettes, aux cris d'allégresse, il plaça solennellement l'arche d'alliance dans le lieu qu'elle devait occuper.

Et moi, misérable et le plus pauvre des hommes, comment vous introduirai-je en ma maison, sachant à peine employer pieusement une demi-heure? Et puissé-je avoir, une seule fois, employé dignement un moindre temps encore !

3. O mon Dieu ! quel zèle ont déployé ces hommes pour vous plaire !

Hélas ! que je fais peu de chose ! que je mets peu de temps à me préparer à la communion !

Rarement suis-je bien recueilli, plus rarement libre de toute distraction.

Et, certes, en votre salutaire et divine présence, aucune pensée profane ne devrait m'envahir, aucune créature m'occuper; car ce n'est pas un ange, mais le Seigneur des anges qui daigne venir en moi.

6. Cependant quelle infinie distance entre l'arche d'alliance avec ce qu'elle renfermait, et votre corps très-pur avec ses ineffables vertus; entre les sacrifices de la loi, figures de l'avenir, et l'hostie véritable de votre corps, accomplissement de tous les anciens sacrifices !

7. Pourquoi donc n'éprouvé-je pas plus d'ardeur en votre adorable présence?

Comment me préparé-je avec si peu de soin à recevoir vos mystères sacrés, lorsque ces saints d'autrefois, patriarches, prophètes, rois et princes avec tout le peuple, ont montré tant de zèle pour le culte divin ?

8. David, ce roi si religieux, dansa devant l'arche avec transport, au souvenir des bienfaits répandus sur ses pères ; il inventa divers instruments de musique, composa des psaumes qu'il fit chanter avec allégresse, et lui-même, animé de l'Esprit-Saint, les chanta souvent sur la harpe ; il apprit aux enfants d'Israël à louer Dieu de tout leur cœur, à le célébrer et le bénir, chaque jour, par des chants harmonieux.

Si l'arche d'alliance inspirait alors tant de ferveur, tant de zèle pour les louanges de Dieu, quelle révérence, quelle piété ne doit pas être la mienne et celle du peuple chrétien en présence du sacrement d'amour et en recevant le corps précieux de Jésus-Christ !

9. Plusieurs parcourent divers lieux pour visiter les reliques des saints ; ils s'étonnent au récit de leurs actions, admirent les vastes temples qu'on leur a bâtis, et baisent leurs ossements sacrés que l'or et la soie enveloppent.

Et voilà que vous êtes ici présent devant moi sur l'autel, vous, mon Dieu, le Saint des saints, le Créateur des hommes et le Seigneur des anges!

Souvent ces pèlerinages se font par curiosité et pour voir des objets nouveaux ; et l'on en rapporte peu de fruit pour se corriger, surtout lorsqu'on y va si légèrement et sans véritable contrition.

Mais ici, dans le sacrement de l'autel, vous êtes tout entier présent, ô Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme ! et l'on y recueille abondamment les fruits du salut éternel, toutes les fois qu'on vous reçoit dignement et avec piété.

Ce qui amène ici, ce n'est ni la légèreté, ni la curiosité, ni l'attrait sensible, mais une foi ferme, une vive espérance, une charité sincère.

10. O Dieu, invisible créateur du monde, que vous êtes admirable envers nous ! que vous traitez vos élus avec douceur et bonté, vous donnant à eux pour nourriture en ce sacrement !

Cela passe toute intelligence, cela surtout attire les cœurs pieux et les embrase d'amour.

Car vos vrais fidèles, toute leur vie attentifs à se corriger, reçoivent d'ordinaire en ce sacrement auguste un surcroît de ferveur et d'amour pour la vertu.

11. O grâce admirable et cachée du sacrement, connue des seuls fidèles de Jésus-Christ, mais que les âmes infidèles et asservies au péché ne peuvent ressentir !

Dans ce sacrement la grâce du Saint-Esprit est

conférée, l'âme y retrouve ses forces perdues, et là renaît sa beauté défigurée par le péché.

Si grande est quelquefois cette grâce, que, dans l'ardent amour qu'elle inspire, non-seulement l'âme, mais le corps débile s'anime d'une vigueur nouvelle.

12. Aussi faut-il regretter amèrement et déplorer la tiédeur et la négligence d'où vient notre peu d'empressement à recevoir Jésus-Christ, unique espérance et seul mérite des élus.

Car il est notre sanctification et notre rédemption; il est la consolation de notre pèlerinage et l'éternel bonheur des saints.

C'est donc déplorable que plusieurs s'occupent si peu de ce sacrement salutaire qui réjouit le ciel et conserve le monde.

O aveuglement et dureté du cœur humain! d'apprécier si mal ce don ineffable et d'en venir même à l'indifférence par l'usage journalier qu'on en fait!

13. Si ce sacrement adorable ne s'accomplissait qu'en un seul lieu, un seul prêtre dans l'univers consacrant la sainte hostie, avec quelle ardeur n'accourait-on pas en ce lieu et vers ce prêtre, pour voir célébrer les divins mystères?

Mais il y a plusieurs prêtres et Jésus-Christ est offert en plusieurs lieux, afin que la grâce et l'amour de Dieu pour l'homme paraissent d'autant

mieux que la sainte communion est plus répandue dans le monde.

Grâce à vous, bon Jésus ! pasteur éternel, qui daignez nourrir de votre corps et de votre sang précieux, nous pauvres et bannis, et nous inviter, de votre propre bouche, à recevoir ces saints mystères : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et portez votre fardeau, et je vous soulagerai* [1].

RÉFLEXION

Qui songe à la sainteté de l'Eucharistie comprend sans peine qu'on doit en approcher avec un religieux respect. Le corps du Sauveur est souverainement pur ; il est uni au Dieu vivant. C'est pourquoi il faut le recevoir dans un cœur sans tache, avec une foi parfaite et une vraie charité.

1. Rien sur la terre n'est aussi auguste que le corps et le sang du Seigneur ; aucune offrande n'égale cette hostie sacrée ; elle doit donc être présentée avec une conscience irréprochable et reçue dans une âme exempte de souillure. La conscience est sans reproche et l'âme sans souillure, quand le passé est effacé par une vraie contrition ; quand on n'obéit, dans le présent, à aucune inclination mauvaise ; quand on a, pour

[1] Saint Matth., XI, 28.

l'avenir, la ferme volonté d'éviter le mal et de faire le bien. C'est pourquoi purifions nos âmes par l'aveu de nos fautes, par l'eau salutaire de nos larmes et par les rigueurs de la pénitence ; que notre cœur s'amollisse, se laisse toucher de componction et se dégage entièrement de tous les liens et de toutes les affections qui l'attachent au péché.

2. Il nous faut une foi parfaite ; car c'est ici un doux mais profond mystère. Le Verbe est venu des splendeurs de l'éternité pour racheter la race déchue d'Adam ; du trône de sa gloire il s'est abaissé sur la terre, passant de la crèche à la croix, et de la croix sur l'autel, d'où il descend dans nos cœurs. C'est lui-même, avec son corps, son âme et sa divinité, qui se donne à nous. Sa parole est formelle ; puisqu'il est mort pour nous sauver, comment aurait-il parlé pour nous tromper ? Sa parole est donc digne de foi, et il n'y a pas moins de vérité dans ce qu'il a dit qu'il n'y a d'amour dans ce qu'il a fait. Sa parole, d'ailleurs, est simple, claire et forte : Ceci est mon corps, dit-il ; ceci est mon sang. Et il l'a prononcée la veille de sa mort, faisant ses dispositions testamentaires, et nous léguant un trésor digne d'un Dieu. O mon âme, affranchis-toi de toute erreur, de toute pensée terrestre ; songe à la sagesse, à l'amour et à la puissance de Dieu,

et comprends que, s'il ne t'avait donné qu'une figure de lui-même et qu'un pur symbole, il aurait fait ce que tout homme peut faire, et non pas ce qu'un Dieu seul peut accomplir. C'est pourquoi il est certain qu'il t'a laissé autre chose qu'un symbole et qu'une image, il t'a laissé sa substance même, tout ce qu'il est comme homme et comme Dieu. Crois donc et adore, mais surtout aime, afin de croire plus fermement et d'adorer avec plus de piété.

3. En effet, l'Eucharistie, étant la merveille de l'amour de Dieu pour les hommes, doit par là même exciter en nous le plus vif sentiment de charité. Nous recevons, en communiant, une nourriture et un breuvage qui donnent la vie surnaturelle ; nous mangeons un pain mystérieux qui est l'aliment de notre intelligence et soutient nos forces; nous buvons une eau salutaire qui jaillit jusqu'au ciel et se répand dans nos cœurs en flots de joie. Ainsi Jésus-Christ ne vit pas seulement pour nous, il vit encore en nous. Comment donc ne pas aimer un Dieu qui, le premier, nous a tant aimés? Il nous a prévenus dans sa bonté, il nous retient par sa douceur, et nous enrichit par sa présence. Lorsqu'il vient en nous par la communion, il y apporte la lumière, la pureté, le bonheur : une lumière supérieure à toute science humaine, une pureté qui réjouit la

conscience, un bonheur que rien n'égale ni ne remplace. Il faut donc aller avec un grand amour à la communion, puisque nous y trouvons un Dieu si digne d'être aimé, soit à cause de sa beauté, soit à cause du bien qu'il nous a fait.

CHAPITRE DEUXIÈME

QUE DIEU MONTRE A L'HOMME DANS L'EUCHARISTIE BEAUCOUP DE BONTÉ ET D'AMOUR.

LE DISCIPLE. M'appuyant sur votre bonté et votre grande miséricorde, je viens à vous, Seigneur : malade, je viens à mon Sauveur ; affamé et altéré, à la source de vie ; pauvre, au roi du ciel ; esclave, à mon maître ; créature, à mon Créateur ; désolé, à mon tendre consolateur.

Mais comment se fait-il que vous me visitiez ? Que suis-je pour que vous descendiez en moi ?

Comment un pécheur ose-t-il paraître devant vous ? Et comment daignez-vous approcher d'un pécheur ?

Vous connaissez votre serviteur et savez qu'il n'est en lui aucun bien qui mérite cette grâce.

Je confesse donc ma bassesse, reconnais votre

bonté, bénis votre miséricorde et vous rends grâces, à cause de votre immense charité.

Car vous agissez de la sorte, non pour mes mérites, mais pour vous-même, afin que je connaisse mieux votre tendresse et ressente plus d'amour et une humilité plus parfaite.

Puisqu'il vous plaît ainsi et qu'ainsi vous l'avez ordonné, je reçois votre grâce avec joie ; et puisse mon iniquité n'y point faire obstacle !

2. O très-doux et très-bon Jésus ! quel respect, quelles actions de grâces, quelles louanges perpétuelles on vous doit pour la réception de votre corps sacré, dont nul homme ne saurait dire l'excellence !

Mais que penserai-je dans cette communion, en m'approchant de mon Seigneur, que je ne puis révérer comme il faut, et que néanmoins je désire recevoir pieusement ?

Quelle pensée meilleure et plus salutaire que de m'humilier profondément devant vous et d'exalter votre infinie bonté pour moi ?

Je vous bénis, mon Dieu, et vous loue à jamais. Je me méprise et m'abaisse devant vous dans l'abîme de mon néant.

3. Vous êtes le Saint des saints, je suis le rebut des pécheurs.

Vous descendez vers moi, qui ne suis pas digne de lever les yeux vers vous.

Vous venez à moi, et voulez être avec moi, et m'invitez à votre banquet.

Vous m'offrez à manger un aliment céleste, le pain des anges, qui n'est autre que vous-même, *pain vivant qui êtes descendu des cieux et donnez la vie au monde* [1].

4. Voilà d'où vient votre amour et comment brille votre miséricorde. Quelles actions de grâces et quelles louanges on vous doit en retour !

O conseil utile et salutaire d'avoir institué ce sacrement ! ô suave et délicieux festin où vous devenez notre nourriture !

Oh ! combien merveilleuses sont vos œuvres, Seigneur, combien grande votre puissance, ineffable votre vérité !

Vous avez dit, et tout a été fait, et tout s'est fait comme vous l'avez ordonné.

5. Chose admirable, digne de foi et supérieure à l'intelligence humaine, que vous, Seigneur mon Dieu, vrai Dieu et vrai homme, soyez contenu tout entier sous les humbles espèces du pain et du vin, et mangé, sans être consumé, par qui vous reçoit.

Seigneur de toutes choses, vous qui, n'ayant besoin de personne, avez voulu habiter en nous par votre sacrement, conservez sans tache mon

[1] Saint Jean, VI, 48.

cœur et mes sens, afin qu'avec la joie d'une conscience pure, je puisse plus souvent célébrer et recevoir pour mon salut éternel vos mystères principalement institués pour votre gloire et le perpétuel souvenir de votre amour.

6. Réjouis-toi, mon âme, et rends grâces à Dieu d'un présent si magnifique, de l'ineffable consolation qui t'est laissée en cette vallée de larmes.

Toutes les fois que tu renouvelles ce mystère et reçois le corps du Seigneur, tu continues l'œuvre de ta rédemption et participes à tous les mérites de Jésus-Christ.

Car la charité de Jésus-Christ ne diminue jamais, et jamais ne s'épuise sa puissante propitiation.

Il faut donc te disposer toujours à cet acte par un renouvellement d'esprit, et méditer attentivement ce grand mystère de salut.

Il doit te paraître aussi grand, nouveau et doux quand tu célèbres ou entends la messe, que si ce jour-là même Jésus-Christ, descendant pour la première fois dans le sein de la Vierge, se faisait homme, ou que, suspendu à la croix, il souffrit et mourût pour le salut du monde.

RÉFLEXION

Jésus-Christ a fait éclater son amour dans tous les mystères de sa vie, dans sa passion douloureuse et dans sa mort pleine d'ignominie ; mais il l'a fait éclater surtout dans le sacrement de l'autel, où tout conspire à nous montrer quelle est sa charité pour les hommes. Il est vrai, dans l'incarnation, le Verbe éternel a élevé, ennobli et divinisé en sa personne la nature humaine ; mais, par l'Eucharistie, c'est chacun de nous qui est déifié : la chair du Sauveur devient notre chair, et son sang notre sang ; son âme soutient notre âme, Dieu s'unit à sa créature. Nous sommes un avec Jésus-Christ, comme il est un avec son Père. Il est vrai encore, au Calvaire, Jésus-Christ s'est offert pour rédemption générale du monde ; mais, sur l'autel, c'est à chacun de nous qu'il se donne et pour chacun de nous qu'il s'immole tous les jours, si nous voulons prendre part au sacrifice. Où trouve-t-on plus d'abaissement et d'amour que dans le mystère de l'autel, puisqu'il renferme le Sauveur daignant demeurer avec nous, vivre pour nous, et nous transformer en lui par sa bonté infinie ?

1.° Pendant que ses ennemis conjurent sa perte et lui préparent la mort, il institue l'Eucharistie, répondant à une noire trahison par un acte d'ad-

mirable amour, qui s'étend à tous les siècles et à tous les lieux. Il consent à faire son séjour parmi les hommes, à devenir leur refuge dans les périls, leur consolation dans les peines, leur force et leur aliment ; ses délices sont vraiment d'être avec les enfants des hommes.

2. De même qu'il vit avec nous, le Sauveur vit aussi pour nous, qui sommes le cher objet de sa sollicitude. Par ses prières et ses supplications, il porte remède à nos maux ; par l'efficacité de son corps et de son sang, il appelle sur la terre et répand dans nos cœurs les lumières de la foi, l'ardeur de l'espérance, les trésors de la charité ; par les mérites de son sacrifice constamment renouvelé sur l'autel, il obtient de son Père que les fruits de sa vie et de sa mort nous soient appliqués. Du pied de la croix coule sans cesse le torrent des grâces qui arrivent à chacun de nous par la messe et la communion. Quand le divin Médiateur habite ainsi parmi nous, il prie, il gémit ; il implore et obtient notre pardon ; il plaide et gagne notre cause devant son Père. C'est de lui que nous vient l'humble résignation dans les épreuves et dans la souffrance ; c'est lui qui nous mérite la grâce de vaincre les tentations, de pleurer nos péchés, de pratiquer la pénitence et d'avancer dans la vertu.

3. Enfin Jésus-Christ nous transforme en lui,

pourvu que nous n'y mettions pas d'obstacle. Sa vie doit passer dans les chrétiens pour détruire ce qu'ils ont de terrestre et de mortel, en les préparant à l'immortalité et au bonheur céleste. Or, c'est par l'Eucharistie que s'accomplit la transmission de la vie divine dans le cœur des hommes, au degré nécessaire pour les élever à la hauteur de leur vocation. Cette vie est créée et commencée en nous par le baptême, fortifiée par la confirmation, réparée par la pénitence ; mais elle se développe, s'agrandit et se perfectionne graduellement par la sainte Eucharistie. Dans son union avec le Verbe, qui est esprit et vie, la chair du Sauveur contracte une vertu merveilleuse qui nous change en d'autres hommes : terrestres et charnels par l'origine, nous devenons spirituels et célestes par la grâce de la communion ; nos corps participent à ce bienfait et prennent le germe de cette glorieuse immortalité qui leur est réservée.

Puisque Jésus-Christ demeure parmi nous, sachons demeurer avec lui ; puisqu'il vit pour nous, apprenons à vivre pour lui ; puisqu'il veut nous changer par la vertu de son corps et de son sang, tâchons de répondre à ce dessein plein d'amour par de saintes et fréquentes communions.

CHAPITRE TROISIÈME

QU'IL EST UTILE DE COMMUNIER SOUVENT.

LE DISCIPLE. Je viens à vous, Seigneur, pour goûter votre don et me réjouir dans le banquet sacré que *votre tendresse a préparé pour le pauvre, ô mon Dieu*[1] !

En vous se trouve tout ce que je puis et dois désirer : vous êtes mon salut et ma rédemption, mon espérance et ma force, mon honneur et ma gloire.

Réjouissez donc aujourd'hui *l'âme de votre serviteur, parce que j'ai élevé mon âme vers vous*[2], Seigneur Jésus.

Je désire maintenant vous recevoir avec respect et ferveur ; je voudrais vous introduire en ma maison pour mériter d'être béni de vous, comme Zachée, et d'être compté parmi les enfants d'Abraham.

Mon âme soupire après votre corps, mon cœur brûle de s'unir à vous.

2. Livrez-vous à moi, et cela me suffit ; car, sans vous, nulle consolation n'est efficace.

[1] Psaume LXVII, 10. — [2] Psaume LXXXV, 3.

Je ne puis être sans vous, ni vivre, si vous ne me visitez.

Il faut donc m'approcher souvent de vous et vous recevoir pour le salut de mon âme, de peur que, privé de cette céleste nourriture, je ne défaille en chemin.

C'est ainsi, très-miséricordieux Jésus ! que, prêchant aux peuples et les guérissant de divers maux, vous dites un jour : *Je ne veux pas les renvoyer à jeun dans leurs maisons, de peur qu'ils ne défaillent en route* [1].

Traitez-moi donc de même, vous qui, pour la consolation des fidèles, avez voulu demeurer en ce sacrement.

Car vous êtes le doux aliment de l'âme ; et qui vous aura reçu dignement partagera l'héritage de l'éternelle gloire.

Pour moi, qui tombe et pèche si souvent, qui me ralentis et m'abats si vite, il faut me renouveler, me purifier et me ranimer par des prières et des confessions fréquentes et par la réception de votre corps sacré ; car, si je m'en abstiens trop longtemps, j'abandonnerai mes saintes résolutions.

3. *Les instincts de l'homme l'inclinent au mal dès l'enfance* [2], et, ce remède divin ne

[1] Saint Matthieu, xv, 32. — [2] Genèse, viii, 21.

l'aidant pas, il s'y enfonce encore davantage.

La sainte communion retire donc du mal et affermit dans le bien.

Puisque trop souvent je suis négligent et tiède lorsque je communie ou célèbre la messe, que serait-ce, si je ne prenais cet aliment et ne cherchais ce puissant secours ?

Je ne suis pas tous les jours assez bien disposé pour recevoir les saints mystères ; cependant j'aurai soin d'en approcher aux temps convenables et de participer à une telle grâce.

Car c'est la principale consolation de l'âme fidèle, *voyageant loin de vous dans un corps périssable* [1], de songer souvent à son Dieu et de recevoir avec ferveur son bien-aimé.

4. O merveilleuse condescendance de votre bonté pour nous ! Seigneur mon Dieu, de qui tous les esprits tiennent l'être et la vie, vous daignez visiter une âme si pauvre, et, avec toute votre divinité et votre humanité, rassasier sa faim !

Heureuse, et bienheureuse l'âme qui peut vous recevoir avec amour, Seigneur mon Dieu, et déborder alors d'une joie spirituelle !

Oh ! quel puissant Seigneur elle reçoit ! quel hôte aimable elle accueille ! quel doux compa-

[1] IIe Épître aux Corinthiens, v, 6.

gnon elle choisit ! quel fidèle ami elle se donne ! quel beau et noble époux elle embrasse ! qu'il est digne d'être aimé par-dessus tout ce qu'on aime et tout ce qui est désirable !

Que le ciel et la terre avec toute leur magnificence se taisent devant vous, ô mon doux bien-aimé ; car tout ce qu'ils ont d'éclatant et d'admirable leur vient de vous, et ils n'égaleront jamais votre splendeur, ô vous *dont la sagesse est sans bornes* [1].

RÉFLEXION

Il est nécessaire que la communion soit sainte, et il importe qu'elle soit souvent répétée. On ne doit pas se familiariser avec les choses de Dieu ; mais on ne doit pas non plus s'en abstenir, sous prétexte de respect.

1. C'est l'intention de Jésus-Christ que l'homme vive dans la sainteté et qu'il prenne par conséquent tous les moyens de s'y maintenir. Or, l'Eucharistie ayant été instituée pour nous communiquer la vie de la grâce et la développer graduellement en nous, l'intention de Jésus-Christ est sans doute que nous allions souvent puiser cette vie à la source qu'il a libéralement ouverte dans l'Église. « Si vous ne mangez, dit-

[1] Psaume CXLVI, 5.

il, la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » De même que nous réparons fréquemment les forces de notre corps en prenant la nourriture qui lui convient, ainsi faut-il réparer les forces de notre âme, que la convoitise et les occupations extérieures affaiblissent sans cesse : puisque le besoin se renouvelle et subsiste, il y faut pourvoir d'une manière constante et soutenue. Tel est d'ailleurs l'esprit de l'Église, et telle sa pratique de tous les temps. Les premiers chrétiens rompaient chaque jour le pain eucharistique. A la vérité, ils vivaient dans une sainteté parfaite qui leur permettait d'approcher souvent de Dieu ; mais c'est précisément ce que l'Église demande à tous ses enfants par la bouche d'un saint et illustre docteur : Vivez de telle sorte, dit-il, que vous méritiez de communier tous les jours. « Les chrétiens doivent croire et révérer le sacrement d'Eucharistie avec une foi si ferme, avec tant de ferveur et de piété, qu'ils puissent fréquemment recevoir ce pain qui est au-dessus de toute substance, afin qu'il soit véritablement la vie de leur âme et la perpétuelle santé de leur esprit, et que la force qui leur en viendra les fasse passer des épreuves de ce pèlerinage au repos de la patrie céleste [1]. »

[1] Concile de Trente.

2. Il importe donc que le chrétien se dispose à recevoir, aussi souvent qu'il le pourra, le sacrement d'Eucharistie. S'il a déjà fait des progrès considérables dans le bien, la communion lui donnera de nouvelles forces et le rendra meilleur. S'il lui échappe encore des imperfections nombreuses, enfant prodigue, qu'il se lève, et secoue sa misère et revienne implorer son pardon. Attiré par la miséricorde divine, purifié par la charité du Sauveur, il trouvera dans le mystère de l'autel toutes les grâces nécessaires. La distance que son indignité ne lui permet pas de franchir, Dieu la comblera par sa bonté ; il répandra sur lui la lumière de la vérité, l'affermira dans la vertu ; il apaisera le bouillonnement de ses passions, donnant à son esprit la sérénité, et à son cœur le repos. C'est pourquoi disons avec le prophète : « Seigneur, Dieu des vertus, que votre tabernacle a de charmes pour moi ! Mon âme aspire à s'en approcher et son ardeur la consume. Mon cœur et ma chair tressaillent pour le Dieu vivant. Le passereau trouve une maison où il s'abrite, et la tourterelle un nid où elle pose ses petits ; moi, j'aurai vos autels, Dieu des armées, mon Seigneur et mon Roi. Heureux qui habite en votre maison, Seigneur ! il vous louera dans tous les siècles [1].

[1] Psaume LXXXIII, 1-7.

CHAPITRE QUATRIÈME

DES GRANDES GRACES ACCORDÉES A CEUX QUI COMMUNIENT AVEC FERVEUR.

LE DISCIPLE. Seigneur mon Dieu, *prévenez votre serviteur de vos douces bénédictions* [1], afin qu'il puisse approcher dignement et avec piété de votre sacrement auguste.

Rappelez mon cœur à vous et tirez-moi de mon profond assoupissement.

Visitez-moi dans votre salutaire bonté [2], pour que je goûte intérieurement votre douceur, cachée avec plénitude dans ce sacrement comme dans sa source.

Éclairez aussi mes yeux pour contempler un si grand mystère, et fortifiez-moi pour le croire d'une foi inébranlable.

Car c'est votre œuvre, et non l'œuvre de l'homme; c'est votre institution sacrée, et non une invention humaine.

Aussi nul par lui-même ne peut saisir et comprendre ces merveilles qui passent la pénétration des anges.

Que saurai-je donc, moi, pécheur indigne,

[1] Psaume XX, 3. — [2] Psaume CV, 1.

cendre et poussière, découvrir et connaître d'un mystère si profond ?

2. Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, avec une foi très-ferme, et par votre ordre, je m'approche de vous, plein d'espérance et de respect; et je crois sans hésiter que, Dieu et homme, vous êtes présent ici, dans le sacrement.

Vous voulez donc que je vous reçoive et m'unisse à vous dans la charité ?

C'est pourquoi je sollicite votre clémence et j'implore une grâce particulière, afin que, tout liquéfié d'amour, je m'écoule en vous, et ne cherche plus ailleurs aucune consolation.

Car ce sacrement si sublime et si auguste est le salut de l'âme et du corps, le remède de toute langueur spirituelle; il guérit les vices, réprime les passions, dompte les tentations ou les affaiblit, augmente la grâce, accroît la vertu, affermit la foi, fortifie l'espérance, enflamme et dilate la charité.

3. Par ce sacrement, vous avez répandu et souvent encore vous répandez beaucoup de grâces sur vos bien-aimés qui communient avec ferveur, ô mon Dieu ! soutien de mon âme, réparateur de l'humaine faiblesse, source de toute consolation intérieure.

Car vous les inondez d'abondantes consola-

tions parmi leurs peines ; de leur profond abattement, vous les élevez à l'espérance de votre protection ; par une grâce nouvelle, vous les ranimez et les éclairez intérieurement ; et de la sorte ceux qui se sentaient troublés et tièdes avant la communion, nourris ensuite de l'aliment et du breuvage céleste, éprouvent un heureux changement.

Vous traitez ainsi vos élus, afin qu'ils reconnaissent clairement et sachent par expérience tout ce qu'ils ont de faiblesse propre et tout ce qu'ils reçoivent de votre grâce et de votre bonté.

Car d'eux-mêmes froids, durs et sans ferveur, par vous ils deviennent zélés, pieux et fervents.

Qui s'approche humblement de la fontaine de suavité, sans en rapporter quelque douceur ? ou qui se tient près d'un grand feu sans en recevoir quelque chaleur ?

Or, vous êtes cette fontaine toujours pleine et surabondante, ce feu toujours ardent et qui ne s'éteint jamais.

4. Si donc je ne saurais puiser à la plénitude de la fontaine et m'y désaltérer pleinement, j'appliquerai cependant mes lèvres à l'ouverture où coule l'eau céleste, pour en recueillir au moins une petite goutte qui soulage ma soif et ne pas tomber dans une entière sécheresse.

Et si je ne puis encore être tout céleste et tout

de feu comme les chérubins et les séraphins, je tâcherai pourtant de m'animer à la piété et de préparer mon cœur, afin qu'en recevant avec humilité le sacrement de vie, je remporte au moins une légère étincelle du divin incendie.

Pour tout ce qui me manque, daignez y suppléer dans votre bonté et votre grâce, ô bon Jésus, Sauveur très-saint, qui avez appelé à vous tous les hommes en disant : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et portez votre fardeau, et je vous soulagerai* [1].

5. Je travaille à la sueur de mon front, j'ai le cœur brisé de douleur, mes péchés m'accablent, les tentations m'agitent, mille passions mauvaises m'enveloppent et me pressent ; et il n'est personne qui m'aide, me délivre et me sauve, si ce n'est vous, Seigneur mon Dieu, mon Sauveur, à qui je confie et moi-même et tous mes intérêts, afin que vous me gardiez et me conduisiez à la vie éternelle.

Recevez-moi pour l'honneur et la gloire de votre nom, vous qui m'avez préparé votre corps et votre sang pour nourriture et pour breuvage.

Faites, Seigneur mon Dieu, mon Sauveur, que par la fréquentation de vos mystères les sentiments de piété s'accroissent en moi [2].

[1] Saint Matth., xi, 28. — [2] Oraison de l'Église.

RÉFLEXION

Il n'est pas douteux que l'Eucharistie n'opère dans ceux qui communient dignement les grandes choses pour lesquelles Dieu l'a instituée. Or, Dieu l'a instituée, entre autres motifs, pour le salut de nos âmes et de nos corps : les corps y trouvent un principe de pureté et d'immortalité glorieuse ; les âmes, une source de lumière et d'amour divin.

1. Deux éléments de ruine physique et morale travaillent misérablement nos sens : c'est d'abord la fragilité de la chair qui lui rend la vertu difficile, et puis sa corruption originelle qui l'expose à la mort. Voyez ce qui se passe : qui pourrait compter tous ceux que l'attrait des joies sensuelles a pervertis? Qui sait les crimes bas dont les hommes emplissent leurs jours honteux et leurs nuits souillées? Comme une fleur qui éclôt dans un orage, la frêle adolescence est accueillie par la tempête des instincts grossiers ; l'âge mûr, en parcourant son ambitieuse carrière, dévore les plaisirs avec autant d'avidité qu'il en met à poursuivre les honneurs ; la vieillesse, comme un navire fatigué d'une longue course, n'arrive au port de l'éternité que poussée par les vents et les flots des passions qui troublent et lassent toute vie humaine. Et la mort,

qui l'évitera ? Qui ne se sent précipité par une force invincible vers cette nécessaire et suprême décadence ?

Or, Jésus-Christ nous a légué sa chair et son sang comme remède à ces maux qui fatiguent et humilient nos sens. Sanctifiée par son contact avec le Dieu vivant et trois fois saint, notre chair échappe à la sensualité et à la mort. A la sensualité : car la communion répand dans les cœurs une pureté merveilleuse ; c'est l'expérience de dix-huit siècles qui l'atteste ; ce sera, si nous le voulons, l'expérience de chacun de nous. Et la chair, consacrée par la présence d'un Dieu, échappe aussi à la mort, je veux dire à la destruction. Car comment pourraient périr à jamais ces membres tout pleins de Dieu ? Il a pris sous sa protection les froides murailles entre lesquelles se célèbre le sacrifice de la messe, et il a déclaré qu'on ne les profanerait pas impunément ; à plus forte raison ne permettra-t-il pas que notre corps, devenu sa chair et son sang, subisse sans retour les atteintes de la mort et s'anéantisse dans l'obscurité du tombeau.

2. L'âme est également fatiguée et humiliée par deux fléaux : l'erreur et l'égoïsme ; et c'est pourquoi Dieu l'a secourue par le sacrement d'Eucharistie, où la charité se trouve avec la vérité. Au milieu des doutes et des mensonges ré-

pandus partout et sur toutes choses, il y a des hommes qui affirment une doctrine avec assurance, qui la répandent avec dévouement, qui la croient et la prêchent si fort que rien ne peut les en détacher ni les faire taire. Ils savent vivre et au besoin mourir pour leur foi et pour le salut des âmes, dans un siècle sceptique et égoïste.

Or, c'est dans la communion qu'ils puisent la certitude et l'amour de la vérité, un calme et profond courage pour la répandre et la soutenir. Dans la communion ils puisent la charité qui les attache à Dieu par-dessus tout, et leur apprend à n'aimer tout le reste que selon Dieu. Un rayon émané du soleil de l'éternelle vérité les illumine, les touche et les persuade ; le feu de la charité divine descend dans leur âme et l'embrase. Ils rendent les choses de la terre en dégoût et tournent leurs désirs vers le ciel ; ils se soutiennent dans la vie, si pénible qu'elle soit, par un puissant amour de Dieu et par l'espérance d'une glorieuse immortalité. Les douleurs mêmes leur deviennent douces et chères, tant il y a de charmes et de bonheur à s'unir avec Jésus-Christ dans l'Eucharistie, soit pour la souffrance ou la joie, soit pour la vie ou la mort !

CHAPITRE CINQUIÈME

DE L'EXCELLENCE DE L'EUCHARISTIE ET DE LA DIGNITÉ DU SACERDOCE.

Jésus-Christ. Quand vous auriez la pureté des anges et la sainteté de Jean-Baptiste, vous ne seriez pas digne de recevoir ni de toucher ce sacrement.

Car ce n'est pas de ses mérites que l'homme tient le droit de consacrer et de toucher le corps de Jésus-Christ et d'avoir en nourriture le pain des anges.

Étonnant mystère ! sublime dignité des prêtres, auxquels est donné ce qui n'a point été accordé aux anges !

Car, seuls, les prêtres validement ordonnés dans l'Église ont le pouvoir de célébrer et de consacrer le corps de Jésus-Christ.

Le prêtre est le ministre de Dieu, usant de la parole de Dieu, selon le commandement et l'institution de Dieu ; mais le principal auteur du prodige, celui qui l'opère invisiblement, c'est Dieu, à la volonté de qui tout est soumis, aux ordres de qui tout obéit.

2. Vous devez donc, en ce sacrement auguste,

croire plus à la toute-puissance de Dieu qu'à votre sens propre, à n'importe quelle apparence visible ; c'est pourquoi il faut en approcher avec crainte et vénération.

Repliez-vous sur vous-même, et voyez quel ministère vous a conféré l'évêque par l'imposition des mains.

Vous voilà prêtre et consacré pour célébrer ; maintenant, fidèle et pieux, offrez à Dieu le sacrifice aux temps convenables, et tenez une conduite irrépréhensible.

Loin d'avoir allégé votre fardeau, vous êtes astreint au joug d'une discipline plus rigoureuse et devez atteindre une plus haute perfection.

Qu'un prêtre soit orné de toutes les vertus et donne aux autres l'exemple d'une vie sainte.

Que ses mœurs n'aient rien de vulgaire ni de pareil aux communes habitudes du monde ; mais qu'il vive comme les anges au ciel, ou comme les hommes parfaits sur terre.

3. Le prêtre, revêtu des habits sacrés, tient la place de Jésus-Christ, afin d'adresser à Dieu d'humbles supplications pour lui-même et pour tout le peuple.

Il porte, devant et derrière lui, le signe de la croix du Seigneur, afin de rappeler toujours la passion de Jésus-Christ.

Il porte la croix devant lui sur la chasuble,

pour considérer attentivement les traces de Jésus-Christ et s'appliquer avec ardeur à les suivre.

Il porte la croix derrière lui, afin d'endurer avec douceur pour Dieu tout le mal qu'on peut lui faire.

Il porte la croix devant lui, pour pleurer ses propres péchés ; derrière lui, pour pleurer aussi les péchés des autres par tendre pitié, et songer qu'il est établi médiateur entre Dieu et le pécheur.

Qu'il ne cesse point d'offrir des prières et des sacrifices, jusqu'à ce qu'il ait obtenu grâce et miséricorde.

Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, réjouit les anges, édifie l'Église, aide les vivants, soulage les morts, et se rend lui-même participant de tous les biens.

RÉFLEXION

Jésus-Christ a établi le sacerdoce pour que l'œuvre de la rédemption fût continuée sur terre jusqu'à la fin des temps. Les apôtres, investis de leur mission par le Sauveur lui-même, se sont toujours regardés comme ses représentants, et ils ont transmis à leurs successeurs cette noble idée du ministère sacré. Aussi, bien que tous les

états, par un certain côté, rentrent dans le plan de la Providence et qu'on n'en doive prendre aucun sans interroger la volonté de Dieu, cependant l'état ecclésiastique est encore moins abandonné que tous les autres au libre choix des hommes, et il suppose une particulière vocation de Dieu, à cause de la nature et de la sublimité des fonctions qui y sont attachées. Le sacerdoce est, en effet, une véritable transfiguration de l'homme, il l'investit d'une dignité souveraine. Il le tire d'un rang profane et le consacre, comme les vases que l'onction sainte a touchés cessent par là même d'être une chose vulgaire, comme le pain et le vin que l'on bénit pour le sacrifice sont séparés ainsi du reste des créatures. Aussi le sacerdoce réclame de ceux qu'on y appelle une sainteté conforme à une vocation si glorieuse : il faut devenir et rester prêtre par la vie et les vertus, quand on veut en recevoir le caractère ou porter honorablement le titre de prêtre. Et ces vertus ne consistent pas seulement dans l'exemption des fautes graves, mais encore dans la haine et la fuite des fautes légères, et dans le strict et généreux accomplissement des plus grands devoirs. Autrement on trahirait le ministère sacerdotal devant les hommes en ne les édifiant pas assez, et devant Dieu en ne procurant pas, comme on le doit, la gloire de son grand nom.

Dans ces conditions, le prêtre peut combattre efficacement le mal, aider ses frères à faire leur salut, et immoler sur l'autel la victime offerte pour la rédemption du monde et l'honneur de Dieu. Il est vraiment changé alors en un autre homme. A la place des doctrines terrestres et des fausses maximes, il possède les infaillibles enseignements du Verbe ; la grâce lui donne le goût et l'intelligence des vérités élevées que les esprits aveuglés et séduits par les passions trouvent toujours obscures ou odieuses. Communiant chaque jour, il se rapproche de Dieu par toutes les puissances de son âme, et se revêt de l'esprit du Seigneur, en même temps qu'il reçoit son corps adorable ; ainsi arrive-t-il à se détacher de la terre pour songer au ciel, à s'oublier lui-même avec humilité pour s'occuper des autres avec dévouement. Destiné à louer Dieu dans l'éternité, il s'y exerce dès ce monde, et, parce que la plus belle louange qu'on puisse adresser au Créateur, c'est une vie pure, il prie, réfléchit et travaille, faisant la guerre à ses penchants terrestres, luttant contre ses passions, corrigeant ce qu'il a d'imparfait et s'appliquant sans cesse à devenir meilleur. Pourquoi, en effet, le prêtre serait-il séparé des laïques et consacré à Dieu d'une façon spéciale, s'il n'avait pas des mœurs plus sévères, une vie plus sainte? Comment

pourrait-il être nommé pasteur et père spirituel des peuples, s'il ne leur donnait pas la vie de l'âme par sa doctrine solide, par ses exemples de vertu, par toutes ses fonctions saintement accomplies? Et ne faut-il pas qu'il ait les lèvres et les mains pures pour offrir à Dieu des prières et des sacrifices agréables? En un mot, le sacerdoce doit être saint dans ses ministres, comme il l'est dans son institution, son auteur et son but.

CHAPITRE SIXIÈME

PRIÈRE DU CHRÉTIEN AVANT LA COMMUNION.

LE DISCIPLE. Lorsque je considère, Seigneur, votre grandeur et ma bassesse, l'effroi me saisit et je reste confondu.

Car ne pas m'approcher de vous, c'est fuir la vie; et m'en approcher indignement, c'est encourir votre colère.

Que ferai-je donc, mon Dieu, mon refuge et mon conseil en mes besoins?

2. Enseignez-moi la voie droite, montrez-moi quelque courte pratique me disposant à la sainte communion.

Car il m'importe de savoir avec quelle dévotion et quel respect il faut préparer mon cœur, pour

recevoir avec fruit votre sacrement, ou célébrer ce grand et divin sacrifice.

RÉFLEXION

Qui peut se préparer, comme il convient, à la participation des saints mystères? car ce n'est point à un homme, c'est à Dieu même qu'il s'agit d'offrir une demeure ; ce n'est point un acte vulgaire, c'est la plus sublime action qu'il s'agit d'accomplir.

Rappelons-nous avec quelle sévérité Dieu maintint, dans l'ancienne loi, le respect des choses saintes : le peuple était exclu du sanctuaire où le grand prêtre pouvait seul entrer ; tous les Hébreux eurent défense d'approcher du Sinaï, où Moïse fut seul admis à converser avec le Seigneur ; Dieu frappa de mort Oza, qui, par un zèle indiscret, avait voulu soutenir l'arche confiée aux seuls lévites. Or, le sanctuaire ne contenait que des monuments tout matériels de l'alliance de Dieu avec les hommes ; le Sinaï n'est qu'une pierre inanimée où l'Éternel faisait luire un reflet de sa puissance en proclamant le Décalogue ; l'arche n'était faite que d'un bois revêtu de métal, et Dieu n'y habitait pas. Au contraire, dans l'Eucharistie, c'est Dieu même que nous recevons, c'est sa chair virginale, c'est son âme

très-pure, c'est sa divinité ; devant lui, les anges se voilent la face de leurs ailes; comment l'homme, né dans le péché, constamment faible et pervers, serait-il sans appréhension, lorsqu'il se propose de recevoir la sainte Eucharistie ?

Rappelons-nous le sacrifice du Calvaire, dont le sacrifice de l'autel est la continuation, afin d'exciter en nous aujourd'hui les sentiments qui nous eussent animés au pied de la croix. Certes, si faible que soit notre foi, avec quelle ardeur nous eussions embrassé l'instrument du supplice qui portait la victime de notre salut ! avec quel respect nous eussions recueilli et gardé le sang qui découlait de ses plaies sacrées ! quelle confiance et quel amour nous eût inspirés le Sauveur, s'il eût daigné nous tendre les bras, nous rassurer de sa douce parole en nous rappelant qu'il expirait pour effacer nos fautes! Or, toutes ces choses se trouvent dans le sacrifice de la messe auquel nous sommes invités à prendre part en recevant la communion : la foi nous montre sur l'autel le renouvellement de ces scènes déchirantes. Il faut donc exciter en nous les sentiments de componction et d'amour que demande et que mérite une telle victime mourant d'une telle mort.

CHAPITRE SEPTIÈME

DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE ET DE LA RÉSOLUTION DE S'AMENDER.

JÉSUS-CHRIST. Sur toutes choses, c'est avec profonde humilité de cœur, respect suppliant, foi parfaite, et pieuse intention d'honorer Dieu, que le prêtre doit s'approcher de ce sacrement pour le célébrer, le toucher et le recevoir.

Examinez soigneusement votre conscience, et, selon votre pouvoir, purifiez-la par une contrition sincère et une humble confession ; en sorte que vous n'ayez rien qui vous pèse ou vous cause des remords et vous empêche de venir à moi librement.

Ayez repentir de tous vos péchés en général ; regrettez et déplorez plus particulièrement les fautes de chaque jour.

Et, si le temps le permet, confessez à Dieu, dans le secret du cœur, toutes les misères issues de vos passions.

2. Gémissez et pleurez d'être encore si charnel et si mondain ;

Si immortifié dans vos inclinations, si plein d'orageuses convoitises ;

Si peu vigilant à garder vos sens, si souvent perdu dans mille imaginations vaines ;

Si incliné vers les choses extérieures, si négligent pour les intérieures ;

Si porté au rire et à la dissipation, si fermé aux larmes et à la componction ;

Si prompt pour le relâchement et la sensualité, si indolent pour l'austérité et la ferveur ;

Si curieux d'entendre des nouvelles et de voir de belles choses, si lâche à embrasser ce qui est humble et méprisé ;

Si ardent pour amasser, si avare pour donner, si dur pour retenir ;

Si inconsidéré à parler, si impuissant à vous taire ;

Si déréglé dans les mœurs, si indiscret dans les actions ;

Si avide dans les repas, si sourd à la parole de Dieu ;

Si prêt au repos, si lent au travail ;

Si éveillé pour les fables, si endormi pour les saintes veilles, si impatient d'en voir la fin, si dissipé en y assistant ;

Si négligent à réciter l'office, si tiède en célébrant, si aride dans la communion ;

Si aisément distrait, si rarement bien recueilli ;

Si vite ému de colère, si prompt à blesser autrui ;

Si enclin à juger, si sévère à reprendre ;

Si joyeux dans la prospérité, si abattu dans l'adversité ;

Si fécond en bonnes résolutions, et si stérile en bonnes œuvres.

3. Après avoir confessé et déploré ces défauts et tant d'autres avec douleur et profond sentiment de votre faiblesse, prenez la ferme résolution de vous corriger et d'avancer dans la vertu.

Ensuite, avec pleine résignation et sans réserve, offrez-vous, sur l'autel de votre cœur, comme un holocauste perpétuel, en l'honneur de mon nom, m'abandonnant avec confiance et votre corps et votre âme.

Ainsi mériterez-vous de célébrer dignement l'auguste sacrifice et de recevoir avec fruit le sacrement de mon corps.

4. Car il n'est pas d'oblation meilleure, ni de plus grande satisfaction pour les péchés, que de s'offrir à Dieu purement et tout entier, en lui offrant, à la messe et dans la communion, le corps de Jésus-Christ.

Si l'homme fait ce qu'il peut, et se repent véritablement toutes les fois qu'il s'approchera de moi pour implorer grâce et pardon : *J'en jure par moi-même*, dit le Seigneur, *je ne me sou-*

viendrai plus de ses péchés, mais ils lui seront tous remis ; car je veux, non la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive [1].

RÉFLEXION

Que l'homme s'éprouve lui-même, dit saint Paul, et qu'il participe ensuite au pain sacré et au calice du salut. Qu'est-ce que s'éprouver, si ce n'est connaître le véritable état de sa propre conscience et la purifier de toute souillure ? Il faut donc porter sur nous-mêmes un regard sévère, discerner le mal qui est en nous et les inclinations que nourrit notre cœur, afin de détruire le mal par un sincère repentir et de diriger nos inclinations selon la volonté de Dieu. C'est pourquoi pensons à notre vie entière avec sérieuse attention, non pas en fuyant les remords qui nous viennent, mais en les interrogeant et les écoutant avec application d'esprit. Sachons nous juger selon la vérité de l'Évangile et l'enseignement de l'Église, non d'après les principes d'une vertu mondaine ; et pour cela mettons-nous devant Dieu, car il n'y a que son jugement qui soit vrai et irréformable. Faisons d'ailleurs cet examen de nous-mêmes, non pas seulement avec notre froide mémoire et pour y rappeler nos

[1] Ézéchiel, XXIII, 22 ; XXXIII, 11.

fautes, mais avec notre cœur et pour y exciter l'amertume de nos regrets.

Le mal se cache dans les profonds replis de notre conscience ; il faut y fouiller pour le découvrir et l'amener au grand jour, afin qu'il y meure : l'avoir connu, ce sera souvent l'avoir vaincu. Presque tous les hommes se font à eux-mêmes de funestes illusions, en déguisant sous des formes plus ou moins plausibles ce qu'ils veulent garder de penchants mauvais et d'amour pour les créatures ; en sorte qu'au lieu d'adorer en esprit et en vérité, ils rendent un certain culte à de secrètes idoles qu'ils portent dans leur cœur. En effet, on honore ce qu'on aime ; et, dès qu'on aime quelque chose autrement que Dieu ne le veut, on transporte par là même à la créature l'hommage uniquement dû au Créateur. Or, toutes ces attaches sont un mal ou une occasion de mal ; et plus elles sont douces et chères, et plus elles savent se dérober à notre propre censure, plus il importe de nous examiner à fond pour les connaître, en gémir et les combattre. Afin de recevoir dignement et avec fruit la sainte Eucharistie, dégageons notre âme de tout ce qui la retient, l'occupe et la remplit. Ce que les choses créées y prennent de place est perdu pour le Créateur, et par la même raison Dieu nous accorde ses grâces avec d'autant plus d'abondance

que notre cœur est plus vide d'affections terrestres. Ainsi donc, que la mortification détruise tout ce que Dieu n'approuve pas en nous, que l'humilité nous affranchisse de toute estime propre, que la foi élève nos pensées, que la charité nous tienne le cœur pur et dilaté, et l'Eucharistie nous inondera des flots de la vie spirituelle.

CHAPITRE HUITIÈME

DE L'OBLATION DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX ET DE LA RÉSIGNATION DE SOI-MÊME.

Jésus-Christ. Comme je me suis volontairement offert pour vos péchés à Dieu mon père, les bras étendus sur la croix et le corps dépouillé, de sorte que tout en moi fut sacrifié pour apaiser Dieu ;

Ainsi vous devez chaque jour, à la messe, vous offrir volontairement à moi, comme une victime pure et sainte, avec toute la force et l'affection dont votre cœur est capable.

Que vous demandé-je, sinon de vous abandonner entièrement à moi?

Tout ce que vous me donnez, hormis vous, ne m'est rien ; car c'est vous que je cherche, et non vos présents.

2. Tous les biens ne vous suffiraient pas sans moi ; ainsi tous vos dons ne peuvent me plaire sans vous.

Offrez-vous à moi, donnez-vous tout entier pour Dieu, et j'agréerai cette oblation.

Je me suis offert tout entier pour vous à mon Père ; je vous ai donné en nourriture tout mon corps et mon sang, afin d'être, moi tout à vous, et vous tout à moi.

Mais si vous demeurez en vous-même, sans abandon généreux à ma volonté, l'oblation n'est pas entière, et l'union entre nous ne sera point parfaite.

Ainsi l'offrande volontaire de vous-même entre les mains de Dieu doit précéder toutes vos œuvres, si vous voulez obtenir la liberté et la grâce.

Si bien peu sont éclairés et libres intérieurement, c'est qu'on ne sait pas renoncer entièrement à soi-même.

C'est mon irrévocable arrêt : *Qui ne renonce pas à tout ne peut être mon disciple* [1]. Si donc vous souhaitez d'être mon disciple, offrez-vous à moi avec toutes vos affections.

RÉFLEXION

Toute l'économie de la religion porte sur l'acte du Calvaire. La scène du monde a changé le jour

[1] Saint Luc, XIV, 15.

où Jésus-Christ mourut. Le décret de condamnation rendu, dès l'origine, contre l'humanité coupable, fut déchiré et attaché en lambeaux à la croix ; les fils d'Adam, régénérés par le sang du Sauveur, foulèrent aux pieds le serpent, leur ancien ennemi ; il y eut réconciliation du ciel avec la terre, et Dieu retrouva ses enfants. La croix partage le monde et l'histoire en deux ; elle ferma les siècles païens et ouvrit l'ère chrétienne ; elle chassa les ténèbres de l'idolâtrie et fit luire la lumière de la vérité ; sous l'effusion du sang divin, l'univers se sentit purifié de ses fautes ; le secret et le courage de la vertu, de la charité, de toutes les nobles choses lui furent accordés plus complétement qu'il ne les avait jamais eus. Il y a tant de puissance et une signification si haute dans le sacrifice du Calvaire, que la croix, instrument de supplice et symbole d'infamie, est devenue pour tous les peuples chrétiens un signe de gloire, et que, tous les ans, le jour anniversaire de la mort du Sauveur impose je ne sais quel religieux respect à ceux-là mêmes qui semblent d'ordinaire avoir perdu de vue le christianisme.

Or, ce que le sacrifice de la croix a produit dans le monde entier, il le produit proportionnellement en chacun de nous, dès que nous voulons y participer dans le sacrifice de l'autel : là, en effet, nous trouvons la lumière pour notre es-

prit, la charité pour notre cœur, la pureté pour nos sens, la grâce avec la vie pour toutes nos facultés. Mais cette transformation ne s'accomplit que si l'on prend réellement part au sacrifice en s'offrant soi-même avec une résignation parfaite. Toute la société des chrétiens est présentée à Dieu par Jésus-Christ, notre pontife ; quiconque se dérobe à cette offrande par un acte de sa volonté propre n'a point part à tous les fruits du sacrifice ; quiconque se place, au contraire, avec bonne volonté entre les mains de Dieu comme une victime, reçoit le prix de son dévouement dans les grâces qui lui sont départies. C'est pourquoi mourons avec le Sauveur immolé sur l'autel terrestre, pour revivre avec lui dans la gloire céleste.

CHAPITRE NEUVIÈME

QU'IL FAUT NOUS OFFRIR A DIEU AVEC TOUT CE QUI EST A NOUS ET PRIER POUR TOUS.

LE DISCIPLE. Seigneur, tout vous appartient, au ciel et sur terre.

Je veux me donner volontairement à vous et rester toujours le vôtre.

Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, je m'offre à vous aujourd'hui pour

vous servir à jamais, vous obéir et m'immoler sans cesse à votre gloire.

Recevez-moi avec l'oblation sainte de votre corps sacré, qu'en présence des anges, témoins invisibles, je vous offre aujourd'hui pour mon salut et celui de tout votre peuple.

2. Seigneur, toutes les fautes et tous les crimes que j'ai commis devant vous et vos saints anges, depuis le jour où j'ai commencé à pécher jusqu'à cette heure, je les mets sur votre autel de propitiation, afin que la flamme de votre charité les brûle, les consume et efface toutes les taches dont ils m'ont souillé, et qu'ayant purifié ma conscience, vous me rendiez votre grâce que le péché m'a ravie, et m'accordiez un pardon sans réserve et me receviez avec miséricorde au baiser de paix.

3. Que faire pour expier mes péchés, sinon de les confesser humblement, d'en gémir et d'implorer sans cesse votre clémence?

Je vous en conjure, exaucez-moi, soyez-moi propice, quand je parais devant vous, mon Dieu.

J'ai de tous mes péchés une extrême horreur; je n'y veux plus retomber jamais; j'en gémis, et toute ma vie j'en gémirai, prêt à faire pénitence et satisfaction selon mon pouvoir.

Pardonnez-moi, ô Dieu, pardonnez-moi mes péchés, pour l'honneur de votre saint nom; sau-

vez mon âme, rachetée de votre sang précieux.

Je m'abandonne à votre miséricorde et me remets en vos mains.

Traitez-moi selon votre bonté, et non selon ma malice et mon iniquité.

4. Je vous offre aussi tout le bien qui est en moi, quoique très-faible et très-imparfait ; daignez l'épurer, le sanctifier, le rendre plus digne de vous, l'avoir pour agréable, le perfectionner sans cesse, et me conduire à une heureuse fin, moi, faible, languissant et le dernier des hommes.

5. Je vous offre encore tous les pieux désirs des fidèles, les besoins de mes parents, de mes amis, de mes frères, de mes sœurs, de tous ceux qui me sont chers ; de ceux qui, pour votre amour, ont fait du bien tant à moi qu'aux autres ; de ceux qui ont demandé ou désiré que j'offrisse des prières et le saint sacrifice pour eux et pour les leurs, qu'ils vivent encore en la chair, ou soient sortis de ce siècle.

Que tous ressentent le secours de votre grâce, l'efficacité de vos consolations ; qu'ils soient protégés dans les périls, délivrés des peines, affranchis de tous maux, et vous rendent, avec joie, d'éclatantes actions de grâces.

6. Je vous offre enfin des prières et l'hostie de propitiation, principalement pour ceux qui m'ont

offensé, contristé, blâmé, ou m'ont fait quelque tort ou quelque peine ; pour tous ceux aussi que j'ai pu contrister, troubler, affliger et scandaliser par mes paroles ou mes actes, volontairement ou sans le savoir ; à tous daignez nous pardonner nos péchés et nos mutuelles offenses.

Seigneur, ôtez de nos cœurs les soupçons, l'aigreur, la colère, tout ce qui divise ou peut blesser la charité et diminuer l'amour fraternel.

Ayez pitié, Seigneur, ayez pitié de malheureux qui implorent votre miséricorde ; donnez-leur la grâce nécessaire, et rendez-nous tels que nous puissions jouir de vos dons et avancer vers la vie éternelle. Ainsi soit-il.

RÉFLEXION

Puisque nous avons un grand pontife établi sur toute la maison de Dieu, approchons de lui avec une volonté sincère, une foi parfaite, le cœur pur et les sens chastement gardés. Tous les chrétiens, en effet, quand ils assistent à la messe, doivent offrir à Dieu la victime adorable qui s'immole en son honneur et sans laquelle rien n'aurait de prix à ses yeux ; puis ils doivent s'offrir eux-mêmes comme membres de Jésus-Christ et de l'Église, et par conséquent avec les vertus qui distinguent les fidèles. On sait que Jésus-

Christ, après avoir purifié son Église par l'eau du baptême et la parole de vie, se l'est unie et incorporée en ramenant tout à l'unité : c'est la doctrine qu'il a si bien enseignée à ses disciples la veille de sa mort et qui nous a été développée ensuite par saint Paul. Jésus-Christ habite donc dans les fidèles, et les fidèles habitent en lui ; ils sont ses membres et forment avec lui un même corps dont il est le chef unique pour le régir, l'animer, le revêtir de sa propre gloire et le changer en lui ; de sorte que les chrétiens peuvent s'écrier avec un Père de l'Église : Soyez dans l'étonnement et la joie ; nous sommes devenus Jésus-Christ !

De ces principes, il suit qu'en s'offrant à son Père, Jésus-Christ offre également les fidèles qui sont ses membres et toute l'Église qui est son corps ; et ainsi nous sommes tous présentés à Dieu, chaque jour, comme une seule et même victime. Qui ne voit combien ce dogme nous rapproche les uns des autres par les liens les plus sacrés et les plus doux ? Le ciel et la terre s'unissent dans un embrassement mystérieux dont la suavité rejaillit sur nous. Les saints qui nous ont précédés dans la vie soutiennent notre faiblesse par la puissance de leurs suffrages ; ceux de nos amis qui, souffrant pour eux dans le purgatoire, ne peuvent encore intercéder efficace-

ment pour nous, reçoivent de nos prières et de nos sacrifices un allégement à leur douleur. Ici-bas, entre nous, membres d'un même corps, animés d'une même vie, il n'y a plus, si nous savons le comprendre, aucun motif de jalousie, de discorde et de haine. Le pied voudrait-il égarer le corps? l'œil a-t-il intérêt à tromper la main? et l'ouïe dira-t-elle au toucher : Vous ne m'êtes point nécessaire?

O hommes, qui ne vivez qu'un jour et trouvez le temps d'être méchants, qui avez si grand besoin de vivre unis et vous haïssez l'un l'autre, connaissez mieux votre nature et le caractère de la religion! Vous avez la même foi, la même grâce; vous êtes conviés au même banquet, le même sang de Jésus-Christ vous a rachetés et coule sur vous, une même patrie vous attend, et vous partagerez le même héritage, où il n'y aura plus de pauvreté, de souffrance ni de larmes. Venez ensemble au pied du même autel et priez l'un pour l'autre plus souvent que vous ne le faites; vous apprendrez à vous supporter mutuellement, à pardonner beaucoup, à n'offenser personne, à ne point vous diviser et vous faire la guerre pour ce qui passe, mais plutôt à vous aimer et vous unir entre les bras de l'Église qui est votre mère et sur le cœur de Dieu qui est votre père.

CHAPITRE DIXIÈME

QU'ON NE DOIT PAS SE DISPENSER LÉGÈREMENT DE LA SAINTE COMMUNION.

Jésus-Christ. Recourez souvent à la source de la grâce et de la miséricorde divine, à la source de toute bonté et de toute pureté, afin que vous puissiez être guéri de vos passions et de vos vices et devenir plus fort et plus vigilant contre les tentations et les artifices du démon.

L'ennemi, sachant quel fruit et quel puissant remède se trouvent dans la sainte communion, s'efforce de toute manière et en toute occasion d'en détourner et d'en éloigner, autant qu'il peut, les âmes fidèles et pieuses.

2. C'est, en effet, lorsqu'ils se disposent à communier, que plusieurs éprouvent les pires suggestions de Satan.

Cet esprit méchant, comme il est écrit au livre de Job, vient parmi les enfants de Dieu pour les troubler par sa perversité ordinaire, ou les rendre trop défiants et irrésolus, afin que, leur amour affaibli, leur foi ébranlée, ils renoncent à la communion ou n'en approchent qu'avec tiédeur.

Mais, loin de s'inquiéter de ses ruses et de ses suggestions, si honteuses, si horribles qu'elles soient, il faut rejeter sur lui toutes ces illusions.

Il faut mépriser ce misérable et s'en moquer, et ne point abandonner la sainte communion à cause de ses attaques et des mouvements qu'il excite.

3. Souvent encore on est arrêté par l'excessif désir d'une ferveur sensible et par certaines inquiétudes sur la confession.

Suivez l'avis de personnes sages et secouez l'anxiété et les scrupules, qui font obstacle à la grâce de Dieu et éteignent la ferveur de l'âme.

Pour quelque trouble ou peine d'esprit, n'omettez pas la sainte communion; mais confessez-vous au plus tôt et pardonnez volontiers toutes les offenses qu'on vous a faites.

Vous-même avez-vous offensé quelqu'un? demandez-lui humblement pardon, et Dieu vous pardonnera généreusement.

4. Que sert de tarder longtemps à se confesser, ou de différer la sainte communion?

Purifiez-vous promptement; hâtez-vous de rejeter le venin, et recourez au remède; cela vous vaudra mieux qu'un long retard.

Si vous différez aujourd'hui pour un motif, demain peut-être un plus grave surviendra;

ainsi vous pourriez être longtemps éloigné de la communion et de moins en moins disposé.

Secouez sans retard la langueur et la paresse d'aujourd'hui ; car on ne gagne rien à rester longtemps inquiet, longtemps troublé, et à s'abstenir des saints mystères pour des obstacles de chaque jour.

Au contraire, on perd beaucoup à différer longtemps la communion ; car cela cause d'ordinaire un profond assoupissement.

O douleur ! il est des âmes tièdes et relâchées qui saisissent avec joie les prétextes de différer leur confession, et qui désirent remettre la communion, pour n'être pas obligées de veiller avec tant de soin sur elles-mêmes.

5. Hélas ! qu'ils n'ont guère d'amour et de piété, ceux qui s'abstiennent si aisément de la sainte communion !

Qu'il est heureux et agréable à Dieu l'homme vivant de telle sorte et gardant une conscience si pure, qu'il serait en état et désirerait de communier tous les jours, s'il en avait la permission et pouvait le faire sans singularité !

Si l'on s'en abstient quelquefois par humilité ou pour légitime empêchement, c'est un respect digne d'éloges.

Mais quand c'est tiédeur, on doit se ranimer et faire ce qu'on peut ; Dieu secondera de tels

désirs, à cause de la bonne volonté, qu'il considère principalement.

6. Lorsqu'on est légitimement empêché, on conservera toujours l'intention et le pieux désir de communier, et alors on ressentira quelque fruit du sacrement.

Car chaque jour, à toute heure, l'âme pieuse peut, sans obstacle, faire avec fruit la communion spirituelle.

Et néanmoins, à certains jours et au temps marqué, elle doit recevoir avec amour et respect le corps du Rédempteur dans son sacrement, et y chercher plutôt l'honneur de Dieu que sa propre consolation.

Du reste, on communie spirituellement et l'on se nourrit invisiblement de Jésus-Christ, toutes les fois qu'on médite avec piété son Incarnation et sa Passion, et qu'on s'enflamme de son amour.

7. Qui se prépare à communier seulement aux approches d'une fête ou lorsque la coutume l'y pousse, sera souvent mal préparé.

Heureux qui s'offre en holocauste au Seigneur, toutes les fois qu'il célèbre le sacrifice ou communie !

Ne soyez, en célébrant les divins mystères, ni trop lent ni trop prompt ; mais suivez l'usage général et louable de ceux avec qui vous vivez.

Ne causez aux autres ni fatigue ni ennui ; restez dans l'ordre commun établi par les anciens, et consultez plutôt l'utilité d'autrui que votre piété particulière et vos sentiments.

RÉFLEXION

Il n'y a qu'un nom qui ait été donné aux hommes pour les sauver : c'est le nom de Jésus-Christ. La majesté d'un si beau nom nous protége contre la colère de Dieu irrité par nos crimes. La sainteté de ce nom céleste a réconcilié le ciel et la terre en nous purifiant de nos souillures. La force de ce nom puissant fait fuir les ennemis de notre salut, et, comme une armure impénétrable, repousse leurs traits empoisonnés. Sans doute l'efficacité du nom divin nous est appliquée par la foi : qui le salue et l'invoque en ressent la puissance. Mais s'il y a tant d'avantages à se couvrir ainsi du nom de Jésus-Christ, que sera-ce de se revêtir intérieurement de Jésus-Christ lui-même dans la sainte communion ? On participe alors à la vie, à la force, à la pureté et au bonheur de Dieu ; non pas toutefois qu'il ne faille déjà vivre pour approcher de la table sainte, car les aliments ne peuvent être donnés à un mort ; mais il se fait en nous une épuration et un accroissement de la vie surnaturelle

par le sacrement d'Eucharistie. « Je vis, disait l'Apôtre, ou mieux, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Nous devenons spirituels et divins, notre ardeur augmente et notre courage se fortifie ; et, comme autrefois les chrétiens allaient chercher à la table sainte la force de confesser leur foi au milieu des tourments, ainsi c'est à la table sainte que les chrétiens d'aujourd'hui trouvent la force de résister aux tentations, de vaincre leurs penchants et d'avancer dans la vertu.

Il faut donc nourrir et développer en soi le désir de la communion ; il faut recourir à cette source féconde pour y puiser les grâces les plus précieuses. Comment nous refuserait ses dons Celui qui met son trône en nous, qui daigne y habiter, ainsi que dans un sanctuaire, et devenir avec nous un même corps, une même chair, un même sang ? Comment nous refuserait sa gloire Celui qui nous apprend de sa propre bouche qu'on ne mourra point si on le reçoit dignement, et que l'on trouvera dans l'Eucharistie un principe de résurrection et de splendeur incomparable ? C'est pourquoi ceux-là sont malheureux et criminels qui n'ont qu'indifférence à l'égard d'un sacrement si riche et si nécessaire ; ceux-là sont à plaindre qui ne vont presque jamais converser avec Jésus-Christ présent à l'autel ; ceux-là se

dérobent aux conséquences de leur foi et ne savent pas en tirer les fruits, qui, durant la célébration des saints mystères, sont languissants, froids et distraits. Pour nous, tâchons de recevoir Dieu soit réellement, soit en esprit, avec ferveur et aussi souvent que l'occasion nous en sera donnée. Le recevoir réellement, tout le monde ne le peut pas chaque jour; mais chaque chrétien peut, tous les jours, s'unir en esprit à Notre-Seigneur et se préparer de la sorte à la communion sacramentelle. Ainsi se commence sur la terre la vie sainte et heureuse qui sera consommée dans le ciel.

CHAPITRE ONZIÈME

QUE LE CORPS DE JÉSUS-CHRIST ET L'ÉCRITURE SAINTE SONT TRÈS-NÉCESSAIRES A L'AME FIDÈLE.

LE DISCIPLE. O très-doux Seigneur Jésus! quelles délices pour l'âme pieuse partageant votre banquet, où l'aliment qu'on lui présente, c'est vous-même, son unique bien-aimé, le plus cher objet de ses désirs!

Je voudrais bien répandre en votre présence des pleurs d'amour, et, comme Madeleine, baigner vos pieds de mes larmes.

Mais où est cette piété ? où l'abondante effusion de larmes saintes ?

Certes, devant vous et vos saints anges, tout mon cœur devrait brûler et se fondre de joie.

Car vous m'êtes véritablement présent à l'autel, quoique caché sous des apparences étrangères.

2. Mes yeux ne pourraient vous contempler dans votre divine splendeur, et, devant l'éclat glorieux de votre majesté, le monde entier s'évanouirait.

C'est donc pour ménager ma faiblesse que vous êtes voilé dans votre sacrement.

Je possède réellement et j'adore Celui que les anges adorent au ciel; mais nous le voyons, moi seulement par la foi, eux face à face et sans voile.

Il faut me contenter du flambeau de la vraie foi, et marcher à sa lueur, *jusqu'au jour où, devant l'éternelle clarté, déclineront les ombres des figures* [1].

Mais *quand sera venu ce qui est parfait* [2], l'usage des sacrements cessera; car les bienheureux dans la gloire céleste n'ont plus besoin de secours.

Ils se réjouissent sans fin dans la présence de

[1] Cantique, II, 17. — [2] Ire Épitre aux Corinth., XIII, 10.

Dieu, et contemplent sa gloire face à face; inondés de lumière et transformés dans l'abîme de la Divinité, ils goûtent le Verbe de Dieu fait chair, tel qu'il fut au commencement, et qu'il sera durant l'éternité.

3. Au souvenir de ces merveilles, tout m'est fastidieux, même les consolations spirituelles; car, tant que je ne contemple pas clairement le Seigneur dans sa gloire, tout ce qu'ici-bas je vois et j'entends ne m'est rien.

Vous m'êtes témoin, Seigneur, que rien ne peut me consoler, nulle créature me tranquilliser; vous le pouvez seul, mon Dieu, que je désire éternellement contempler.

Mais c'est impossible tant que j'habiterai ce corps mortel.

Il faut donc me résigner avec grande patience et vous soumettre tous mes désirs.

Car, Seigneur, vos saints, qui maintenant triomphent avec vous dans les joies du ciel, ont aussi, pendant leur vie, attendu avec grande foi et grande patience l'avénement de votre gloire.

Je crois ce qu'ils ont cru; j'espère ce qu'ils ont espéré; où ils sont parvenus, j'ai la confiance d'y parvenir, aidé de votre grâce.

Jusque-là, je marcherai dans la foi, soutenu par leurs exemples.

J'aurai aussi les Livres saints pour me conso-

ler et m'instruire, et surtout votre corps sacré pour remède et refuge.

4. Car je sens qu'ici-bas deux choses me sont souverainement nécessaires; sans elles je ne pourrais supporter cette vie misérable.

Enfermé dans cette prison du corps, j'ai besoin d'aliments et de lumière.

Aussi, m'avez-vous donné, dans ma faiblesse, votre chair sacrée pour nourrir mon âme et mon corps, et *votre parole pour luire devant mes pas* [1].

Sans ces deux choses, je ne pourrais vivre; car la parole divine est la lumière de l'âme, et votre sacrement le pain de vie.

Ce sont encore deux tables placées dans le trésor de l'Église.

L'une est la table de l'autel sacré qui porte un pain sanctifié, c'est-à-dire le corps précieux de Jésus-Christ.

L'autre est la table de la loi divine, qui contient la doctrine sainte, enseigne la vraie foi et nous mène avec sûreté, par delà le voile, jusqu'au Saint des saints.

5. Grâces à vous, Seigneur Jésus, lumière de l'éternelle lumière, qui nous avez préparé cette table de la doctrine sainte par vos serviteurs les

[1] Psaume CXVIII, 105.

prophètes, les apôtres et les autres docteurs !

Grâces à vous, Créateur et Rédempteur des hommes, qui, pour manifester votre amour au monde, avez préparé le grand festin où vous offrez comme aliment, non l'agneau symbolique, mais votre corps adorable et votre sang !

Vous remplissez d'allégresse tous les fidèles et les enivrez du calice du salut, qui renferme toutes les délices du paradis et que les saints anges partagent avec nous, mais qu'ils savourent d'une façon plus heureuse.

6. Oh ! qu'il est grand et honorable le ministère des prêtres, qui peuvent consacrer le Dieu de majesté par des paroles saintes, le bénir de leurs lèvres, le tenir entre leurs mains, le recevoir dans leur bouche et le distribuer aux autres hommes !

Oh ! combien pures doivent être les mains, combien sainte la bouche, chaste le corps, immaculé le cœur du prêtre que visite tant de fois l'auteur de la pureté !

De la bouche du prêtre qui reçoit si souvent le sacrement de Jésus-Christ, il ne doit rien sortir que de saint, d'honnête et d'utile.

7. Qu'ils soient simples et pudiques les yeux qui contemplent habituellement le corps de Jésus-Christ.

Quelles soient pures et élevées vers le ciel les

mains accoutumées à toucher le Créateur du ciel et de la terre.

C'est aux prêtres surtout qu'il est dit dans la Loi : *Soyez saints, parce que je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu* [1].

8. Que votre grâce nous assiste, ô Dieu tout-puissant! afin que, revêtus du sacerdoce, nous sachions vous servir dignement et pieusement, dans la pureté d'une bonne conscience.

Et si nous ne pouvons mener une vie aussi innocente qu'il le faudrait, du moins accordez-nous de pleurer sincèrement nos péchés et de prendre humblement la ferme résolution de vous servir avec plus de ferveur.

RÉFLEXION

Un Père de l'Église a prononcé, longtemps avant l'auteur de l'*Imitation*, des mots célèbres et résumant avec justesse la doctrine de l'Église sur les rapports de la parole divine avec la sainte Eucharistie. « La parole de Dieu, dit-il, n'est pas moindre que le corps de Jésus-Christ ; et par suite autant nous mettons de sollicitude à ne pas laisser tomber de nos mains à terre le corps du Seigneur, quand on nous le présente, autant faut-il mettre de sollicitude à ne pas laisser tomber de notre cœur la parole de Dieu quand on

[1] Lévitique, XIX, 2.

nous l'annonce ; car il n'y a pas moins de faute à entendre avec négligence la parole de Dieu qu'à recueillir avec négligence le corps de Jésus-Christ. » Le Seigneur lui-même a autorisé ce rapprochement : un jour, une femme ayant loué la maternité de la vierge Marie, il répondit en louant ceux qui entendent et pratiquent la parole de Dieu ; et de la sorte il nous apprit qu'il n'y a pas moins de bonheur à recevoir sa parole dans un cœur bien disposé, qu'à recevoir substantiellement son corps adorable dans l'Eucharistie, qui est l'Incarnation prolongée. En un mot, le Verbe s'est fait chair dans le sein de la vierge Marie ; de même il se fait chair en venant dans nos âmes par la communion ; de même aussi sa parole, en passant dans nos cœurs et de là dans nos actes, donne un corps à son esprit et manifeste sa vie aux yeux des hommes.

De ces principes, il résulte que nous devons écouter la parole de Dieu avec des dispositions analogues à celles que nous apportons à la sainte communion, à celles mêmes que la sainte Vierge fit paraître dans le mystère de l'Incarnation. Ainsi la Mère de Dieu était préparée à la dignité où la grâce l'éleva par son admirable détachement des créatures et d'elle-même ; également il faut une conscience pure pour recevoir dignement Jésus-Christ dans la communion, et un

cœur dégagé des maximes et des goûts du monde pour entendre avec fruit la parole de Dieu. Ainsi encore la vierge Marie, possédant en elle le Verbe incarné, sentit s'accroître sa foi et sa charité ; de même, après la communion et sous l'influence de la parole de Dieu, la foi et la charité doivent s'augmenter dans l'âme humaine et lui faire chercher au-dessus de toutes les créatures le principe et le terme de toutes ses actions. Ainsi enfin la sainte Vierge donna Jésus-Christ au monde pour racheter les hommes, les instruire et les mener au ciel ; de même, après avoir communié et entendu la parole de Dieu, nous devons produire au dehors Jésus-Christ, c'est-à-dire montrer par toute notre vie qu'il habite en nos cœurs et le faire passer dans l'âme des autres par nos discours et nos exemples. C'est pourquoi recevons le sacrement d'Eucharistie, non par coutume et sans réflexion, mais avec foi, componction et respect ; non pas seulement de bouche, mais surtout de cœur ; non pas en gardant nos passions, mais en combattant nos vices. Également, écoutons la parole de Dieu avec des intentions pures et en ne cherchant que la vérité ; avec l'oreille du cœur, et non pas uniquement avec celle du corps ; avec le désir de rester attachés à Jésus-Christ et de renoncer aux vains plaisirs du siècle.

CHAPITRE DOUZIEME

QU'IL FAUT SE PRÉPARER AVEC GRAND SOIN A RECEVOIR JÉSUS-CHRIST.

JÉSUS-CHRIST. Je suis l'ami de la pureté, et la sainteté vient de moi.

Je cherche un cœur pur; c'est l'asile où je repose.

Préparez-moi un grand cénacle et je ferai chez vous la Pâque avec mes disciples [1].

Si vous voulez que je vienne à vous et demeure en vous, *chassez le vieux levain* [2], et purifiez le sanctuaire de votre cœur.

Bannissez-en le siècle et tout le tumulte des vices.

Restez comme le passereau sur le toit solitaire [3], et repassez vos désordres dans l'amertume de votre cœur.

Car qui aime, prépare toujours au bien-aimé le meilleur et le plus beau lieu, et fait ainsi connaître avec quelle affection il le reçoit.

2. Sachez toutefois qu'il est impossible de vous préparer dignement par le mérite de vos œuvres,

[1] Saint Marc. XIV, 15; saint Luc, XXII, 12. — [2] Ire Épître aux Corinth., V, 7. — [3] Psaume CI, 8.

y consumeriez-vous une année entière, sans songer à autre chose.

Mais c'est seulement ma grâce et ma bonté qui vous permettent d'approcher de ma table, comme un mendiant invité par un riche et n'ayant, pour reconnaître ce bienfait, que d'humbles actions de grâces.

Faites ce qui est en vous, et faites-le soigneusement. Le Seigneur bien-aimé, votre Dieu, daigne-t-il venir à vous ? recevez son corps, non par coutume ni par force, mais avec crainte, respect et amour.

Je vous ai invité, je vous ai commandé de venir ; je suppléerai à ce qui vous manque ; venez et recevez-moi.

3. Quand je vous accorde la ferveur, rendez-en grâces à votre Dieu ; vous ne la méritez pas, mais j'ai eu pitié de vous.

Au contraire, vous sentez-vous aride ? priez avec instance, gémissez, frappez à la porte, et ne cessez point que vous n'obteniez quelque miette ou quelque goutte de la grâce salutaire.

Vous avez besoin de moi, et je n'ai pas besoin de vous.

Vous ne venez pas à moi pour me sanctifier ; c'est moi qui viens pour vous rendre meilleur et plus saint.

Vous venez pour être sanctifié par moi et vous

unir à moi, pour recevoir une grâce nouvelle et une nouvelle ardeur d'avancer dans le bien.

Ne négligez point cette grâce, mais préparez votre cœur avec un soin extrême, pour accueillir votre bien-aimé.

4. Il faut non-seulement vous exciter à la ferveur avant la communion, mais encore vous y maintenir après, avec application.

Il est autant besoin de vigilance après, que de pieuse préparation avant.

Car cette vigilance devient elle-même une excellente préparation pour obtenir une grâce plus grande.

C'est se mettre dans une très-mauvaise disposition, que de s'abandonner aussitôt aux satisfactions du dehors.

Parlez peu, demeurez dans la retraite et jouissez de votre Dieu ; car vous possédez celui que le monde entier ne saurait vous ravir.

C'est à moi qu'il faut vous donner entièrement ; de sorte qu'affranchi de toute sollicitude, vous viviez non en vous, mais en moi.

RÉFLEXION

On sait que, l'Eucharistie étant le pain de l'âme, il faut, pour s'en nourrir, avoir déjà la vie de la grâce. La vie de la grâce se trouve dans le sacrement de pénitence où nous sont appliqués

les mérites du Sauveur. La première et plus nécessaire préparation à la communion est donc le sacrement de pénitence. Toutefois, après l'avoir reçu et afin de prémunir notre âme contre ses propres faiblesses, il faut encore nous adresser avec instance à l'auteur de la vie et lui demander de nous affermir dans toutes les vertus. Voilà pourquoi l'Église met sur les lèvres du prêtre, avant la communion, des prières ayant pour but d'obtenir cette pureté parfaite et cette force de désir par où la créature devient moins indigne de s'unir à son Créateur.

« Seigneur, dit le prêtre, Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui par la volonté du Père, et avec la coopération du Saint-Esprit, avez rendu la vie au monde en mourant, délivrez-moi, par votre corps et votre sang précieux, de toutes mes iniquités et de tous les maux ; faites que je demeure sans cesse attaché à vos préceptes et que je ne me sépare jamais de vous. » En effet, ce qui s'oppose et nuit à la vie de notre âme, ce sont d'abord nos péchés passés, puis notre faiblesse présente. C'est pourquoi il faut implorer la miséricorde et le pardon pour toutes les fautes précédemment commises, ensuite la grâce pour être affranchis de notre propre malice et protégés contre nos mauvais penchants. Il faut demander que Dieu crée en nous un cœur pur et y

renouvelle l'esprit de droiture et de justice, sans quoi toute ferveur sensible ne serait que vaine illusion. Il faut prier, pour obtenir que la vie se maintienne en nous par le fidèle accomplissement des préceptes divins, par un inviolable attachement à la volonté de Dieu, par la crainte du péché, par le renoncement aux fausses maximes et aux goûts pervertis du monde.

Arrivés à ce terme, nous serons et pourrons demeurer unis à Jésus-Christ. Il deviendra le principe de nos pensées, de nos désirs et de nos actions, l'exemple et la règle de toute notre conduite, la fin de toutes nos œuvres. Le sentiment de notre misère, l'expérience de notre fragilité nous empêcheront de nous fier à nous-mêmes ; la vue des dangers, la crainte des tentations nous porteront à chercher un refuge en Dieu. De cette manière nous ferons des progrès dans le bien, l'Eucharistie produisant en nous des effets proportionnés à notre bonne volonté pour la recevoir. Que l'âme chrétienne s'excite, tressaille et s'avance avec pureté et joie à la rencontre de Jésus-Christ ; qu'elle éveille, par la réflexion et la prière, sa faim et sa soif, et qu'elle appelle de tous ses vœux le Sauveur si riche en puissance et en bonté. Quelle autre chose mérite donc de l'occuper, quand Dieu daigne venir à elle ?

CHAPITRE TREIZIÈME

QUE L'AME FIDÈLE DOIT DÉSIRER VIVEMENT DE S'UNIR A JÉSUS-CHRIST DANS LA COMMUNION.

LE DISCIPLE. Qui me donnera, Seigneur, de vous trouver seul, de vous ouvrir tout mon cœur et de jouir de vous comme mon âme l'ambitionne; en sorte qu'à l'avenir tous me délaissent, que toute créature me trouve insensible ou étranger, et que nous parlions seul à seul, comme deux amis s'entretiennent ensemble et s'assoient à la même table?

Ce que j'implore, à quoi j'aspire, c'est d'être uni tout à vous, d'arracher mon cœur à toute créature, et, par la sainte communion et la fréquente célébration des divins mystères, d'apprendre à goûter les choses célestes et éternelles.

Ah! Seigneur mon Dieu, quand, m'oubliant tout à fait, serai-je uni parfaitement à vous, absorbé en vous?

Vous en moi et moi en vous! Que cette union soit éternelle!

2. Vous êtes véritablement mon bien-aimé, *choisi entre mille*[1], en qui mon âme aspire à demeurer toujours.

[1] Cantique, v. 10.

Vous êtes véritablement mon pacificateur; en vous est la paix souveraine et le vrai repos; hors de vous, il n'existe que travail, douleur, misère infinie.

Vous êtes véritablement un Dieu caché, sans commerce avec l'impie, votre *conversation n'est qu'avec les humbles et les simples* [1].

Oh! que votre esprit est doux, Seigneur, qui, pour montrer votre tendresse envers vos enfants, daignez les nourrir d'un pain délicieux venu du ciel! [2]

Certes, *nul peuple, si puissant qu'il soit, n'a des dieux qui s'approchent de lui* [3], comme vous, mon Dieu, qui, présent à tous vos fidèles, vous donnez à eux en nourriture et les faites jouir de vous, pour les consoler chaque jour et élever leur cœur vers le ciel.

3. Est-il, en effet, un peuple qui égale le peuple chrétien?

Est-il, sous le ciel, une créature aussi chérie que l'âme fidèle en qui Dieu descend, pour la nourrir de sa chair glorieuse?

O grâce ineffable! ô condescendance merveilleuse! ô charité sans bornes témoignée seulement à l'homme!

[1] Isaïe, XIV, 15; Proverbes, III, 32. — [2] Office du saint Sacrement. — [3] Deutéronome, IV, 7.

Mais que rendrai-je au Seigneur pour cette grâce, pour cet amour infini ?

Je ne puis rien faire de plus agréable que d'abandonner à Dieu tout mon cœur et de m'unir intimement à lui.

Alors mes entrailles tressailliront d'allégresse, quand mon âme sera parfaitement unie à Dieu.

Alors il me dira : Si vous voulez être avec moi, je veux être avec vous. Et je lui répondrai : Daignez, Seigneur, demeurer en moi, j'aspire à rester avec vous ; c'est tout mon désir, que mon cœur vous soit uni.

RÉFLEXION

Vous exciterez en vous le désir de la communion, si vous songez aux desseins de Dieu dans l'institution de l'Eucharistie. Une des causes pour lesquelles l'Eucharistie a été instituée est de nous faire souvenir du Sauveur : « Faites ceci en mémoire de moi, » dit Jésus-Christ en célébrant la cène. Il voulut nous avertir par là de soustraire notre esprit et nos sens aux pensées mauvaises, aux affections déréglées, et de rapporter entièrement à Dieu toutes les puissances de notre âme et tous nos actes. Ainsi, dérobant à nos regards et emportant au ciel le corps qu'il avait pris sur la terre, le Seigneur daigna consacrer pour nous le sacrement de son corps et de son

sang, afin que sa vie, offerte une fois sur le Calvaire, continuât d'être offerte d'une manière durable dans le doux mystère de l'autel, et que, victime perpétuelle, toujours immolée et toujours indestructible, le Seigneur vécût dans notre mémoire, comme il est présent dans l'Eucharistie.

Qu'il importe de prévenir et de corriger l'oubli où nous tombons et vivons si tristement en ce qui touche les choses de Dieu, c'est une vérité sensible même pour une âme dont la foi est débile et la charité languissante. Car cet oubli diminue et bientôt fait perdre la grâce divine; il courbe et retient l'homme sous la puissance du démon et défigure son âme par les atteintes du péché. « Vous avez abandonné le Dieu qui vous a communiqué la vie, et vous avez oublié le Seigneur qui vous a créés. Le Seigneur l'a vu et il s'est ému de colère, car ce sont ses fils et ses filles qui l'ont offensé par cette ingratitude. Alors il a dit : Je leur cacherai mon visage et je les verrai à leur dernier moment [1], » c'est-à-dire ma grâce leur sera soustraite et ils périront sous mon regard irrité. Semblable aux Hébreux qui ne se laissaient jamais aller à l'idolâtrie sans devenir, par la permission du ciel, les esclaves de leurs ennemis, le chrétien qui oublie Dieu tombe bientôt sous les coups du démon et subit son fu-

[1] Deutéronome, XXXII, 18.

neste empire. « Comme (les sages du paganisme, n'ont point manifesté dans leur vie la connaissance qu'ils avaient de Dieu, Dieu les a livrés à leur sens dépravé, en sorte qu'ils ont fait des actions indignes de l'homme [1]. »

Il faut donc nous souvenir affectueusement du Sauveur qui a éternisé la mémoire de ses merveilles dans le sacrement de l'Eucharistie. Son état de victime immolée sur l'autel ne nous permet pas d'oublier qu'il nous a rachetés et sauvés par sa mort d'une mort terrible. Sa présence réelle au sacrement nous avertit de songer qu'il a les yeux ouverts sur tous les hommes, et que, dans sa science infinie, il pénètre nos cœurs et discerne toutes nos intentions. Sa perfection nous rappelle qu'il ne peut faillir à la justice, et que, dans sa vérité et dans sa force, il jugera nos œuvres et manifestera nos consciences à tout l'univers, pour nous récompenser ensuite ou nous punir. En gardant la mémoire de ces choses, nous parviendrons à concevoir un plus grand amour de Dieu, ce qui nous presser de faire le bien; à redouter davantage son regard pénétrant et inévitable, ce qui nous donnera la haine du mal; à nous juger d'avance avec vérité, pour être trouvés purs et irréprochables au jugement de Dieu, et pour échapper ainsi à sa colère.

[1] Épître aux Romains, I, 28.

CHAPITRE QUATORZIÈME

DU DÉSIR ARDENT DE QUELQUES AMES PIEUSES POUR LA SAINTE COMMUNION.

LE DISCIPLE. *Quelle abondance de douceur, ô mon Dieu ! vous tenez en réserve pour qui vous craint* [1] !

Quand je vois quelques âmes pieuses s'approcher de votre sacrement, Seigneur, avec tant de ferveur et d'amour, alors souvent je me confonds en moi-même, et je rougis d'apporter à votre autel et à la table sacrée de la communion tant de froideur et de sécheresse ;

Je rougis d'avoir un cœur si aride et si dur, de n'être ni tout embrasé devant mon Dieu, ni puissamment attiré et attendri, comme ces pieux fidèles qui, dans l'ardent désir de la communion et dans leur émotion profonde, ne pouvaient retenir leurs larmes.

Leur cœur et leur bouche poussaient de brûlants soupirs vers vous, ô Dieu ! source de vie, et ils ne pouvaient satisfaire ni tempérer leur faim qu'en recevant votre corps avec une sainte avidité et des transports d'allégresse.

[1] Psaume XXX, 23.

2. Oh ! que leur foi vraiment ardente prouve sensiblement votre présence !

Car *ils reconnaissent véritablement le Seigneur dans la fraction du pain, ceux dont le cœur brûle ainsi quand Jésus est avec eux* [1].

Que je suis souvent éloigné d'une piété si tendre, d'un amour si ardent et si vif !

Soyez-moi propice, ô bon Jésus, doux et clément Sauveur ! faites que, pauvre mendiant, j'éprouve quelquefois dans la sainte communion les mouvements de ce profond amour, afin que ma foi s'affermisse, que mon espérance en votre bonté s'accroisse, et que, enflammée et nourrie par cette manne céleste, la charité ne s'éteigne jamais en moi.

3. Votre bonté peut m'accorder la grâce que j'implore et me remplir d'ardeur, en me visitant avec miséricorde au jour choisi par vous.

Car, quoique je n'aie pas les brûlants désirs de vos serviteurs privilégiés, cependant, par votre grâce, j'ambitionne un si heureux état ; je demande instamment d'être compté parmi ceux qui vous aiment avec tant de ferveur et d'entrer dans leur société sainte.

RÉFLEXION

Ce qui excite puissamment les âmes chrétien-

[1] Saint Luc, XXIV, 49.

nes à recevoir souvent et avec piété le sacrement d'Eucharistie, c'est la manière si dévouée et si aimante dont Dieu s'est fait la nourriture et la vie de ses créatures. De tous les biens qu'il pouvait donner, il a choisi le plus excellent pour le conférer aux hommes : il s'est donné lui-même. Il les avait créés à son image et à sa ressemblance, en plaçant la nature entière sous leur domination ; il a voulu ensuite les rendre participants de sa divinité, en les associant à lui de la façon la plus intime et la plus douce qu'on puisse imaginer. Il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'un esclave et se faisant le serviteur de nos besoins : à qui souffrait de la faim, il a donné un aliment céleste ; à qui souffrait de la soif, un breuvage vivant et généreux. Compagnon de notre pèlerinage, prix ineffable de notre rédemption, il est en outre devenu la nourriture et la vie des hommes, dans sa tendre et libérale charité.

La tendre libéralité du Seigneur éclate particulièrement en ce qu'il se donne aux chrétiens fervents, à ses amis, et ne se dérobe pas aux indignes, aux pécheurs, à ses ennemis. De même qu'il s'est laissé sacrifier une fois par les mains des impies, il se laisse encore, chaque jour, toucher et déchirer en son sacrement, si l'on ose un tel attentat. Comme le soleil, il apparaît dans toute la vérité de sa présence et se communique

aux bons et aux méchants, bien qu'il ne produise pas le même effet dans les uns et dans les autres, car les bons recueillent d'immenses trésors de grâces, les méchants encourent la colère de Dieu; de même que le soleil avec sa splendeur réjouit et charme l'œil sain, fatigue et aveugle l'œil malade. Mais cette différence de résultats vient de l'homme, et non pas de Dieu, qui se montre plein de miséricorde envers tous. Donner des choses précieuses à des parents et à des amis, c'est grand; à des serviteurs, c'est plus grand encore; à des inconnus et à des étrangers, c'est sublime; à des ennemis, c'est le comble de la bonté; et c'est ce que fait le Très-Haut, quand il se livre même à ses ennemis et ne dédaigne pas de descendre en eux pour les convertir.

Si riches sont les bienfaits que Dieu répand sur nous au moyen de l'Eucharistie, qu'en les recevant comme il faut, nous sommes changés en d'autres hommes et devenons semblables à notre Père céleste, dans la mesure où cette transformation est possible. Et ce travail s'opère par l'efficacité même du sacrement et par les efforts personnels que nous faisons pour imiter Dieu. Du ciel, la grâce découle dans notre âme : elle vient éclairer l'intelligence, guérir et fortifier la volonté, réjouir la mémoire, ranimer toutes les facultés de l'homme et le porter au bien, l'assi-

miler à Dieu dans ce monde, en attendant qu'elle le fasse parvenir à la gloire dans l'autre. Voilà ce qui attire et entraîne les âmes pieuses vers le sacrement de l'autel ; voilà ce qui leur donne joie et force, et les excite à recevoir souvent l'Eucharistie.

CHAPITRE QUINZIÈME

QUE LA GRACE DE LA DÉVOTION S'ACQUIERT PAR L'HUMILITÉ ET L'ABNÉGATION DE SOI-MÊME.

JÉSUS-CHRIST. Il faut chercher sans relâche la grâce de la dévotion, l'implorer ardemment, l'attendre avec patience et confiance, la recevoir avec gratitude, la conserver avec humilité, coopérer avec zèle à son action et laisser Dieu choisir à son gré le temps et le mode de sa visite.

Il faut surtout vous humilier, lorsque vous ne sentez point ou presque point de ferveur en vous, et non tomber dans un excès d'abattement ou d'affliction.

Souvent Dieu donne en un instant ce qu'il a longtemps refusé ; il accorde quelquefois à la fin de la prière ce qu'il a différé de donner au commencement.

2. Si la grâce était toujours accordée sans retard et venait à souhait, ce serait un danger pour l'humaine faiblesse.

On doit donc attendre la grâce de la ferveur avec ferme espérance et humble patience.

Toutefois n'accusez que vous et vos péchés, si elle vous est refusée ou secrètement retirée.

C'est souvent peu de chose qui arrête et enlève la grâce, si pourtant ce qui dérobe un si grand bien est peu de chose, et n'est pas plutôt beaucoup.

Mais, petit ou grand, si cet obstacle est surmonté parfaitement, vous obtiendrez ce que vous demandez.

3. Car, dès que, vous donnant à Dieu de tout votre cœur et cessant de promener d'objets en objets vos désirs capricieux, vous aurez remis tout vous-même en ses mains, cette union vous donnera la paix ; car rien ne vous sera suave et doux comme son adorable volonté.

Ainsi quiconque élèvera, d'un cœur simple, son intention vers Dieu, n'ayant plus ni amour déréglé ni aversion des créatures, sera propre à recevoir la grâce et méritera le don de la ferveur.

Car Dieu répand ses bénédictions là où il trouve des vases vides.

Et plus on renonce parfaitement aux choses

d'ici-bas, plus on meurt à soi-même en se méprisant, plus la grâce arrive vite, plus elle remplit et élève le cœur affranchi.

4. *L'homme alors verra, sera dans l'abondance et l'admiration, et son cœur se dilatera* [1], parce que le Seigneur est avec lui et qu'il s'est remis lui-même entièrement et pour toujours entre ses mains.

Ainsi sera béni l'homme qui cherche Dieu de tout son cœur et *qui n'a pas reçu son âme en vain* [2].

En recevant la sainte Eucharistie, il mérite la grâce d'une plus haute union avec Dieu, parce qu'il considère, non ce qui l'enflamme et le console, mais au-dessus de toute ferveur et de toute consolation, l'honneur et la gloire de Dieu.

RÉFLEXION

Il est juste et nécessaire que nous approchions de la table sainte, c'est-à-dire du Seigneur lui-même, avec dévotion et grand amour. Mais cette dévotion et cet amour ne viendront saisir et pénétrer nos âmes, qu'autant que nous aurons pris les moyens et posé les conditions auxquels Dieu attache la ferveur réelle. On voit dans l'Évangile que Marie-Madeleine et les saintes femmes portaient des parfums lorsqu'elles vinrent au sépul-

[1] Isaïe, LX, 5. — [2] Psaume XXIII, 4.

cre chercher Jésus ; de même, selon la remarque des maîtres de la vie spirituelle, lorsque nous cherchons Jésus dans le sacrement de l'autel et que nous voulons le placer dans le tombeau de notre cœur, il faut apporter les parfums de l'âme, c'est-à-dire ses vertus et surtout le détachement de soi-même et l'humilité.

Considérez, en effet, le don céleste que vous allez recevoir : c'est Dieu caché sous les espèces ou apparences du pain. Ce pain a été formé de grains séparés de l'ivraie, brisés sous la meule, réduits en poussière, mêlés avec de l'eau, durcis par la flamme, et enfin consacrés par les paroles et selon le commandement de Jésus-Christ. Toutes ces choses figurent le Sauveur séparé des hommes coupables, humilié et comme anéanti sous la forme d'esclave, pleurant, souffrant et mourant pour nos péchés, dévoré du feu d'une charité sans bornes. Mais, pour les mêmes raisons, ces choses figurent aussi les dispositions où l'on doit être en approchant de la sainte Eucharistie : il faut renoncer au péché, avoir un cœur brisé de repentir, faire l'aveu de ses fautes et les expier par des larmes sincères, être animé des sentiments d'une vraie charité envers Dieu et envers les hommes ; en un mot, il faut avoir une humilité profonde et une entière abnégation de soi-même, et de la sorte on parvient

à la dévotion et à la ferveur, c'est-à-dire à la charité.

Cette leçon nous a été donnée par saint Paul, puis répétée par tous les siècles chrétiens et développée d'une manière admirable. « Célébrons la Pâque, non avec le vieux levain, » dit l'Apôtre, c'est-à-dire non avec la corruption de l'orgueil antique par où l'humanité s'est perdue dès l'origine en désobéissant à Dieu; « ni avec le levain de la malice » qui arme les hommes les uns contre les autres, comme on le voit parmi les méchants depuis Caïen, leur aïeul; « ni avec le levain de la corruption, » par où l'homme se nuit tristement à lui-même; « mais avec les pains sans levain de la pureté et de la vérité, » c'est-à-dire avec une foi sincère et des mœurs sans reproche, vivant d'une vie nouvelle, n'ayant rien de la fraude et de la perversité que l'ancien serpent a fait entrer dans le monde. Celui-là, selon les docteurs, reçoit dignement Jésus-Christ, qui accomplit ses œuvres selon la justice, sans mélange de la vaine gloire produite par le levain de la malice; selon la miséricorde, sans mélange de l'injustice produite par le levain de la cupidité. En d'autres termes, celui-là reçoit Jésus-Christ avec une vraie dévotion, qui expie ses fautes par une humble contrition et se détache de lui-même avec une abnégation parfaite.

CHAPITRE SEIZIÈME

QU'IL FAUT, DANS LA COMMUNION, EXPOSER SES BESOINS A JÉSUS-CHRIST ET LUI DEMANDER SA GRACE.

LE DISCIPLE. O très-doux et très-aimable Seigneur, que je désire recevoir en ce moment avec piété, vous connaissez ma faiblesse et mes besoins; vous savez en quels maux et quels vices je suis plongé, quelles sont mes peines, mes tentations, mes angoisses et mes souillures.

Pour trouver remède, je viens à vous; pour recevoir soulagement et consolation, je vous implore.

Je parle à qui sait tout, et voit le plus profond de mon cœur, et peut seul me secourir et me consoler parfaitement.

Vous savez quels biens me sont surtout nécessaires, et combien je suis pauvre en vertus.

2. Me voici devant vous, pauvre et nu, demandant grâce, sollicitant miséricorde.

Rassasiez ce mendiant affamé, réchauffez ma froideur au feu de votre amour, illuminez mes ténèbres par la clarté de votre présence.

Convertissez pour moi toutes les choses de la terre en amertume, toutes les peines et les con-

tradictions en patience, tout ce qui est vil et créé en sujet de dédain et d'oubli.

Élevez mon cœur à vous dans les cieux, et que je n'erre pas sur la terre.

Vous seul soyez-moi doux, dès ce moment et à jamais, parce que vous seul êtes ma nourriture et mon breuvage, mon amour et ma joie, ma douceur et tout mon bien.

3. Puisse votre présence m'enflammer, m'embraser et me transformer en vous ; de sorte que je devienne un même esprit avec vous par la grâce d'une union intime et l'effusion d'un ardent amour !

Ne souffrez pas que je vous quitte, encore affamé et altéré ; mais traitez-moi miséricordieusement, comme vous avez souvent traité vos saints, d'une manière admirable.

Quoi d'étonnant que je fusse tout embrasé et consumé de votre ardeur, puisque vous êtes un feu qui brûle toujours et ne s'éteint jamais, un amour qui purifie les cœurs et éclaire les esprits !

REFLEXION

Heureux qui possède en soi Jésus-Christ par une sainte communion !

1. Le corps du Seigneur, dignement reçu, détruit le péché, en ce sens qu'il purifie le cœur de ses souillures, qu'il abat et comprime les ar-

deurs de la chair, qu'il donne la force de résister au mal. Par sa vertu céleste, l'Eucharistie fait reculer le péché, comme le soleil en montant sur l'horizon chasse les ténèbres et diminue les ombres; elle apaise la fièvre des passions, elle modère et dompte ce que saint Paul appelle la loi des membres; elle les garde purs, semblable à ces aromates qui préservent les cadavres des atteintes de la corruption; elle développe et soutient notre courage et nos forces, nous aide à triompher plus aisément du mal et à opérer le bien avec plus de facilité.

2. Le corps du Seigneur augmente aussi dans nos âmes les richesses de la grâce, en y affermissant le goût des choses spirituelles, et en y rendant plus vives les flammes de la charité. De même qu'une nourriture généreuse donne de l'éclat au sang et fait fleurir la santé, ainsi le divin aliment de l'Eucharistie excite en nous une faim spirituelle, qui renaît sans cesse pour être sans cesse apaisée, et qui nous porte à chercher cette nourriture nommée par le Seigneur lui-même la volonté de Dieu. Ainsi encore le divin aliment de l'Eucharistie répand dans nos âmes le céleste éclat de la pureté et y nourrit les vives ardeurs de la charité.

3. Le corps du Seigneur nous fortifie pour combattre l'ennemi du salut, pour soutenir avec

courage les épreuves de la vie, pour accomplir le bien dans la mesure et selon le plan de notre vocation. La victoire remportée au Calvaire sur le démon se continue en toute âme qui communie dignement ; les coups de l'adversité n'abattent pas ceux que le corps de Jésus-Christ soutient intérieurement ; toutes les œuvres de justice et de miséricorde deviennent plus faciles à qui possède l'auteur de toute justice et le Dieu de miséricorde.

Puisque tels sont les effets variés et merveilleux que produit l'Eucharistie, aurions-nous des besoins qu'elle ne pût soulager ? et nous faudrait-il des grâces qu'elle ne pût répandre en nous ? C'est pourquoi, dans la communion, exposons nos besoins à Jésus-Christ et demandons-lui ses grâces avec confiance.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

DU DÉSIR ARDENT DE RECEVOIR JÉSUS-CHRIST.

LE DISCIPLE. Seigneur, je désire vous recevoir avec grande dévotion et brûlant amour, avec la plus tendre affection de mon cœur, comme vous ont désiré dans la communion tant de saints et d'âmes fidèles que leur vie vertueuse

et leur ardente piété vous ont rendus si chers.

O mon Dieu ! amour éternel, mon unique bien, félicité toujours durable, je désire vous recevoir avec tout le zèle et le respect que vos saints ont jamais pu ressentir.

2. Et quoique indigne d'éprouver ces sentiments d'amour, je vous offre cependant toute l'affection de mon cœur, comme si j'avais seul ces désirs enflammés qui vous sont si agréables.

Tout ce qu'une âme pieuse peut concevoir et désirer, je vous le présente et vous l'offre avec profond respect et vive ardeur.

Sans me rien réserver, je veux de tout mon cœur m'immoler moi-même à vous avec tout ce qui m'appartient.

Seigneur mon Dieu, mon créateur et mon rédempteur, je désire vous recevoir aujourd'hui avec la ferveur et le respect plein de zèle, avec la reconnaissance, la sainteté et l'amour, avec la foi, l'espérance, et la pureté de votre très-sainte mère la glorieuse vierge Marie, vous désirant et vous recevant, lorsque l'ange lui annonça le mystère de l'Incarnation, et qu'elle répondit avec pieuse humilité : *Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole* [1].

[1] Saint Luc, I, 38.

3. Et de même que votre bienheureux précurseur Jean-Baptiste, le plus grand des saints, étant encore dans le sein maternel, tressaillit de joie en votre présence par un mouvement du Saint-Esprit, et que depuis, vous voyant converser parmi les hommes, il dit avec profonde humilité et tendre amour : *L'ami de l'époux, étant près de lui et l'écoutant, est ravi d'entendre sa voix* [1] ; ainsi je voudrais être embrasé de puissants et saints désirs, et m'offrir à vous de tout mon cœur.

C'est pourquoi les transports de joie, les tendres ardeurs, les extases, les lumières surnaturelles, les saintes visions de toutes les âmes pieuses, avec leurs vertus et les louanges que vous rend et vous rendra toute créature au ciel et sur terre, je vous les présente et les offre pour moi et pour toute personne recommandée à mes prières, afin que vous soyez dignement béni de tous et éternellement glorifié.

4. Recevez mes vœux, Seigneur mon Dieu, et mes désirs de vous donner louange et bénédiction sans mesure, comme on le doit à votre ineffable grandeur.

Cet hommage, je vous l'offre et désire vous l'offrir chaque jour et à chaque instant ; qu'on

[1] Saint Jean, III, 29.

s'unisse à moi pour vous rendre louanges et actions de grâces, j'y invite et j'y pousse par mes tendres prières tous les esprits célestes et tous vos fidèles serviteurs.

5. Soyez loué par tout peuple, toute tribu et toute langue ; que votre doux et saint nom soit glorifié dans des transports d'allégresse et d'ardente piété.

Que tous ceux qui célèbrent l'adorable mystère avec respect et ferveur, et qui le reçoivent avec pleine foi, trouvent devant vous grâce et miséricorde, et prient avec instance pour moi, pécheur.

Et lorsque, jouissant de vous dans l'union fervente qu'ils désiraient, consolés et merveilleusement rassasiés, ils quitteront la table sainte, qu'ils daignent se souvenir de moi, misérable.

RÉFLEXION

Ce n'est pas sans motif qu'on demande à ceux qui communient d'apporter à la table sainte un ardent désir et un grand amour ; car l'Eucharistie mérite d'être nommée par excellence le sacrement de charité. Comme sacrement de charité, elle produit en nous une participation abondante à la grâce, nous fait habiter avec Jésus-Christ, nous transforme à l'image de Dieu, établissant ainsi entre Dieu et l'homme un commerce intime,

une douce alliance où s'embrassent la misère de l'homme et la force de Dieu.

1. L'Eucharistie nous fait goûter la douceur de l'Esprit-Saint, qui descend en nous avec le corps de Jésus-Christ. Le juste vit de sa participation à la grâce qui lui est abondamment accordée dans la communion ; il n'en est pas ainsi des méchants, qui, voulussent-ils se présenter à la table sainte, recevraient le corps du Seigneur pour leur perte, mais n'atteindraient point jusqu'à l'Esprit qui donne la vie.

2. L'Eucharistie nous unit intimement à Jésus-Christ : « Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui, » a-t-il dit lui-même de sa bouche sacrée. Après que nous avons mangé sa chair et bu son sang, ajoute un illustre docteur, nous sommes vraiment en Jésus-Christ, comme il est en nous : il est en nous par sa chair, et, comme il est en Dieu par sa nature divine, il nous y transporte et nous y retient ; de sorte qu'on peut dire aujourd'hui quand le Seigneur nous visite dans la communion : Et le Verbe s'est fait chair et il habite parmi nous.

3. L'Eucharistie nous donne d'être enfants de Dieu et de lui ressembler ; c'est la plus haute gloire où puisse monter la créature. Et cette assimilation s'opère en notre cœur, où Dieu répand quelque chose de sa bonté ; elle s'opère dans

notre conduite, où Dieu nous communique la force de faire prévaloir des intentions droites et saintes ; elle s'opère d'une façon invisible, mais réelle et admirable, au point de vue de notre avenir éternel, Jésus-Christ accordant à qui le reçoit dans la communion le pouvoir de devenir enfant de Dieu et par suite héritier du ciel. « Béni soit Dieu qui nous a régénérés, pour nous faire parvenir à cet héritage où rien ne se peut ni détruire, ni corrompre ni flétrir, et qui nous est réservé dans le ciel [1]. »

Or, qui ne désirerait participer à cette vie si riche et si noble qu'on puise dans le sacrement de l'autel ? qui ne désirerait s'unir à cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, à cette charité qui nous a sauvés en nous réconciliant les uns avec les autres et tous ensemble avec Dieu ? C'est le vœu de Jésus-Christ, c'est le but de ses sacrements, c'est le fruit particulier des communions saintes, c'est l'honneur de l'homme en cette vie, c'est le principe de sa gloire dans l'éternité.

[1] Ire Épître de saint Pierre, I, 3.

CHAPITRE DIX-HUITIEME

QU'ON NE DOIT PAS SCRUTER CURIEUSEMENT LE MYSTÈRE DE L'EUCHARISTIE, MAIS QU'IL FAUT SOUMETTRE LES SENS A LA FOI.

JÉSUS-CHRIST. Gardez-vous de curieuses et inutiles investigations sur ce mystère profond, pour n'être pas enseveli dans un abîme de doutes.

Qui scrute la majesté sera accablé par la gloire [1].

Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre.

On tolère une recherche de la vérité qui soit humble et pieuse, toujours prête à écouter, et s'appliquant à suivre la sainte doctrine des Pères.

2. Heureuse la simplicité qui laisse le sentier difficile des discussions et prend la voie droite et sûre des commandements de Dieu !

Plusieurs ont perdu la piété en voulant pénétrer des choses impénétrables.

On vous demande la foi et une vie pure, et non l'élévation d'esprit, ni la connaissance approfondie des mystères divins.

[1] Proverbes, xxv, 27.

Ne comprenant pas ce qui est au-dessous de vous, comment comprendrez-vous ce qui est au-dessus ?

Soumettez-vous à Dieu, inclinez votre raison devant la foi, et vous recevrez les lumières de la science autant qu'elles vous seront utiles et nécessaires.

3. Plusieurs sont violemment tentés touchant la foi en l'Eucharistie ; mais il faut l'imputer moins à eux qu'à l'ennemi.

N'ayez aucune inquiétude, et, sans disputer avec vos pensées, ni répondre aux doutes que le démon vous suggère, croyez à la parole de Dieu, croyez ses saints et ses prophètes, et l'esprit méchant fuira loin de vous.

Souvent il est très-utile qu'un serviteur de Dieu soit ainsi éprouvé.

Car le démon ne tente pas les infidèles et les pécheurs qu'il tient déjà ; mais il attaque et tourmente de diverses manières les âmes fidèles et pieuses.

4. Avancez donc avec une foi simple et inébranlable, approchez du sacrement avec humble révérence, et ce que vous ne pouvez comprendre, laissez-le tranquillement à la toute-puissance de Dieu.

Dieu ne trompe pas ; mais on se trompe en croyant trop à soi-même.

Dieu visite les simples, se révèle aux humbles, *donne l'intelligence aux petits* [1], éclaire les âmes pures, et cache sa grâce aux curieux et aux superbes.

L'humaine raison est faible et s'égare aisément ; mais la vraie foi est infaillible.

5. La raison et toutes les recherches naturelles doivent suivre la foi, non la précéder ni la combattre.

Car la foi et l'amour s'élèvent par-dessus tout et opèrent d'une manière mystérieuse dans le très-saint et très-auguste sacrement.

Éternel, immense et infiniment puissant, Dieu fait de grandes et incompréhensibles choses au ciel et sur terre, et nul ne pénètre ses merveilles.

Si telles étaient les œuvres de Dieu que l'humaine raison pût aisément les comprendre, il ne faudrait plus les nommer merveilleuses et ineffables.

RÉFLEXION

Ceux qui ne veulent pas avoir la foi s'imaginent être bien forts contre la religion, en proposant les difficultés que soulève dans leur esprit le mystère de l'Eucharistie. Or, rien n'est plus propre que ces difficultés à faire voir combien il faut peu de science et d'esprit pour dire des blas-

[1] Psaume CXVIII, 130.

phèmes et outrager Dieu dans ses œuvres les plus augustes. En effet, leur objection capitale, c'est qu'en admettant la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement, nous allons contre le témoignage des sens, et que nous tenons pour vrai ce que les yeux, le toucher, le goût ne nous présentent pas comme tel. Or, cette allégation des incroyants révèle une profonde ignorance des choses de la religion et même des choses de la nature.

D'une part, la religion n'enseigne pas que ce qui frappe les sens ait changé ; au contraire, elle dit que la forme extérieure, l'apparence du pain et du vin est conservée après les paroles de la consécration : le fond même des choses, la substance seule a changé. D'autre part, la science nous apprend que la substance des corps se dérobe constamment à nos sens : l'œil ne l'a jamais vue, la main ne l'a jamais touchée, le goût ne l'a jamais perçue. Ce que les sens peuvent atteindre et constater, ce sont les qualités, les attributs, les accidents, mais non la substance. Par conséquent, il n'y a que de l'absurdité à se fonder sur les sens pour juger le dogme de l'Eucharistie ; les sens se taisent sur le changement de substance qui a lieu à l'autel et qui constitue le mystère ; pourquoi donc les invoquer? La religion affirme le changement de substance

en s'appuyant sur la parole de Dieu, et la parole de Dieu, en ce point comme en tous les autres, est infaillible ; pourquoi donc y résister?

N'est-ce pas une pitié d'entendre un homme qui n'a jamais vu la substance d'un corps, qui ne sait pas même ce qu'est, à proprement parler, la substance, ni si elle est essentiellement la même dans tous les corps, ni si les substances diffèrent l'une de l'autre autant que les formes ou apparences qu'elles supportent ; n'est-ce pas une pitié de l'entendre élever des objections sur le mystère de l'Eucharistie, qui n'implique autre chose qu'un changement de substance ? Comment ! vous n'avez jamais vu la substance de l'électricité, ni celle du fer, par exemple, vous ne savez pas si l'une ressemble à l'autre ; tout cela et une foule d'autres choses sont mystères pour vous ; et vous faites à l'Eucharistie une objection tirée de votre notion de la substance ! Vous admettez l'existence de Dieu, et pourtant votre œil ne l'a pas vu dans le monde ; et vous refusez votre foi au mystère de l'Eucharistie, parce que votre œil n'y voit pas la substance du corps de Jésus-Christ, quand vous savez d'ailleurs que les substances sont invisibles !

N'est-ce pas surtout une pitié d'entendre l'homme, armé de sa petite, et chétive, et misérable raison, discuter fièrement un mystère où

Dieu a mis sa puissance, sa sagesse et son amour? d'entendre l'homme, avec son cœur égoïste, ses penchants abaissés et ses goûts vils, faire le procès à Dieu qui nous a montré la plus douce et la plus généreuse charité ? Rassurez-vous dans votre foi, chrétiens fervents qui visitez et recevez Jésus-Christ dans son sacrement auguste. Étonnez-vous de l'ingratitude des incroyants, et priez Dieu de leur donner un esprit plus sincère, car ils se créent des illusions ; un cœur plus libre de préjugés, car ils obéissent à des penchants mauvais. Soyez en paix sur vous-mêmes, et cherchez souvent dans l'Eucharistie le Dieu que vous devez trouver un jour dans le ciel.

FIN

PREMIÈRE TABLE

PAR ORDRE DE CHAPITRES

PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION..... I
EXERCICE POUR BIEN ENTENDRE LA SAINTE MESSE..... XVII

LIVRE PREMIER

AVIS UTILES POUR LA VIE INTÉRIEURE.

CHAPITRE I. Qu'il faut imiter Jésus-Christ et mépriser toutes les vanités du monde..... 1
II. Qu'il faut penser humblement de soi-même..... 5
III. De la doctrine de vérité..... 10
IV. De la prudence dans les actions..... 16
V. De la lecture de l'Écriture sainte..... 19
VI. Des affections désordonnées..... 22
VII. Qu'il faut fuir l'orgueil et les vaines espérances..... 24
VIII. Qu'il faut éviter la trop grande familiarité... 28
IX. Qu'il faut obéir et se détacher de son propre sens..... 31
X. Qu'il faut éviter les entretiens inutiles.... 34
XI. Des moyens d'acquérir la paix et du soin d'avancer dans le bien..... 36
XII. Des avantages de l'adversité 40
XIII. Qu'il faut résister aux tentations 43
XIV. Qu'il faut éviter les jugements téméraires. 48
XV. De la charité dans les œuvres..... 52
XVI. Qu'il faut supporter les défauts d'autrui... 55
XVII. De la vie religieuse..... 59
XVIII. De l'exemple des saints..... 62
XIX. Des exercices d'un bon religieux 67

XX. De l'amour de la solitude et du silence.... 75
XXI. De la componction du cœur..... 81
XXII. De la considération de l'humaine misère.. 87
XXIII. De la méditation de la mort..... 93
XXIV. Du jugement et des peines des pécheurs.. 101
XXV. Qu'il faut travailler avec ferveur à l'amendement de sa vie..... 109

LIVRE DEUXIÈME

AVIS POUR AVANCER DANS LA VIE INTÉRIEURE.

Chapitre I. Des dispositions intérieures..... 117
II. De l'humble soumission..... 121
III. De l'homme pacifique et bon..... 127
IV. De la pureté du cœur et de la droiture d'intention..... 131
V. De la considération de soi-même..... 135
VI. De la joie d'une bonne conscience..... 139
VII. Qu'il faut aimer Jésus par-dessus toutes choses..... 144
VIII. De l'amitié familière avec Jésus..... 148
IX. De la privation de toute consolation..... 154
X. De la reconnaissance pour les bienfaits de Dieu..... 161
XI. Du petit nombre de ceux qui aiment la croix de Jésus..... 166
XII. Du chemin royal de la croix..... 171

LIVRE TROISIÈME

DE LA CONSOLATION INTÉRIEURE.

Chapitre I. De l'entretien intérieur de Jésus-Christ avec l'âme fidèle..... 183
II. La vérité parle au dedans du cœur sans nul bruit de paroles..... 187

III Qu'il faut écouter avec humilité la parole de Dieu, et que plusieurs ne l'apprécient pas..... 191
IV. Qu'il faut marcher devant Dieu dans la vérité et l'humilité..... 198
V. Des effets admirables de l'amour divin..... 203
VI. De l'épreuve du véritable amour..... 210
VII. Qu'il faut voiler sous l'humilité les grâces que Dieu nous fait..... 216
VIII. Qu'il faut se regarder comme peu de chose devant Dieu..... 221
IX. Qu'il faut rapporter tout à Dieu comme à notre fin dernière..... 225
X. Qu'il y a douceur à mépriser le monde pour servir Dieu..... 229
XI. Qu'il faut examiner et modérer les désirs du cœur..... 235
XII. Qu'il faut se former à la patience et combattre la sensualité..... 239
XIII. Qu'il faut obéir avec humble soumission, comme Jésus-Christ..... 244
XIV. Qu'il faut considérer les secrets jugements de Dieu, pour ne pas s'enorgueillir du bien qu'on fait..... 249
XV. De ce qu'il faut dire et faire lorsqu'il s'élève en nous quelque désir..... 254
XVI. Qu'il ne faut chercher qu'en Dieu la vraie consolation..... 258
XVII. Qu'il faut laisser à Dieu le soin de ce qui nous regarde..... 262
XVIII. Qu'il faut, à l'exemple de Jésus-Christ, supporter avec patience les misères de cette vie..... 266
XIX. Qu'il faut supporter les injures; et des marques de la véritable patience..... 270
XX. Qu'il faut reconnaître sa propre faiblesse, et des misères de cette vie..... 275

XXI. Qu'il faut mettre son repos en Dieu plutôt qu'en tous les biens et tous les dons..... 280
XXII. Du souvenir des divers bienfaits de Dieu... 287
XXIII. De quatre choses qui conduisent à une grande paix..... 292
XXIV. Qu'il faut éviter de s'enquérir curieusement de la conduite d'autrui..... 297
XXV. En quoi consiste la solide paix du cœur et le véritable progrès de l'âme..... 301
XXVI. De la liberté d'esprit, qui s'acquiert plutôt par une humble prière que par la lecture..... 306
XXVII. Que l'amour-propre nous éloigne beaucoup du souverain bien..... 310
XXVIII. Contre les langues médisantes..... 315
XXIX. Comment il faut invoquer et bénir Dieu dans les tribulations..... 318
XXX. Qu'il faut implorer le secours de Dieu et attendre avec confiance le retour de la grâce..... 321
XXXI. Qu'il faut négliger toutes les créatures pour trouver le Créateur..... 328
XXXII. Qu'il faut renoncer à soi-même et à toute cupidité..... 333
XXXIII. De l'inconstance du cœur, et qu'on doit se proposer Dieu pour fin dernière..... 337
XXXIV. Qu'en aimant Dieu on le goûte en tout et par-dessus tout..... 340
XXXV. Qu'on est toujours exposé, durant cette vie, à la tentation..... 345
XXXVI. Contre les vains jugements des hommes... 349
XXXVII. Qu'il faut une pure et entière résignation pour obtenir la liberté du cœur..... 353
XXXVIII. Comment on doit se conduire dans les choses extérieures et recourir à Dieu dans les périls..... 357

XXIX. Qu'il faut éviter l'empressement dans les affaires..... 360
XL. Que l'homme n'a de lui-même rien de bon et ne peut se glorifier de rien..... 363
XLI. Du mépris de tous les honneurs temporels..... 369
XLII. Qu'il ne faut point fonder sa paix sur les hommes..... 373
XLIII. Contre la vaine science du siècle..... 376
XLIV. Qu'il ne faut point s'embarrasser dans les choses extérieures..... 382
XLV. Qu'il ne faut pas croire tout le monde, et qu'il est difficile de ne pas s'échapper en paroles..... 385
XLVI. Qu'il faut mettre en Dieu sa confiance lorsqu'on est attaqué par des paroles injurieuses..... 391
XLVII. Qu'il faut, pour la vie éternelle, supporter les plus grandes peines..... 397
XLVIII. Du bonheur de l'éternité et des misères de cette vie..... 402
XLIX. Du désir de la vie éternelle, et quels grands biens sont promis à ceux qui combattent..... 409
L. Comment un homme dans l'affliction doit s'abandonner entre les mains de Dieu;.. 416
LI. Qu'il faut s'occuper des exercices plus humbles, quand l'âme est fatiguée des plus relevés..... 422
LII. Que l'homme doit se juger digne de châtiments plutôt que de consolations..... 426
LIII. Que la grâce de Dieu ne s'allie pas avec le goût des choses terrestres..... 431
LIV. Des divers mouvements de la nature et de la grâce..... 436
LV. De la corruption de la nature et de l'efficacité de la grâce divine..... 445

LVI. Que nous devons renoncer à nous-mêmes et imiter Jésus-Christ, en portant la croix..... 452
LVII. Qu'il ne faut pas se laisser trop abattre lorsqu'on tombe en quelques fautes..... 458
LVIII. Qu'il ne faut pas sonder ce qui est au-dessus de nous, ni les secrets jugements de Dieu..... 462
LIX. Qu'il faut mettre en Dieu seul tout espoir et toute confiance 471

LIVRE QUATRIÈME

DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

Exhortation affectueuse à la sainte communion..... 477
CHAPITRE I. Avec quel respect il faut recevoir Jésus-Christ.. 479
II. Que Dieu montre à l'homme dans l'Eucharistie beaucoup de bonté et d'amour. 489
III. Qu'il est utile de communier souvent 496
IV. Des grandes grâces accordées à ceux qui communient avec ferveur.. 502
V. De l'excellence de l'Eucharistie et de la dignité du sacerdoce..... 509
VI. Prière du chrétien avant la communion .. 514
VII. De l'examen de conscience et de la résolution de s'amender.... 517
VIII. De l'oblation de Jésus-Christ sur la croix et de la résignation de soi-même..... 522
IX. Qu'il faut nous offrir à Dieu avec tout ce qui est à nous et prier pour tous..... 525
X. Qu'on ne doit pas se dispenser légèrement de la sainte communion..... 531
XI. Que le corps de Jésus-Christ et l'Écriture sainte sont très-nécessaires à l'âme fidèle..... 537

XII. Qu'il faut se préparer avec grand soin à recevoir Jésus-Christ..... 545
XIII. Que l'âme fidèle doit désirer vivement de s'unir à Jésus-Christ dans la communion..... 550
XIV. Du désir ardent de quelques âmes pieuses pour la sainte communion..... 555
XV. Que la grâce de la dévotion s'acquiert par l'humilité et l'abnégation de soi-même.. 559
XVI. Qu'il faut, dans la communion, exposer ses besoins à Jésus-Christ et lui demander sa grâce... 564
XVII. Du désir ardent de recevoir Jésus-Christ.. 567
XVIII. Qu'on ne doit pas scruter curieusement le mystère de l'Eucharistie, mais qu'il faut soumettre les sens à la foi 573

DEUXIÈME TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES

ADVERSITÉS.

LIV.	CHAP.		
I.	XII.	Des avantages de l'adversité.....	40
II.	XI.	Du petit nombre de ceux qui aiment la croix de Jésus.....	66
—	XII.	Du chemin royal de la croix.	71
III.	XV.	De ce qu'il faut dire et faire lorsqu'il s'élève en nous quelque désir.....	254
—	XVII.	Qu'il faut laisser à Dieu le soin de ce qui nous regarde.....	262
—	XVIII.	Qu'il faut, à l'exemple de Jésus-Christ, supporter avec patience les misères de cette vie.....	266
—	XXIX.	Comment il faut invoquer et bénir Dieu dans les tribulations.....	318
—	XLVII.	Qu'il faut, pour la vie éternelle, supporter les plus grandes peines.....	397
—	LIX.	Qu'il faut mettre en Dieu seul tout espoir et toute confiance.....	471

AMOUR DE DIEU.

II.	VII.	Qu'il faut aimer Jésus par-dessus toutes choses.....	144
—	VIII.	De l'amitié familière avec Jésus.....	148
—	X.	De la reconnaissance pour les bienfaits de Dieu.....	161
III.	V.	Des effets admirables de l'amour divin...	203
—	VI.	De l'épreuve du véritable amour.....	210
—	IX.	Qu'il faut rapporter tout à Dieu comme à notre fin dernière.....	225

LIV. CHAP.
III. XXI. Qu'il faut mettre son repos en Dieu plutôt qu'en tous les biens et tous les dons.. 280
— XXII. Du souvenir des divers bienfaits de Dieu.. 287
— XXXI. Qu'il faut négliger toutes les créatures pour trouver le Créateur..... 323
— XXXIV. Qu'en aimant Dieu, on le goûte en toutes choses et par-dessus toutes choses..... 340
— XXXVII. Qu'il faut une pure et entière résignation pour obtenir la liberté du cœur..... 353
— XLII. Qu'il ne faut point fonder sa paix sur les hommes 373
V. IX. Qu'il faut nous offrir à Dieu avec tout ce qui est à nous et prier pour tous..... 525

ARIDITÉ SPIRITUELLE.

II. IX. De la privation de toute consolation..... 154
II. VII. Qu'il faut voiler sous l'humilité les grâces que Dieu nous fait..... 216
— XXX. Qu'il faut implorer le secours de Dieu et attendre avec confiance le retour de la grâce..... 321
— L. Comment un homme dans l'affliction doit s'abandonner entre les mains de Dieu... 416
— LII. Que l'homme ne doit pas se juger digne de consolations, mais plutôt digne de châtiments... 426

COMMUNION.

LA VEILLE.

Préparation et exercice d'humilité.

IIV. VI. Prière pour obtenir la grâce de s'approcher dignement de la sainte Eucharistie..... 514

LIV.	CHAP.		
IV.	VII.	Examen de conscience, de contrition, ferme propos, confession et satisfaction.....	517
—	XVIII.	Foi soumise au mystère de la présence réelle de Notre-Seigneur au saint Sacrement.....	573
		LE MATIN DU JOUR DE COMMUNION.	
—	XII.	Préparation à la sainte Communion.....	545
—	XV.	Dévotion fondée sur l'humilité et le renoncement à soi-même.....	559
—	IX.	S'offrir à Dieu dans la Communion.....	525
		AVANT ET PENDANT LA MESSE.	
—	I, II, III, IV, XVI et XVII.	Après le *Pater*, suspendre la lecture, dire par cœur les actes qui précèdent la Communion, ou rester en adoration, en sollicitant la venue de Jésus-Christ. Après la Communion, continuer l'adoration jusqu'à la fin de la messe.....	479
		APRÈS LA MESSE.	
—	XI	Les cinq premiers numéros.....	537
—	XIII et XIV.	.....	550
		DANS LA JOURNÉE ET LE SOIR.	
III.	XXI, page 280, XXXIV, 340, et XLVIII, 402.		
IV.	IX et X.	.....	525
		CONDUITE ENVERS LE PROCHAIN.	
I.	XIV.	Qu'il faut éviter les jugements téméraires	48
—	XVI.	Qu'il faut supporter les défauts d'autrui...	55
II.	III.	De l'homme pacifique et bon.....	127
III.	XIX.	Qu'il faut supporter les injures; et des marques de la véritable patience.....	270

PÉGARD.

LIV. CHAP.
III. XXIV. Qu'il faut éviter de s'enquérir curieusement de la conduite d'autrui..... 297
— XXXVI. Contre les vains jugements des hommes.. 349
— XLV. Qu'il ne faut pas croire tout le monde, et qu'il est difficile de ne pas s'échapper en paroles..... 385
— XLVI. Qu'il faut mettre en Dieu sa confiance lorsqu'on est attaqué par des paroles injurieuses..... 391

FINS DE L'HOMME.

I. XXII. De la considération de l'hu maine misère. 87
— XXIII. De la méditation de la mort..... 93
— XXIV. Du jugement et des peines des pécheurs. 101
III. XLVIII. Du bonheur de l'éternité et des misères de cette vie..... 402
— XLIX. Du désir de la vie éternelle, et quels grands biens sont promis à ceux qui combattent..... 409

PAIX INTÉRIEURE.

I. VI. Des affections désordonnées..... 22
II. III. De l'homme pacifique et bon..... 127
III. XI. Qu'il faut examiner et modérer les désirs du cœur..... 235
— XXIII. De quatre choses qui conduisent à une grande paix..... 292
— XXV. En quoi consiste la solide paix du cœur et le véritable progrès de l'âme..... 301
— XXVI. De la liberté d'esprit, qui s'acquiert plutôt par une humble prière que par la lecture..... 306
— XXVII. Que l'amour-propre nous éloigne beaucoup du souverain bien..... 310

PROGRÈS DANS LA PIÉTÉ.

LIV.	CHAP.		
I.	I.	Qu'il faut imiter Jésus-Christ et mépriser toutes les vanités du monde	1
—	II.	Qu'il faut penser humblement de soi-même	5
—	III.	De la doctrine de la vérité	10
—	XI.	Des moyens d'acquérir la paix et du soin d'avancer dans le bien	36
—	XVIII.	De l'exemple des saints	62
—	XIX.	Des exercices d'un bon religieux	67
II.	V.	De la considération de soi-même	135
—	VI.	De la joie d'une bonne conscience	139
III.	X.	Qu'il y a douceur à mépriser le monde pour servir Dieu	229
—	XLIII.	Contre la vaine science du siècle	376
—	LIII.	Que la grâce de Dieu ne s'allie pas avec le goût des choses terrestres	431
—	LIV.	Des divers mouvements de la nature et de la grâce	436
—	LVI.	Que nous devons renoncer à nous-mêmes et imiter Jésus-Christ, en portant la croix	452
IV.	VII.	De l'examen de conscience et de la résolution de s'amender	517

RECUEILLEMENT.

I.	X.	Qu'il faut éviter les entretiens inutiles	34
—	XX.	De l'amour de la solitude et du silence	75
—	XXI.	De la componction du cœur	81
II.	I.	Des dispositions intérieures	117
III.	I.	De l'entretien intérieur de Jésus-Christ avec l'âme fidèle	183
—	II.	Que la vérité parle au dedans du cœur sans nul bruit de paroles	187
—	III.	Qu'il faut écouter avec humilité la parole	

LIV. CHAP.

de Dieu, et que plusieurs ne l'apprécient pas..... 191

TENTATION.

I XIII. Qu'il faut résister aux tentations..... 13
III. XII Qu'il faut se former à la patience et combattre la sensualité... 239
— XIV. Qu'il faut considérer les secrets jugements de Dieu pour ne pas s'enorgueillir du bien qu'on fait 249
— XX. Qu'il faut reconnaître sa propre faiblesse; et des misères de cette vie..... 275
— XXIX. Comment il faut invoquer et bénir Dieu dans les tribulations..... 318
— XXXV. Qu'on est toujours exposé, durant cette vie, à la tentation..... 345
— LVII. Qu'il ne faut pas se laisser trop abattre lorsqu'on tombe en quelques fautes.... 458
— LIX. Qu'il faut mettre en Dieu seul tout espoir et toute confiance..... 471

TROISIÈME TABLE

OU L'ON INDIQUE

LES CHAPITRES QU'IL CONVIENT DE LIRE

D'APRÈS LES ÉVANGILES

DES DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE

LIV.	CHAP.		
I.	XXIV.	Premier dimanche de l'Avent	101
III.	XVIII.	2e dimanche	266
II.	V.	3e dimanche	135
III.	XXI.	4e dimanche	280
II.	I.	Jour de Noël	117
I.	XX.	Dimanche dans l'octave	175
III.	XIII.	Jour de la Circoncision	241
—	XXXII.	Épiphanie	333
I.	XXV.	Dimanche dans l'octave	109
III.	XV.	2e dimanche après l'Épiphanie	254
IV.	II.	3e dimanche	489
III.	XXXV.	4e dimanche	345
—	LV.	5e dimanche	445
—	XI.	6e dimanche	245
—	I.	Septuagésime	183
I	V.	Sexagésime	19
III.	XXIX.	Quinquagésime	318
I.	XXI.	Jour des Cendres	81
—	XII.	Premier dimanche de Carême	40
II.	I.	2e dimanche	117
II.	II.	3e dimanche	124
III.	LIII.	4e dimanche	431

LIV.	CHAP.		
III.	LVII.	Dimanche de la Passion	458
II.	XI.	Dimanche des Rameaux	166
III.	XIX.	Lundi de la Semaine sainte	270
I.	XIII.	Mardi	43
III.	L.	Mercredi	416
I.	IX.	Jeudi	31
II.	III.	Vendredi	127
III.	XLVII.	Samedi	397
—	XLVI.	Jour de Pâques	391
IV.	XIII.	Lundi	550
III.	XXIII.	Mardi	292
II.	VIII.	Premier dimanche après Pâques	148
III.	LI.	2e dimanche	422
—	XLVIII.	3e dimanche	402
II.	IX.	4e dimanche	154
III.	XXXIX.	5e dimanche	360
—	XXII.	Rogations. (Pour les trois jours.)	287
—	IX.	Jour de l'Ascension	225
—	XXVIII.	Dimanche dans l'octave	315
—	XXV.	Jour de la Pentecôte	301
II.	VII.	Lundi	144
III.	LVI.	Mardi	452
—	XXXI.	Jour de la sainte Trinité	328
IV.	I.	Jour du Saint-Sacrement, et le lendemain	479
—	XVIII.	Samedi dans l'octave	573
—	X.	Dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement	531
—	III.	Lundi dans l'octave	496
—	IV.	Mardi	502
—	XVII.	Mercredi	567
—	XIV.	Jeudi	555
III.	XXXVII.	3e dimanche après la Pentecôte	353
—	VIII.	4e dimanche	221
I.	IV.	5e dimanche	16
I.	VII.	6e dimanche	24

LIV.	CHAP.		
II.	IV.	7e dimanche	131
I.	XV.	8e dimanche	52
III.	XXX.	9e dimanche	321
—	XX.	10e dimanche	275
I.	XXII.	11e dimanche	87
III.	V.	12e dimanche	203
II.	X.	13e dimanche	161
III.	XXVII.	14e dimanche	310
I.	XVI.	15e dimanche	55
III.	XXXIV.	16e dimanche	340
—	VI.	17e dimanche	210
—	XVI.	18e dimanche	258
IV.	XII.	19e dimanche	545
III.	XVII.	20e dimanche	262
I.	VI.	21e dimanche	22
II.	VI.	22e dimanche	139
I.	XI.	23e dimanche	36
III.	XLVI.	24e dimanche	391
I.	XVIII.	Jour de la Toussaint	62
—	XXIII.	Jour des Morts	93
III.	LVIII.	Fête du patron de baptême	462
I.	I.	Transfiguration de Jésus-Christ	1
IV.	VIII.	Invention et Exaltation de la Croix	522
III.	XII.	Conception de la sainte Vierge	239
I.	X.	Nativité	34
III.	X.	Présentation	229
—	IV.	Annonciation	198
I.	VIII.	Visitation	28
III.	XLI.	Purification	369
—	XLIX.	Assomption	409
—	XIV.	Anges gardiens. — Saint Michel	249
I.	XIV.	Saint Joseph	48
—	XIX.	Saint Jean-Baptiste	67
III.	XXXVIII.	Saint Étienne	357
—	LII.	Saint Pierre	426
—	XL.	Conversion de saint Paul	363

LIV. CHAP.
IV. XI. Les saints Évangélistes..... 537
III. III. Saints martyrs..... 191
— LIV. Saint Augustin et la fête des docteurs.... 436

PRIÈRES

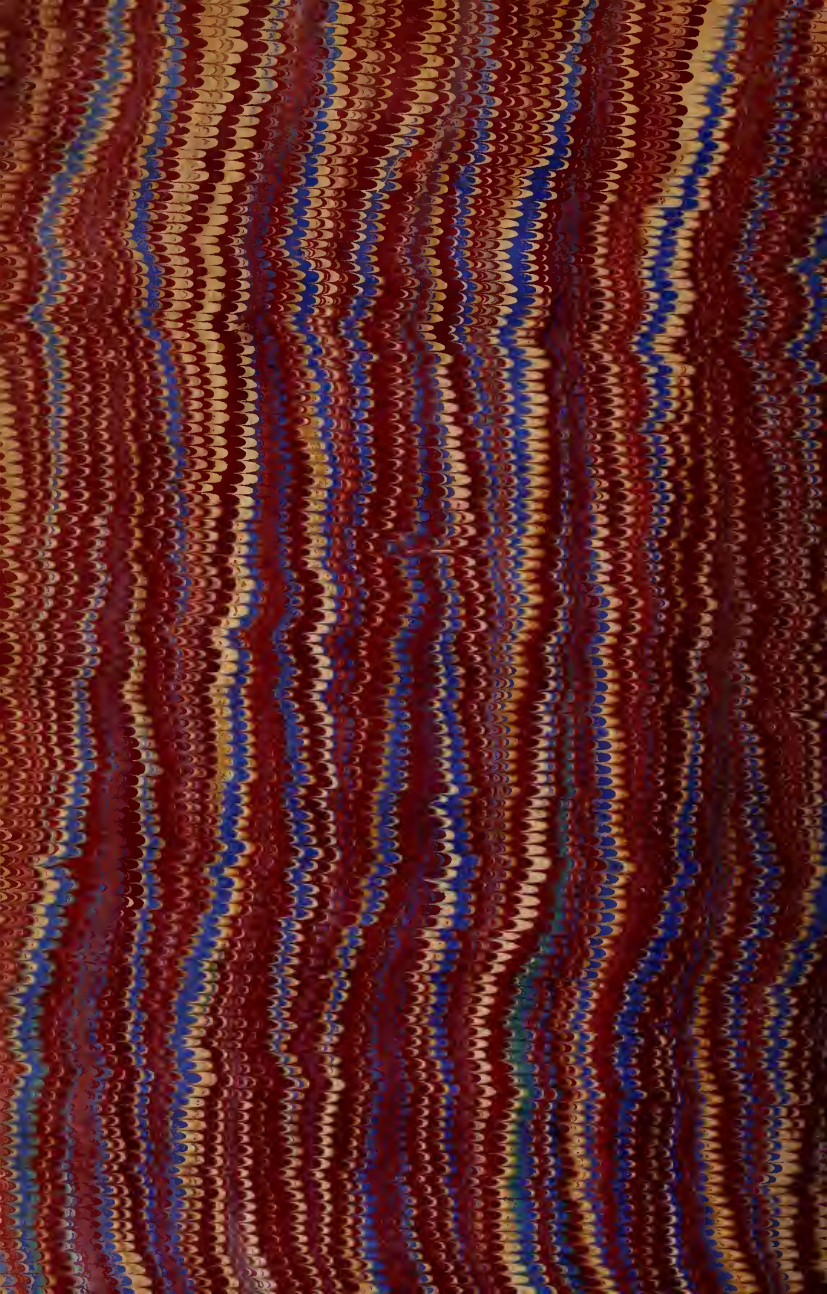
LES PLUS REMARQUABLES DE L'IMITATION

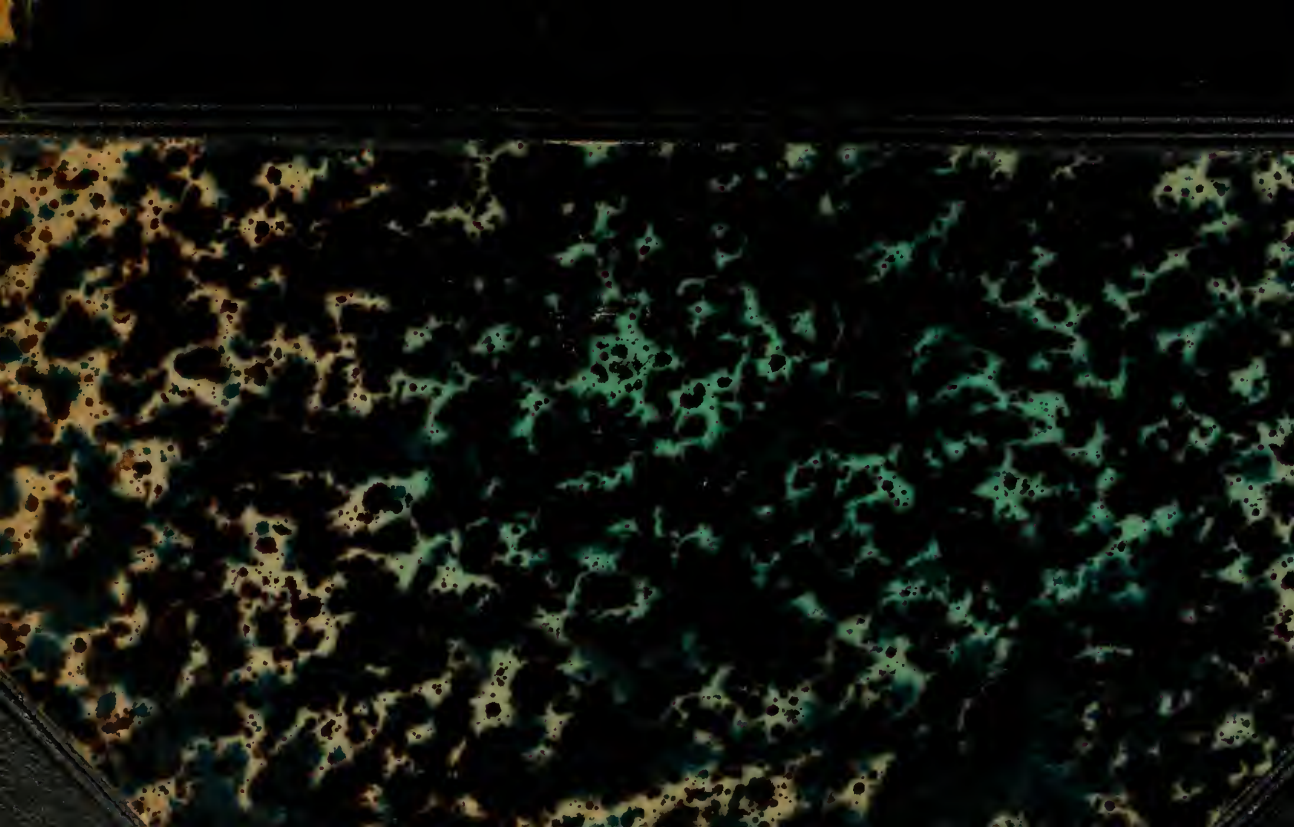
III. III. Prière pour demander à Dieu qu'il daigne nous écouter favorablement : *Seigneur mon Dieu*..... 194
— V. Prière d'une âme qui remercie Dieu des consolations reçues du ciel : *Je vous bénis, Père céleste*..... 203
— XV. Prière pour se résigner à la volonté de Dieu : *Accordez-moi*..... 255
— XVI. Prière fervente pour se reposer en Dieu comme dans le souverain bien : *Très-doux et très-aimable Jésus*..... 280
— XXIII. Prière contre les mauvaises pensées : *Seigneur mon Dieu*..... 293
— XXIII. Prière dans les tentations pour conserver la paix intérieure : *Éclairez-moi des rayons de la lumière intérieure*..... 294
— XXVII. Prière pour obtenir la pureté du cœur et la sagesse divine : *Soutenez-moi, Seigneur*..... 311
— XXIX. Prière dans les tentations et les afflictions : *Que votre nom*..... 318
— XXXIV. Prière pour élever son âme à Dieu : *O lumière éternelle*..... 341

LIV.	CHAP.		
III.	XL.	Prière pour s'humilier devant Dieu : *Grâces vous soient rendues*.....	365
—	XLVIII.	Prière d'une âme affligée des distractions tions qui lui viennent en la présence de Dieu : *Oh! combien souffre mon cœur*.....	404
—	I.	Prières dans toutes les peines intérieures : *Grâces à vous*.....	418
—	LIX.	Prière pour mettre en Dieu toute sa confiance : *Seigneur*.....	471
IV.	IV.	Prière pour obtenir de Dieu la grâce de bien dire et de bien entendre la sainte messe : *Seigneur mon Dieu*.....	502
—	IX.	Acte d'offrande de soi-même : *Seigneur, tout vous appartient*.....	525
—	XIII.	Prière fervente pour s'unir à Jésus-Christ : *Qui me donnera*.....	550
—	XVI.	Prière pour exposer à Dieu nos besoins : *O très-doux et très aimable*.....	564

FIN DES TABLES.

CORBEIL. — Typ. et ster. de CRETÉ FILS.



IMITATIO Christi. French. BQT
2517
L'Imitation de Jesus- .D3
Christ.

IMITATIO Christi. French. BQT
L'Imitation de Jésus-Christ. 2517
.D3